N° 331 — Tome XC 1er Avril 1911

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-deuxième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois



HENRI ALBERT, EDMOND BARTHÈLEMY,
J.-W. BIENSTOCK, GEORGES BOHN, MAURICE BOISSARD, R. DE BURY,
RICCIOTTO CANUDO, JEAN DALCZE, JACQUES DAURELLE,
ALBERT ERLANDE, JEAN DE GOURMONT, REMY DE GOURMONT,
CHARLES-HENRY HIRSCH, TRISTAN LECLÈRE,
JEAN MARNOLD, FRANÇOIS MAURIAC, MONTADE, ADOLPHE PAUPE,
PÉLADAN, PIERRE QUILLARD, RACHILDE, ANDRÉ ROUVEYRE,
SAINT-ALBAN, MAURICE SERVAL, LÉON THÉVENIN, A. VAN GENNEP.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | **Étranger : 1 fr. 50.**

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXI

SOMMAIRE

—

N° 331 — 1er Avril 1911

REVUE DE LA QUINZAINE

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0,50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

LE NU AU THÉATRE

—

Ah ! la question des rapports de l'art et de la morale n'est pas près d'être « solutionnée », comme disent les bons bureaucrates, si on en juge par l'intransigeance de leurs respectifs champions. Alignés en rang d'oignons, comme des choristes d'opéra que le libretto incite à en venir aux mains, d'un côté peintres, sculpteurs, écrivains, dramaturges, de l'autre philosophes, sociologues, moralistes, politiques, échangent à tue-tête les programmes les plus antithétiques. Au « tout dire, tout faire voir, tout admirer ! » des uns répond le « tout cacher, tout taire, tout défendre ! » des autres. Cacophonie impressionnante et gesticulation terrible ! « L'Archange saint Michel attaquant Apollo » ne menait pas duel plus opiniâtre ni plus soubresautant.

Mais sur la question spéciale qu'indique le titre de cet article, et qui n'est qu'une toute petite partie de la grande bataille éthico-esthétique, la lutte est peut-être plus chaude qu'ailleurs. Les offensives hardies sont suivies de brusques contre-attaques, et l'on ne sait encore si les petits succès dont s'enorgueillissent les uns sont vraiment bien définitivement acquis aux yeux des autres. Jusqu'à quel point on peut admirer sur une scène la beauté féminine, personne ne le dirait encore exactement.

Pourtant, il semble qu'il y a quelque progrès dans la liberté. Au siècle avant-dernier les danseuses étaient bien longuement vêtues, et l'on se demande si les amateurs de ballet pouvaient

connaître de leurs étoiles autre chose que les chevilles ou les mollets; il est vrai qu'un jour la Camargo montra beaucoup mieux au parterre, mais cela tient au fait d'abord que la jolie fille voulait se moquer du lieutenant de police, et ensuite que les dames du ballet d'alors ne portaient pas de pantalons, preuve suffisante de la normale ingénuité de leur trémoussis. Même au milieu du dernier siècle les premiers maillots collants firent un peu scandale, le travesti féminin ayant jusqu'alors consisté dans le large pantalon de débardeur qui vraiment ne laissait rien voir dans ses plis flottants de velours; une caricature de Cham montre deux figurantes s'effrayant à l'idée qu'on va chercher à les déshabiller plus encore: « Ah! ma chère, à la prochaine féerie, on va nous retirer la peau! » Le costume, qui semblait si anormal, de ces dames d'apothéose, c'est exactement le costume très ordinaire de centaines de petites femmes qu'on voit chaque soir évoluer sur nos scènes de music-halls. Mais oui, toute personne qui se destine au théâtre doit se résigner aujourd'hui à montrer ses jambes à trois mille personnes à la fois; même dans le répertoire comédie on ne sait jamais si un rôle de page ne vous écherra pas.

Je ne sais qui disait : Le grand pas, c'est de passer de la jupe au maillot et non du maillot à la simple poudre de riz. Et pourtant alors que le premier s'est effectué sans encombres, le second continue à soulever de vives protestations, sinon dans les salles mêmes sauf les cas de cabale montée, du moins dans les milieux graves du dehors. La marche en avant n'en est d'ailleurs que plus intéressante à suivre. Peut-être un jour un docte historien de cette conquête de la liberté scénique en reconstituera-t-il les étapes avec planches et photos à l'appui. Ici on ne voudrait noter que quelques anecdotes au fil des souvenirs.

Comme bien on peut penser, c'est dans des réunions tout à fait privées qu'on vit, la première fois, de jeunes femmes abdiquer l'importun tissu qui ne permet pas d'admirer les lys et les roses dont par définition doit être pétrie une peau de jolie femme. Je me souviens, à une des soirées du *Cirque Mollier* d'il y a quinze ou vingt ans, d'une écuyère martiniquaise dont les cuisses nues pressaient vigoureusement les flancs de son cheval; sa peau, alors de bronze doré, sur la robe blanche de l'animal faisait merveille. Jules Roques, dans les soirées

qu'il offrait chaque année aux abonnés du *Courrier Français*, mais où se trouvaient surtout des artistes et des journalistes, était plus hardi : tout se passait entre confrères ! On figurait au naturel le tableau d'Emile Bayard : « Duel de femmes », on organisait des concours de... reins seuls émergeant de draperies sombres, comme Phœbé hors de noirs nuages, avec des numéros au-dessus pour identifier les concurrentes qui rentraient ensuite dans le bal, habillées et leurs numéros au cou. Mais ce fut le premier bal des Quat'z'Arts, en 1892, qui marqua en réalité l'avènement solennel de la beauté féminine sans voile.

Cette grande fête artistique mérite de rester dans les souvenirs, car c'était la première fois depuis le temps de la glorieuse Hellade qu'une foule d'admirables jeunes femmes pouvaient évoluer librement en costume paradisiaque au milieu de groupes de poètes et d'artistes. C'était dans la salle du Moulin-Rouge, qu'on a depuis transformée en théâtre, mais qui alors ne servait qu'à des bals. Dans les flots de lumières, aux éclats cuivrés de l'orchestre, rien ne semblait plus naturel que de voir tous ces beaux corps s'offrir, sans honte ni sans gêne, puisque les modèles ont l'habitude de la nudité héroïque, aux regards de toute la jeunesse des ateliers et des écoles, elle-même drapée dans de pittoresques oripeaux. Ceux qui s'indignèrent le lendemain en apprenant la chose auraient été bien étonnés s'ils avaient pu voir que ce prestigieux bal n'avait nullement tourné à l'orgie, et que jusqu'à la séparation la note d'absolue convenance, costume à part, avait été strictement gardée par tous. Rien ne montrerait mieux, s'il en était besoin, quelle chose artificielle c'est que la pudibonderie bourgeoise.

Le succès avait été tel qu'on recommença l'année suivante, et qu'alors, sur le bruit qui en arrivait à ses oreilles, la fameuse « Ligue contre la licence des rues » provoqua des poursuites de la part du Parquet. Quelque déplorable qu'ait été alors, et depuis, le rôle de M. le sénateur Bérenger, il ne sera point mal ici parlé de lui ; une loi aussi salutaire que cette loi de sursis qui porte justement son nom lui vaudra malgré tout gratitude et respect. Mais, vraiment, il restait assez de tares sociales à guérir pour que le vieux puritain eût laissé s'amuser en paix quelques jeunes gens disciples d'Apollon et quelques belles filles prêtresses de Terpsichore.

Ses efforts, au surplus, furent vains. Les juges ne pouvaient méconnaître qu'ils se trouvaient en présence d'une fête privée, et qu'en somme charbonnier est maître chez lui. Il était donc bien inutile de chercher à savoir si Sarah Brown, qui avait posé pour une des esclaves gisant au premier plan dans *la Prise de Babylone*, de Rochegrosse, avait bien, le jour de la Fête, le même costume, quelques bracelets, que dans la toile du maître. Les organisateurs, de jeunes artistes aujourd'hui maîtres arrivés, furent renvoyés des fins de la plainte, et le Bal des Quat'z'Arts se rouvrit l'année suivante, comme si de rien n'avait été.

Mais il se rouvrit juste pour les élèves des divers ateliers, et l'on tint à distance même les musiciens, même les poètes. En France on n'aime pas à avoir maille à partir avec dame Thémis, et cette vieille dame avait mis pour condition à sa mansuétude que ces réunions esthétiques auraient le caractère le plus privé qui pût être. Ce fut regrettable. Les jeunesses de toutes les écoles sont faites pour fraterniser, et il eût mieux valu que les étudiants en médecine pussent librement venir apprendre ce que c'est qu'une fête d'art ; du coup ils auraient renoncé à la parodie médiocre qu'ils se croient obligés d'en donner pour leur Bal de l'Internat. Les bonnes intentions de la Ligue, une fois de plus, aboutissaient à un mécompte.

La danse ne tarda pas à profiter d'une liberté conquise par les autres Arts, et qui s'était mise dès le premier jour sous sa protection, puisque un bal avait été le prétexte de cette révélation de la beauté toute pure. Beaucoup de danseuses, habituées à la demi-nudité du costume de chorégraphie, voulurent rivaliser avec les modèles pour le mépris de tous vains ornements. Des effets artistiques et hardis furent obtenus. Mais ce genre de danses était réservé aux réunions privées, d'artistes, de gens de théâtre, aussi de clubmen des grands cercles. Tout ce qui pouvait être dit en public devait, par prudence, observer la réserve la plus stricte.

Pourtant il était impossible qu'on ne finît pas par s'enhardir un peu. Depuis une quinzaine d'années que le Bal des Quat'z'Arts existait, on s'habituait à l'idée que des jeunes femmes pouvaient montrer au public quelque chose de plus que leurs visages, leurs bras et la courbe de leurs épaules. Quand a-t-on été plus loin, quand a-t-on commencé à pouvoir montrer ceci,

quand a-t-il été permis de contempler cela, c'est ce que *l'Intermédiaire des chercheurs et des curieux* seul peut-être arriverait à bien préciser. A distance les souvenirs s'embrouillent un peu : « Etait-ce en Hongrie, était-ce en Bohême? » comme dit la ballade.

Depuis longtemps on usait du maillot académique donnant à la femme sur la scène l'apparence d'une statue. On eut l'idée de le remplacer par une couche de peinture bronzée ou dorée qui faisait ressembler l'artiste en poses plastiques à une idole orientale; pour être nue sous ce badigeon, la femme n'en était pas plus attirante : aussi le Parquet, stylé par M. Bérenger à la suite d'une exhibition de ce genre à *l'Olympia*, refusa-t-il de s'émouvoir. On renonça vite à ce procédé, qui n'était ni hygiénique pour les patientes, ni artistique pour les spectateurs; le battement des paupières, seules vivantes dans ces corps de métal, aurait suffi à vous donner le cauchemar. Ce fut, je crois bien, en 1907, dans un music-hall un peu lointain, à *Bataclan*, qu'on vit pour la première fois une belle fille nue jusqu'à la ceinture : le directeur, M. Habrekorn, ancien compagnon d'armes de Salis au *Chat noir*, avait monté une revue assez luxueuse dont j'ai oublié le titre (qui se rappelle un titre de revue à six mois de distance ?); dans un tableau vivant, *Psyché courtisée par Eros*, la déesse laissait tomber la draperie qu'elle ramenait pudiquement contre elle et offrait aux yeux pendant quelques minutes deux seins d'albâtre d'un rythme parfait. A un autre moment une troupe de belles filles apparaissaient toutes moulées dans des maillots qu'on avait dû vraiment tisser sur mesure au millimètre carré si hermétiquement collaient-ils à la peau; un sélénographe y aurait reconnu sans télescope les montagnes et les vallées de son astre favori, et à moins de nudité absolue, il était vraiment impossible de faire mieux.

Le mouvement était donné. Bientôt, dans les luxueux cafés-concerts parisiens, il n'y eut plus de revue se respectant qui n'offrît au spectateur la voluptueuse vision d'un beau corps de femme dédaigneux de tous artifices de draperie. Tantôt c'était une danseuse abandonnant l'un après l'autre ses voiles de mousseline dans un clair obscur bleuâtre qui la faisait apparaître plus vaporeuse et immatérielle; tantôt c'était une habitante de l'Olympe surgissant soudain des ténèbres dans

un flambeau d'or au-dessus des groupes et chœurs. Au *Moulin Rouge*, une très jolie fille nommée Delyane, exhibait des jambes d'une sveltesse exquise. A l'*Apollo*, un ballet-pantomime antique, *Pompeia*, où n'était critiquable qu'un décor vaguement cambodgien, servait de prétexte aux allées et venues de courtisanes grecques dont quelques-unes ne laissaient vraiment presque rien à deviner. Au *Casino de Paris*, un mimodrame, *Fumées d'opium*, évoquait, sous prétexte de rêve du mauvais officier de marine en proie à la vapeur maudite qui fera de lui un traître, une procession de messe noire d'une séduction perverse où des hiérodoules, au son d'une musique troublante, menaient à la déesse Kali une victime humaine que la sacrificatrice couchait sur l'autel, pendant que la déesse apparaissait dans sa niche subitement illuminée, et la déesse était nue comme la victime...

Mais des spectacles d'un caractère plus esthétique encore commençaient à plaider la cause de la beauté intégrale. Depuis plusieurs années, les Loïe Fuller et les Mabel Love avaient renouvelé l'art de la danse. C'était le moment où une artiste américaine, déjà célèbre dans les pays allemands et anglais, Isadora Duncan, révélait au public parisien ses étonnantes interprétations des grand chefs-d'œuvre musicaux; et assurément la profonde impression d'art qu'elle produisait ne tenait pas à la liberté des draperies flottantes, c'était la souplesse des mouvements, l'eurythmie des gestes, la vérité des attitudes, la parfaite concordance de la musique et de la plastique, qui donnaient tout son prix à la tentative nouvelle, mais enfin il n'était pas indifférent qu'une grande artiste unanimement respectée eût le courage de montrer par son exemple que toutes les beautés sont sororales, et qu'il n'y a rien d'impudique à danser, les seins et les jarrets libres, sur des rythmes de Gluck et de Beethoven.

Isadora Duncan se produisait sur la scène du Trocadéro devant plusieurs milliers de spectateurs lointains. D'autres ballerines, de goûts plus intimes, préférèrent des publics choisis et des salles discrètes. Les petits théâtres dits « à côté » firent assaut de hardiesse. A la *Folie-Pigalle*, un jeune sculpteur impuissant à rendre la beauté de son modèle, dont la gorge méritait pourtant les honneurs du marbre, s'endormait, vaincu par l'effort, et alors, incarnant son rêve, apparaissait

un pur chef-d'œuvre de beauté vivante, la danseuse Aymos, finissant par n'être vêtue que de quelques anneaux d'or et d'un pendentif d'orfèvrerie maintenu par un fil glissant le long du pli de l'aine. Au *Princess' théâtre*, trois Grâces se laissèrent admirer en costume d'atelier de Praxitèle. Au *Little Palace*, une pantomime mettait en scène plusieurs femmes revenues de Lesbos ou y allant ; le sujet n'avait pas grande importance, il s'agissait, je crois, d'un collier de perles qu'on volait à une cantatrice attirée dans un cabinet particulier et grisée avec des fraises à l'éther, mais les jeux des comparses de l'orgie suffisaient à maîtriser l'attention d'un public favorable à ce genre de vision.

Le progrès était en voie si décidée que la Ligue contre la licence des rues crut devoir intervenir, bien qu'il ne s'agît pas de rues, mais de grues tout au plus ; une feuille vertueuse, *l'Autorité*, attisait les ires du sénateur Bérenger. On poursuivit à la fois la danseuse grecque Aymos, les trois Grâces, et les diverses mityléniennes. Le tribunal fut embarrassé, pris qu'il était entre les objurgations des uns et les protestations des autres. Les défenseurs de la liberté produisirent une lettre très franche de M. Claretie déclarant qu'il avait trouvé d'une beauté purement esthétique les pas de Mlle Aymos. Le procès-verbal des huissiers constatant le fait matériel sur lequel s'engageaient les poursuites était lui-même rédigé en meilleur charabia que d'ordinaire ; on rendait hommage au geste gracieux avec lequel une des artistes, pour revenir saluer le public, avait appuyé pudiquement sur elle le bouquet de fleurs qu'on venait de lui lancer. Néanmoins le tribunal, résolu, pour ne pas désobliger les poursuivants, à une cote mal taillée, ne se laissa pas attendrir par la grâce de ce geste, et, le 27 juillet 1908, les artistes du *Little Palace* furent condamnées, oh! légèrement, mais enfin condamnées; celles du *Princess* et de la *Folie-Pigalle* étaient acquittées.

Les juges étaient très précis dans leurs attendus : « Ne constitue pas le délit d'outrage public à la pudeur le fait de représenter ou de faire représenter au théâtre des scènes où figurent des femmes nues, lorsque l'éloignement des personnages placés dans un cadre au fond de la scène, le fard dont ils sont recouverts, leurs poses purement plastiques, dégagées de tout détail procédant d'une inspiration lascive, leur immobilité

pendant la durée de la vision, le souci de faire disparaître tout ce qui est susceptible de donner aux tableaux une allure obscène et licencieuse autorisent à penser que les artistes et les directeurs n'ont entendu donner qu'une impression d'art provenant de la beauté naturelle et plastique. — Mais constitue le délit d'outrage public à la pudeur à la charge du directeur du théâtre et des artistes, qui l'ont fait représenter ou l'ont représentée, une exhibition de nu, qui, étrangère à tout sentiment artistique et accompagnée d'attitudes, d'enlacements, de caresses et de baisers, ne saurait être considérée que comme un étalage de passions perverses et un appel à la lubricité la plus grossière, la plus troublante et la plus dangereuse. » Vraiment, il y avait à parler ainsi quelque exagération, et pourtant ces paroles sévères semblèrent insuffisantes au sénateur Bérenger ; le Parquet, à la demande de la Ligue, attaqua le jugement, et la Cour d'appel, les 16 décembre 1908 et 3 mars 1909, aggrava les condamnations prononcées et remplaça les acquittements par d'autres condamnations. M. Claretie lui-même fut impuissant à sauver la belle Aymos.

Cette dure sentence jeta un froid. Le monde des théâtres est, au fond, très respectueux des règlements, et d'ailleurs personne, en France, n'aime à avoir de démêlés avec la police et la justice. On s'abstint donc quelque temps de pantomimes et même de danses ; mais enfin, le public habituel des cafés-concerts avait un goût si visible pour les spectacles aimables et l'indulgence générale du monde et de la presse lui était tellement acquise qu'on ne pouvait rester sur une jurisprudence aussi austère. Au surplus, la Ligue avait abusé de sa victoire ; elle avait non seulement fait condamner un restaurant de nuit qui corsait ses menus de tableaux vivants, mais encore fait mettre à l'amende les auteurs de l'affiche d'une revue *A nu les femmes* ; étrange idée, d'ailleurs, quand elle n'avait pas poursuivi la revue même, où pourtant avaient recommencé à paraître des visions capables de troubler les nuits de ses membres. On trouva que cette pudibonde Ligue commençait vraiment à être encombrante. On le trouve encore, car elle ne désarme pas : tout récemment, le sénateur Bérenger, hypnotisé sans doute par l'affiche de *la Femme et le pantin*, qui représente Mlle Regina Badet dansant la moitié du torse nue, a envoyé un commissaire de police s'assurer du degré de

convenance du spectacle ; mais il faut croire que le rapport a été favorable, car aucune poursuite ne s'en est suivie.

On peut donc admettre qu'une jeune femme de théâtre a le droit actuellement, si son rôle l'exige, de montrer un peu plus que la naissance de sa gorge. Dans un très artistique ballet, *Romi Tchano*, de Richepin, que jouaient *les Folies Bergère*, une danseuse faisait preuve à cet égard d'une générosité dont le public ne lui savait nul mauvais gré. Je crois bien que Mme Colette Willy, qui n'est certes pas la première venue, on le reconnaîtra, en fait autant dans les mimodrames comme *la Chair* qu'elle aime à jouer. D'autre part, quand on se couvre la gorge pour respecter les susceptibilités des uns, il est permis, pour faire plaisir aux autres, de se découvrir assez du reste ; le costume de Salomé, que portent beaucoup de cantatrices ou de mimes (le sujet d'Hérodiade est si à la mode !) se compose d'une simple armature d'orfèvrerie masquant la rondeur des seins, mais laissant à nu tout le reste, dos, reins, épigastre, nombril et ventre jusqu'à la première ombre, et aucune honnête dame de l'Opéra ou de l'Opéra-Comique ne pense ici à se formaliser. Et enfin quand on se drape suffisamment le torse, il est permis de se découvrir les jambes jusqu'à la voûte sacrée, c'est ainsi que dansent Isadora Duncan et Sahari Djelli et Trouhanowna et Ida Rubinstein et Odette Valéry et la brune Esmée et la blonde Isis, qui a la grâce fragile d'une statuette de Tanagra. Une artiste peut donc montrer à peu près tout sur la scène, sauf ce que garde d'un côté la Vénus de Médicis et ce que regarde de l'autre la Vénus Callipyge.

Faut-il exiger ces dernières conquêtes ? Question délicate, comme disait ici même un grave chroniqueur (*Mercure de France*, juillet 1910, p. 333), « question hasardeuse, et dont il faudrait tirer la réponse justement à pile ou face. Pour pile on ne voit pas pourquoi ce qui s'admire à chaque pas en marbre ou en bronze dans nos jardins publics ne se contemplerait pas en réalité sur la scène ; mais, pour face, on sait que les sculpteurs et les peintres ont l'usage de corriger sur un point la nature ; faudrait-il, à leur exemple, tondre tous les duvets importuns ou seulement les teindre, ou user du cache-sexe dont l'artiste n'a jamais besoin, quelque écartelée soit la pose de la statue, parce qu'il peut toujours ne pas indi-

quer, mais qui serait indispensable pour certaines attitudes vivantes?... » J'arrête la citation qui montre que la sociologie a ses bons moments, et note tout d'abord que la marche ou la danse ne comporte aucune de ces positions contournées que l'acrobate prend aux anneaux ou au trapèze et auxquelles semblait penser l'auteur.

Donc, en principe, le cache-sexe ne semble pas indispensable ; est-ce que les belles filles du bal des Quat'z'arts en portent? Mais il n'y aurait, pour plus de prudence, qu'à laisser les intéressés résoudre la question à leur goût, la liberté met tout le monde d'accord. De même laisserait-on mieux chacun répondre à sa guise aux questions de l'ironique chroniqueur sur le rôle du « barbier de maujoint », comme disait maître Rabelais. Tous les goûts sont dans l'univers ; en Orient, on préfère que la femme rappelle l'immaculé de la statuaire antique, et en Occident on aime mieux obéir au judicieux Despréaux : « Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable. » Déjà, pour ce qu'il est licite de montrer aujourd'hui, la même variété règne; beaucoup de femmes du théâtre se font épiler sous les bras et certains approuvent la blancheur sans tache de leur ivoire vivant, alors que d'autres louent leurs sœurs de conserver l'opposition mutine à la clarté de la peau, d'une touffe frisée plus sombre.

A l'exemple de ce qui se fait pour le buste, les autres effets pourraient être divers : peut-être la femme débarrassée de tout duvet et rappelant ainsi un marbre du Pentélique trouverait-elle grâce aux yeux de certains, encore timides; peut-être aussi s'habituerait-on plus vite qu'on ne croit à respecter la nature; déjà les peintres dans les Expositions publiques ombrent carrément ce qu'ils laissaient jadis en clair ; avec les rousses et les blondes il n'y aurait pas heurt de nuances, et quant aux brunes, peut-être, dans le contraste des valeurs, trouverait-on du piquant à cette mousse comme à la mouche assassine de nos grand'mères; d'ailleurs, l'art de la toilette sait adoucir les oppositions, modifier les nuances et éclaircir les ombres.

Mais, dira-t-on, tout cela n'en est pas moins impudique! Pas précisément, puisque la pudeur est tout ce qu'il y a de plus conventionnel au monde. La femme arabe, de nos jours, cache son visage, et la femme espagnole du XVIIe siècle cachait

son pied, comme les nôtres cachent la région des hanches; les premières nous semblent un peu ridicules; qui sait si les nôtres ne produiront pas un effet analogue dans quelque temps d'ici?

Gardons-nous aussi des confusions produites par la pauvreté des langues; tout ce qui n'est pas pudeur n'est pas impudeur, et de même que ce serait faire injure à cette vertu exquise que la confondre avec la pudibonderie des vieilles bigotes, de même serait-il injuste de qualifier de son contraire tout ce qui n'est pas amour des voiles et des ténèbres; la femme du monde n'est pas impudique en allant au bal en toilette décolletée, et la femme de théâtre ne l'est pas davantage en s'avançant sur la scène en maillot couleur chair. C'est l'occasion seule qui manque à la mondaine pour en faire autant; donnez-lui un prétexte avouable, une représentation de charité, un gala de bienfaisance, et vous la verrez vite apparaître, toute femme mariée qu'elle soit, dans le costume du page des *Huguenots* ou de *Siebel* de Faust. Mais un tel prétexte ne sera même plus nécessaire, si l'évolution des mœurs se poursuit. Il y a un an, on a essayé de remettre à la mode ces délicieuses toilettes Directoire, où la jupe s'ouvrait largement par côté sur une jambe moulée dans une gaîne de soie, et les premières hardiesses n'ont pas été désapprouvées; il paraît que les grands couturiers vont revenir à la charge et que cette fois le flot des timorées s'enhardira; le jour où il sera admis que la jeune femme du monde, qui déjà montre, et parfois généreusement, ses épaules et son dos, devra, en grande toilette, révéler le galbe délicat de ses jambes, personne n'y trouvera à redire.

Qu'importe, insistera-t-on, il y aura là toujours un plaisir sensuel qui sera blàmable. Mais c'est justement la question de savoir si le plaisir sensuel est à blâmer ! Les personnes à scrupules religieux devraient se dire que refuser de se plaire à admirer la beauté dans la créature, c'est un peu manquer de gratitude envers le créateur. Assurément, il y a sur terre autre chose que le plaisir des sens, et bien supérieur, mais enfin ce plaisir existe, et aucune morale, aucun culte n'en conteste la légitimité. Saint François d'Assise lui-même remerciait Dieu de la pureté de l'eau et de la saveur des fruits dont il se nourrissait. Du plaisir de la frugalité on peut passer par degrés

insensibles à bien d'autres ; or, ici on s'arrête à la simple vision de la beauté corporelle, chose en somme plus immatérielle que la nourriture : plus voluptueuse aussi, sans doute, sexuellement parlant, mais, encore une fois, l'attrait mutuel des sexes est légitime.

Il faut même avoir toute franchise et ne pas accepter le concours des moralistes bien intentionnés qui insistent sur la différence du nu chaste et du déshabillé impudique, ou de la statuaire approuvable et de la réalité vivante digne d'anathème. L'auteur, très estimable, d'un petit livre intitulé *Art et pornographie*, se désole de ce que de jeunes ouvriers et ouvrières des faubourgs parisiens, mis en présence du *Discobole*, ne se sont pas abstenus de clins d'œil malins et de plaisanteries vulgaires ; mais ce n'est là que manque d'éducation ; des *ladies* et *gentlemen* regardant une académie de marbre surveillent mieux leurs attitudes, mais éprouvent exactement les mêmes sensations capiteuses que nos jeunes faubouriens. Que si l'artiste professionnel finissait, à force de vivre dans le voisinage de ses modèles, par être tout à fait indifférent à la beauté des femmes, il faudrait l'en plaindre si c'était vrai, mais ce n'est pas vrai. Tant qu'on n'est pas entré dans la décrépitude, on éprouve un plaisir sensuel très vif, l'homme à voir, la femme à être vue. C'est un fait, voilà tout.

Les artistes ont donc raison de protester contre l'accusation d'immoralité qu'on leur lance, et s'ils ont réellement fondé, comme on dit, une « Ligue pour la liberté de l'art » en opposition à la Ligue du sénateur Bérenger, on ne saurait suspecter leurs intentions. Ils ne confondent pas le bien et le mal. Jamais un artiste n'a refusé à la société le droit de punir avec la dernière rigueur, d'abord et avant tout le viol, des enfants, et aussi celui des adultes, l'avortement, l'attentat aux mœurs, la traite des blanches, l'exhibitionisme ; ni celui de se préoccuper du vagabondage spécial, du malthusianisme, de la prostitution, de l'adultère aussi ; la société irait même jusqu'à sévir contre des faits aujourd'hui indemnes de toute répression, inceste, sodomie, sadisme, que les artistes ne se croiraient pas obligés d'intervenir, mais dans une question de pure beauté, ils ont bien, tout de même, voix au chapitre !

Que l'outrage public à la pudeur soit un délit justement punissable, tout le monde l'admet, mais où commence-t-il ?

c'est où tout le monde tomberait d'accord aussi, si chacun avait bon sens et sang-froid. La pudeur n'est outragée que quand elle est violentée; dès qu'il y a consentement il n'y a plus de violence ni d'outrage; c'est ce qu'indique le mot *public*, lequel ne fait nullement allusion à un nombre d'$n + 1$ spectateurs; un maniaque isolé dans la campagne qui se présente devant une promeneuse commet un outrage public à la pudeur, non pas parce que d'autres promeneuses *pourraient* être là, ce qui serait niais, mais parce que la passante a le droit qu'on ne violente pas ses regards et qu'il y a présomption de violence dès qu'il y a public fortuit; par contre, une danseuse aurait beau paraître sans voiles devant des spectateurs innombrables qu'il n'y aurait pas outrage public si tous ces spectateurs étaient consentants. Ceci est très juridique, la Cour de cassation a déclaré en ce sens (arrêt du 16 juin 1906) que « la prévention d'outrage à la pudeur a pour but la réparation du scandale causé par les actes impudiques, et la protection aux tiers qui peuvent en être témoins, et que c'est ce scandale qui fait la criminalité de l'acte ». Il est impossible d'être plus net, et si Mlle Aymos et les autres personnes condamnées par la Cour d'appel de Paris s'étaient pourvues en cassation, il est certain qu'elles auraient fait casser l'arrêt qui les a frappées : il n'y a pas scandale quand les spectateurs acceptent et demandent un spectacle, d'ailleurs point impudique, et les tiers n'ont à être protégés que quand ils peuvent être témoins involontaires. Tout en droit pénal est d'interprétation stricte.

Donc, que pour les rues, les places publiques, les promenades, l'on soit aussi rigoureux que l'on voudra; qu'on exige que les amoureux en chambre ferment bien leurs volets, si on peut les voir de la rue; qu'on fasse la chasse aux étalages, et même aux affiches, et même aux statues des jardins publics; il se peut, faisons la part belle aux susceptibilités des gens pudibonds, qu'il y ait abus de nudité dans ces figures des deux sexes qu'on croit voir frissonner et grelotter sous la pluie et la neige de nos climats, et à qui on a vraiment envie d'offrir une chemise. Mais dans des salles bien chauffées, inondées de lumière, pleines de la joie des musiques, et où ne viennent que des spectateurs sachant ce qu'ils vont voir et parce qu'ils le savent, là, que la liberté règne !

Sans doute il faudra préciser au préalable ces salles. Un père

de famille qui conduit ses enfants à la *Comédie Française* ou à *l'Opéra-Comique* aurait droit de se plaindre si on le prenait en traître, et dans ce sens on en arrivera sans doute à séparer les cirques et les plateaux de gymnasiarques et de chiens savants, où la jeunesse va volontiers, des théâtres de ballet, où l'on s'en irait assister à des spectacles du genre esthétique. On peut également souhaiter, même et surtout au point de vue de l'art, qu'on n'abuse pas de ce genre de vision ; d'abord ce qui n'est plus rare cesse d'être précieux, et puis les beautés parfaites ne sont pas faciles à découvrir, les modèles professionnels eux-mêmes ne sont souvent pas ce que la toile les montre, et depuis Zeuxis, les peintres savent se servir de plusieurs réalités pour une seule figure. A la suite du succès de certaines danseuses aux pieds nus, des directeurs de théâtre ont cru faire merveille en retirant parfois aux pauvres figurantes leurs bas ou leurs chaussettes, et l'effet produit a été piteux de ces mollets maigrichons, de ces rotules cagneuses, de ces pieds déformés par les bottines bon marché, de ces peaux plantées de poils irréguliers ou semées de taches de rousseur. Ah ! comme, à la vue de certains dermes, on bénit le maillot protecteur et idéalisant, le maillot qui comble les creux, atténue les courbes, rajeunit les formes. Et bien plus, comme, à la vue de certains maillots même habiles, on est reconnaissant envers l'admirable, la salvatrice jupe tantôt mutine, tantôt superbe, toujours seyante, vêtement parfait de la femme en général, dissimulant tous les défauts, soulignant tous les attraits, et en comparaison de qui, on vient de le voir ces temps derniers, n'importe quel knickerbocker de femme, même de skieuse ou de cycliste, semble un peu ridicule.

Mais autant la femme ordinaire a raison de se voiler, autant la beauté parfaite a le droit de se révéler à tous. Il y a encore, grâce au ciel, des mollets qui ne sont pas maigrichons et des rotules qui ne sont pas cagneuses ; quand une peau a vraiment le poli du satin et l'éclat doux de l'ivoire, pourquoi ne serait-elle pas fière d'elle-même, et sans réserves, la perfection appelant l'intégral ? Dans une gorge bien faite, ce n'est pas seulement la naissance des demi-globes vite recouverts par la dentelle qui est admirable, ce sont les demi-globes tout entiers avec les boutons de rose qui les couronnent. Et d'un beau dos de femme ce n'est pas seulement ce

que laisse voir le décolleté des salons qui mérite l'enthousiasme, c'est (oh! ces dos de Rodin avec les omoplates délicates et les fines vertèbres !), c'est le dos tout entier et la torsion des reins, et la croupe rythmique, et la courbe du ventre que le nombril creuse et que soutiennent les cuisses harmonieuses... Quand donc enfin dissociera-t-on les idées de beauté et de convenances bourgeoises, et s'asbtiendra-t-on, en présence d'un beau nu, de penser aux infirmités de la nature humaine ?

C'est sur la largeur grandissante des idées qu'il faut ici compter; un mouvement décidé s'opère dans le sens de la liberté, non seulement en France, mais partout; les Allemands, avec leur lourdeur habituelle, vont même trop loin, semble-t-il; en tous cas, les Français ne vont pas plus loin que les Américains ou les Anglais.

« Il y a peu de temps encore, dit M. Fonsegrive, en Angleterre, on ne tolérait pas le simple maillot; même les femmes acrobates devaient revêtir par-dessus quelque figure de robe; or, tout récemment à Londres une danseuse s'est exhibée dans le rôle de Salomé, vêtue sur sa chair à peu près de ses seuls bijoux; les spectateurs n'ont pas protesté, et au contraire tous les journaux de Londres ont raillé la municipalité de Manchester, qui a refusé à l'artiste la permission de danser. » Je crois bien qu'ici l'auteur se trompe un peu sur l'obligation de la jupe; il y a quelque vingt ans, j'ai vu à Londres, à *l'Empire* ou à *l'Alhambra*, les mêmes « poses plastiques » que chez nous aux *Folies-Bergère* ou à *l'Olympia ;* la seule différence était dans le style des communiqués à la presse; où le courriériste français criait : « Rien de plus excitant, rien de plus voluptueux que... » le confrère anglais expliquait : « Rien de plus convenable, rien de plus chaste que... » Mais la conclusion était la même : « Allez-y voir. » Et au fait je crois bien que c'était la même belle fille qui paraissait à quelques semaines de distance dans les deux capitales. Au surplus, les villes de province anglaises n'ont rien à envier à la métropole; il y a quelque temps, un « Au jour le jour » des *Débats* donnait le récit d'une représentation de mimodrame, à Plymouth, au cours duquel l'héroïne, à un moment donné, apparaissait nue comme la main; mais les Anglais se gardent bien de crier ces choses-là sur les toits, aussi ont-ils la répu-

tation la plus convenable du monde, alors que nous passons, nous, pour des dévergondés.

C'est peut-être comme eux que nos directeurs de théâtre devraient agir s'ils voulaient apprivoiser toutes ces vieilles moroses, Dame Justice, Dame Morale, Dame Police, qui leur cherchent si facilement chicane. Pas de ces réclames où l'on sollicite trop la faiblesse humaine, pas d'affiches raccrocheuses, pas de photographies communiquées aux journaux illustrés, mais un avertissement loyal au public, pas non plus de ces roueries qui indisposent à l'occasion les juges : « faire sortir un moment les spectateurs pour les faire rentrer, après avoir déclaré le spectacle privé » ; mieux vaut s'en tenir au principe qu'il n'y a scandale que quand il y a surprise, et que même un membre de la *Ligue contre la licence des rues* n'aurait pas le droit de se plaindre du spectacle offert s'il avait été clairement averti à la porte du caractère de ce spectacle. Une fois ces précautions prises, on ne voit pas ce qui s'opposerait à la liberté la plus complète.

D'autant qu'en ces matières le goût du public s'affinant vite ne permettrait pas aux directeurs de ces théâtres de ballet de spéculer sur la sensualité seule en laissant de côté toute préoccupation d'art. Un impresario qui, au lieu de produire de loin en loin une beauté académique parfaite dans une scène de danse, dans une apothéose, dans un défilé processionnel, s'aviserait de remplacer la qualité par la quantité, sombrerait certainement sous les risées ; on n'est pas toujours indulgent pour une comédienne maladroite ou une chanteuse à voix fausse, que serait-ce pour une Vénus de pacotille ou une Diane de contrefaçon? Il aurait tort également de faire de la surenchère, et de profiter de la liberté complète accordée pour monter des scènes dans le genre de celles qui valurent par contre-coup sa condamnation à la chaste danseuse Aymos ; ce genre de spectacles devrait être banni des grandes scènes de ballet et réservé tout au plus à ces bonbonnières discrètes où n'iraient que les amateurs bien décidés ; il serait au surplus fort à désirer que ces petits théâtres fussent peu nombreux, très luxueux, rassemblés dans les mêmes parages, interdits aux mineurs et réservés à une clientèle riche, le même spectacle ne présentant pas du tout les mêmes inconvénients suivant qu'il s'adresse à des ouvriers d'usine ou à des gens du *high life.*

Quant à ces derniers théâtres, ce serait aux directeurs et aux spectateurs à la fois à les maintenir dans une note d'art véritable. Quelque indulgent qu'on soit pour le plaisir des yeux, il ne faudrait pas qu'il y eût, dans ces établissements d'autre plaisir que celui des yeux, ni que sur la scène se passât autre chose que des simulacres; il serait non moins nécessaire que le public sût d'avance, bien exactement, vers quel genre de spectacle il se dirige, pour que, comptant assister à des scènes inspirées, par exemple, d'*Aphrodite*, il ne fût pas exposé à tomber sur toute autre chose; tout le monde ne va pas à Corinthe, soit, mais personne ne devrait aller à Berlin. Il ne semble pas, d'ailleurs, que ces « omnibus de Corinthe » pourraient prospérer longtemps, ce qui mettrait tout le monde d'accord.

D'ailleurs, ce n'est là qu'un point accessoire. L'important serait d'obtenir gain de cause sur le principe d'art pur. Si la « Ligue pour la liberté de l'art » fonctionne réellement, ce que j'ignore, elle aurait un rôle intéressant à jouer en plaidant sa cause auprès du grand public, en détournant les directeurs de théâtres des préoccupations trop commerciales et des procédés de réclame trop indiscrets, et en soutenant les artistes du chant ou de la danse décidés à obtenir ce qui reste encore à conquérir. En un temps où tant de journaux ouvrent des souscriptions pour des motifs parfois insignifiants, pourquoi une feuille de théâtre ou d'esthétique ne réunirait-elle pas dès maintenant les oboles de tous les admirateurs de la beauté pour récompenser celles qui combattraient pour leur cause et peut-être souffriraient tracasseries ou persécutions pour elle? Ceci n'empêcherait pas la Ligue, d'ailleurs, de prendre parti contre la véritable immoralité. C'est ainsi que, dernièrement, le président de la Société des gens de lettres, au sein même du Congrès contre la pornographie, présidé par l'infatigable sénateur Bérenger, s'élevait éloquemment contre ce qu'il appelait les publications infâmes, tout en défendant la liberté de l'art littéraire. De même, le président de la Ligue des artistes pourrait abandonner toute la partie des étalages orduriers ou sadiques, des couvertures de livres obscènes, des affiches inconvenantes, voire même des statues trop peu vêtues sur les promenades publiques pour conserver le droit à l'admiration de la beauté en lieu clos et devant un public choisi. « Je vois

moins d'inconvénients, a dit un auteur dont on ne suspectera pas la sagesse, M. Henry Bordeaux, dans le passage cité plus haut du *Mercure*, à voir sur la scène de belles filles déshabillées qu'à entendre telle pièce fausser notre sensibilité française et notre sens de l'honneur. » C'est très juste ; on devrait pouvoir prendre plaisir à un bal d'artistes ou à une danse de Salomé sans mériter pour cela d'être taxé d'immoralité ; hélas ! il y a bien d'autres questions plus graves à tous les points de vue, éthique, métaphysique, patriotique, sur lesquelles tous les honnêtes gens, artistes et bourgeois, devraient d'abord s'entendre !

SAINT-ALBAN.



AUREL

VINGT-NEUF LETTRES INÉDITES
DE PROSPER MÉRIMÉE A SUTTON SHARPE

Cette seconde et dernière série complète celle que nous avons publiée le 16 septembre 1910 (1).

Ecrites de 1834 à 1842, ces lettres embrassent une période de huit années durant lesquelles Mérimée remplit les fonctions d'Inspecteur général des Monuments historiques, avec de fréquents retours à Paris. Nous assistons à ses premiers voyages dont il narre les incidents avec l'esprit qu'on lui connaît. La politique le préoccupe beaucoup : par ses relations officielles, il en connaît les dessous, qu'il communique à son ami, en lui demandant la réciprocité, pour maintenir sa réputation d'homme bien informé. Toujours serviable et obligeant sans ostentation, il prodigue les recommandations en faveur de ses amis qui traversent le détroit, afin de leur assurer un séjour agréable...

« Je pars pour la Corse après demain », écrit Mérimée, le 27 juin 1839, ne se doutant pas qu'il rapportera, à son retour, son chef-d'œuvre incontesté, fruit de sa rencontre avec Colomba...

Nous exprimons de nouveau toute notre gratitude à la famille de Sutton Sharpe, dont l'extrême obligeance nous a permis de publier ces précieux documents. Tous les lettrés partageront notre reconnaissance.

ADOLPHE PAUPE.

I

Cabinet du Ministère
de l'Intérieur et des Cultes.

Paris, 6 mars 1834.

Mon cher ami, j'avais prié Képler de me prévenir quelques jours avant son départ pour la charger d'une lettre pour vous, mais elle m'a oublié et a fait sa fugue sans prévenir personne... Depuis quelques jours, M. d'Argout et moi nous frappons en vain à toutes les bibliothèques pour trouver *l'alien bill* de 1792 et celui de 1826. Je ne suis pas trop sûr des dates. Le *speaker* de la Chambre des Communes a envoyé une collection des *Parliamentary papers* à M. Dupin, mais cette collection

(1) Cf. *Mercure de France*, n° 318, pp. 193-210.

ne commence qu'après 1826. Vous rendrez un grand service à notre chose publique en nous procurant aussitôt que possible les deux *bills* en question. Si cela ne fait pas un énorme paquet vous pourriez me l'envoyer par la poste en me l'adressant au Ministère ; dans le cas contraire, il faudrait le remettre à l'ambassade de France sous l'adresse du Mre de l'Intérieur avec un billet qui expliquerait la nécessité de l'expédier sur-le-champ. Je vous demande pardon de vous donner cet ennui, mais sans votre aide je ne sais comment nous pourrions nous tirer d'affaire.

J'ai vu par vos journaux que les lettres de Jacquemont ont été traduites en anglais. Cela a-t-il du mérite et qu'en disent les revues ? Je m'occupe de revoir son journal, qui est presque publiable tel qu'il est. Nous nous attendons à une émeute ou du moins les républicains nous en promettent une. Ce sera leur va-tout. Il est peu probable qu'elle réussisse, si tant est qu'ils essayent. Ils sont des plus forts sur la blague, mais pour l'exécution ils sont un peu couards. *Le National*, accablé de frais, va, dit-on, cesser de paraître. Carrel voudrait le remplacer par une Revue dans le genre de *la Minerve* d'autrefois. Ce sera une mauvaise affaire, car un journal quotidien a bien plus de chances de succès qu'une Revue hebdomadaire. Les députés sont acharnés contre le Maréchal Soult. Ils lui rognent les ongles, espérant l'obliger, à force de dégoûts, à quitter la place ; mais le vainqueur de Toulouse, comme on a pris l'habitude de le nommer ici, paraît déterminé à endurer patiemment toutes les avanies plutôt que de lâcher son portefeuille.

Nous recevons ici les journaux anglais qui sont expédiés par un nommé Wagstaff, qui signe les bandes qui les recouvrent. De la sorte le droit est peu de chose. Ne pourriez-vous pas envoyer les *aliens bills* de la sorte? Ce que j'en dis c'est pour vous épargner les avances. Faites pour le mieux et le plus promptement sera le mieux. Adieu, cher ami, nous vous serrons tous la main. J'espère que vous serez quitte de bonne heure de votre session judiciaire, et que vous viendrez reprendre vos bonnes habitudes du Café Anglais. N'oubliez pas de me dire le prix des *bills* et vos autres coûts. Tout à vous,

Adresse : *Sutton Sharpe Esq., 2 old square Lincoln's Inn, London.*

Pr M.

II

Paris, 12 mai 1834.

Mon cher ami,

Vous savez comme quoi M. d'Argout a quitté le Ministère, me laissant en *statu quo*. Thiers a été fort aimable pour moi, un peu coquet même. Il ne s'est pas souvenu de mon refus de l'autre année et m'a fait toutes les offres possibles. Maintenant il m'offre et j'ai accepté la place d'Inspecteur général des monuments historiques, place qu'avait Vitet et qu'il quitte pour être secrétaire Gal du Mre du Commerce. Elle convient fort à mes goûts, à ma paresse, à mes idées de voyage. Ainsi tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes.

La politique est maintenant dans un calme profond. Les élections s'annoncent très favorablement. Suivant toute apparence, le Mre aura une majorité foudroyante. Les carlistes gagneront quelques voix, et les républicains en perdront. Les affaires des 13 et 14 avril, surtout la mitraille du Gal Aimar à Lyon, ont mis beaucoup d'eau dans le vin de ces messieurs, et ils nous laisseront tranquilles pour quelque temps. Cependant ils ne se tiennent pas pour battus. Il y a maintenant en Europe une maladie trop sérieuse pour qu'on en guérisse tout d'un coup par l'application d'un seul remède. Croyez-vous, comme cela paraît possible, que vos unionnistes ont des relations sinon d'amitié, du moins de bon voisinage, avec nos Républicains ?

Vos journaux vous auront peut-être appris la mort de Mr Réal (1). Le mari de Made Lacuée (2) est mort subitement il y a un mois, lui laissant une fortune considérable qu'il avait amassée à force de lésineries. Cette mort a été pour M. Réal une secousse, agréable il est vrai, mais très violente. Puis le fils de M. L., qu'elle n'avait pas vu depuis vingt ans, s'est ressouvenu de sa mère et est venu, comme l'enfant prodigue, se jeter dans ses bras. C'est un grand jeune homme, assez bon diable, un peu sauvage et ignorant des choses de ce monde. Dix jours après son arrivée, Mr R. paraissait parfaitement remis, très gai, très gaillard, faisant mille projets pour l'em-

(1) L'ancien préfet de police, dont on connaît le rôle dans l'arrestation du duc d'Enghien. (A. P.)

(2) La baronne Lacuée, fille du comte Réal. Cf. Stendhal : *Souvenirs d'Egotisme*, p. 32 (A. P.).

ploi de son argent, rêvant machines, etc. Il sort le 6 au soir pour aller faire une visite et rentre vers onze heures en se plaignant d'un peu de fatigue. Il demande du thé à Anna, s'assied et au moment où elle lui présentait la tasse, il se renverse sur le dos de son fauteuil et expire sans convulsions en moins de cinq secondes. Made L. était à ce moment chez ma mère. La pauvre femme en a presque perdu l'esprit. Elle va faire un voyage dans le Midi pour visiter ses terres. Elle me charge de la publication, s'il y a lieu, des Mémoires de M. R.

L'autre jour, au Jardin des Plantes, Mlle Duvaucel (1) m'a demandé de vos nouvelles et s'est plainte de ce que vous n'aviez pas répondu à une consultation que Made Voidel vous avait adressée. La mère est toujours fort aigre, la fille bonne et douce à son ordinaire. J'ai dîné chez elle avec Mme Berthold...

Adieu, cher ami, portez-vous bien et ne m'oubliez pas auprès de votre oncle, de M. Wigram et *tutti quanti*. Tout le Café Anglais se porte bien, excepté R. Collard, qui est amoureux et a cessé de manger. Beyle (2) a dernièrement irrité notablement son Ministre en présentant un chancelier et ajoutant à la fin de la lettre à son Ministère : « C'est d'ailleurs un homme tout à fait incapable. » Il a de plus envoyé, signé de lui, un Mémoire très bien fait sur le commerce des sucres ; seulement le dit mémoire, sous le nom d'un négociant sucrier, était depuis 8 jours au Ministère.

S. S.

III

9 juillet 1834.

Mon cher ami. Mon excellente amie Céline Cayot, poussée de je ne sais quel caprice aventureux, va passer huit jours à Londres. Veuillez lui accorder votre protection, etc. Elle va demeurer chez Chaviquez quelque part auprès du Hay Market. Elle doit être à Paris pour le 25 juillet. Ce serait admirable de votre part de partir pour Paris en même temps qu'elle. Cela me procurerait le plaisir de vous embrasser cette année, ce qui autrement me serait impossible. Je pars le 1er août pour

(1) Belle-fille de Cuvier.
(2) Fragment déjà publié dans le *Mercure* du 16 janvier 1910, remis à sa place et complété ici.

faire ma tournée d'inspection dans le Midi, et, suivant toute apparence, elle se prolongera jusqu'en décembre. Si je ne suis pas trop fatigué du voyage, j'irai vous faire une visite dans les premiers jours de janvier 1835. Il faut que je cause avec quelques-uns de vos antiquaires, et je profiterai de la circonstance pour revoir mes amis de Drury Lane. Aurez-vous la bonté de donner à Cayot les bas et le manteau dont je vous ai parlé? Lorsque vous viendrez à Paris, je vous prierai aussi de vous charger d'une demi-douzaine de mouchoirs de l'Inde, la moitié en soie blanche, les autres de couleurs à votre choix. Si vous ne me trouvez plus à Paris, ma mère paiera ma dette, qui sera assez formidable.

Je vous prierai aussi de m'apporter (dans le cas où cela ne coûterait pas plus d'une livre ou trente francs) l'ouvrage suivant : « *Essays on Gothic architecture by the* Revd Warton, Rev. J. Bentham, captain Grote, and the Rev. John Milner, *illustrated with 12 plates of ornaments calculated to exhibit the various styles of different periods* ». 1806.

Adieu, mon cher ami, portez-vous bien.

Tout à vous, Pr MERIMÉE.

Au lieu du livre de Warton, Milner, Grote, etc., informez-vous si celui-ci ne vaudrait pas mieux : « *A treatise on the ecclesiastical architecture of England during the middle ages by the* R^d J. Milner, 1811, auquel cas vous le prendrez au lieu du premier. En dernière analyse, voici ce que je voudrais. Le meilleur ouvrage sur l'architecture du Moyen Age qui ait paru en Angleterre. Si ce meilleur ouvrage est autre que les précédents, décidez-vous pour lui. Votre oncle vous donnera les meilleurs renseignements là-dessus.

Tout à vous, P. M.

IV

Cachet de la poste anglaise : *July*, 21, 1834.

18 août (1) 1834.

Mon cher ami,

Je vous demande pardon de vous accabler de mes lettres.

(1) La date de réception, *21 juillet*, indiquée par Sutton Sharpe en tête et à gauche, laisse à supposer une erreur de Mérimée.

Mais... Cayot ne m'a pas donné son adresse. Ce billet est pour vous dire que la susdite m'écrit qu'elle est assez mal en fonds, et pour vous prier de lui donner quelque argent, non pas assez pour qu'elle rapporte tous les magasins de Londres, mais ce qu'en votre qualité de gentleman vous jugerez nécessaire. Vous lui aurez donné déjà, ou à Chaviquez, de quoi avoir des bas et un manteau: ce que j'estime à environ 200 fr., donnez-lui encore trois cents francs, et ne dépassez ce crédit que dans le cas de circonstances *très aggravantes*. Je vous donne le maximum dont il est inutile de lui parler si elle vous demande moins. Vous me ferez encore plus de plaisir en allant la voir et en lui donnant des conseils vertueux...

Dites-moi donc un peu le dessous de cartes de votre changement ministériel. Nous n'y comprenons rien. Nous trouvons ici que lord Grey et lord Althorp sont trop susceptibles, trop vertueux. Nous sommes devenus tellement coquins depuis les « glorieuses » que la franchise et la bonne foi nous étonnent. Il est fort question ici de renvoyer le Maréchal Soult et de mettre à la Présidence du Conseil votre petit ami Thiers. Cependant le roi aime terriblement son Maréchal, et je ne sais trop qui pourrait le remplacer. Il n'est question que de D. Carlos. On dit qu'il tient trop à sa royale peau pour être allé en Espagne et que les chefs apostoliques ont habillé un chien en Prince pour redonner du cœur à leurs gens. Les Cortès vont en faire de belles en Espagne et avant peu nous y verrons un fameux gâchis. Je crois que nous ne tarderons pas à nous repentir de nous être mêlés des affaires de pareille canaille.

Est-ce vrai que lord Durham a des chances et que lord Melbourne ne fait que lui préparer les voies ? Ecrivez-moi quelques lignes, si vous en avez le temps, et mettez-moi à même de parler des choses avec les honnêtes gens. Adieu, mille amitiés bien vraies.

P^r M.

P. S. — Il est inutile de donner les mouchoirs à rapporter à Céline, veuillez les donner à maman lorsque vous viendrez. Ecrivez-moi aussi la note de tout ce que je vous dois.

V

31 July 1834.
(s. s.)

Mon cher ami,

Je vous écris en face de ma malle remplie, une heure avant de me mettre dans la malle-poste de Nevers. Il m'aurait été impossible de vous attendre. Il faut absolument que je profite du reste de la belle saison pour ma tournée, et comme elle doit durer près de quatre mois je n'ai pas de temps à perdre. Vous seriez bien aimable de me joindre quelque part sur ma route comme vous m'en témoigniez l'envie, mais cela ne vous serait guère possible si, comme je le présume, vous venez à Paris avec votre « petite drôlesse »... Si pourtant une résolution extraordinaire s'emparait de vous, vous me trouveriez vers le 1er septembre à Nîmes. Cette ville-là vaut bien la peine d'être vue. Nous pourrions visiter ensemble, dans le courant de septembre, Avignon, Marseille, Montpellier, etc. Si le cœur vous en dit, vous me ferez grand plaisir; dans le cas contraire, je vous excuse en considération de motifs majeurs. Je vous donnerai de mes nouvelles et vous en aurez d'ailleurs chez ma mère. Ainsi vous saurez toujours où me trouver si l'envie de voyager vous pressait. Je vous remercie beaucoup de vos soins pour la vertu et les intérêts de Mlle Céline. Ma mère est chargée de vous rendre ce que je vous dois. Je pense beaucoup à aller à Londres l'hiver prochain. Je vous écrirai quelque temps avant de partir pour que vous me fassiez admettre au club. Je crois que, pour rendre la chose plus facile, je ferais bien d'envoyer à la bibliothèque de l'Athenæum quelques-uns de mes livres afin que le comité ne me *black-ball* pas.

Vous trouverez Hipp[olyte Royer-Collard], Chégaray et *tutti quanti* qui vous attendent avec impatience. Ils feront de leur mieux pour vous rendre le séjour de Paris agréable. Cabanon (1) a beaucoup gagné en impudence et en bêtise. Les autres sont absolument tels que vous les avez laissés, seulement Hipp. a moins de cheveux, Chegaray les a plus blancs. Céline me charge de vous dire mille choses aimables. Adieu,

(1) Cf. Chambon : *Notes sur P. Mérimée*, pp. 56, 57, 235.

portez-vous bien et me donnez de vos nouvelles quand vous n'aurez rien de mieux à faire.

[s. s.]

Jeudi, 31 juillet.

VI

[Paris, 19 sept. 1834]
s. s.

Avignon, 15 septembre [1834].

Mon cher ami, ce serait trop de dévouement à vous de venir vous faire manger aux puces pour le plaisir de m'entendre disserter sur les monuments prétendus carlovingiens. Restez à Paris avec Mme la comtesse, ou tout autre, cela vaut mieux que les plus belles églises romanes ou gothiques.

A propos de cela, ma mère a-t-elle réglé mon compte avec vous? Vous êtes assez *cute* (1) pour ne pas lui avoir dit l'emploi des fonds que vous avez avancés à la signora Celina. De son côté, ma mère est assez *cute* aussi pour l'avoir deviné, mais il vaut mieux que cela reste dans le vague.

Si on est fier d'être Français en regardant « la colonne », on ne l'est guère dans une auberge d'une petite ville du midi de la France, couché dans un lit où de gros rats ont établi leur domicile, et nourri d'ail et de ratatouilles à l'huile. C'est un triste pays sous le rapport de la civilisation, et ces gens-là, au lieu de Constitution, auraient bon besoin d'un tyran qui leur fît des routes, les obligeant à être propres et à vivre mieux. Ici, un homme riche, et un parfait gentleman, homme d'esprit par-dessus le marché, demeure dans une rue où il faut marcher sur la pointe des pieds en se bouchant le nez. Des tanneurs, ses voisins, empestent sa maison de leurs peaux, et les maisons qui l'entourent sont peuplées de blanchisseuses et de br........ à quatre sous. L'idée ne lui vient pas de se chercher une autre habitation en meilleur air et un voisinage plus décent. Il préfère acheter tous les ans des médailles et des champs de garance. Il donne aussi de l'argent à ce tas de gueux, et les met en état de continuer à l'empester. Il est amusant de voir la figure des Anglais qui vont le visiter dans son cloaque, car c'est l'homme le plus distingué d'Avignon.

Si vous voyez Ancilla (2), dites-lui que je pense tous les

(1) *Acute*, délicat, fin.
(2) Mme Ancelot.

jours à lui écrire, mais qu'il ne m'arrive pas d'aventure digne de lui être contée. J'attends qu'il me tombe du ciel quelque bonne fortune pour lui en faire le récit...

On dit que Mad. Azur (1) a un amant, mais qu'elle ne lui concède que les localités dont M[areste?] (2) ne fait pas usage. En savez-vous quelque chose? Vous ne comprenez pas R[oyer]. Ç[ollard] parce que vous y cherchez finesse. C'est le tempérament sanguin dans toute sa pureté; l'idée du moment l'occupe toujours très fortement. C'est, au demeurant, le meilleur garçon du monde.

Adieu, tenez-vous en joie. Si vous aviez le diable au corps, je serai à Marseille le 1er octobre et nous pourrions voir ensemble quelques villes de la Méditerranée. Mais, croyez-moi, voyez la mer à l'Opéra, elle y est mieux imitée.

Tout à vous,

P. M.

M. Sutton Sharpe
5 rue Lepelletier.

VII

Paris, 2 juillet [1835].

Mon cher ami, Vous feriez peut-être bien de mettre ma lettre au feu sans la lire, car elle contient terriblement de commissions plus ennuyeuses les unes que les autres. Et d'abord, de la part des Jacquemont, voulez-vous vous informer si l'on peut avoir séparément les feuilles nos 47, 48, 49, 65, 66 de la carte de l'Inde publiée par ordre de la Compagnie, chez Parbury? Ces feuilles contiennent les pays que Victor a parcourus? de Dheïra jusqu'à Dankar. Dans le cas où on pourrait les acheter séparément, veuillez le faire si le total des prix des 5 feuilles ne dépassait pas 8 livres st. — 2° Un de mes amis, le baron Dembowsky de Milan, fils du général D. (3), polonais mort au service de l'Empire français, très célèbre dans les campagnes d'Italie, etc., désirerait se donner le divertissement d'une campagne, et voudrait le faire sous les ordres du général Evans (4). Voulez-vous le recommander au général et le faire

(1) Alberthe de Rubempré.
(2) Cf. Stendhal : *Souvenirs d'Egotisme*, p. 15. (A. P.)
(3) Et de Métilde Viscontini, la « passion » de Stendhal. Cf. *Correspondance de Stendhal*, 1908 II p. 135, n. 2.
(4) Lieutenant-général anglais et membre du parlement, né en 1787 en Irlande.

recommander par le colonel Napier (1), s'il est encore à Londres, à son défaut par ceux de vos amis qui pourraient avoir de l'influence auprès d'Evans. M. Dembowsky n'est pas militaire, mais il était ingénieur des ponts et chaussées à Milan. Il a été obligé de quitter son pays pour avoir tué en duel un officier autrichien. Depuis qu'il est en France, il a été admis à suivre comme externe les cours de l'Ecole d'Etat-Major. Il y est depuis 18 mois et il est en état de remplir les fonctions d'ingénieur militaire, géographe, d'aide-de-camp, etc. Il peut présenter les certificats les plus honorables des commandants de l'Ecole. Il a 25 ans, est très robuste, quoique petit, très brave et très décidé.

Il a une fortune indépendante et il ne demande rien que de servir en tout ce qu'on lui commandera, mais de servir comme officier. M. D. parle parfaitement français, allemand et italien, il sait un peu d'espagnol, mais point d'anglais. Je vous serai très obligé de le recommander chaudement au général Evans. Si celui-ci agréait ses offres, veuillez me répondre promptement où M. D. devrait se rendre et quelles formalités il aurait à remplir. Je vous prierai également de demander pour lui un mot d'introduction au colonel Napier pour quelques-uns des officiers inférieurs de l'expédition, avec lesquels il devrait servir. J'écris au général Alava (2) dans le même sens. Répondez-moi aussitôt que vous pourrez par Bourquanez (?).

3° Mme Lacuée a de fortes raisons de croire que son mari a placé dans les fonds anglais des valeurs considérables. Pourriez-vous savoir si en effet le nom du baron Lacuée est sur les registres? Votre frère, je pense, peut s'en informer facilement. Ce serait rendre un grand service à Me Lacuée, que sa famille cherche à voler de toutes les manières.

J'ai terminé les commissions et je n'ai que la place de vous donner des nouvelles de tout le monde. Hipp[olyte] n'a plus de femmes... Les autres sont tels que vous les avez laissés, sauf Malitourne (3), qu'on ne voit plus... Votre appartement

En 1835, il accepte le commandement de la légion recrutée pour deux ans en Angleterre au compte du gouvernement de Madrid, à l'effet de soutenir en Espagne le système constitutionnel.

(1) (1782-1853). Philhellène et ami de Byron, se signala surtout aux Indes et a laissé des écrits de divers genres principalement relatifs à l'art militaire. (A. P.)

(2) Général espagnol (1771-1843). Ambasseur à Londres en 1835.

(3) Cf. Chambon : *Notes* sur P. M., p. 11.

est retenu. Chegaray doit se charger de l'inspecter vers l'époque de votre arrivée. On ne parle plus de politique depuis huit jours : l'affaire La Roncière fait le plus grand tort à Zumala-Carreguy (1) et aux anciens (?) du Luxembourg. Aussi les républicains disent que Thiers a attenté à Mlle de Morell afin de détourner l'attention publique de la marche tortueuse du Ministère. Dites mille tendresses de ma part au colonel Napier, à Broderip (2), Hawhins et tous les Athénéistes. Je partirai dans quinze jours. Je vous recommande Allart (3), M. d'Argout et mon cousin Marc (4), que vous trouverez à Paris. Je tâcherai de vous débaucher en septembre pour inspecter quelque cathédrale avec moi. Mille amitiés. En résumé, voici les conditions de Dembowsky : servir comme officier du génie, d'ordonnance ou d'Etat-Major, être placé avec des gentlemen et traité en gentleman.

S. S.

VIII

16 août 1836.

Mon cher ami, Je suppose que vous ne manquerez pas à vos bonnes habitudes cette année. Ce sont des commissions que j'ai à vous donner et pour moi-même. J'ai fait ma tournée et je passerai tout l'été et l'automne à Paris. Vous y trouverez aussi Beyle en congé jusqu'au mois de novembre. Comme il est fort tourmenté du besoin de locomotion, il n'est pas impossible qu'il aille vous chercher à Londres à la fin du mois.

Je voudrais que vous me rapportassiez une demi-douzaine de crayons de talc montés en bois comme les crayons de mine de plomb ordinaires. Vous trouverez cela chez Newmann, Soho square. Si M. Hawhins est à Londres, vous pourriez le charger de cette commission, dont il s'acquittera encore mieux que vous, car c'est lui qui m'a fait connaître les susdits crayons de

(1) Le plus distingué des généraux « Carlistes », mort le 25 août 1835 au siège de Bilbao.

(2) Erudit magistrat (1789-1859), qui avait des amis dans l'élite intellectuelle de tous les pays d'Europe.

(3) Administrateur des lignes télégraphiques, à Paris. Cf. Chambon, *op. cit.*, passim. Il y a une lettre de Mérimée à Allart, du 22 août [1840], dans *Prosper Mérimée, l'Homme, l'Ecrivain, l'Artiste*, volume édité par *les Débuts*, 1907, pp. 90-91.

(4) Marin, promu capitaine de vaisseau en 1854. Cf. Chambon, *op. cit*, pp. 15 et 329 (A. P.).

talc. *Item*, une douzaine de crayons de mine de plomb marqués H. B. Enfin apportez-moi un canif, *eruditissime*.

Il me semble que vous faites une triste mine, vous, autres radicaux : vous êtes décidément battus par les lords et il ne paraît pas que vous pensiez à regimber. L'Espagne nous embête au moins autant que vous. Le triomphe de D. Carlos est à peu près assuré maintenant. Si nous avions le sens commun, nous ferions notre paix séparée avec lui.

Adieu, cher ami; si vous avez besoin de votre logement, prévenez-moi de l'époque de votre arrivée.

Tout à vous. Pr M.

IX

Cachet de la poste anglaise 5 mai [1837].
May. 9. 1837.

Mon cher ami, Un de mes bons amis, M. Barchon de Penhoven, breton de la basse Bretagne, ancien officier d'Etat-Major et homme d'esprit, va partir pour Londres, où il compte passer quelques mois. Il m'a demandé une lettre pour vous, que je lui ai promise ainsi qu'une autre pour Hawhins. Je vous serai bien obligé de l'accueillir avec votre magnanimité ordinaire. Si vous pouviez le faire admettre à l'Athenæum, vous lui rendriez un grand service, mais comme, en cette saison, vous m'avez dit que la chose était difficile, je ne l'espère pas trop. Si elle était impossible, je vous demanderais de le présenter en mon nom à M. de Bourguenez, afin qu'il le fît admettre au « Travellers », ce qui est, m'a-t-on dit, fort aisé. Enfin, je vous serai fort reconnaissant pour tous les bons offices que vous pourrez rendre à mon ami M. Barchon.

Vous recevrez bientôt une autre visite d'une de vos connaissances, de Mme de Montijo. Je crois qu'elle ne fera que passer à Londres et qu'elle ira s'établir aux environs, du moins c'est son projet. Vous pourrez alors vous attirer une immense considération en fumant chez une duchesse. Je vais partir dans une semaine pour ma tournée. Je compte être à Paris vers le quinze d'août, ainsi nous nous y rencontrerons, moi du Midi, vous du Nord. Nos affaires sont embrouillées de telle sorte que le Diable ne s'y reconnaîtrait pas. Le Ministère Molé est aussi plat que possible, mais le roi a tellement peur de

Thiers et de Guizot qu'il gardera ceux-ci tant qu'il pourra. Reste à savoir s'ils consentiront à accepter tranquillement les soufflets qu'on leur donne tous les jours.

Adieu, cher ami, tenez-vous en joie et rappelez-moi au souvenir des aimables habitués de l'Athenæum et en première ligne au col. Napier et à M. Broderip. Si vous avez cinq minutes de loisir, faites-vous donner une plume et écrivez-moi une lettre sur la politique de votre pays, à laquelle je ne comprends plus rien.

[*s.s.*]

X

18 mai 1837.

Mon cher ami, Mr Barchon de Penhoven, dont je vous ai annoncé la prochaine arrivée, vous remettra cette lettre. Je vous le recommande de nouveau et je compte pour lui sur votre obligeance coutumière. Si vous avez pu le faire admettre à l'Athenæum, veuillez lui faire faire la connaissance de vos amis parlementaires et radicaux et autres. Je donne à M. B. une lettre pour Hawhins. Priez aussi M. Broderip de lui donner le divertissement d'un jugement de cadi à *Thames police.* Si le col. Napier était à Londres, Mr B. en qualité d'ancien militaire, serait enchanté de faire la connaissance de votre aimable Polybe. Enfin, mon cher ami, tout ce que vous voudrez bien faire pour M. B. me fera grand plaisir, et rendra service à un homme dont la connaissance vous sera, j'en suis sûr, très agréable.

J'ai trouvé Galiano (1) dînant chez Véry avec quatre Espagnols, dont l'héroïque Cordova. Je ne sais pas encore le pourquoi et le comment il n'a pas été pendu. Mais il m'a donné son adresse et j'irai le voir incessamment. Mme de Montijo part dimanche pour Londres. Lundi ou mardi, probablement, je me mettrai en route pour l'Auvergne et je serai de retour probablement pour votre arrivée. Tout le *gang* (2) du Café Anglais se porte bien. Ch[egaray] est guéri ou à peu près et Hipp[olyte] est amoureux platoniquement. Nous avons fondé un club où l'on fume. Vous y serez reçu à bras ouverts. Pourriez-vous

(1) Cf. Lettre du 15 mai 1832, *Mercure de France*, 16 sept. 1910.
(2) Clan.

me rapporter un volume in-8 ainsi intitulé : *Norris Brewer's introduction to the beauties of Great Britain*? C'est de l'archéologie. On m'a dit que ce volume se vendait séparément, mais qu'il était un peu rare. Bien entendu que vous ne vous donnerez pas trop de peine pour le dénicher et que vous y renoncerez si le prix en était exorbitant.

Mille amitiés.

Pr MÉRIMÉE.

XI

Ministère de l'Intérieur.

[Cachet de la poste : Paris, 11 septembre 1837.]

Vous êtes attendu pour affaire demain *aux Gondoles de Versailles*, rue de Rivoli, à 11 heures 1/4 très précises. On n'attend pas une minute. Places retenues par Mme Mathieu (?).

Lundi matin.

M. S. Sharpe, 5, rue Lepelletier.

Pr MÉRIMÉE.

XII

[S. d. 1837?]

Mad^e de Montijo est arrivée hier. Elle sera bien aise de vous voir. Elle demeure [rue ?] d'Angoulême, 24, quartier (?) du Roule. Vous la trouverez dans la matinée. Faites-en part à Beyle.

T. à v.

P^r M.

Lundi soir.

M. S. Sharpe.

XIII

[Filigrane. Whatmann 1835].

[S. d. de l'année 1837?]

Mon cher ami. Je suis tout à vos ordres demain. J'attendrai jusqu'à 2 h. Vous où vos ministres, connaîtriez-vous quelque juge qui donnât un billet de Cour d'assises à un honorable Allemand qui m'est envoyé de Cologne? Je vais ce soir chez M^e del M[ontij]o.

Tout votre P^r M.

17 sept[embre]

M. Sutton Sharpe.

XIV

[Même filigrane] [S. d. 1837 ?]

Mad[e] del Montijo rendra demain visite à l'orang-outang (1) vers quatre heures. Je serai à trois heures chez elle, par conséquent je ne pourrai passer chez vous à cinq. Vous feriez bien de nous accompagner. Vous commanderez notre dîner à 2 h. 1/2. Vous irez chez M[e] del M[ontij]o à trois heures et elle vous ramènera au Palais-Royal à cinq heures 1/2. Elle reçoit ce soir Espagnoles et Français et m'a chargé de vous en prévenir ainsi que Beyle.

Tout à vous, P[r] M.

Mardi.

M. Sutton Sharpe
rue Lepelletier, n. 5.

XV

[Paris, septembre 1838]
S. S.

Ministère de l'Intérieur.
Direction des Monuments publics et historiques. Section des travaux.
Paris.

Demain mercredi, rendez-vous à deux heures très précises aux Accélérées, pour aller dîner chez M[me] de Montijo.

Mardi matin.

XVI

[*s. s.*]

[Paris, octobre 1838].
S. S.

Je vous envoie, mon cher ami, avec les Byzantines de Saulçy (2), un bouquin à moi que vous offrirez à l'Athenæum. Je compte aller vers 3 heures au tir.

M. Sutton Sharpe
rue Lepelletier, n° 9

T. à v. P[r] M.

(1) L'arrivée d'orangs-outangs en 1808 avait été un événement à la Ménagerie. Comme c'est en 1836 qu'on en vit à Paris pour la deuxième fois, j'ai attribué à ces lettres l'année de 1837 comme date approximative. (A. P.)

(2) Cf. Lucien Pinvert, *Sur Mérimée, notes bibliographiques et critiques*, Paris Leclerc éd., 1908, pp. 66, 94.

XVII

29 mars 1839.

Mon cher ami, M. Aubry, ami d'Allart, vous remettra cette lettre. Il se rend à Londres pour une affaire d'assurances maritimes, et j'ai pensé que vous voudriez bien lui donner vos bons conseils. Je vous en serai très obligé.

M. A. a la bonté de se charger de deux volumes dont un pour vous ou pour l'Athenæum, s'il ne l'a pas déjà, l'autre pour M. Gally Knight, qui demeure quelque part près de Grosvenor Place, mais il est M. P. vous n'aurez pas de peine à trouver son adresse.

Mille amitiés.

Pr MÉRIMÉE (1).

M. Sutton Sharpe
11 New Square
Lincoln's Inn
London.

XVIII

(cachet de la Poste : 29 juin 1839)
Paris, rue des Beaux-Arts, 10
27 juin.

Mon cher ami. Votre lettre diantrement politique est arrivée assez à temps pour me faire un honneur infini, même auprès des Puissances fort mal informées comme toujours. J'aurais voulu vous rendre la pareille et vous donner des nouvelles palpitantes d'intérêt, mais nous n'en avons pas [qui soient] dignes de vous. Un de mes amis qui allait passer quinze jours à Londres s'était chargé de vous remettre un billet de moi et de vous conter par le menu, la sotte situation où nous nous trouvons. La nouvelle de l'émeute du 12 mai l'a surpris à Boulogne et l'a obligé à rebrousser chemin : son voyage est indéfiniment ajourné. La dernière émeute a un caractère tout nouveau (c'est quelque chose comme une insurrection de nègres). Point de cris, point de drapeau, des coups de fusil, et voilà tout. Blanqui, le chef principal, a des principes très simples. Il lui faut d'abord les têtes des 400.000 propriétaires qui exploitent l'homme, style saint-simonien. Puis il partage les terres ou

(1) L'original de cette lettre est en ma possession (A. P.).

les met en commun — de là doit résulter la félicité publique. La Chambre des Pairs juge en ce moment 16 de ces messieurs. Les épiciers veulent qu'on en guillotine quelques-uns ; on dit que les Pairs n'oseront, que le *King* n'osera, et que les Ministres n'auront pas plus de vigueur. Il serait très possible qu'il y eût une nouvelle émeute d'ici à peu de jours. Le succès en est impossible, mais elle peut amener de grands malheurs. Entre nous, le ministre de l'Intérieur n'aime point la poudre ; on dit que le vieux Maréchal perd la tête, de sorte que l'on peut s'attendre à des bêtises. Il paraît que l'intention d'une partie des Ministres est de réorganiser le Cabinet après la session. On parle de mettre le duc de Broglie aux Aff[aires] Etrangères, M. Duchatel aux Finances, Soult à la Guerre, et Passy à l'Intérieur. Enfin il est encore question de faire un Ministère des Cultes pour Sauzet, qui quitterait la Présidence, où il serait remplacé par Dupin. Voilà les projets des doctrinaires, mais je doute qu'ils s'exécutent. D'abord le Roi se passera tant qu'il pourra d'un Ministre réel des Affaires Etrangères. Puis la portion centre gauche du Ministère consentira-t-elle à l'adjonction d'un doctrinaire de plus? Il est vrai que Passy est personnellement ami de M. de Broglie et que Dufaure et lui sont tout à fait empaumés par le *King*. Depuis qu'ils dînent à table avec un gentilhomme de bonne maison, ils sont devenus souples comme des gants.

Après les 16 émeutiers que vont juger les pairs, il n'en reste qu'environ 300 dont on ne sait absolument que faire. Les Pairs vont s'enfuir dans leurs châteaux aussitôt le premier jugement. Les envoyer devant le jury n'est pas sûr. On regrette beaucoup les sacs de Louis XI qui, dans ces circonstances, eussent été d'une grande ressource. Thiers est tout à fait encanaillé. Il ne vit plus qu'avec les journalistes qui le compromettent en répétant ses boutades. On commence à le croire coulé. Son histoire de Nap[oléon] est un *humbug* (1).

Vous trouverez Paris fort triste. Tous vos amis sont dispersés. Beyle est parti pour Civita-Vecchia, je crois. Plus de ménage de la rue Chantereine. Hippolyte ira sans doute à Lyons, moi je pars pour la Corse après demain. Il est possible que je pousse une pointe à Naples. Si un volcan a des

(1) Une mystification.

charmes pour vous, je vous y donnerais rendez-vous, mais vous resterez dans les parages de la rue Lepelletier, j'en suis sûr. J'ai rencontré l'autre jour la cruelle Virginie dans une calèche très élégante, seule. A-t-elle fait sitôt fortune ? Les émeutes et les changements ministériels m'ont fait perdre deux grands mois, en sorte que je pars presqu'à l'époque où j'ai coutume de battre en retraite sur Paris. Je crains bien de ne pas vous y trouver. Si vous n'avez pas peur de la solitude qui vous y attend, veuillez m'apporter : 1° deux rasoirs qui coupent, 2° *a glossary of terms used in Grecian, Roman, Italian and Gothic architecture, 2e édition*, London, Charles Tilt Fleet, 1838, ou une plus nouvelle édition s'il y en a. Je vous ouvre un crédit à cet effet ou plutôt cela vous aidera à vous acquitter, car j'ai payé pour vous 150 fr. pour le Cercle des Arts. Vous y devez 50 fr. pour le dernier terme qu'on ne m'a pas encore demandé.

Depuis quelques mois, un grand désir d'être de l'Institut s'est emparé de moi. Je me suis mis à travailler à un mémoire très savant sur la Guerre sociale ; ce sera mon introduction à l'histoire de César. Ce chef-d'œuvre paraîtra, j'espère, au commencement de l'année prochaine. Si vous connaissez parmi vos collègues, les *Fellows* R-A-S. quelqu'un qui s'occupe de numismatique, veuillez lui demander la description des médailles de *la Guerre sociale* ou des médailles de Corfinium qui existent au Musée Britannique. Cela me fera honneur et plaisir. J'aurais bien besoin de consulter sur d'autres points un militaire, homme d'esprit, comme Napier, mais le temps n'en produit pas. Que devient-il ? On me dit qu'il a marié très bien sa fille aînée. Rappelez-moi à son souvenir. Quand vous serez à Paris, vous aurez du temps de reste et vous ferez une bonne œuvre de m'écrire. Adieu. Gagnez bien de l'argent et faites-vous nommer Chancelier de l'Echiquier le plus tôt possible. Si vous nous expliquiez ce que c'est que les Chartistes, vous nous rendriez service. Nous n'y comprenons absolument rien.

Tout à vous.

Pr M.

XIX

Rue des Beaux-Arts, 10.

10 août 1840.

Mon cher ami, M. Ch. Lenormant, membre de l'Institut, l'un des Conservateurs de la Bibliothèque royale et l'un de mes bons amis, vous remettra cette lettre. Je le recommande *toto corde* à votre obligeance. Il n'a que bien peu de temps à passer à Londres et il désire l'employer le mieux possible. Vous me ferez le plus sensible plaisir en lui donnant vos conseils pour les *lions* (1) à voir, en lui montrant ceux que vous pourrez et en le présentant à ceux d'entre vos amis qui pourront lui être utiles dans ses recherches. Je le recommande également à M. Hawhins pour l'archéologie. Si, comme je le présume, M. Lenormant, qui n'est pas seulement un savant, mais un homme d'esprit, voulait voir un peu de couleur locale dans vos cours, veuillez lui faire voir des assises, si faire se peut, ou tout au moins un *police morning*; à cet effet, priez M. Broderip de se laisser voir dans sa chaise curule, surtout s'il y a quelque fameux *row Kicked of late* (2). Enfin, mon cher Sharpe, ingéniez-vous pour rendre agréable le séjour de Londres à M. Lenormant, que je regrette bien de ne pouvoir accompagner, et vous ne sauriez m'obliger davantage.

M. L[t] est ami intime de M. Guizot. Je suppose que vous voyez notre ambassadeur. Si vous êtes plongé dans la procédure au point de n'avoir pas encore été à Manchester Place, M. L[t] vous y conduira. En votre qualité de demi-citoyen français, vous devez cultiver M. Guizot et lui donner votre *concours*. Hippolyte d'H. (3) et nous tous l'exigeons dans l'intérêt de la bonne harmonie qui doit régner entre la France et la Grande-Bretagne..

Je ne vous dis pas un mot de politique. M. L[t] vous expliquera la grande bataille gagnée contre les 220. Mais j'espère que vous lui donnerez pour moi une tartine bien conditionnée sur l'état des partis en Angleterre, sur la situation de la Reine *Victoire*, les espérances des Tories, la conquête de la Chine

(1) Célébrités.
(2) Littéralement, une « peignée » tapageuse.
(3) Illisible.

et celle de la Sicile, toutes choses auxquelles je prends le plus vif intérêt.

Adieu, mon cherami, portez-vous bien et gagnez beaucoup d'argent.

Pr MÉRIMÉE.

P. S.— Si M. Gage est toujours un des membres du bureau de la Société des antiquaires, veuillez lui présenter M. L^t et lui faire prendre le thé et le café de cette compagnie vraiment philanthropique.

M. Feret, neveu du Grand Chancelier et Conseiller de la Cour royale, accompagne M. Lenormant. C'est M. F. qui a présidé l'affaire La Roncière. Il désire extrêmement voir vos *law proceedings.* Je vous le recommande ainsi que son compagnon de la façon la plus instante. Tout à vous.

P^r M.

Mille choses au col. Napier, s'il est à Londres.

XX

[Paris, 22 sept. 1842]
s. s.

Mon cher Ami,

J'attendais aujourd'hui un message de vous. Je conclus que vous avez voulu dîner tête à tête. J'ai vu Lenormant, qui vous propose de dîner au Cercle vendredi. Nous irons de là à Passy. Ayez la bonté de nous inscrire tous les trois sur le livre des dîners.

T. à. v. Pr MÉRIMÉE.

Mercredi.
M. Sutton Sharpe
rue Lepelletier, n° 5.

XXI

[Paris, 14 octobre 1842]
s. s.

Mon cher Ami. J'irai chez Béranger et de là chez Mad. Delessert. Je partirai de chez moi à 8 heures. Si vous voulez venir, passez me prendre à cette heure. Si elle ne vous convenait pas, vous me trouverez chez B. jusqu'à 10 heures. Passez rue Vivienne, 15.

T. à. v. P^r M.

XXII

Paris, 27 octobre 1842.

Monsieur votre frère m'a donné de votre part quatre volumes sur les antiquités égyptiennes, que je lis avec un vif intérêt. Je le charge de vous offrir avec tous mes remercîments un mien volume, non point en échange, car je ferais un marché grec comme celui de Diomède avec Glaucus :

Χρύσεα χαλκείων, ἑκατόμβοι' ἐννεα βοίων (1).

Veuillez, je vous prie, Monsieur, l'accepter comme un témoignage de la haute considération avec laquelle je suis votre très humble et très obéissant serviteur.

Pr MÉRIMÉE.

Monsieur Sharpe
Londres (2).

§

BILLETS SANS DATE

XXIII

Mon cher ami, Beyle ne peut dîner avec nous samedi et serait obligé de partir presque aussitôt après être arrivé. Je crois donc qu'il vaut mieux remettre notre visite aux grands hommes à mardi prochain 11 1/2. Tâchez de venir au Cercle. Nous arrangerons tout cela. Mille amitiés.

Pr MÉRIMÉE.

Vendredi matin.

M. Sutton Sharpe
5, rue Lepelletier.

XXIV

Mon cher ami, M. Thiers est à Saint-James. Si vous voulez me prendre demain matin au Café anglais à 9 h^{res} ou 8 h. 3/4, nous irons voir Son Excellence dégommée.

T. à v. P^{r} M.

Lundi, 29 août.

(1) De l'or pour de l'airain ; le prix d'une hécatombe pour celui de neuf bœufs (Homère, *Iliade*, chant VI, vers 236.)
(2) Probablement M. Samuel Sharpe, égyptologue.

XXV

Mon cher ami, Veuillez écrire un mot à Broderip pour M. d'Argout. Je viendrai le chercher demain vendredi vers 5 h. 1/2 chez vous ou chez votre portier, si vous êtes sorti. A quand le pistolet ?

Tout à vous. Pr M.

Jeudi, 22 septembre.
M. Sutton Sharpe
5, rue Lepelletier.

XXVI

Mon cher ami, Taschereau et moi nous voulons dîner avec vous aujourd'hui. Trouvez-vous à 5 heures devant le Café de Paris. Mille amitiés.

Prévenez Hippolyte.

P. MÉRIMÉE.

M. Sutton Sharpe
à la table de M. Royer-Collard
au Café anglais.
Boulevard des Italiens.

Vendredi, 18 août.

XXVII

Je suis bien fâché, mon cher ami, de ne pouvoir vous attendre. Taschereau et moi nous vous avons écrit pour vous donner rendez-vous aujourd'hui à 5 heures devant le Café de Paris.

T. à v. Pr M.

M. S. Sharpe.

XXVIII

[Filigrane Whatman 1829]

Voulez-vous dîner avec Delacroix demain samedi ? Si vous acceptez, il faudra vous trouver à 5 1/2 devant la Rotonde, au Palais-Royal. Si vous n'acceptez pas, écrivez-moi un mot et à Delacroix aussi, et à demain matin si vous pouvez. Si demain avant midi je n'ai pas de vos nouvelles, nous comptons sur vous. Prévenez de Mareste si vous pouvez. Je vais ce soir

chez Mme Azur. Si vous y venez, cela vous épargnera la peine d'une correspondance.

Vale. Pr MÉRIMÉE.

M. Sutton Sharpe
Grand Hôtel de Valois.

XXIX

Voici un bien gros paquet dont je vous donne l'embarras. La lettre pour Mad. Shelley, avec une adresse détaillée, est pour lui être remise *propria manu* et avant l'autre qui contient des ballades pendant la lecture desquelles vous ne sauriez sur quel pied danser. L'adresse que j'ai mise *topsy-turvy* (1) sur la lettre pour Jacquemont va me couvrir de honte depuis Londres à Madras.

Adieu, portez-vous bien, ménagez-vous sur l'article féminin. J'étais si fatigué hier que je n'ai pu fermer l'œil.

[*s. s.*]

(1) Sens dessus dessous.

« LA RABOUILLEUSE »

LES SITES ET LES GENS, LES PERSONNAGES, BALZAC A ISSOUDUN

—

Le roman de Balzac, *la Rabouilleuse*, se compose de deux parties distinctes, qui parurent, à l'origine, dans le journal « la Presse », à plus d'une année d'intervalle. Ces deux parties forment deux récits, ou plutôt deux études de milieux différents, l'un parisien, l'autre provincial.

La seconde de ces parties a pour théâtre, on le sait, la ville d'Issoudun ; elle est suivie de plusieurs chapitres qui transportent une seconde fois le lecteur à Paris, mais ces chapitres n'ont que l'importance d'une conclusion qui, il faut bien l'avouer, paraît, après la lecture de ce qui la précède, avoir été ajoutée un peu à la hâte et assez négligemment.

Au contraire la portion du volume qui traite des aventures survenues à Issoudun a été faite avec l'évident souci de rattacher les portraits à leur cadre, de leur donner une toute particulière saveur locale, et de mettre au jour, non seulement une fiction dramatique, mais l'étude exacte d'une région. Faire connaissance avec Issoudun (1) et ses habitants, c'est peut-être ajouter au charme éprouvé à la lecture du roman; c'est pour cette raison que les présentes notes ont été écrites, à la suite d'une étude aussi consciencieuse qu'il nous a été possible de le faire, de la ville, des gens et des personnages.

Des personnages — car nous avons pu nous convaincre que la plupart de ceux que Balzac a représentés ont existé, et nous avons retrouvé les traces de quelques-uns d'entre eux ; traces, il est vrai, assez effacées, mais qui semblent pouvoir néanmoins offrir quelque intérêt. Nous présenterons en outre certains détails recueillis sur place, concernant les séjours que Balzac fit à Issoudun (2).

(1) Nous croyons ne pas parler, en décrivant Issoudun, de choses trop connues ; c'est une ville qui offre trop peu d'attraits pour que le tourisme ne la néglige pas, et bien rares sont les automobiles qui dirigent leurs phares de ce côté.

(2) Nous tenons à remercier de leur aide bienveillante MM. Wroblewski, conservateur du Musée d'Issoudun ; Dufour, député ; notre ami le peintre et poète Paterne Berrichon ; Déséglise, propriétaire actuel de Frapresle, et Peignet.— Nous avons en

LES SITES

Balzac, au cours de sa description d'Issoudun, emploie le mot : oasis. C'est là l'expression qui vient tout naturellement à l'esprit lorsque, parvenu au sommet de la tour Blanche, on jette autour de soi les yeux. Au loin, c'est une plaine à peine ondulée, sans arbres, sans broussailles ; à l'automne, lorsque la récolte est terminée, son aspect est celui d'un désert. Au travers de la terre brune, les routes se marquent en rubans blancs, et c'est à peine si l'une d'elles se borde de maigres lignes d'arbres. Tout près, c'est un cercle de fraîcheur et de verdure, qui se baigne et se pénètre d'eau ; d'une eau vive, divisée en mille ruisseaux trop étroits pour les bateaux, assez courants pour alimenter de jolis moulins aux noms paysans ou moyenageux, qui baignent des rives herbues, et font frissonner, juste assez pour qu'ils s'y brouillent un peu, des reflets de ciel, de maisons grises, de toits d'ardoises et de cheminées de briques. Si, parcourant la ville, on en dépasse tant soit peu le centre, à chaque moment c'est un filet d'eau qui court dans l'herbe ; on le traverse sur une petite passerelle à peine surélevée, ou encore sur un bon vieux petit pont aux arches étroites et basses; à chaque moment, entre deux maisons, se découvre un enclos vert ; et rien au monde n'est si délicieux que la grande allée de Frapesle, non pas tant que les arbres s'y rejoignent en formant berceau, qu'à cause des petits ruisseaux si frais qui de chaque côté la bordent, bordant une autre rive légumière, verte de salades et de toutes sortes de bonnes tiges savoureuses, avec, par endroits, la tache jaune et chaude d'un groupe de tournesols.

Frais et mouillé, voilà les deux mots de cette nature.

Au milieu d'elle se parsèment, de plus en plus serrées à mesure qu'on se rapproche du centre, des maisons aux murs crépis d'un plâtre gris, aux toits d'ardoises d'un beau bleu sombre, avec quelques vieux faîtes en tuiles, aux silhouettes courbes et fléchissantes ; au-dessus, ce sont de hautes cheminées massives, d'un rouge sombre de vieilles briques, formant

outre fait plusieurs emprunts au livre : *Recherches historiques et archéologiques sur la ville d'Issoudun* (Paris-Bourges, 1847), par M. Péremé, Issoldunois, avocat et littérateur, qui fut un ami de Balzac et lui fournit de nombreux renseignements.

des groupes d'inégal volume, qui font corps avec ceux des maisons.

Tout au haut s'élève dans le ciel la célèbre tour Blanche, aux contours secs, au ton cru mais qui, vue de loin, complète harmonieusement l'ensemble. Il faut, pour voir ce général aspect, se placer sur le pont de la Théols, près des vieux hospices, et tourner le dos au faubourg Saint-Paterne.

Si on pénètre dans la ville, en partant de ce pont, ce sont des rues montantes, sans boutiques, bordées de maisons assez insignifiantes si on les regarde séparément, mais formant toujours, par leur groupement, d'amusantes silhouettes aux contours, dirions-nous, chenus. A quelques-unes de ces maisons on se surprend à contempler, avec l'émotion presque physique donnée par l'aspect des choses désuètes et silencieuses, une vieille porte dont la peinture s'effrite, garnie de clous à tête ronde, et dont les vantaux vont de guingois ; quelques morceaux de sculpture qui restent aux clefs de voûtes placées là sous Louis XV, le duo d'une porte charretière et d'une fenêtre étroite et haute, tout à côté ; du silence et l'air mort d'une façade close, aux volets pleins.

C'est là l'aspect des rues comme la Narette, où Balzac a logé ses principaux personnages; de la rue Daridan, qui la rejoint obliquement; de la rue des Vieilles-Boucheries.

Autre sensation, donnée par le boulevard Baron et ses grands arbres : l'âme douce qui le conçut s'est souciée des promenades lentes des vieux rentiers, des retraités et des invalides; elle a dressé pour eux des bancs grenus et hospitaliers; elle a, surtout, pensé qu'il ne leur fallait pas même l'idée qu'ils eussent à se ranger d'une voiture (bien que dans cette partie de la ville il n'en passe jamais); aussi a-t-elle placé la chaussée d'un seul côté, le long des maisons, et fait du Boulevard une terrasse où l'on monte par cinq ou six marches. Pour peu qu'on ait dans l'esprit le roman de Balzac, on y évoque, on y place, on y voit, des mains gantées de vert derrière des dos longuement redingotés, tenant des triques courtes et contournées, tandis qu'au-dessus, des nuques colletées de crin et des chapeaux à poils aux bords relevés, hochent, tournent, et se penchent en avant : et c'est Bridau qui disserte avec Mignonnet sur la qualité du cognac du café militaire.

Le reste de la ville n'est plus guère qu'une ville, c'est-à-dire

une succession de maisons à boutiques, pas trop modernes heureusement, et modestement provinciales, de pharmaciens et de mercières, de librairies jaunâtres et d'assez humbles épiceries; pourvu que ces gens... mais peut-être, mussés dans leurs draps conjugaux, chandelle éteinte et maison close, pensent-ils, les malheureux, à moderniser leur commerce!... Deux ou trois l'ont fait, et détonnent; il y a même quelque part, derrière de grandes vitres, des officines où l'on répare des cycles! Malgré ces taches, la grande rue, longue, tortueuse un peu, avec de trottoirs tout juste ce qu'il faut pour marcher sur la chaussée, conserve une bonne vieille figure assez sympathique; elle se termine à un bout presque en rue de campagne, où des gens roulent des tonneaux devant des caves largement ouvertes. Mais, de l'autre côté, la pauvre, elle débouche sur la place du Marché.

Cette place, encore bordée, sur une de ses faces, d'honnêtes maisons d'avant-hier, se gâte indignement à l'autre extrémité, en y tolérant un horrible Palais de justice moderne, dont la seule excuse, aux yeux de l'artiste, est un escalier phénoménal de hauteur, d'étroitesse et de raideur, nous dirons aussi de noirceur, car ses marches n'ont sans doute jamais été lavées ni grattées depuis qu'elles existent, c'est-à-dire depuis plus de cinquante ans. A ce degré, le laid devient presque esthétique.

Sur cette même place, deux vieilles tours à poivrières, entre lesquelles se trouve une porte, entrée du quartier du Château; elles sont décrites dans divers ouvrages, et nous n'en parlerons pas, si ce n'est pour déplorer la présence, sur leurs flancs aux beaux tons de vieille pierre, d'affiches placées, hélas! « en conservation », comme disent les afficheurs, et qui les déshonorent. Signalons ce sacrilège à la Société pour la protection des monuments.

Si on passe sous la porte, l'âme se rassérène et la tristesse s'envole; on est dans le quartier du Château, où certaines rues se bordent de belles maisons calmes et nobles, tandis que d'autres serpentent parmi les restes du vieux Château d'antan, transformés et dans lesquels ont été aménagés de beaux et étranges logis.

Non loin s'étend une grille qui s'entr'ouvre sur une cour herbue, et laisse aller vers un vieux bâtiment : la mairie, et aussi vers un jardin planté d'ifs qui rappellent, en plus petit

et en plus bourgeois, les fameuses pyramides du parc de Versailles. C'est au bout de ce jardin que s'élève la célèbre tour, trop nette, trop propre, trop bien restaurée, et dont la sécheresse ne s'agrémente qu'en un point de la jolie tache d'un peu de mousse.

Balzac, et après lui Pérémé ont écrit que cette ville est surtout importante par ses faubourgs. Nous en avons visité quatre : celui des Alouettes, qui n'est qu'une rue longue et large finissant en route; celui de Rome, celui de Saint-Paterne et celui des Capucins.

Le faubourg de Rome commence comme une ville et se termine comme un village; à l'entrée, sous le nom de rue Porte-Neuve, il se borde des principaux magasins de la ville, assez élégants, à la porte desquels, non sans quelque prétention, paradent devant des mannequins bien vêtus des commis avantageux. Mais cette élégance sans caractère cesse après quelque cinquante mètres; la portion suivante est peuplée de distillateurs aux camions indiscrets, qui barrent la chaussée; viennent enfin nos chères masures, peuplées des fameux « Macchabées » dont nous parlerons plus loin, et qui habitent surtout une rue transversale, campagnarde, qui s'appelle la rue du Baltan (ou, comme le porte un écriteau, du bat-le-tan, peut-être à cause d'une tannerie proche). Ce nom nous émeut, car Balzac, dans le roman, parle « d'un ancien sous-lieutenant qui cultivait un marais dans le Baltan »... Phrase suggestive, qui évoque un vieil homme à la moustache militaire, un peu négligée, avec des anneaux aux oreilles, des galoches aux pieds, et, entre deux coups de bêche, quels récits! Il ne nous était pas possible de ne pas aller au Baltan.

La rue, donc, est campagnarde; ses maisons basses, noircies par les pluies, sont couvertes de ces tuiles d'un beau rouge sombre, semé de vert, dont nous avons parlé; par des vides nombreux, on aperçoit des vergers couverts d'une herbe verte et jaune : l'ancien marais. La culture maraîchère y paraît assez abandonnée, et s'être plutôt portée vers Frapesle et vers Saint-Paterne ; rappelons qu'elle constitue une des principales richesses de la ville.

Au bout de la rue, on est dédommagé par un ravissement : car on trouve la Rivière forcée, ses eaux, ses herbes et ses laveuses. Le jour où nous l'avons vue, c'était à la fin d'octo-

bre; le soleil un peu voilé donnait une lumière douce, suffisante pour exalter le vert des herbes de la rive, qui se détachaient en clair sur l'eau d'un bleu sombre ; des femmes, sous un toit d'ardoises, agitaient sur cette ombre des linges blancs et leurs bras nus; au fond, un bâtiment, à peine reflété, enlevait la clarté de ses murs sur le ciel bleu mêlé de gris, et, coupant ces lignes, un saule mettait dans cet ensemble l'incertitude bleuâtre de son feuillage. On ne pouvait dire que gris, fin, frais ; et c'était un enchantement.

Cette Rivière forcée n'est jolie que là ; en ville, des usines l'enserrent et la salissent ; et ce ne peut être que dans cette dernière partie que Fario, son crime commis, alla tranquillement laver son mouchoir ensanglanté. Près du Baltan, il eût pleuré.

Le faubourg des Capucins était à voir, parce que c'est là, dans son enclos, qu'eut lieu le duel entre Philippe Bridau et Maxence Gillet. La vieille église, le magasin de Fario, était déjà détruite au temps de Balzac : aujourd'hui l'enclos est limité par un carré de maisons basses ; des jardins, nombreux et étendus, en occupent le centre, et on imagine sans grand effort le terrain où s'alignèrent les deux demi-soldes.

Un coup de jarret, et nous voici, au delà du pont de la Théols, au faubourg Saint-Paterne ; nous l'avons visité deux fois : la première, c'était au mois d'août, par un soleil cruel qui blanchissait la route et jaunissait les espaliers courant, si joliment, le long des maisons : au pas des portes, des femmes cousaient et causaient ; c'est le village où l'on voisine, où l'huis reste ouvert de l'aube au soleil couchant, où les enfants courent, libres, dans les rues familiales ; où, en fait de voitures, ne passent que des charrettes traînées par de petits ânes fantasques, comme on en voit tant autour d'Issoudun ; où l'on dit : « Ah ! oui, la ville » (Issoudun !), sans avoir envie d'y aller.

La seconde fois, c'était en octobre, sous la lumière douce dont nous avons parlé ; nous entrâmes dans Saint-Paterne par sa grande rue, qui donne dans celle des Alouettes ; entre les maisons, toujours et toujours du vert ; nous arrivons à une petite source claire qui sort de terre au pied d'un arbre, et où une femme puisait de l'eau. Après quelques pas, nous étions dans un grand jardin tout humide de légumes frais, bordés de

poiriers en cordon ; un vieux homme, qui binait répondit à notre question : « Vous êtes chez moi, mais cela ne fait rien, promenez-vous tant que vous voudrez. » Heureuses gens ! bonnes gens ! Leur faubourg, qui était une ville autrefois, a été brûlé au XIVe siècle par un féroce prince de Galles. Ils ont eu le bon sens, depuis ce temps, de laisser les choses comme elles étaient : l'herbe a poussé sur les cendres, avec l'oubli et sa douceur ; et les voici tranquilles et lointains, déliés des soucis par cette dévastation.

Dans ce bourg, les érudits regrettent la disparition d'une jolie église qui a contenu, jusqu'à la Révolution, le cœur de saint Paterne (le saint Pair des Normands) et celui de sainte Brigitte ; son portail était, dit-on, charmant ; conservée pendant quelques années par celui qui l'avait acquise comme bien national, elle fut, assez vite, transformée en maison bourgeoise, et le portail détruit. Mais c'est à tort que Balzac se plaint de ce qu'aucune image de ce portail n'ait été conservée : le musée d'Issoudun possède un dessin au crayon, rehaussé de gouache, qui le représente, et dont l'auteur est Mlle de Clamecy, la grand'tante du baron de Mackau.

Il nous faut, à ce point, reprendre avec quelques détails la description des lieux où Balzac a placé les scènes de son roman. On sait qu'il situe la maison de Rouget et celle de M. Hochon sur la place Saint-Jean. Cette place existe toujours et son aspect général n'a guère changé ; c'est à peine une place ; c'est plutôt un élargissement triangulaire de la rue Narrette. On retrouve, en son milieu, les tilleuls rabougris dont parle le romancier ; mais la maison de M. Hochon a été jetée bas, il y a une trentaine d'années, lors de la construction de la sous-préfecture actuelle ; le charme des lieux n'a pas été augmenté. La sous-préfecture est un bâtiment mal gracieux, en briques encadrées de panneaux d'un vilain jaune, et précédé d'une terrasse prétentieuse. Quant à la maison de Rouget, elle a été dès l'année 1846 complètement transformée par M. Mousnier, un bienfaiteur de la ville, et, à sa place, on ne voit aujourd'hui qu'un mur percé d'une porte, que surmonte le n° 4. Pour se faire une idée de son ancien aspect, il faut se retourner et regarder à côté de la sous-préfecture une maison à un étage, aux mansardes assez fières, et, possédant un de ces porches vermoulus que nous avons signalés.

Notons, pour ceux qui aiment à tout connaître, que, le soir, la place Saint-Jean est éclairée, si on peut ainsi parler, par deux réverbères; l'un placé, comme il convient, près de la sous-préfecture, l'autre planté à un endroit choisi de telle sorte que les tilleuls en cachent absolument la lueur; contingence d'ailleurs négligeable, car, de nuit comme de jour, il ne passe jamais personne sur la place Saint-Jean.

La rue de l'Avenier, où Philippe Bridau fut logé au début de son séjour, mène de la grande rue au boulevard Baron. Elle ressemble beaucoup à la Narrette, avec cette différence qu'elle est plus courte et moins en pente; elle est, comme elle, bourgeoise et morte.

Une autre rue où personne ne passe, mais qui doit être visitée par les balzaciens parce qu'elle est le dernier vestige d'un quartier dont parle l'auteur, se nomme la rue du Puits-à-Cognet. C'est dans ce quartier que se glissaient les chevaliers de la désœuvrance, pour aller souper chez la Cognette. Ce nom de Puits-à-Cognet laisserait penser que Balzac s'en est servi pour en affubler la Léonarde de l'ordre. Il n'en est rien, ainsi qu'il sera dit ci-après. Cette rue, étroite et tortueuse, s'allonge disgracieusement entre deux rangées de maisons, vieilles pour la plupart, et sordides. L'une de ces maisons, un peu mieux crépie que les autres et élevée d'un étage, est occupée par un cabaret aux fenêtres duquel pend encore la branche de pin devenue si rare aujourd'hui en dehors du Berry; elle est, le jour, close et morte. Nous avons voulu la revoir, le soir : un lumignon à moitié éteint l'éclairait d'une lueur de mystère; aucune ombre ne se mouvait derrière les rideaux, aucun bruit n'en sortait. N'était-ce pas là le cabaret de la Cognette, cachant, derrière ce silence, une salle secrète réservée aux affiliés? Je ne sais quel désir nous poussant, nous nous sommes pris à murmurer : « Si c'était là! »

A la vérité, ce n'était pas là : renseignements pris, le cabaret de la Cognette se trouvait dans la rue du Bouriau, qui n'existe plus aujourd'hui, mais qui était toute proche de celle que nous avons vue.

Pour pertinemment situer le roman de *la Rabouilleuse*, il est à ce point, indispensable d'indiquer quel était l'aspect d'une des parties de la ville au temps de Balzac, aspect qui a été modifié vers l'année 1855. En ces temps, le côté de la place

qui touche à l'une des tours à poivrières que nous avons mentionnées, et qu'on nomme la Tour du Gros, était formée, non, comme aujourd'hui, par le Palais de Justice, mais par un groupe de vieux bâtiments à usages divers, qu'on appelait l'Abbaye. La partie de l'Abbaye qui touchait à la Tour était occupée par le café militaire, où, on s'en souvient, eut lieu la querelle entre Max et les officiers royalistes. Le musée de la ville possède un plan de ce café. Il se composait d'une salle avec billard, de deux arrière-salles, et d'une cuisine. Devant la porte était une promenade, limitée d'un côté par une halle couverte, des deux autres par une ligne de pierres tombales, sculptées, provenant de l'Abbaye et négligemment fichées en terre de manière à former un petit mur. Au delà s'étendait la Place d'armes, où les demi-soldes faisaient volontiers les cent pas. Puis commençait la place du Marché.

La halle fut le théâtre d'un drame local, auquel Balzac fait allusion, et qui semble digne d'être narré :

Au milieu du XVIIIe siècle se trouvait à Issoudun, en garnison, un régiment de dragons, dont la présence était pour les habitants à la fois un sujet d'orgueil et une source de tribulations ; car si on était fier de ces soldats et surtout de leurs officiers qui, presque tous de haute noblesse, avaient grand air avec leur habit vert, leur veste chamois et le grand manteau aux coins relevés dans lequel ils se drapaient, même à pied, pour n'être pas pris pour des fantassins, on pestait de les voir batailleurs et galants, aimant le bruit et troublant les ménages.

L'un des plus « dragons » de ces dragons fut, vers 1750, le jeune comte de Lexion, de la famille de Chapt-Rastignac ; riche, bien en cour, ardent et fils de marquis, ses conquêtes ne se comptaient plus, et il alla jusqu'à s'attaquer à la propre femme du lieutenant-général du bailliage. Cette jeune femme, coquette et pleine d'esprit, fleureta, comme on disait alors, complaisamment avec l'officier ; la chronique ne dit pas jusqu'où les choses allèrent, et peut-être le mari, par une grâce d'état, n'en eût-il rien su ; mais il avait un frère plus jaloux que lui, ainsi qu'il arrive, et qui vint lui chanter pouille. Le galant, rudement éconduit, fut prié de cesser ses visites.

Comte, jeune et dragon, que voulait-on qu'il fît ? Un jour qu'il y avait à la lieutenance un bal costumé, auquel, sauf lui, était conviée toute la ville, il prit un masque, entra,

dansa, coqueta, si bien qu'il fut reconnu par le terrible frère. Scandale, provocation. Au petit jour, les adversaires étaient en ligne près de la halle ; mais avant que les épées ne se joignissent, un coup de feu partit de cette halle, et le comte tomba : il mourut après quelques heures, désignant le frère du mari comme son assassin (1). L'affaire eut dans toute la France un immense retentissement. Le père de la victime saisit la justice, et, de cour en tribunal, on arriva jusqu'au Parlement ; enquêtes, contre-enquêtes, rien ne manqua, non plus que pamphlets des deux parts ; mais après plusieurs années, le crédit des coupables fit enterrer toute la procédure, et ils ne restèrent passibles que de l'opinion ; celle-ci força le lieutenant-général, son frère et tous les siens à quitter le pays, dont leur famille était depuis longtemps une des principales.

Il nous reste, pour terminer cette partie de notre étude, à crier anathème à la décision prise, il y a quelques années, par la municipalité, de changer la plupart des noms des rues ; à ces noms, qui fleuraient le terroir, en ont été substitués d'autres, privés de tout caractère, et qui font avancer d'un pas dans le domaine de la banalité cette ville si bien encore berrichonne.

Un mot encore sur un point que Balzac a traité fort partialement, et pour lequel une justification s'impose. Dans *la Rabouilleuse* figure une appréciation fort injuste, au dire de connaisseurs, des vins d'Issoudun. Les vignerons locaux, de par les malheurs qu'ils ont subis depuis une trentaine d'années, sont dignes que, sur ce point, justice leur soit rendue. Si, jusqu'à l'époque où les vignes furent détruites par le phylloxéra, les vins d'Issoudun étaient, dans les premières années qui suivaient leur fabrication, de ceux dont on dit qu'il faut se mettre à quatre pour les boire, ils acquéraient, au bout de trois ou quatre ans, une saveur qui les faisait hautement apprécier, et ils méritaient les éloges que leur a donnés Guil-

(1) Le sort de la famille de Chapt-Rastignac fut, au XVIIIe siècle, des plus tragiques : un des frères du comte de Lexion fut tué en duel en 1765 ; un autre, député du Clergé en 1789, périt dans les massacres de septembre 1792 ; leur sœur mourut sur l'échafaud en 1794. Le seul survivant des cinq enfants du marquis fut le cadet, qui s'éteignit sans postérité en 1796. La famille ne s'est perpétuée, au siècle suivant, que par une fille issue d'une autre branche, et qui épousa en 1817 le du de Larochefoucauld-Liancourt. L'étude généalogique des Chapt-Rastignac ouvr d'intéressants horizons sur certains noms et certains types choisis et reproduits par Balzac : Rastignac, la famille de Grand-lieu, etc.

laume le Breton, en des versdont parle Balzac, sansles transcrire :

Les voici :

. . . . (Philippus),
Biturica cursu facili digressus ab urbe
Radulias penetrat fines et nobile castrum
Uxelloduni, sibi subdit in impete primo
Cum patriâ totâ tam divite tamque potenti
Ut sibi sufficiat, nec sit mendica bonorum
Multa quibus regio se lamentatur egere ;
Copia quam Cereris ditat ; quam Bacchus inundat,
Qui comportari desiderat ; inde remotas
In partes quantoque magis portatus, eo fit
Fortior, et temerè potatus inebriat omnes
Qui dedignantur Thetidem sociare Liœo.

Ces vers peuvent se traduire ainsi :

Le roi Philippe-Auguste),étant facilement sorti de Bourges,gagna les confins de Reuilly, et le noble château d'Issoudun,dont il s'empara au premier choc ; il conquit également la contrée d'alentour, si riche et si puissante qu'elle n'a pas à mendier les biens dont tant de pays sont privés. Cérès en effet l'a comblée ; quant à Bacchus, il l'inonde d'un vin qui demande à voyager et qui revient plus généreux des pays lointains, enivrant les imprudents qui dédaignent de mêler Thétis à Liœus (c'est-à-dire qui boivent leur vin sans eau).

Ces temps, hélas! ne sont plus. Vers 1880, le phylloxéra a détruit les vignes, dont une partie seulement a été replantée ; les cépages américains,entés de greffes bourguignonnes et bordelaises, donne aujourd'hui un vin comme tous les vins, indigne de la critique comme de la louange.

II

LES GENS

Dans cette ville, à l'exception de la place des Marchés qu'anime, à certains jours, la présence de cultivateurs et de marchands de bestiaux ; sauf une ou deux rues qu'agite à peine la banale circulation de quelques négociants ou commis voyageurs étrangers, c'est tout au plus s'il passe une ou deux personnes par cinq minutes : soit un petit monsieur vieux, propret et ganté, qui va faire une visite ; soit, plus souvent, un grand diable aux gros souliers, au profil de mouton, d'une mine qui serait assez bonnasse, n'était un regard agile et fu-

reteur, qui passe entre les cils, vous dévêt et vous pénètre. Aux maisons, c'est un rideau qui se lève, une face brouillée, une porte qui s'entrebâille; à travers les murs passent les flèches de cent paires d'yeux. Si, un peu plus intime, on en vient à causer, ces gens se révèlent méfiants, moqueurs, un peu « guêpins », à la façon de ceux d'Orléans; ennemis de toute supériorité ; soucieux, avant tout, de l'opinion du voisin, jusqu'à refouler au fond d'eux-mêmes toute idée originale qu'ils pourraient avoir. Avec cela, probes, fiers et, somme toute, meilleurs qu'ils n'en ont l'air. Ils poussent l'amour de l'égalité jusqu'au culte de l'émeute, et, dès la monarchie, ils eurent l'état d'âme républicain. Un petit fait, vieux de deux cent cinquante ans, les définit à cet égard assez exactement :

Sous la Fronde, ils eussent été frondeurs, si un Condé n'eût gouverné le Berry; frondeurs à rebours, ils furent au roi et, bravement, défendirent leur ville contre le parti de leur suzerain, ne quittant même pas les remparts pour aller éteindre un immense incendie qui, en une nuit, la brûla toute ; aussi le parti du roi les eut-il en haute estime et en grande pitié, et il leur fut promis ce qu'ils voudraient avoir, tant comme récompense que comme dédommagement. Ici parut leur caractère; au lieu d'argent, ils sollicitèrent un privilège, non qu'ils y tinssent, mais parce que Bourges, ville rivale, l'avait : à savoir que le mairat, comme chez leurs voisins, conférât la noblesse : finement, ils se disaient qu'après des années, à la condition de changer leurs élus, la plupart de leurs familles seraient nobles. Mais ils avaient compté sans leur hôte, cet hôte incommode qu'ils logeaient en eux-mêmes : la jalousie. Celle-ci fit que, douze mois après, lors de la première élection, ce furent compétitions, luttes et batailles telles qu'il fallut renoncer à poursuivre; et, piteusement, pour mettre tout le monde d'accord en ne donnant rien à personne, il fut demandé que les lettres-patentes, qui n'étaient pas entérinées, fussent détruites. On connaît la fable des deux paysans et de l'aune de boudin; cette histoire est de nature à en faire apprécier toute la portée. Ajoutons que les habitants de Bourges, qui ne valaient pas mieux, se gaussèrent à plein gosier de leurs rivaux, disant que les gens de Condé, lors d'un bal donné à Issoudun, avaient, les lumières éteintes, suffisamment besogné pour anoblir les enfants à venir des femmes de la ville.

Les Issoldunois forment encore aujourd'hui, mais à la vérité bien moins nettement tranchées que naguère, deux classes distinctes et ennemies. La plus nombreuse, la moins instruite, se compose des ouvriers tanneurs et parcheminiers qui travaillent dans les usines de la Rivière forcée, auxquelles se joint toute la population vigneronne, logée dans les faubourgs de Rome et de Baltan, et qui n'est rassurante qu'à demi ; c'est à cette classe qu'appartenait Brazier, l'oncle de la Rabouilleuse, car elle s'étend sur toute la région.

Bien que d'aspect assez misérable, ces vignerons ne sont pas tout à fait des pauvres ; presque tous possèdent un ou plusieurs lopins de terre, qu'ils cultivent avec ardeur et qu'ils gardent jalousement. Mais, en cette matière plus encore qu'en d'autres, se manifestent leur méfiance et leur âpreté berrichonnes. C'est ainsi qu'à la mort des pères les champs, au lieu d'être divisés en parts d'un seul tenant entre les enfants, sont morcelés à l'infini, sous le prétexte que, le terrain étant inégalement fertile sur les divers points, il faut que chacun des héritiers possède un morceau de chaque parcelle. Et tel cultivateur qui a hérité de 3 ou 4 hectares les a en dix morceaux tout petits et disséminés. Un certain bois, situé dans les environs d'Issoudun, offre de cette disposition un suggestif exemple : sa médiocre surface se partage entre *dix-huit cents* propriétaires, dont l'un possède tout juste 14 arbres. Ces 14 arbres sont, bien entendu, terriblement surveillés, et malheur au téméraire qui, à l'un d'eux, couperait une branche pour s'en faire une canne !

Ces gens, on les nomme, et ils se nomment eux-mêmes, les « Macchabées ». Ce sont eux qui firent la révolution locale du mois de septembre 1830, racontée par Balzac avec détails. Complétons seulement son récit par l'indication du nom du général qui apaisa, on sait comment, la révolte ; c'était le lieutenant-général Petit, commandant la division de Bourges, général conciliateur, général protée, qui, bien qu'embrassé par Napoléon à Fontainebleau, dans la cour des adieux, en 1814, servit avec un zèle égal et une égale fortune tous les régimes qui se succédèrent en France depuis le Directoire jusqu'au second Empire. Il ne fut d'ailleurs pas le seul. Quant à l'homme qui passa sa serpe au cou du général, c'était un Macchabée nommé Jusserand, mort il y a une vingtaine d'années,

devenu propriétaire d'une des auberges de la ville, et qui, sur ses derniers jours, buvait son fond ; il n'aimait pas qu'on lui rappelât le haut fait de ses jeunes années, et ne le racontait qu'après avoir absorbé un certain nombre de petits verres.

Peut-être lira-t-on avec quelque intérêt un extrait de la délibération prise par le Conseil municipal d'Issoudun, quelques jours après que la révolte fut apaisée, et qui témoigne de la peur rétrospective qu'éprouvaient ces édiles, timorés, sinon par essence, du moins par destination. Il s'agissait de voter des remerciements au général Petit, et le Conseil, assemblé à la date du 4 septembre, fit précéder sa décision des considérants ci-après :

Considérant que, par sa présence dans nos murs, M. le lieutenant-général Petit, commandant la 15e division militaire, a puissamment concouru à nous préserver des malheurs accumulés sur nos têtes par une aveugle fatalité, et qui semblaient devoir faire de notre cité un champ de bataille ;

Que quelques heures de pourparlers ont suffi à M. le lieutenant-général pour ramener le calme, rétablir la concorde parmi les citoyens prêts à en venir aux mains faute de s'entendre, et pour faire d'une multitude furieuse un peuple de frères ;

Que ce prompt retour à l'ordre, nous le devons à la sagesse et à la modération de M. le lieutenant-général, à son éloquence persuasive et conciliante, à l'affabilité de ses manières, à sa réputation de droiture et de loyauté, moyens bien propres, en inspirant la confiance, à produire un rapprochement parmi des hommes égarés et dont l'erreur avait été de trop courte durée pour que la haine ait pu s'enraciner dans leurs cœurs ;

Que des services aussi signalés assurent à M. le lieutenant-général des titres à la reconnaissance des habitants, etc...

Ajoutons que, deux jours plus tard, les deux adjoints de tout le Conseil prêtèrent serment « de fidélité au roi des Français, d'obéissance à la charte constitutionnelle et aux lois du royaume ». Quant au Maire, d'opinions plus tranchées, il avait donné sa démission dès le mois de juillet.

Ces bourgeois, haïs des Macchabées et qui les haïssaient, étaient affublés par le peuple du sobriquet assez étrange de Colidons. Pérémé, dans son ouvrage, signale l'ancienneté de ce mot, car une vieille chanson populaire commence ainsi :

Colidon paré,
L'épée au côté, etc...

Le même auteur donne d'intéressants détails sur le caractère de cette classe, détails d'autant plus précieux qu'ils concernent la période de 1830 à 1848, précisément celle pendant laquelle Balzac était à même de les contrôler. Il paraît d'ailleurs hors de doute que le romancier, grand ami de Péremé, ainsi qu'il le déclare dans plusieurs de ses lettres, s'est laissé guider par lui pour exécuter sa peinture; aussi croyons-nous devoir transcrire le principal passage de cette partie du livre :

Rien de plus hétérogène que les éléments de la Société Issoldunoise, si on peut lui donner ce nom. Lorsque ses Membres épars viennent par hasard à se rencontrer, ils ne se connaissent pas, ou, s'ils se connaissent, ils hésitent, ils cherchent sur quel ton ils doivent le prendre entre eux. C'est que, dans cette Société, toute décousue qu'elle soit, il subsiste de profondes démarcations plus infranchissables peut-être que celles qui séparaient jadis le vassal de son seigneur. Et pourtant tous les noms nobles s'en sont exilés ou à peu près; ceux-là d'ailleurs ne seraient pas les plus intraitables. Il n'y reste plus que des bourgeois; mais les uns sont de vieille souche; les autres sont nouveaux, étrangers ou déchus. On s'y appelle première et seconde société, quoiqu'il soit bien difficile de dire où commence l'une, où finit l'autre. La fusion est d'autant moins aisée qu'on chercherait vainement le point propre à la soudure. Les titres sont d'autant moins discutables que personne n'admet de niveau au-dessus du sien; car le trait le plus saillant du caractère indigène, c'est l'indépendance personnelle et absolue; le faubourg ne porte pas la tête moins haute que la ville, et le dernier des Issoldunois n'est pas moins fier que le premier.

Après avoir lu ces lignes, ne conçoit-on pas mieux encore, si possible, qu'après la lecture du roman les personnages de M. Mouilleron, de M. Hochon et des divers bourgeois esquissés par Balzac, un peu en arrière des protagonistes?

Ajoutons que cette haine entre Macchabées et Colidons a subsisté bien après l'époque que nous indiquons. Un habitant de la ville nous a raconté qu'il y a quarante ans à peine il avait été attaqué, un certain soir, par une bande de Macchabées; il fallut en venir aux mains, et l'un des assaillants resta évanoui sur le pavé.

J'ai vu ces Macchabées, en parcourant le haut du faubourg de Rome et la rue du Baltan; c'était l'après-midi; des grappes de commères, massées devant les portes, me regardaient passer d'un air assez hostile; elles étaient vêtues, sordidement, de

vieilles jupes effilochées et de corsages sans couleur; des enfants sales se roulaient dans la boue et quelques vieux, dont les chapeaux rappelaient celui de l'oncle Brazier, ôtant leurs pipes de leur bouche, salivaient à mon passage avec un évident mépris. Je ne fus pas fâché de rentrer en ville par le plus court chemin.

Les Colidons d'aujourd'hui se fondent un peu dans la banalité ambiante, en raison des voyages qu'ils font volontiers, soit à Paris, soit en d'autres régions. Quant à ceux qui persistent à ne jamais quitter la ville, ils se terrent au fond de leurs maisons, boudent, grognent et s'occupent simplement à vieillir. Troublés par l'élément étranger qui, peu à peu, se mêle aux habitants du lieu, ils ferment leurs portes, tirent leurs rideaux et préfèrent l'ennui à toute occupation. Ils ne se voient presque jamais entre eux, brouillés qu'ils sont les uns avec les autres, quelquefois par d'assez tristes raisons. Ils n'ont pour le curieux d'autre intérêt que d'exister et de rappeler ainsi, assez maussadement, les anciens types décrits par Balzac.

III

LES PERSONNAGES

On devine combien vif était notre désir d'identifier les personnages que Balzac a présentés dans son roman. Nous allions jusqu'à prétendre retrouver, dépouillés de leurs masques, tous les acteurs du drame, et pouvoir, à côté de la fiction, raconter l'histoire vraie. Hélas! il a fallu en rabattre! Les personnes d'Issoudun que nous consultions et que nous assassinions de questions (qu'elles nous le pardonnent) nous faisaient toutes la même réponse, ou plutôt la même demande: « Pourquoi n'avez-vous pas fait votre enquête il y a une quarantaine d'années ? » A quoi nous répondions qu'à cette époque nous ne songions guère à Balzac, mais plutôt à jouer aux billes. Et alors on nous objectait qu'à l'heure actuelle tous les contemporains de Balzac sont morts, souvent aussi leurs fils, et qu'on ne trouvait pas grand'chose à nous dire. Mais en tout il faut s'entêter : à force d'insistance, de contrôles, de recoupements, nous sommes arrivés sinon à la complète lumière, du moins à quelques lueurs; ces lueurs, émanées du passé, ne nous ont pas paru, quelque pâles soient-

elles, indignes d'être examinées, et nous les présentons telles qu'elles sont, aussi éloignées de la nuit complète que de l'éclat du jour.

Avant d'examiner les personnages séparément, il convient de parler d'un de leurs groupements, qu'on croirait, en raison de l'invraisemblance de ses actes, forgé de toutes pièces par le romancier, et qui, au contraire, a été décrit par lui presque sans changement ; il s'agit de l'association des chevaliers de la Désœuvrance.

Cette association a existé, et ses méfaits ont effrayé ou amusé la ville pendant une quinzaine d'années. Nous pouvons même faire connaître le nom du dernier de ses membres : c'était un M. Mazure, mort à Issoudun vers 1875; un autre, décédé, croyons-nous, quelques années auparavant, était un parent du graveur Auguste Borget, dont Balzac parle à plusieurs reprises, dans ses lettres, comme de l'un de ses créanciers ; créancier qui, chose rare, était resté l'ami de son débiteur.

Les quelques Issoldunois qui ont connu M. Mazure se souviennent encore des récits de ce vieillard. Les farces que raconte Balzac ont toutes été réellement faites, et M. Mazure en citait quelques autres, de même force et de même caractère; parmi elles, on peut rappeler celle qui consista à voler, une nuit, l'âne d'un pauvre jardinier, à l'emmener à quelque distance de la ville, et le lendemain, tandis que l'homme cherchait sa bête, à déménager tous ses meubles. Quant au tour de la charrette de Fario, c'est un des plus célèbres de la fameuse association; pour le bien comprendre, il faut se souvenir qu'avant 1830, la tour d'Issoudun n'était pas encore restaurée, et que la butte sur laquelle elle s'élève, aujourd'hui étroite et d'assez faible hauteur, était alors beaucoup plus élevée, plus ravinée, mais aussi plus accessible. Les chevaliers de la Désœuvrance, ayant démonté la charrette de l'Espagnol, se hissèrent jusqu'à une des fenêtres de la tour, y plantèrent un clou, sur lequel une corde fut posée, et c'est à l'aide de cette poulie improvisée que les diverses parties de la charrette furent montées au haut de la butte. Cette farce, devenue classique, fut répétée il y a quelque trente ans. La victime fut un vieux bonhomme inoffensif, qui avait pour métier de mener les colis à la gare sur une petite voiture ; le tour fut exécuté avec moin

de brio, et la victime, qui n'avait pas dans les veines une seule goutte de sang espagnol, n'eut aucune envie de se venger. Il était d'ailleurs dans la destinée de la tour d'être fatale aux Espagnols; l'un de ceux-ci, qui vendait à Issoudun quelques produits de son pays, eut un beau jour assez de la vie, monta à la tour, et, de son sommet, se précipita sur le pavé; ce suicide remonte à deux ou trois ans.

Nous aurions bien voulu retrouver quelques traces de Fario, mais son souvenir a complètement disparu ; il exista cependant, et quelques-uns de ses compatriotes, ainsi que lui, habitaient Issoudun vers 1820. La France fut, sous l'Empire et sous la Restauration, la résidence d'un grand nombre de prisonniers espagnols, et, vers 1840, de réfugiés carlistes; aussi le prisonnier ou le réfugié espagnol fut-il un personnage connu de nos pères, dans beaucoup de villes, jusque vers 1850. Quant à Issoudun, le passage de prisonniers espagnols dans cette cité est constaté par un arrêté municipal du 2 février 1809 :

Le maire d'Issoudun,

Considérant qu'il passe journellement dans cette ville des prisonniers de guerre espagnols ;

Qu'il serait dangereux, sous le rapport de la salubrité publique, de loger ces hommes chez l'habitant, puisque la plus grande partie *sont* (*sic*) affectés de maladie ;

Considérant qu'il est bon d'avoir un local pour leur placement, qui soit hors la ville et les faubourgs, s'il est possible ;

Arrête :

La grange du Colombier de la tourelle située à l'extrémité de la rivière d'Ardant de cette ville sera sur le champ mise en réquisition... etc...

Au nombre des farces mises par Balzac au compte des chevaliers de la Désœuvrance, il en est une qui ne leur appartient pas ; c'est celle qui eut pour victime le sous-préfet, et qui consista à remplacer les œufs frais du fonctionnaire par des œufs durs. Mais la substitution fut, par d'autres mystificateurs restés inconnus, opérée vers 1835, au détriment de M. de la Châtre, qui fut sous-préfet d'Issoudun à partir de 1830. Sa manie de faire cuire lui-même ses œufs était bien connue ; on changea, grâce à on ne sait quel subterfuge, le panier de la

paysanne qui les lui apportait chaque jour ; le pis est que la pauvre femme perdit la clientèle officielle, et fut ainsi la réelle victime. Quant au sous-préfet, il ne songea pas à demander son changement, et sur ce point Balzac a inventé ; il était, en effet, encore sous-préfet en 1848, et tomba avec la royauté constitutionnelle. L'histoire des œufs fut, bien après, racontée par son ancien secrétaire, qui était entré en fonctions en 1832.

Parmi les personnages que Balzac a mis en scène, c'est sur un des moins importants que nous avons obtenu les renseignements les plus complets ; ce personnage, c'est la Cognette, dont un petit-neveu est encore vivant. Elle s'appelait de son vrai nom, Mme Houssard, mais le surnom de mère Cognette lui était donné par tout le monde ; son mari, que Balzac appelle inexactement le père Cognet, exploitait, sous la Restauration, un petit cabaret dans la rue du Bouriau ; c'est là, très vraisemblablement, que la Désœuvrance tenait ses assises, mais nous n'avons à cet égard aucune donnée précise. Cette mère Cognette, qui perdit son mari vers 1835, ouvrit un tout petit café à Issoudun pendant les premières années de son veuvage; elle avait Balzac pour client intermittent et assez peu solvable ; celui-ci entrait chez elle pour y avaler une tasse de café, cependant exécrable au palais d'un amateur comme lui, « et causer un brin » avec cette bonne vieille ; probablement elle lui fournit sans le savoir de curieux matériaux. La tasse bue, la causette terminée, Balzac frappait sur ses goussets et constatait qu'ils étaient vides. — « Ma foi, mère Cognette, disait-il, j'ai oublié ma bourse ; mais la prochaine fois, je vous paierai cela avec le reste. » Ces façons ne furent pas sans induire la Cognette en une fort médiocre estime pour le romancier, et elle avait gardé de lui un fort mauvais souvenir. Lorsqu'elle apprit qu'il l'avait, comme elle disait, « mise dans un de ses livres », elle fut prise d'une colère violente, qui ne finit qu'avec sa vie. « Le brigand, répétait-elle, il aurait mieux fait de payer ce qu'il me doit ! » La Cognette mourut, assez misérable, vers 1855.

Passons maintenant au docteur Rouget, le Louis XV ou le Marat de cette Rabouilleuse que Balzac compare tantôt à Mlle de Romans, tantôt à Mme Everard. Assez nombreux furent les médecins d'Issoudun qui eurent la réputation d'énergiques paillards ; l'un d'eux, célébrité locale, fut, pendant

de longues années, l'amant d'une femme mariée d'Issoudun et en eut un fils qu'il fit son héritier. Plusieurs autres eurent des liaisons semblables, connues de tous, et dont s'amusait, sans s'en indigner, la chronique. Mais voici qui appuie les recherches sur un terrain plus solide ; il existait encore à Issoudun, il y a une trentaine d'années, une vieille femme fort pauvre qu'on appelait la Rabouilleuse, et qui avait été, pendant longtemps, au vu et au su de tout le monde, la servante-maîtresse d'un médecin de la ville. Cette pauvre femme eut une fin différente de celle que Balzac donne à sa Rabouilleuse, mais aussi misérable, car, vieillie, malade, dépouillée, sans ressources, elle n'eut pas la patience d'attendre que la mort vînt la chercher, et se jeta dans un puits pour en finir avec la misère. Le docteur, paraît-il, lui avait, à sa mort, laissé une maisonnette et quelque argent, mais ses héritiers réussirent à la dépouiller entièrement.

Peut-être cette histoire est-elle l'origine du récit que fait Balzac de la lutte des héritiers du docteur Rouget contre sa maîtresse ; on peut voir ici, une fois de plus, que la réalité est souvent, sinon aussi dramatique, du moins aussi lamentable que la fiction. Cette Rabouilleuse eut une fille, qui hérita de son surnom, à défaut d'autre chose ; cette fille était, il y a une soixantaine d'années, simple laveuse de vaisselle à l'hôtel de la Cloche, où Balzac prenait souvent ses repas lorsqu'il venait à Issoudun. La vit-il, et connut-il par elle l'histoire de sa mère? C'est là un mystere de la genèse poétique qui ne sera peut-être jamais dévoilé.

Quant à Jean-Jacques, n'a-t-il pas eu pour prototype le fils du Docteur qui, au dire de ceux qui l'ont connu, était d'une intelligence assez bornée? En tous cas, sa vie fut à la fois moins mouvementée et plus heureuse que celle du personnage créé par Balzac ; il ouvrit boutique dans la ville, se maria et fit fort honnêtement ses affaires. Il est mort paisiblement il y a peu d'années.

Un autre personnage dont quelques souvenirs sont restés dans la mémoire des vieux Issoldunois est le fameux Max ; tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il fut bien le chef des chevaliers, qu'il eut, sous la Restauration, un duel célèbre avec un officier royaliste, qu'il était chef de bataillon à l'âge de 24 ans, qu'il fut mis en demi-solde, et qu'il reprit du service dans l'armée

vers 1834 ; il quitta alors Issoudun et, de ce jour, la Désœuvrance se trouva dissoute. Son nom, ou plutôt son surnom, était Fix, qui rappelle celui qu'a créé Balzac : Max.

Des renseignements plus précis peuvent être donnés sur l'un des acteurs du drame, acteur de second plan, mais si bien campé qu'il laisse dans l'esprit une impression profonde : nous voulons parler du vieil avare, de M. Hochon, de ce diplomate provincial aux lèvres serrées, oncle des Bridau et allié de Jean-Jacques Rouget. Ici, il semble hors de doute que l'auteur a eu en vue un fils de l'ancien ministre de la police du Directoire, de l'ancien préfet de l'Empire, de l'ancien sénateur qui avait nom Cochon de Lapparent. Ce fils, marié à Issoudun, habita cette ville de 1820 à 1830 ; et devint possesseur de plusieurs fermes situées dans les environs. La malice issoldunoise avait dès l'abord supprimé le « de Lapparent », pour ne laisser subsister que le nom patronymique, nom qui convenait, trouvait-on, à un riche bourgeois assez dur au pauvre monde, et fort avare. Les anecdotes étaient nombreuses sur son compte, et le « Gritte, tu me le rendras ! » lui était attribué. Le calembour des cinq Hochon a été créé par Balzac ; mais comme la famille se composait du père, de la mère et de trois enfants, il dut lui venir tout naturellement à l'esprit. Ce nom malencontreux faisait la joie de la ville et des environs ; et lorsqu'un paysan le prononçait, il vous y ajoutait un « sauf votre respect » jésuitique et mal intentionné.

L'un des fils, né à Issoudun en 1807, fut plus tard un éminent ingénieur du génie maritime ; le père était, en 1839, préfet du Cher, et comme les siens, mais plus cruellement encore, cloué à son nom comme un martyr à sa croix. Il était en fonctions lors du séjour de don Carlos à Bourges, et par suite exposé aux insultes des deux partis de l'opposition, les royalistes et les républicains ; toutes les démarches qu'il pouvait faire en vue d'adoucir les rigueurs de l'exil du prétendant étaient, par *le Charivari*, vigoureusement critiquées ; de cette dent, il passait à celle du journal *la Mode*, chaque fois qu'une mesure de prudence gouvernementale lui était imposée. Et toujours le fameux nom était mis en avant. *Le Charivari* publiait une sorte de chanson, dédiée au préfet, où il en était largement « fait état », comme eût dit le préfet lui-même, et dont le premier couplet était celui-ci :

Bien heureux doivent s'estimer
Ceux qui sont dénués de père ;
Car du nom que leur goût préfère
Ils peuvent du moins se nommer.
C'est un vrai fléau que l'ancêtre,
Qui de force impose son nom ;
On ne sait pas ce qu'on peut être.
Faut-il qu'un homme soit cochon !

Il y a 8 autres couplets du même style ; on les trouvera dans le nº du *Charivari* du 12 nov. 1839. Ajoutons que l'infortuné fonctionnaire eut pour petit-fils le célèbre géologue, et que dès lors il ne fut plus question que du nom de Lapparent.

Nul doute que Balzac, qui dès 1839 devait avoir son roman dans la tête, n'ait eu l'attention appelée sur cette famille dont, à ce moment, la méchanceté tant berrichonne que parisienne avait fait sa proie.

Quant à certains autres noms, on peut assez facilement en déterminer l'origine ; quelques-uns sont des noms du pays ; il existe encore à Issoudun des gens du nom de Gillet, et aussi du nom de Bourdet, que Balzac donne au domestique de Philippe Bridau ; le nom de Rouget pourrait bien être une déformation de celui de Borget, ami, comme nous l'avons dit, de Balzac, et membre d'une des familles les plus estimées d'Issoudun ; ce même nom de Borget paraît également être l'origine de celui de Borniche, d'autant que l'auteur indique la famille Borniche comme étant des plus connues dans la ville. Mais nous ignorons l'origine du nom de Brazier. Balzac, on le sait, prenait les noms de ses personnages aux sources les plus diverses, et M. de Lovenjoul a été possesseur d'un carnet où il écrivait ceux qui l'avaient frappé, souvent sur des enseignes.

IV

BALZAC A ISSOUDUN

Balzac fit à Issoudun plusieurs séjours. Il y allait voir sa grande amie, Mme Carraud, qu'il avait connue par sa sœur Laure, devenue, par son mariage, Mme Surville, et qui avait été liée avec elle dès la pension.

Mme Carraud était propriétaire de Frapesle, petit domaine distant d'Issoudun d'à peine un kilomètre, et sur lequel avait

été bâtie une assez vaste maison. Domaine et maison existent encore, et nous devons à l'obligeance de leur propriétaire actuel d'avoir pu les visiter. La maison est une manière de petit château à un étage, dont, à quelque distance, les murs blancs ont l'air de sortir de l'herbe; de grands arbres l'entourent, et un parc l'isole du monde.

Elle était, au temps de Mme Carraud et de Balzac, beaucoup plus simplement aménagée qu'aujourd'hui; telle grande pièce, occupée actuellement par une bibliothèque, n'était qu'un simple grenier; tel salon était une chambre sans meubles où les poules picoraient en liberté. Les habitants y vivaient très simplement, et, retenus presque toute l'année à Angoulême par les fonctions de M. Carraud, commandant d'artillerie, revenaient à Frapesle un peu en campagnards, campagnards temporaires, prêts à reprendre, la saison passée, leurs allures de citadins.

En raison de l'intermittence de ces séjours et de leur faible durée, Balzac ne put se rendre à Frapesle que par périodes, assez courtes et assez espacées, tout au moins jusqu'en 1838. A ce moment, le commandant, ayant pris sa retraite, vint s'y installer définitivement, et le romancier put être son hôte pendant plus longtemps. Si on note que la première partie des « deux frères » (titre primitif de *la Rabouilleuse*) parut pour la première fois en 1842 seulement, on peut supposer que c'est surtout à partir de 1838 que Balzac commença à en rassembler sérieusement les éléments.

Mme Carraud a été qualifiée de « femme incomprise » par un auteur balzacien (G. Ferry, *Balzac et ses amies*). On peut pertinemment s'étonner de cette appréciation. Mme Carraud était une femme de petite taille, vive, à la démarche légèrement claudicante, adorant son mari et ses fils, et auteur de quelques romans moraux à l'usage des enfants. Rien en elle n'évoquait ce vague à l'âme et cette mélancolie propre aux Indiana. Ce qui est hors de discussion, c'est que son affection pour Balzac fut pure et désintéressée, et que le caractère en fut tout spécialement la maternité. Bien souvent, malade, découragé, poursuivi par les bourreaux d'argent, Balzac arriva à Frapesle comme un pigeon blessé. Et c'était, au sortir de l'orage, des paroles douces qui le calmaient, et lui rendaient le goût de vivre et le courage d'encore lutter. Sa reconnaissance

fut d'ailleurs aussi vive que l'amitié qui l'inspirait. Au risque de dépasser un peu le cadre de la présente étude, nous ne pouvons nous empêcher de rappeler la lettre, si touchante, qu'il adressa de Pologne à son amie en 1850, quelques jours après son mariage avec la Comtesse Hanska, alors que Mme Carraud, qui avait vendu Frapesle, s'était exilée dans le Cher, à Nohant-en-Graçay. Cette lettre est toute parfumée de doux et pitoyables sentiments; elle contient l'offre la plus pressante de venir rue Fortunée, dès le retour de Pologne, se réchauffer l'âme auprès d'un bonheur longtemps attendu et qui devait être si court, offre à laquelle Mme Carraud eût eu à peine le temps de répondre, puisque, trois mois plus tard, Balzac avait cessé de vivre !

A Frapesle, Balzac occupait deux pièces; une chambre à coucher et un cabinet de travail, situés au premier étage, tout au bout de la maison ; le cabinet de travail avait trois fenêtres, dont l'une donnait sur l'entrée du jardin. Le romancier goûtait fort cette disposition, qui lui permettait de guetter l'arrivée des importuns et des créanciers, ses éternels ennemis. Nous avons vu ces deux chambres, mais elles ont été complètement transformées; notamment, un escalier tournant, qui faisait communiquer directement la chambre à coucher avec le jardin, a été détruit. C'est grâce à cet escalier que Balzac, la nuit, pouvait aller assez souvent se promener dans les environs. Il dirigeait quelquefois ses pas vers un groupe de maisons proches de Frapesle, et qui se nomme la Déjeunerie. A la Déjeunerie habitait un vieil homme appelé le père Badinot, père d'une jeune fille fort étroitement surveillée. Cet homme simple, ne pouvant supposer qu'on se promenât la nuit pour autre chose que pour mal faire, d'ailleurs assez fâcheusement impressionné par l'étrange aspect du promeneur, ne parlait rien moins que de lui envoyer un coup de fusil à la première occasion. Dans la suite, les choses s'arrangèrent : le littérateur et le paysan devinrent une paire d'amis, et un jour que le père Badinot avait quelque difficulté avec le fisc, Balzac parla très sérieusement d'adresser à l'administration, à sa décharge, un rapport en vers ! La proposition n'eut pas de suite, et le père Badinot l'échappa belle.

Bien souvent, Balzac allait vers la ville, et ses longs cheveux, sa redingote verte et sa canne furent rapidement populaires.

Il se promenait volontiers sur le boulevard Baron, en compagnie soit de Pérémé, d'Auguste Borget, ou du commandant Carraud, soit de quelque bourgeois très fier de cette faveur. Il avait toutefois une prédilection pour les gens du peuple, la Cognette comprise, et nul doute que, sans le savoir, plusieurs d'entre eux ne lui aient fourni d'utiles renseignements. Les petites gens du cru se poussaient du coude lorsqu'il passait; l'un d'eux, dont les impressions ont été notées récemment par M. Louis Lumet, le définissait un homme « gros de partout, court de taille, mais qui ne paraissait pas petit..., vêtu de drap sombre ; son pantalon lui descendait un peu sur les pieds, et on aurait dit chez nous qu'il était mal guêtré ».

Le récit d'une anecdote, qui fut racontée à Issoudun pendant plusieurs années, terminera pertinemment ces quelques détails :

Balzac se trouvait un jour à table, à l'hôtel de la Cloche, aujourd'hui disparu, en compagnie de George Sand ; celle-ci avait amené avec elle son médecin, qui devait l'accompagner à Nohant. La conversation s'engagea sur les fous, sur la façon dont la folie se manifeste et sur ses signes extérieurs. Le médecin se faisait fort de reconnaître un fou à première vue. « En voyez-vous un ici ? » dit George Sand fort sérieusement. Balzac cependant mangeait, comme toujours, avec furie, et ses cheveux assez emmêlés suivaient le mouvement de sa tête et de son bras. « En voilà un ! » fit le Docteur ; « il n'y a pas à s'y tromper ! » George Sand riait aux éclats, Balzac en fit autant, et, la présentation faite, le médecin, confus, fut condamné à payer le dîner.

Qui sait si Balzac, en écrivant *la Rabouilleuse*, ne goûta pas le plaisir de la vengeance, et si le souvenir de cette petite scène ne contribua pas à noircir quelque peu la physionomie du Docteur Rouget ?

MAURICE SERVAL.

ENFANCE

...O mon enfance, c'est vous toujours
que je retrouve...

CHARLES DEMANGE.

I

Mon Dieu, dois-je oublier mes amours anciennes... ?
En dépit de mon cœur, faut-il qu'une heure vienne
Où je chercherai moins tous ceux que j'ai pleurés,
Leur sourire flottant sur des traits adorés,
Dans l'album, où sont les vieilles photographies?
Ah ! Plutôt dédaigner ma jeunesse et ma vie,
Et ce pressentiment d'un amour inconnu.
Mon Dieu, ce faible cœur, que tout blesse et repousse,
Est le prisonnier d'une enfance trop douce.
Tous les départs sont vains : le voici revenu
Aux après-midi lourds et grinçants de cigales,
Quand mon front, caressé de paix familiale.
Penchait sur les cahiers des devoirs de vacances...

Mon Dieu, mon Dieu, délivrez-moi de mon enfance,
Elle est comme cet air de Lulli qui m'obsède,
Dont nos voix emplissaient le parc et la nuit tiède :
... « Ah ! que ces bois, ces rochers, ces fontaines... »
Elle rechante en moi, vivante — et si lointaine,
Comme le vieux refrain des veilles de quinze août :
« Dieu de paix et d'amour, lumière de lumière... »
Ils évoquent, les mains jointes pour sa prière,
L'enfant qui chaque jour s'éloigne un peu de nous...

Des étoiles filaient et l'on faisait des vœux,
Le souffle de ma mère était dans mes cheveux.
On disait : nous irons à la première messe...
Et l'oraison du soir montait de nos jeunesses.
O formules ! « Dans l'incertitude où je suis
Si la mort ne me surprendra pas cette nuit... »
Comme je me souviens de ce soudain silence
Après les mots : « examinons notre conscience... »

Un ciel prodigieux palpitait sur nos têtes.
Nos regards s'élevaient vers les chantantes cimes
Des pins, qui découpaient d'immobiles abîmes,
Des lacs de sombre azur où tremblaient des planètes...

II

Mon Dieu, c'est avec vous que je veille, ce soir.
Nul ne songe à venir dans la chambre. C'est l'heure
Où mes pauvres désirs et mes humbles espoirs,
Tout ce qui, dans mon cœur, chante, murmure et pleure
S'apaise en évoquant les mêmes crépuscules
Où l'enfant se troublait de délicats scrupules...
Au collège, les vents étaient chauds et suaves,
Comme alourdis d'encens rares et de tilleul :
Le cœur commença de pleurer et d'être seul,
Et, pressentant l'amour inconnu, devint grave.

Ce soir, où la mort est si lente d'un beau jour,
Comme ils doivent crier, les moineaux, dans la cour
Où toujours il restait du pain, après quatre heures !
Une même langueur, sur le collège, passe,
A l'étude, un enfant rêve à la même place
Où je pleurais d'énervement, comme je pleure
— dans ce soir trop pareil à ceux de mon enfance —
Sur le même abandon et la même souffrance...

III

Je vous donne l'humble trésor de mon passé,
Les larmes d'un enfant que chaque heure a blessé.
Voici les jours sans joie, et les grises journées
Et les cœurs oubliés, dont chaque destinée
S'est mêlée à la mienne, au sortir du collège...
L'éveil tremblant du cœur — l'infini sortilège
Des mots d'amour qu'on dit pour la première fois —
Tout ce que l'on découvre au timbre d'une voix,
Et dans l'ardeur des jeux, la gravité soudaine
D'un front pâle qu'on veut poser, on ne sait où...
Le poids des amitiés et des amours humaines
Et leur premier sanglot silencieux et doux...

Et voici ma seizième année, humble et déçue...
Les noms chantaient en moi des villes inconnues
Parmi l'affairement des bateaux en partance.
Mais, déjà, je savais que notre âme nous suit
Aux pays lumineux, dont rêva notre enfance,
Que nous portons en nous le silence et la nuit
Sous les cieux inconnus brûlant des paysages, —
Aux Iles, larges fleurs s'étalant sur les mers,
— Que leur soleil torride et que leurs vents amers
Ne peuvent pas sécher les pleurs sur nos visages...

IV

Un peu de lune pâle est dans l'azur. J'écoute
Claquer les sabots des faneuses sur la route
Et regarde trembler les ombres allongées.
Que de choses sont là qui ne sont pas changées !
Et mon cœur est aussi le même devant elles.
La douleur, qui le suit partout, n'est pas nouvelle :
C'est une même ardeur dans le même silence.
Sa jeunesse, pareille à son adolescence,

Redit les mêmes vers au tournant des allées.
C'est donc l'âme, ô mon Dieu, des heures en allées
Que vous avez daigné me rendre chaque soir,
Dans ce domaine triste, où vous me faites voir,
Assis sous le figuier et rêvant sur un livre,
L'ami pensif et doux qui ne devait pas vivre.

Été-automne 1910.

FRANÇOIS MAURIAC.

PHILOSOPHIE DE LA VOLUPTÉ

Quand j'étais en sixième, à Saint-Joseph-d'Avignon, on appelait amour platonique la tendresse pure, et vulcanisme *(sic)* la sensualité. Ces catégories bizarres correspondaient au besoin de très jeunes cerveaux. D'après de sincères confidences, les femmes qui ont quarante à cinquante ans aujourd'hui ne distinguaient pas entre le cœur et les sens, à l'époque de leur première communion ; leurs filles, en revanche, à cette même période, en savent beaucoup plus long sur l'arbre du bien et du mal.

Ni dans ses souvenirs, ni par une enquête même patiente, on n'éclaircirait la genèse de la volupté chez l'individu. Elle a tant d'aspects, de degrés, de mutations ; et ces mutations si interchangeables ! Un seul exemple montrera l'inutilité de cette recherche. Comparez l'élève des jésuites à celui de l'Université. Le premier aura une sensibilité plus délicate, une imagination développée et une tendance mystique qui le dispose à l'amour-passion. La fréquence de la prière, l'atmosphère de la chapelle, le prestige de maîtres qui n'ont point d'intérêts dans le siècle, la familiarité avec les thèmes transcendantaux du salut, de l'éternité et des fins dernières agiront puissamment sur l'adolescent.

Le second présentera le caractère brutal, irrespectueux, presque yankee d'un enseignement pratique, fortement imprégné de politique et des éphémérides, sous des maîtres sans prestige que leurs diplômes, ayant leurs devoirs et leurs passions au dehors et ne manifestant aucun trait du gourou. Ce qu'on dirait de l'un serait faux pour l'autre, comme la psychologie du protestant ne s'appliquerait nullement au catholique.

La religion et la philosophie lèvent la main ensemble pour l'exécration véhémente ou dédaigneuse de la volupté, la littérature s'alimente presque exclusivement des tortures et des catastrophes qu'elle cause ; et le spectacle de la vie par des

tableaux sanglants ou écœurants achève de la déshonorer. Ceux qui prennent sa défense se discréditent.

Et cependant elle joue un personnage décisif dans la vie des individus et des races : sa peinture suffirait à caractériser les civilisations.

Selon l'ancienne loi, on passait pour sage avec trois cents femmes. Ce nombre ne correspond qu'à la luxure et au luxe dans la luxure. Le harem où s'entassent les vierges, l'écurie sexuelle, la meute érotique diffère de la polygamie par son hyberbole même, il implique une notion qui sépare la volupté de l'amour.

La conception monogamique est à la fois aryaque, chrétienne et occidentale, elle subordonne la volupté à l'amour, qui y trouve son expression.

En dehors de ces deux points, le jugement panoramique des mœurs ne donnerait pas de résultat satisfaisant : les tableaux de l'ancien Orient seraient incertains, ce qui est une façon d'être infidèle, et ceux de l'Ocident paraîtraient confus, par l'abondance même des documents.

Qu'est-ce que la volupté en soi? Se mettre en quête d'une définition, c'est courir la bague du lieu commun. A l'encontre de Boileau, ce que l'on conçoit bien ne s'énonce pas du tout et les mots pour le dire ne viennent jamais. Les évidences échappent à la formule et d'autant plus que l'esprit qui les envisage est doué d'étendue.

Le bien et le mal ne tiennent dans aucun déterminisme, il faut les circonscrire sous un rapport étroit, pour les adjectiver.

« Redoute la volupté : elle est mère de la douleur », dit Solon. « Redoute la science : elle est mère du doute et il vaut mieux croire que savoir », dira un autre.

« Qui ne refrène la volupté, tourne à la brute, » écrit Léonard de Vinci. « Qui ne refrène l'ambition, tourne au fauve. » — « Qui ne refrène son zèle tourne au tyran d'autrui. »

Toute activité engendre de la douleur ; il n'est pas de passion qui se passe de frein.

La volupté est la plus haute des sensations : voilà le premier point que je propose. La vue de la chair excite un plus noble appétit que la vue de la viande; l'idée de caresser est moins animale que celle de manger. Pour employer les termes

du catéchisme, la luxure est d'ordre supérieur à la gourmandise.

Pourquoi la gourmandise est-elle acceptée, seul péché capital dont les clercs jouissent publiquement et sans entacher leur prestige?

Ses conséquences restent individuelles; elle se satisfait, sans désordre, ni péril pour autrui.

La volupté est une sensation qui émane d'une personne de l'autre sexe. Les objections se lèvent en foule, anciens et modernes se présentent contradictoires : mais ce sont là des vices, c'est-à-dire des maladies de la sensibilité, et rien de plus.

La volupté est individuelle et accidentelle : elle change avec chacun, et toutes fois qu'elle se produit, elle change pour chacun. Cela n'implique pas que sa qualité se tire de celle de l'individu. Un philosophe chez la courtisane vaut moins sur ce plan que le jouvenceau qui se réjouit d'une fleur donnée par une chère main.

Force attractive et rayonnante, la volupté agit sur tous les sens, spectacle, arome, saveur, contact, sonorité même ; cela se produit simultanément. Il n'y a pas d'autre sensation, sinon l'extrême angoisse, qui atteigne à une telle polyphonie. Dès lors elle réagit à la fois sur l'âme et sur le cerveau et les excite à des sentiments très vifs et à des imaginations très colorées. Chez des êtres accomplis, la volupté ne naît point dans la sensation, elle résulte d'un mouvement animique ou d'une cogitation, et l'onde cérébrale ou morale va éveiller les sens : c'est là le phénomène dans sa caractéristique.

Un Allemand a vu dans la volupté le génie de l'espèce qui s'ingénie à se perpétuer : il a oublié que la volupté est en deçà et au delà de l'acte perpétratif. Autant dire qu'une tragédie n'est qu'une catastrophe, une ballade qu'un refrain.

La volupté n'est pas un acte déterminable, c'est littéralement l'esprit de la matière (*fluat ubi vult*). Les casuistes, obsédés par l'idée de diviser les péchés en véniels et mortels, adoptèrent des formules d'une incroyable grossièreté.

Le caractère du péché mortel gît pour eux dans la consommation, dans le fait brutal, tel qu'il se présente à leur imagination d'hommes continents. L'image lourde de la Bête à deux dos plane sur la théologie morale. Il y a cependant une gradation logique de la fornication à l'adultère.

C'est une terrible audace que de déclarer comme un cas d'éternelle damnation la caresse de deux êtres libres, l'un et l'autre.

Daphnis et Chloé damnés ; est-ce pas un trait comique ? Chérubin consommant avec la petite Fanchette, damnation !

Dans un pareil édit, il y a deux inspirations : celle de la chasteté, qui rend un homme inapte à traiter des matières voluptueuses ; celle de la bonne police, hurlante et comminatoire. L'incompétence du clerc en matière sexuelle est radicale. Quant à son zèle pour l'espèce, la société, la famille, il faut le croire sincère. Il voit les désastres causés par l'amour, il ne voit pas ceux causés par sa religion. Si l'Amour perdit Troie, combien de villes tombèrent pour de moindres motifs.

Hélène valait mieux que les intérêts de la rue du Sentier. Aujourd'hui, on ne fera la guerre que pour imposer des marchandises ou accaparer des mines. Ici apparaît la grande lacune de la conception ecclésiastique : abolir un élément dangereux, cela se propose bien philosophiquement, si un élément pouvait s'abolir. « Voyez notre cas », diront les prêtres, « nous avons renoncé à l'amour » ; ils n'aiment pas, ils disent vrai.

Si la Charité avait pris dans leur cœur la place de l'amour, ce seraient des saints, c'est-à-dire des êtres de lumière, de chaleur et de paix, car il y aurait substitution de mobile, ce qui n'arrive pas, en dehors du mysticisme.

Faute de connaître la place hiérarchique de la volupté dans l'harmonie, les clercs ont cherché à la discréditer, sans souci de la remplacer. La perfection chrétienne se présente comme une perfection ecclésiastique, voire monacale, basée sur les facultés passives, humilité, obéissance, résignation, qui ne produisent leurs fruits que sous une discipline acceptée.

Depuis le temps où on a dit : « Il n'y a pas de maladies, il n'y a que des malades », un homme de Séminaire aurait dû s'écrier aussi : « Il n'y a pas de péchés, il n'y a que des pécheurs. » Mais la paresse, le besoin de certitude l'emportèrent sur l'évidence.

La confession devrait éclairer toute la psychologie d'une époque ; elle ne donne littéralement rien : un poncif d'aveu, un poncif d'exhortation s'affrontent ; le pénitent retire des effets du sacrement, le prêtre ne s'y instruit pas. Un vieil avoué

connaît les affaires, un vieux prêtre ne connaît pas les passions. A d'autres d'expliquer cette énigme.

Pour la volupté, l'enseignement religieux n'hésite pas, il la rejette parmi les quasi-délits ; la casuistique la tolère comme excédent de la génération. Ici se pose la question socratique : La volupté est-elle un bien ou un mal ? « Le vrai bien », dit le siècle ; « le mal ou l'occasion du mal », dit l'Eglise.

La volupté est une force : et comme telle prend sa qualification de son emploi. Bonne, lorsqu'elle opère suivant sa Norme : et sa Norme est la loi spirituelle. Quelle que soit la tendance universelle à rechercher la volupté pour elle-même à l'instar de Salomon et du premier venu, il y là une corruption évidente. La volupté n'a pas son but en soi, elle le trouve dans l'amour qu'elle perpétue après l'avoir aidé à naître. L'intimité ne produirait presque aucun de ses fruits, sans la volupté.

Qu'on envisage la continuité des heures et le conflit incessant des humeurs entre deux êtres, et on comprendra qu'il faut, sans cesse, rétablir et ranimer la communion ; ce qui ne s'opère que par le jeu des sens.

La civilisation n'a pas d'autre ferment que le désir sexuel qui a commencé la sociabilité et qui l'entretient.

La volupté ne prend pas sa qualité de la personne : le même individu, supérieur, voire transcendantal en d'autres points, se montre quelconque sur celui-là. Il y a des voluptueux dans le même sens qu'il y a des artistes, c'est-à-dire des êtres doués pour donner et ressentir le plaisir ; l'œil du peintre, l'oreille du musicien ont pour parallèles la vibration de l'amoureux.

Toute faculté est susceptible de perversité ou d'harmonie et celle qui nous occupe a le caractère d'un rameau du fameux arbre aux fruits défendus.

Aucun art ne lui ressemble autant que la musique, le plus matériel de tous, le seul qui atteigne vraiment à la sensation, par l'opération physique des ondes sonores ; il passe pour idéaliste, parce que, à l'instar de la volupté, il détermine des harmoniques passionnelles et idéologiques.

La vibration auditive se répercute en vibration nerveuse. Elle agit sur le cœur et le cerveau avec autant de force et moins de précision que la vibration optique. La vue d'un vallon de

Tempé fait penser au bonheur et certaines mesures évoquent ce même vallon.

Dans la volupté, on n'est point passif; ni simplement interprétateur. C'est une vaste composition, où on crée ses sensations, en créant celles d'autrui.

Celui qui a comparé la volupté à un chant à deux parties ne s'est pas trompé ; s'il a entendu parler d'une improvisation, qui défie la notation, comme la répétition.

Nul n'a éprouvé deux fois la même sensation et ce fait d'ordre expérimental ôte à Don Juan son prétexte : en changeant de maîtresse, il ne change rien à lui-même et c'est en lui seul qu'il pourrait découvrir la diversité.

Si je ne craignais de blesser d'honorables susceptibilités, je dirais que la volupté constitue le for intérieur de l'amour. C'est le mysticisme de la passion : car un mystique est celui qui pense ou fait des choses cachées, quelles que soient ces choses.

Mythe, mystère, mystique veulent dire identiquement le silence !

Une fable est un silence sur le mystère; et les initiés contemporains, pris dans le vertige de la vulgarisation, oublient radicalement que le mythe ne parle, ni ne se révèle, ni ne se publie, ni ne s'explique. Au contraire, il se taît, il colore ou obscurcit de teinte profane et ne livre rien de ce qu'il sait.

La volupté est un mystère et les mystères se proposent et ne se prouvent pas, sans quoi ils ne seraient que des notions démontrables.

Il y a mystère, dès que l'expérience ne satisfait pas à l'interrogation. Les mathématiques sont évidentes, les phénomènes physiques aussi. Une opération arithmétique demeure invariable sous tous les climats : mais l'œuvre d'art n'existe que pour une catégorie restreinte d'individus et l'œuvre d'amour que pour deux personnes : encore beaucoup de ce que l'un ressent reste à jamais ignoré de l'autre. Les façons de penser se pourraient ramener à quelques types : les façons de sentir échappent à la catégorisation.

Cependant, l'être humain vivant sur trois portées, simultanées, on peut s'enquérir de ce qu'il a d'écrit sur la portée animique et la portée spirituelle, quand le motif occupe la sensorielle.

Malgré que l'esprit peut pervertir la sensation et que les trans-

forts du physique au métaphysique confinent à la maladie et à la manie, malgré le danger des complexités, plus une sensation s'anime, se spiritualise, plus elle s'élève.

La hiérarchie diffère de celle que donnerait la morale, qui en apparence aurait intérêt à la simple manifestation de l'instinct. Je dis en apparence, car le délit ne peut se séparer de ses conséquences. Tristan et Yseult sont adultères ; ils sont sublimes aussi, par le caractère absolu de leur passion.

Ce n'est pas un mauvais penchant qui nous pousse à exalter les folles passions. Tragiques, elles portent leur absolution dans leurs douleurs et servent doublement d'exemples ; elles combattent à la fois la somnolence égoïste de notre nature et aussi de son mouvement séditieux.

La volupté est-elle légitime ? La douleur inévitable infuse dans notre organisme constitue la preuve que nous ne devons pas repousser les jouissances compensatrices et qu'elles sont là pour l'équilibre.

Un argument des plus forts contre la volupté, c'est l'impossibilité de la modération et l'irritation que l'idée seule de tempérance nous cause. En tout, l'excès seul est un plaisir et l'excès entraîne une réaction déprimante. A cela, il n'y a qu'un remède, l'unité dans la volupté et la volupté seulement dans l'amour.

Celui qui, dans une grande ville, accepte les occasions, à leur rencontre, court à l'abrutissement.

Dans l'amour, la volupté trouve sa limite harmonieuse par le simple effet de la suite des jours qui modifie les dispositions : dans le mariage, qui n'est que la forme sociale de l'amour, on doit plutôt craindre que cette limite ne soit excessivement étroite et hâtive. Si les clercs avaient étudié la question autrement qu'en entêtés d'eux-mêmes, ils auraient découvert que la volupté dans le mariage est la grande panacée contre l'adultère.

Le désir étant le lien le plus puissant d'un être à un autre, il serait imprudent d'y renoncer. La civilisation n'a pas d'autre origine, et ce que nous appelons le bonheur d'autre forme ardente. L'univers entier ne fournirait pas ce que donne un seul être. Pour embrasser il faut circonscrire son étreinte. Quelques signes conventionnels comme les lettres suffisent à faire tout voir, tout ressentir et tout entendre. Comment

s'étonner qu'un être humain devienne le paradis d'un autre?

L'objet aimé a les propriétés d'un miroir ou plutôt d'une chambre claire où se projetterait l'invisible avec le visible.

Cette opération de la sensibilité, qui se tend tout entière vers le complémentaire, est vraiment prodigieuse. Il y a beaucoup plus d'âme qu'on ne l'accorde dans l'amour, mais la chair y agit, décisive.

« C'est un fort grand esprit, et physiquement il me répugue. » Quel homme ne serait blessé d'un tel propos, si illustre et si vieux soit-il?

Cette répugnance, quoiqu'elle ne tienne qu'à la surface, met une barrière infranchissable entre deux êtres qui, sans cela, s'entendraient de tous points. Quand une femme laisse voir qu'elle aurait du goût pour votre baiser, elle a épuisé du coup la flatterie.

Représenter du plaisir pour autrui, c'est la délicieuse impression : un sot peut la donner, une fille aussi : et, du reste, on se blase vite là-dessus. Mais l'impression contraire a des conséquences si étendue, qu'elle change les rapports entre les êtres.

Le phénomène de l'attraction charnelle peut paraître bas; il l'est peut-être, mais il décide du bonheur. Pour atteindre l'âme, il faut que son enveloppe s'ouvre et elle ne s'ouvre que par la vertu du désir.

Souffrir et jouir sont les deux états synthétiques de la vie : et le problème tel qu'il se passe, depuis que les hommes, n'étant plus écrasés par la nécessité, n'ayant plus à défendre leur existence, s'efforcent d'en comprendre les lois, aboutit à ce dilemme :

Ou provoquer des souffrances volontaires pour échapper aux fatales, ou tempérer les souffrances fatales par les jouissances possibles.

Qui décidera du meilleur parti, entre la paix du cloître et le combat du siècle ? Le moine renonce aux jouissances normales et sociales : du même coup, il se délivre des passions et des besoins.

Bon fils, bon époux, bon père, bon citoyen, ces énonciations font sourire parce que nous les associons à une idée de médiocrité : avec plus d'attention, cela paraît autrement difficile que d'être un excellent moine.

La vie contemplative, quand elle ne porte pas de fruits de charité et qu'elle se borne au colloque d'une âme avec Dieu, doit être respectée, sans nul doute; mais elle ne fournit aucun exemple et ne sera jugée que par celui qui en est l'objet.

C'est une étrange chose que les clercs donnent tant d'importance à la vérité verbale, et que les gens soient classés sur leur croyance. Il n'y a pas un homme sur un million qui puisse concevoir ni donner une raison de la Trinité : il n'y a pas un homme sur un million qui n'entende clairement la charité, forme rayonnante de l'amour. Or, il y a beaucoup de charité dans l'amour ; injustement on n'en montre que l'égoïsme. Aux plus misérables passions fleurissent des abnégations, des indulgences que la critique méconnaît, sur la foi de vieux textes. Ici, il faut encore employer l'éternel « distinguo ».

Une charité prend sa source dans l'amour de Dieu, c'est celle des théologiens.

Une autre naît de la seule compassion : je pense qu'on l'admet en lieu sacré. Une troisième se forme dans la passion et celle-là on ne la mentionne même pas.

Dès que le casuiste a posé son étiquette *fornicatio*, *adulterium*, il a jugé et ne regarde plus. P. M. Péché mortel !

Dans ce péché d'une vie si intense, combien d'autres péchés se succèdent et parfois quelles vertus s'y montrent ! Que de pitié dans certaines fautes de la femme, que de générosité dans certaines lâchetés d'homme, et partout que de souffrance !

Quelle que soit l'intention, le fait garde la valeur. Celui qui aide est béni, que son aide soit inspirée par la vertu ou le péché.

Donner de la volupté peut être un effet très digne d'un noble sentiment.

Un autre point réclame notre examen : le rôle évaporateur du plaisir, son caractère de débrideur des plaies, de cicatrisateur des blessures, et, pour employer une forme basse, de soupape de sûreté.

La volupté représente la résolution de tous les accords de la personnalité : c'est un vomitorium où s'engouffrent et se perdent les flots des autres passions ! Ici, le clerc n'a pas su interroger l'histoire : elle lui aurait répondu par d'innombrables exemples.

L'insatisfaction de la plupart de nos désirs détermine de

véritables congestions de la volonté, très mauvaises conseillères, génératrices d'obstination, de cruauté, de scélératesse. Quel autre refuge pour l'homme qui se heurte aux contradictions violentes ou persistantes que le domaine de la sensation amoureuse? Elle agit au plus haut point, comme confirmatrice de la personnalité.

Les moralistes n'envisagent que l'espèce de dépression qui suit les plaisirs et en face de l'être détendu et las ils concluent contre eux. Cette détente, prévue et voulue par le Créateur, fait partie intégrante du mécanisme humain.

La volupté est une sorte d'enthousiasme qui soulève les forces intérieures et entraîne une multitude de désirs vers leur satisfaction? Non, vers leur extinction.

Le génie de l'espèce, si cette fiction correspond à quelque réalité, se fait plutôt le conservateur des êtres vivants que l'incitateur de la génération : et certes, il y a fort à s'évertuer pour résoudre les discordances de l'imagination et obtenir des réactions salutaires aux actions désordonnées.

Pour l'homme primitif de l'anthropologie, comme pour le personnage mythique de la théologie, la volupté fut la première lueur de poésie, de douceur et de paix; à ce feu des sens la vie intérieure s'alluma. Pour l'homme décadent de notre société, comme pour celui de toutes les civilisations accomplies, la volupté est aussi la dernière lueur de poésie, de douceur et de paix.

Ferment incomparable de l'évolution à son point initial, la volupté est le grand anesthésique des époques expirantes et malades.

Nous ne savons plus souffrir et nous ne le voulons plus; et la douleur morale, qui est le véritable impôt que la Providence lève sur nous, ne peut rentrer que sous forme passionnelle.

Avec un peu d'attention, on voit la volupté jouer chez l'individu le même rôle que dans une civilisation, elle révèle la vie affective à la vierge et à l'adolescent; elle apaise ensuite les rancœurs de l'âge mûr.

En ne chantant que l'amour jeune, les poètes obéissent à la loi esthétique, comme les artistes; dans la réalité, ceux qui confinent à la vieillesse demandent à la volupté la dernière vibration intense. A cinquante ans, on ne croit plus guère aux parades sociales, à l'ambition, à la gloire, aux honneurs,

aux trésors : parce qu'on méprise l'humanité et que la vie, en nous montrant ses secrets, nous a écœurés. A cet âge pris abstraitement, le suffrage des concitoyens, l'estime des gens de bien, la conscience du devoir accompli et les fonctions et les décorations ont perdu leur prestige. On tient ses concitoyens pour des imbéciles, les gens de bien pour des canailles, le devoir comme un pensum, les fonctions comme des farces et les honneurs pour des formes de prostitution ; on est désabusé ; et un baiser, si on peut le donner ou le recevoir dans certaines circonstances affirmatives, l'emporte sur tout. On s'est moqué de Théophile Gautier lorsqu'il offrit ses droits de citoyen pour voir Julia Grisi au bain. Il y a peu de paroles aussi sérieuses et, dirait-on, aussi simples. La vue d'un beau corps, certes, mérite une autre attention que la chose publique, du moins pour un homme mûr, et honnête et lucide : car s'il n'est point honnète il pensera à ses intérêts ou s'il n'est pas lucide il croira à l'utilité de l'effort social.

Les professionnels du civisme ne manquent pas de s'indigner devant quiconque tourne le dos à leur parade et refusent de s'ajouter à cette foule qui sert aujourd'hui de prétexte à tout faire. Mais le devoir social consiste en une négative : ne pas faire ceci ou cela, c'est-à-dire ne rien faire littéralement, rien. Ce sera le cas de l'époux voluptueux ; je dois souligner ce mot d'époux, seul il implique une limite nécessaire à la sensualité. Quiconque active en lui la volupté par la variété des objets suit une voie de déperdition, de vulgarité et de désharmonie ; il compromet sa personne, il sème du désordre. C'est un séditieux enfin et comme tel un être inférieur et néfaste.

Selon la prudence masculine et la sagesse d'après boire et des conversations de cercle, on court grand danger en développant les sens de sa femme. N'en court-on pas un autre en les laissant inactifs, de façon qu'en s'éveillant ils aient une force à rompre les obstacles?

Le parti le plus honnête sera toujours le plus sûr, et l'honnêteté dans le mariage, l'honnêteté de l'homme envers la femme n'a pas d'autre nom que la volupté. Cette notion se fait jour. N'en donnerait-on pour preuve que cette idée d'un écrivain de mettre l'amour dans le code comme premier devoir des époux.

La sainteté du mariage fait la force des nations, on nous l'a

dit et on a eu raison. Hélas! nous sommes fort désintéressés de la sainteté et de la nation. Il faut trouver une formule plus immédiate, plus vivante. La volupté dans le mariage est la garantie des bonnes mœurs, pour des races qui ont désappris l'esprit de sacrifice.

Ici se place une parenthèse d'époque dont l'importance n'échappera à personne. Nos mauvaises mœurs ne viennent pas d'une recherche des voluptés; la femme contemporaine serait facilement sage, s'il ne fallait qu'elle s'habille à tout prix.

La toilette presque seule fait les adultères; le contemporain voit la femme avec les yeux de la vanité. S'il était voluptueux, il s'inquiéterait moins de l'envie du passant et davantage de ses propres sensations. Quoi de plus misérable que de songer encore à l'opinion de son monde, de sa coterie, de ses amis ou ennemis, à l'heure secrète où toutes les fibres nerveuses vibrent à la fois!

Un des pires effets des fréquentations masculines se manifeste dans une dépréciation de la chair. On en parle salement, on en réduit l'extraordinaire tragique à des propos niais et vulgaires. Quelle nausée vous monte en entendant deux hommes disserter sur cette matière obscure et passionnante; le sourire, voire le rire, accompagné d'expressions si basses qu'on ne les peut citer! Quoi! De telles préoccupations, des risques si graves, des conséquences si inquiétantes et pourtant d'étourderie!

La volupté est une chose très sérieuse, ou bien on ne la connaît point et on n'a fait que ses simulacres. Car elle commence au delà de l'instinct. Niestzsche, qu'il faut citer, parce qu'on le lit aujourd'hui, a dit : « Il y a une continuation de l'amour où l'avide désir de deux personnes l'une pour l'autre fait place à une nouvelle avidité, à une soif commune supérieure d'un idéal placé au-dessus d'elles. Mais qui connaît cet amour? Qui l'a vu, reçu? Son véritable nom est amitié. »

L'écrivain allemand obéit au catégorisme cher à sa race et reproduit l'erreur socratique.

Comme un tempérament joue le rôle de limite, il ne conçoit pas la simultanéité de la volupté et de l'idéalité : et nous touchons au point décisif du sujet.

La volupté emprunte sa qualité à l'amour. Si deux êtres s'aiment profondément et qu'ils conçoivent comme bonheur un

effort mutuel vers la perfection, leur désir de possession se trouvera parallèle au désir d'idéalité.

A une époque où le développement féminin atteint à un degré si extraordinaire, la thèse du Symposion se retourne de bout en bout. L'Athénien chercha l'amante dans l'ami, le contemporain peut trouver l'ami dans l'amante.

On n'a guère étudié que la naissance de la passion et son dénouement. Sur la partie heureuse un silence plane dans toute la littérature : personne n'a consacré un roman à peindre le bonheur de deux amants. Est-ce possible? Sans doute. Mais ce ne sera point esthétique. Ce bonheur opère en mode radiant et l'expression présenterait des difficultés incroyables.

Nul ne traduirait avec sûreté un des derniers quatuors de Beethoven, en phrases précises. Or, la volupté, analogue à la musique, au caractère d'indéfini joint celui de l'individuel.

Clergé, famille, société, unanimes en leur inconscience, unissent solennellement des êtres qui ne se combineront pas, et l'idée de cette combinaison nécessaire, on l'écarte comme impudique. Est-ce qu'une jeune fille bien née a des sens? Certainement non, pas plus qu'une Anglaise n'a rien de ce qu'exprime l'épithète de Callypige.

Nietzsche a défini la volupté « une suite de petites crispations de déplaisir ». Cela n'est pas sérieux. La volupté est une suite de sensations aussi variées que les mesures d'une sonate. Il n'y a aucune raison pour qu'elles soient petites ou crispées.

La première nuit a plus désuni d'époux que la différence des humeurs et le cours des circonstances; car elle présente souvent pour la vierge de petites crispations de déplaisir.

Comme un homme de la préhistoire, le contemporain se précipite sur la compagne de toute sa vie, à la façon d'un chasseur sur une proie; il viole une sensibilité qui ne s'éveillera que dans dix ou vingt ans, sans gradation, sous incubation. La jeune fille sait aujourd'hui de quoi il sera question au soir nuptial : mais, même avertie, même pervertie, même non vierge, si elle est encore pucelle, elle ignore quelle sera sa sensation propre : et ce sera du déplaisir fatalement, parce que l'époux la conçoit passive et que, passive, elle se trouve violée.

La convenance ne tient pas tant à la physiologie qu'à une élection nerveuse.

Une mère qui s'enquiert de savoir si le prétendant plaît à

sa fille pose si mal sa question qu'elle n'en a jamais la réponse. « Il ne te déplaît pas? » Le « non » suffit comme affirmation. En vérité, il faudrait savoir si la fiancée éprouve un plaisir permanent à voir, à toucher et à être touchée; il faudrait démêler ce qui appartient à l'instinct sexuel de ce qui prend la signification d'un choix. Bref, les conditions d'éprouver sont les conditions d'aimer et le reste ne sert que de voile aux combinaisons d'intérêt.

Certes, on se trompe en amour et surtout dans les mouvements vifs; et l'erreur dans le mariage dépasse de beaucoup celle plus réparable de la passion. Il n'y a point d'entreprises qui ne soient hasardées; et le bonheur ou ce que nous appelons de ce nom se présente comme une énigme thébaine; si on ne la devine pas, on meurt. Les pouvoirs spirituels tendent à éluder une solution qui ne peut être juste que personnellement. Dès qu'on a égard aux personnes, il n'y a plus de loi dans le sens égalitaire de notre civilisation. Sous prétexte de justice, on a unifié les responsabilités au profit des habiles. Mais dans la Norme, il n'y a point de marges où l'adresse puisse passer : et tout se conclut impitoyablement par le jeu des causes secondes.

On appelle ainsi, dans le vieux langage hermétique, les forces qui se manifestent dans les interstices des grandes lois. Simplifier, certes, sera toujours le vœu des bons esprits, mais quel effort, et à ouvrir un dictionnaire, on voit combien les définitions, même flottantes, laissent de côté des aspects essentiels.

Dirons-nous de la volupté : « sensation d'ordre sexuel », il y entre tant de sentiment et d'imagination que l'épithète de sensation disconvient à la plupart des cas »? Dirons-nous : « impression physique sentimentale et imaginative d'ordre sexuel »? Mettrons-nous la conjonction *et* entre ces trois termes?

Vaudrait-il mieux : « faculté de ressentir du plaisir à la pensée, à la vue, au contact d'un être aimé »?

Ou bien : « état de ceux qui s'aiment »? On pourrait s'arrêter ici. La volupté ne consiste précisément en aucun acte, en aucun fait, sinon la présence; elle n'a aucun caractère déterminé pour sa manifestation.

Le désir, tel qu'on le conçoit d'ordinaire, tend à la posses-

sion totale, qui opère sa résolution et l'abolit pour un moment : la volupté naît d'un désir, mais elle est un plaisir permanent, susceptible de croître indéfiniment. Son caractère essentiel sera la petite quantité de sensation positive.

Quelqu'un se souviendra d'avoir pressé le bras d'une femme avec plus de volupté qu'il n'en a jamais eu au déduit le plus ample. La jouissance ou le plaisir n'est pas un synonyme de la volupté; et on parlerait mal en les identifiant.

La perversité ne se confond pas avec le vice, elle implique une conscience et une volonté dans un domaine instinctif; la volupté s'élève au-dessus du plaisir, bref et précis, par sa durée et ses causes indéterminées.

La volupté rayonne d'une personne à l'autre, phénomène d'attraction concentré par l'imagination. Son symptôme majeur consiste dans la radiance périphérique, c'est-à-dire que le dos attire autant que la gorge, et le coude autant que le genou.

Dans l'état magnétique, la localisation des sens cesse : le sujet entend avec l'épigastre et sent avec l'omoplate. Dans la volupté il n'y a plus de localisation érotique : n'importe quelle partie de la chair aimée, la plus éloignée des centres érogènes, cause la même sensation, ou presque, sur ces centres-là.

Ce critère ne trompe pas. Moins il faut de chair et de caresse instinctive pour donner du plaisir, plus la volupté s'élève en qualité, parce que l'imagination ou le sentiment tiennent en grande partie la place normale de l'ordinaire sexualité.

La conclusion étonnera, quoique rigoureuse. Il n'y a pas de volupté hors de l'amour et ceux qui achètent et vendent des sensations ignorent radicalement les joies subtiles et profondes. On objectera que la volupté se manifeste sans passion, presque sans tendresse, chez certains êtres : cela peut s'observer entre gens très raffinés, et l'esprit alors tient le personnage de l'âme : et cela ne contredit pas à la théorie; car les mirages du cerveau égalent en puissance les battements du cœur.

Le lecteur a dû s'apercevoir qu'il y a beaucoup de choses qui lui semblent singulières ou qui les paraîtraient à d'autres qu'il connaît et ne prise point.

On a divisé l'enseignement en trois degrés, et la matière transcendantale n'en a qu'un. Voilà pourquoi on ne satisfait certains esprits qu'en scandalisant d'autres entendements : et cela ne tient pas à l'auteur, mais au sujet, qui se présente à chacun selon son prisme individuel.

PÉLADAN.

L'ENSEIGNEMENT DU LATIN POUR LES FEMMES

Je n'ai pas l'intention de ranimer ici la vieille querelle du latin. Elle a suscité autrefois les polémiques les plus ardentes. Elle a contraint les adversaires de notre éducation classique à faire sortir, au moyen des arguments les plus divers, toute la rancune qu'ils nourrissaient contre l'ancienne Université. Et je crains bien qu'en fin de compte elle n'ait plutôt contribué à désorganiser chez nous l'enseignement des humanités qu'elle n'a réussi à leur substituer un programme d'études réellement supérieur.

Mon dessein est tout autre.

Chargé, depuis plusieurs années, dans l'une de nos premières institutions de jeunes filles, du cours de préparation au baccalauréat latin-langues, j'apporte ici le résultat de mon expérience, avec l'intention de propager des idées que je crois justes, non pas parce qu'elles dérivent de convictions *a priori*, d'un parti-pris pédagogique, mais parce qu'elles émanent de faits contrôlés, d'observations pratiques et de vivantes réalités.

Tout d'abord, j'appellerai l'attention de mes lecteurs sur un fait : le nombre toujours croissant des candidates aux examens du baccalauréat. Voici dix ans, on les considérait encore comme des exceptions. Aujourd'hui, il s'en présente près de deux cents. Chacun, également, a pu observer qu'elles réussissent fort bien dans cette épreuve. Et, pour ma part, je n'hésite pas à déclarer que les jeunes filles apprennent le latin avec plus de zèle que les jeunes gens, avec plus de conviction et de facilité.

Je sais bien que celles qui s'y consacrent forment une sélection. Mais cette réserve faite, et j'en reconnais volontiers la portée, on trouve ordinairement chez elles une disposition plus éveillée et un esprit plus pénétrant.

En quoi, cependant, ces études sont-elles utiles à la jeune

fille ? Dans quelle mesure achèvent-elles son éducation ? Faut-il voir, dans l'accueil toujours plus favorable qu'on leur réserve, un simple mouvement de snobisme, un accès de mondanité, ou bien nous trouvons-nous, au contraire, en présence de quelque chose d'utile et de fort, capable d'apporter à l'instruction de la femme un appui efficace ? Telles sont les questions que je me propose d'examiner.

Il est bien entendu que je ne veux pas envisager dans cet article les avantages purement matériels d'une telle préparation. Ces avantages, le premier venu peut les apercevoir : le baccalauréat ouvre aux femmes toutes les carrières des hommes. Ainsi, à côté des mérites que nous allons envisager, il faut en placer d'autres, d'une utilité immédiate et pratique, qui ne font qu'augmenter d'aussi précieuses qualités.

Car c'est là le sujet de ma préoccupation. Je voudrais faire comprendre aux jeunes filles qu'elles peuvent trouver dans cet examen une préparation excellente pour la formation de leur esprit et de leur caractère. Et je voudrais encourager les parents à diriger leurs enfants dans cette voie, tout indécis qu'ils sont et ne sachant que faire de leurs jeunes filles, entre l'époque où elles ont achevé leur brevet élémentaire, et l'âge où elles se disposent à entrer dans le monde.

La première objection que l'on m'adressera est la suivante : « En quoi la connaissance du latin peut-elle servir à une jeune fille ? Ce qui mesure la valeur d'un enseignement, c'est le résultat qu'on en retire. Or, le latin est de toutes les matières celle dont il est le plus difficile de saisir le but et la portée. La médecine, le droit, les langues vivantes ont une utilité. Quelle est l'utilité du latin ? »

La réponse est facile.

Le latin n'a pas son but en lui-même. Il n'a de valeur que comme méthode, comme discipline, en tant que condition nécessaire et suffisante de la formation de l'esprit critique et du sentiment esthétique.

Enseigner le latin, ce n'est pas faire entrer dans un cerveau d'enfant un ensemble de règles avec les mots d'un vocabulaire. C'est habituer une intelligence à se soumettre à une discipline, et l'accoutumer, à l'occasion des réflexions particulières qu'on lui suggère, à l'art de raisonner universellement.

Un professeur doit lutter (avec quelle difficulté la plupart

du temps !) contre une précipitation impatiente qui bouscule toutes les lois de la syntaxe, et piétine l'assemblage délicat des propositions. Chez la jeune fille surtout, ce défaut est plus sensible que chez le jeune homme. Quelle nervosité fougueuse, quelle promptitude d'interprétation, quel agacement presque physique, en présence de la belle, calme et ordonnée construction latine ! Ces jeunes dents s'usent sur ce ciment. Elles commencent par attaquer la phrase à chaque bout, par chercher un mot, une expression, qui leur en révélera le sens. Mais il faut en rabattre. Il faut bien se soumettre aux exigences de la logique, reprendre la proposition à son début, en analyser les éléments, en dissocier pièce à pièce l'ingénieux et puissant mécanisme, refréner les excès de promptitude d'un esprit trop aventureux, et faire entrer cette pensée toute en mousse, toute en écume légère, dans la forme grave et précise de l'écrivain romain.

Or, ce n'est pas l'esprit seulement, c'est le caractère qui s'affermit dans ce travail. Après deux ou trois ans de cette méthode, j'ai vu s'équilibrer, se dompter, se rasseoir les intelligences les plus futiles et les moins gouvernées. Elles arrivent peu à peu à aimer ce travail. Quelques-unes même se passionnent pour ce jeu de l'abstrait, pour cette architecture de l'invisible. Elles vous donnent le spectacle d'un esprit qui se forme jour par jour et pièce à pièce devant vos yeux. Et vous comprenez alors que ce que vous avez créé par ce moyen, ce n'est point une pédante ou un bas-bleu de plus, mais un esprit qui réfléchit et une conscience qui se gouverne.

Mais la méthode n'est qu'un moyen. Le but, c'est l'éveil, la création de l'esprit critique et du sentiment esthétique.

L'esprit critique se forme par l'habitude de discerner les nuances. Ernest Renan, dont j'ai eu le bonheur de recevoir tout jeune l'enseignement, me répétait sans cesse : « Les résultats de la critique ne se prouvent pas, ils s'aperçoivent. » Et le célèbre écrivain ramenait son enseignement à ces propositions : « Il n'y a pas un art d'écrire. Il n'y a qu'un art de penser. » Il me disait encore : « Tout l'art du style est dans la nuance. »

Or, j'estime qu'il n'existe pas au monde une étude que l'on puisse comparer au latin, dans l'art de développer et d'aigui-

ser chez un enfant l'esprit de finesse. Tout professeur qui a assisté à l'effort de ces jeunes cerveaux, proposant pour un terme jusqu'à six ou huit acceptions différentes, s'est rendu compte de ce que j'essaie ici de faire comprendre.

Ce travail d'évaluation, cette constante approximation, cet effort pour discerner les nuances les plus légères de la pensée, c'est cela même qui forme le goût. Vous pouvez être certain qu'une intelligence accoutumée à saisir dans l'abstrait des différences aussi subtiles portera dans la vie, dans ses jugements comme dans ses sentiments, cette même mesure exquise, cette proportion et cette finesse. Or, il n'est pas de qualité plus éminemment française. L'éducation tout entière de la femme peut y être ramenée. Et si nous voyons aujourd'hui se perdre ce sens si délicat, cette faculté si précieuse, n'est-ce pas précisément parce que, sous l'influence des arts et des littératures venus de l'étranger, nous avons laissé fléchir et s'amoindrir chez nous ce sens critique, résultat naturel de notre tradition ?

Ferdinand Brunetière l'entendait bien ainsi, lui qui voyait dans la transmission de la culture, c'est-à-dire dans les humanités classiques, le seul moyen d'apprendre à distinguer le vrai d'avec le faux, et le bon d'avec le mauvais. Or, cette faculté critique s'exerce indifféremment sur les objets qu'on lui soumet. Dans les années d'école, elle sert à éviter les contre-sens et les faux-sens. Plus tard, dans la vie, elle aidera à dissiper les préjugés de l'intelligence comme à démasquer les sophismes du cœur.

Sous le rapport du sentiment, nous trouverons également dans cette préparation les avantages les plus sérieux. Une étude bien dirigée du latin doit laisser dans le cœur de l'élève la conviction bien arrêtée qu'il existe des travaux de pur désintéressement et que c'est à ceux-là, presque toujours, que reviennent dans un Etat les plus belles couronnes civiques. Car c'est une erreur grave (et Dieu sait combien nombreux sont ceux qui la professent aujourd'hui !) que d'assigner à l'enseignement un but nettement utilitaire. Les facultés créatrices de l'intelligence ne se développent qu'à la lueur paisible de l'idée de sacrifice ; et au point de départ de tous les purs chefs-d'œuvre, de même qu'à l'origine de toutes les grandes décou-

vertes, on rencontre toujours une sorte d'acquiescement tacit aux vœux de pauvreté.

Comment, d'ailleurs, pourrait-on développer une intelli gence si on l'appliquait, dans sa période de formation, à u labeur dont l'idéal est d'être rémunérateur? Avant que l ciseau du praticien soit apte à creuser et à sculpter le mar bre dur, n'a-t-il pas fallu le forger et le tremper? Or, tout éducation vraiment digne de ce nom se propose uniquemen de préparer et d'affiner cet outil sans rival qu'est une intelli gence humaine. Elle croirait manquer à son but en employan cet outil avant même de l'avoir rendu praticable.

Mais cette éducation *qui ne paie point*, cette culture aristo cratique, dont l'idéal se ramène et se résume en soi, qui n voit que, dans une démocratie comme la nôtre, elle convien mieux à une jeune fille qu'à un jeune homme? Et si, cessar de l'envisager dans sa valeur intrinsèque, dans cette belle fleu de distinction dont elle pare une intelligence, nous la conside rons à présent dans l'influence qu'elle est capable d'exerce autour d'elle, nous lui découvrirons une vertu égale.

Car c'est elle, en effet, qui donnera à la jeune fille devenu femme, dans ces entretiens quotidiens où se forme le cervea de son enfant, cette notion d'une culture supérieure qui port l'homme à n'envisager les avantages de la vie matérielle qu'a rang où ils doivent être maintenus. Elle lui rappellera qu'au dessus de l'utilité et du profit, conditions sous lesquelles il e bon, nécessaire même d'envisager les promesses d'une carrièr il doit y avoir place, dans une vie bien réglée, pour les reche ches de libre curiosité et les travaux de pur désintéressemen

Mais la vertu de cet enseignement est loin d'être épuise par cette considération.

Cette transmission de la culture, dont nous parlions tout l'heure, et qui tire sa valeur de nos études classiques, a pou effet d'entretenir, autour des chefs-d'œuvre qui ont été l foyers d'inspiration et les éducateurs du génie national, ur atmosphère d'intelligence et d'enthousiasme, de chaude lumineuse compréhension.

Or, il importe au plus haut point que ces œuvres cont nuent à être aimées et admirées par une élite, dont l'opinio serve de rempart contre la barbarie toujours prête à nou

envahir, et oppose aux succès qui naissent de la réclame l'obstacle d'un jugement sain et d'un goût averti.

Les jeunes gens n'ont pas le temps de se préparer à ce rôle. Le souci de leur carrière est là, qui les harcèle. Il faut être bachelier à seize ou dix-sept ans. Ensuite vient la préoccupation des Ecoles. Pressés d'obtenir leur diplôme, préparant à coup de manuels des examens qui demanderaient à être le fruit d'une réflexion et d'un jugement plus personnels, ils n'ont la plupart du temps que des admirations d'emprunt, des appréciations de fortune. Ils les reçoivent sur l'autorité de leur maître, mais ne les sortent pas d'une conviction sincère.

Il n'en est pas de même dans l'enseignement des jeunes filles.

Elles sollicitent leur diplôme à un âge un peu plus avancé. Leur jugement est plus mûr, leur goût plus raffiné. L'examen ne se présente pas à leurs yeux sous l'aspect d'une corvée dont il importe au plus tôt de se débarrasser. Les auteurs du programme sont des amis pour elles et non des monstres. Enfin, je ne crois pas avoir rencontré une seule d'entre elles qui fût rebelle à comprendre ce qu'il peut y avoir de beauté dans une page de Tacite, de Virgile ou d'Horace ; et sans vouloir généraliser mes observations, je puis citer cependant des faits qui montreront à quel point les jeunes filles sont sensibles à la qualité des textes qu'elles interprètent.

Il m'est arrivé, par exemple, de voir l'une ou l'autre d'entre elles apprendre par cœur, et sans que j'en aie donné l'ordre ou le conseil, des passages entiers d'un poète, parce que le texte leur avait paru digne d'être retenu. Chaque année, des fragments célèbres, comme les plaintes de Didon, comme l'épisode d'Orphée, sont étudiés et appris par cœur spontanément, par conviction. C'est que la sensibilité plus fine de la jeune fille, sa délicate émotivité, la richesse de sa nature sentimentale se prêtent naturellement à recevoir des impressions qui atteindraient difficilement l'épiderme plus rude de nos garçons. Ici le professeur n'a presque rien à faire. Il lui suffit de solliciter l'attention, il est compris.

Et remarquez l'enrichissement qui résulte pour une âme d'une préparation de ce genre.

Car ce n'est point la même chose du tout, je vous assure, que d'admirer et d'aimer le spectacle du monde dans l'heure

présente, dans l'étroit raccourci de l'expérience individuelle ou bien de le comprendre à travers la sensibilité des siècle: qui l'ont réfléchi et goûté avant nous, et de prolonger dan: notre être la courte et brève sensation personnelle de l'éch sans fin qu'éveille en nous la connaissance du passé.

Vous vous promenez à la campagne. C'est un matin d'été Les ruches, dans le verger, dressent leurs petits toits de paille Des abeilles volent alentour. La lumière est bleue. Votr vision de l'univers a la clarté d'un paradis de cristal. Pou en savourer jusqu'à l'ivresse la fraîche et radieuse harmonie laissez tomber sur votre rêverie quelques vers de Virgile quelques-uns de ces beaux vers latins qui ont passé à traver les siècles sur leurs ailes de lumière, et vous verrez alors que cortège d'émotions viendront se grouper autour de l'impressio première pour l'enrichir et pour la féconder.

On prétend que l'érudition gêne l'originalité, qu'elle la para lyse. Chez un esprit sans force, c'est possible. Mais une âm vigoureuse sait incorporer le passé avec le présent, et, dans le bornes étroites de son éphémère existence, ouvrir à son ima gination des siècles de durée.

Qu'on me permette ici un souvenir personnel.

Voici quelques années, comme je traversais la Méditerrané pour me rendre en Tunisie, je montai sur le pont du bateau dès la première clarté du jour, à l'heure où le paquebot lon geait les rives de la Sardaigne. C'était par un matin radieu du mois de mai. La mer, unie comme de la soie, enveloppa la grande île où se détachait, dans la vapeur, la saillie mat des côtes. Autour de la poupe, des marsouins bondissaien disparaissaient parmi les flots. Et telle était la joie partou répandue, l'allégresse de cette eau et de cette clarté, que d même qu'un chant monte irrésistiblement vers des lèvre humaines, des vers de Virgile se précipitèrent dans ma mémoir tumultueux, souples et joueurs, passant et repassant dans le ondes calmes de mon souvenir, comme ces dauphins parmi le vagues.

J'eus un instant l'illusion de les créer moi-même, ces hexa mètres radieux, d'être un moment la pensée divine où se rou laient dans le jeu des forces naturelles ces vivants organisme: Je sentais que, pour des siècles, le récit virgilien avait fix cette impression de la tranquillité de l'onde et de l'éclat de l

lumière agile, et que tout regard qui, à cette heure, n'évoquait pas, devant ce vaste horizon de mer, l'image de l'immortel poète était un regard d'aveugle, indigne de ce spectacle. Et ma pensée, alors, s'en alla vers vous, mes vieux maîtres, qui m'aviez préparé cette minute fortunée, dans les heures en apparence arides où, penchés sur les éditions de la Maison Hachette, nous épelions en classe ce langage des dieux!

Car on ne saurait assez le répéter! Vous reprochez aujourd'hui à la jeunesse d'être trop détachée de ses devoirs d'altruisme, trop oublieuse de cette solidarité qui nous lie tous les uns aux autres. Or, il n'est pas de peuple qui ait conçu avec autant de force que Rome, et plus de suite, l'idée d'une société universelle, ni qui se soit employé avec autant de constance à la réaliser dans l'univers. Vous vous effrayez de l'affaiblissement dans ce pays du sentiment patriotique; vous considérez avec angoisse ce relâchement de notre fibre nationale comme un symptôme très alarmant; or, il n'est pas de peuple qui ait porté plus haut que Rome le dévouement à la patrie. Vous reprochez à vos enfants de s'émanciper de toute autorité, d'échapper à toute domination; or, il n'est pas de société qui se soit rangée plus docilement que Rome sous la contrainte de la loi familiale; vous observez enfin que jamais nous n'avons autant souffert en France des excès de l'individualisme. Et jamais aucune nation n'en a mieux refréné que Rome l'intempérance.

Pourquoi, alors, hésitez-vous à inculquer l'esprit et l'énergie de ce grand peuple aux jeunes générations qui formeront le pays de demain? Et puisque nos garçons n'ont plus le temps, ni le goût, ni la volonté de donner à leurs études latines ce sérieux et cette solidité qu'elles devraient avoir, pourquoi n'en transporterions-nous pas la richesse dans l'éducation de nos jeunes filles, de manière à préparer une génération nouvelle, tout imprégnée du génie de la plus audacieuse, mais en même temps de la plus disciplinée des races?

Ce serait peut-être un moyen de rétablir encore l'harmonie entre les sexes, en leur donnant à chacun l'éducation qui leur convient. C'est Amiel, je crois, dans un fragment de son *Journal intime*, qui fait remarquer que, pour que la famille et la société reposent dans un équilibre parfait, il est nécessaire que

l'homme soit tourné vers les audacieuses entreprises, les idées novatrices, et toutes les formes possibles de l'avenir, tandis que la femme, au contraire, nourrie de traditions, doit représenter l'élément conservateur, les vertus qui s'assemblent autour du culte de Vesta. Or, Vesta n'est pas seulement la déesse du foyer matériel, du feu qui brûle dans l'âtre ou qui éclaire dans la lampe, mais le symbole tutélaire de ce foyer spirituel où la conscience humaine entretient le souvenir de ses dieux familiers et des anciens génies de la demeure. Il y a dans l'esprit de l'homme, comme dans sa maison, des sanctuaires reculés, dont la vertu pacifiante n'est due qu'à la présence des antiques souvenirs qui la remplissent. C'est de ces sanctuaires-là que la jeune fille moderne devrait se constituer l'intelligente et vigilante gardienne.

Elle trouverait enfin dans cette préparation (et ce n'est pas le moindre hommage que l'on puisse rendre en terminant aux études latines) le moyen le plus propre à remédier à cette crise du français, au sujet de laquelle M. Hippolyte Parigot écrivait dernièrement un si vaillant et si pressant article.

En étudiant la langue latine, en la comparant à la nôtre, en comprenant celle-ci dans la mesure où elles approfondiraient celle-là davantage, nos jeunes filles apprendraient que la plus haute coquetterie où une femme puisse prétendre n'est pas celle du couturier ou de la modiste, mais de la culture et de la conversation; qu'il vaut mieux avoir l'esprit bien fait que le chapeau; et qu'aucune parure ne saurait rivaliser avec ces diamants de feu qu'agrafent sur un front de belles pensées ou de nobles sentiments. Elles apprendraient enfin que nous avons des devoirs filiaux envers notre langue nationale comme envers notre propre mère, et qu'il est aussi malséant d'ignorer l'origine de notre beau parler que de ne point témoigner de respect à l'être de qui nous vient la vie.

LÉON THÉVENIN.

VERS LA TRAGÉDIE MODERNE

J'ai essayé naguère de préciser le caractère dramatique de ce beau poème : *la Vie unanime*, de Jules Romains : l'individu, le poète, est en face de la Ville qui l'attire, où il aspire à se « fondre » ; mais son intelligence émancipée résiste ; et il n'arrive à cet abandon de lui-même, à ce renoncement à sa personne, qu'après une lutte dont les péripéties émouvantes sont le sujet même du drame que j'y découvrais. J'insistais sur le mysticisme si nouveau qui imprègne d'une émotion toute religieuse les vers de Romains, et qui lui permet de voir la Ville comme un être vivant, comme un Dieu ; vision qui donne tout son prix au poème, plus encore que la lutte, si émouvante qu'elle soit, entre l'individu et le groupe. L'existence de la Ville était dramatique par elle-même, et le conflit entre elle et le poète ne semblait plus qu'un détail dans cette vie immense et haletante. Dès lors, nous pouvions penser que Jules Romains était prêt à peindre en une tragédie la vie des foules, comme il la sent. La foule n'est pas, pour lui, en effet, cette abstraction qu'elle est pour beaucoup, ou cette collection d'unités agglomérées qu'elle est pour d'autres ; la foule, le groupe n'existe, pour Romains, qu'autant qu'il a une âme, toujours prête à naître, sans doute, mais dont l'existence est toujours menacée, parce que cette âme ne jaillit que sous le coup d'une émotion, comme une étincelle ; existence splendide, puissance étrange et redoutable, mais éphémère ; âme immense et frémissante dont le souffle est souverain, mais âme instante.

Donc les deux êtres que Romains a mis en présence sont bien réels, deux êtres dont le conflit a fait naître la conscience, vibrante et combative ; il faut que l'un ou l'autre cède, que le plus fort s'impose, et que l'autre s'anéantisse ; cette coexistence hostile et fiévreuse ne peut durer, pas plus qu'une rivalité passionnée entre deux individus : il est des crises mortelles si elles n'ont un dénouement heureux : ainsi de ce conflit. Sous le « talon de l'ennemi » l'âme de la ville est née. Elle est née, parce que devant un danger général, où ce qui est com-

mun à tous ceux qui la composent est en péril, leurs maisons, leurs habitudes, leur sensibilité, leur vie, toutes les petites divergences personnelles tombent, ou tendent à tomber; si les intérêts supérieurs prévalent, si les individus consentent à se fondre dans la Ville sous la menace du danger vital, l'âme de la Ville, toujours latente, a jailli, est née ; mais son existence est aussi fragile que la pauvre volonté d'un homme isolé. Romains nous donne une psychologie de cet être et de l'armée qui est en face, aussi vivante que la psychologie des héros classiques; il y a là un même effort ; pas plus en un cas que dans l'autre nous ne sommes en présence d'abstractions.

Je voudrais insister sur cette création qui procède d'un art très ancien,le seul art,et qui a pour unique règle l'expression sincère de la vérité vivante et profonde, mais dont l'objet est ici si nouveau. Nous n'avons pas sous les yeux la foule ou une foule : nous sommes en face de deux êtres réels : l'Armée, la Ville; de cette Armée nous ne voyons que quelques soldats qui se disputent, puis se réconcilient; il nous suffit de les entendre pour voir toute l'Armée derrière eux, l'Armée vivante. La voici en rangs, haletante et fière; elle entre dans la ville conquise, et son âme conquérante jaillit avec le cri des cent clairons qui précèdent sa marche triomphale; la paix survient : cette âme puissante s'affaiblit; elle se ressaisit encore lors des manœuvres journalières, simulacre de la guerre dont elle était née; mais la lassitude et l'ennui des soldats, leurs fatigues, leurs plaintes et leurs jalousies l'épuisent; elle s'éparpille, elle s'éteint ; la vie du camp, la seule vie qui était faite pour la tenir en haleine et pour la réjouir répugne maintenant aux soldats. Mais le guet-apens de la Ville saura la réveiller et lui rendre sa vigueur. Elle est là cette Armée, avec ses misères et ses grandeurs; les soldats traînent leurs ampoules, leur lassitude et leurs griefs; les officiers ont hâte de revoir leur pays,et se laissent en attendant attirer par la Ville, où ils plongent jusqu'aux genoux. Mais tous, officiers et soldats, tressaillent encore au souvenir des gloires passées, et cela suffit pour que le général ait confiance en elle. Romains nous avait déjà donné quelques images de l'armée en temps de paix : le réveil à la chambrée, le passage d'un régiment dans une Ville; mais quelle âme lourde et confuse en regard de celle, claire et vibrante, de l'armée qui se bat !

Le plus tragique des groupes, parce que le plus menacé ; groupe dont tous maugréent d'être membres; le plus fort des groupes pourtant, et dont l'âme est de fer comme les armes, parce qu'il est à la fois le plus organisé et le plus menacé.

Du commencement à la fin de la tragédie, on ne voit personne autre en scène que ces deux êtres ennemis ; il ne s'agit de rien autre chose que de leur conflit et de leurs luttes intérieures. C'est d'une maîtrise singulière que d'avoir su décrire avec cette unité et cette logique des mouvements de volonté autrement confus et tumultueux que lorsqu'il s'agit de simples individus. Sans doute le général, le maire, la femme du maire sont des êtres isolés, et j'essaierai de montrer comme est riche et dramatique leur vie ; mais ils n'existent que relativement au groupe dont ils font partie et leur existence est en quelque sorte synthétique : le drame consiste dans la lutte entre deux groupes : mais chaque groupe a lui-même une existence dramatique : des individus résistent ou hésitent, de petits groupes répugnent à abdiquer leur existence personnelle ; comme il se trouve chez un héros classique des désirs et des craintes pour retarder l'affermissement de la volonté et sa direction vers le but qu'il faut atteindre. Par moments, ce général et cette femme du maire, que Romains a voulu laisser anonymes, sont sur le point de vivre pour eux, et de prendre une importance personnelle dans le drame ; mais, à ces instants mêmes, leur existence ne se conçoit pas si on les sépare du groupe dont ils font partie. Ils sont eux-mêmes, sans cesser d'être membres du groupe : leur existence est synthétique en ce sens qu'elle représente à nos yeux la situation de tous les autres membres de la Ville et de l'Armée, qui sont, eux aussi, individus et membres d'une collectivité. Et ces deux êtres peuvent à juste titre symboliser cette condition générale, parce qu'ils sont tous les deux des êtres supérieurs et exceptionnels. Pourtant ils sont tout près de nous ; et, inversement, tous les autres personnages, si effacés qu'ils soient, sont aussi des héros, à leur manière ; nous sommes en face d'hommes comme on en rencontre tous les jours, de citadins ivrognes, de soldats geignant sur leurs ampoules et maugréant contre leurs chefs ; et pourtant aucun ne nous donne, comme dans les pièces des Boulevards, l'impression de personnages de cinématographe. Ils ont un caractère tragique, même lorsqu'ils plaisantent, parce qu'ils

participent tous à quelque chose qui les dépasse, et que le poète nous le fait constamment sentir. Ce sont de pauvres ouvriers débraillés, de petites gens, qui chantent le chant du bouc, dans l'auberge du premier acte; on sait quelle impression tragique on ressent à les entendre.

C'est que le réalisme de Romains, pour employer ce mot traditionnel et ambigu, c'est que ce réalisme est toute poésie. La poésie n'est point dans ce théâtre un ornement qui vient enjoliver de temps en temps une réplique ou une tirade, poésie froide et convenue, jolie parfois comme une miniature, toujours superficielle, et jamais neuve. La poésie de Romains crée; elle n'est pas ici et là, elle est partout, et c'est d'elle que tout est né. Romains lui a rendu sa vraie place, au théâtre, où il faut qu'elle soit tout ou rien; elle ne saurait rester un des artifices du « métier» dont on nous parle tant sur les Boulevards. Romains nous a enfin donné les personnages d'une tragédie moderne. Cette ville d'aujourd'hui, que nous avons tant besoin d'aimer, il nous l'a montrée vivante, au delà des aspects déplaisants ou repoussants sous lesquels elle s'offre trop souvent à nous. Il a trouvé la poésie neuve qu'il fallait pour ce sujet nouveau. Neuve dans son inspiration, et neuve dans sa forme; il s'est servi du vers libre, de ce vers libre qui n'a point honte de l'être, et non de cet alexandrin traditionnel mâtiné de licences plus ou moins poétiques, et qui n'ont pour but que de le rendre plus facile. Romains a su se créer un instrument excellent : la souplesse de ses rythmes, ses assonnances, et ses rimes lointaines, qui sont comme des rappels de mélodie, font que tout se tient et s'enchaîne davantage, et qu'aucun mouvement ne s'interrompt; nous avons une impression à la fois plus complexe et plus continue.

Il semble donc qu'un pas décisif ait été franchi vers la tragédie moderne, que nous n'avions pas encore, et que Romains nous a révélée telle que nous la pressentions et que nous la souhaitions. Je n'insisterai pas davantage sur cet art probe et sûr, qui se suffit à lui-même, sans avoir rien à attendre d'une mise en scène pompeuse, et sans réclamer le concours de l'orchestre Colonne. Pour la première fois depuis de longues années, nous avons vu des personnages dont les mouvements de l'âme et du caractère s'imposent à nos réflexions, et sont même parfois susceptibles de plusieurs interprétations,

parce qu'il y a en eux cette complexité ondoyante et tumultueuse où se reconnaît la vie. Je n'en veux pour preuve qu'un geste du général. Pourquoi abdique-t-il sa volonté personnelle pour s'en remettre au sort ou au «génie de l'armée» ? Certes, cette abdication se prévoyait dès cette scène admirable où, après avoir reçu le maire de la ville, il sent sa force morale l'abandonner : le maire, habilement, est arrivé à l'éloigner de son armée, à la lui faire oublier, en lui parlant de la chasse, où il prenait plaisir, jadis, dans son pays; le général se laisse prendre au piège, s'oublie, oublie ses soldats, et cesse d'être ce héros à qui l'âme de l'armée prêtait toute sa force. Séparé de cet être à qui il appartenait corps et âme, et dont il n'était que la conscience momentanée, il est désemparé, il n'a plus la force de se ressaisir ; il n'est plus qu'un faible individu-sans pouvoir. Et c'est pourquoi il s'en remet à l'Armée elle, même, assez forte, croit-il, pour se passer de lui. Mais peut-être faut-il voir aussi dans cette abdication le geste d'un joueur qui prend plaisir à jouer un jeu dangereux, dont l'enjeu, s'il gagne, sera décisif? Je m'en tiendrais pour ma part strictement à la première interprétation ; mais j'ai entendu soutenir la seconde, avec des arguments qui n'étaient pas dénués de vraisemblance ; ce qui est bien la preuve que nous sommes en présence d'êtres vivants, et non point en face de masques derrière qui on découvre immédiatement l'auteur. Romains est arrivé à faire de ses héros des personnages symboliques, sans que leurs figures d'individus y perdent rien. Ce symbolisme ne repose jamais sur une fiction naïve, dont l'intention est transparente, ainsi qu'il arrive trop souvent chez Mæterlinck, ou sur un parallélisme conventionnel ; il naît du rapprochement naturel de deux réalités : l'individu et le groupe, aussi vivantes l'une que l'autre; l'Armée triomphe: Je vis, s'écrie le général, dont le bruit de la victoire retarde l'agonie, en exaltant ses dernières forces. Symbolisme qui n'est point cherché de parti-pris, mais senti, et dont l'expression ne demande aucun sacrifice à la vraisemblance dramatique. Il consiste non plus en un parallèle dont l'un des termes est une fiction, mais en une généralisation qui a pour point de départ et pour terme une réalité. Ne reconnaît-on pas là le procédé essentiel de l'esprit poétique ?

Si l'on peut interpréter différemment les raisons superfi-

cielles, les raisons extérieures, que le général se donne à lui-même de sa conduite, nul ne saurait se tromper sur l'instinct profond qui le pousse, sur la puissance à la fois intérieure et extérieure qui le force à agir comme il le fait ; c'est cette étude, poussée d'un bout à l'autre du drame, qui en fait tout l'intérêt psychologique ; par là il est profondément humain et bien moderne. Et ce n'est pas la moindre des raisons qui m'ont fait dire qu'un pas décisif avait été fait vers une tragédie nouvelle. Maeterlinck, le premier, a essayé de décrire sur la scène les vérités psychologiques dont notre temps est particulièrement préoccupé ; une fois de plus nous nous posons le problème de la fatalité et de la liberté, le seul qui soit capable, semble-t-il, de soutenir l'intérêt d'une tragédie. Le culte de notre intelligence avait fini par nous faire oublier les instincts profonds qui sont les vrais maîtres de notre personne. Et, pour ne plus savoir de qui nous étions esclaves, nous nous imaginions être libres. Or Maeterlinck nous a peint dans son théâtre des hommes animés de sentiments qu'ils n'ont pas senti naître, qu'ils ignorent au moment même où ils les poussent à se perdre, et dont ils ne saisissent la puissance écrasante qu'une fois qu'ils en sont victimes. Il nous les montre animés de pressentiments qu'ils ne sentent pas assez vivement pour y obéir ; ils ont presque perdu leur volonté consciente et sont poussés par des forces sourdes. Nous assistons moins à des crises de volonté qu'au spectacle de puissances obscures, singulièrement plus fortes que notre vouloir, confusément senties par ceux qui en sont possédés : la domination de notre conscience par quelque chose qui la dépasse. C'est là ce que nous peint Romains à son tour, mais d'un autre point de vue. Il nous montre que cette personne, dont nous ne sommes même pas maîtres, est un être bien négligeable au prix des êtres supérieurs qui nous entourent : la femme du maire aimerait le général, si elle était libre d'agir selon elle-même. Elle ne le peut : une force qui la dépasse la pousse à commettre les actes les plus contraires à sa passion : l'âme de la Ville, l'âme du groupe dont elle est, lui interdit d'obéir à son amour : expression moderne d'une fatalité supérieure à celle de nos passions personnelles.

Nous vivons groupés plus étroitement que jamais, aujourd'hui où la civilisation devient de plus en plus urbaine ; et lors-

que nous vivons groupés nous nous appartenons à peine, ou plus du tout. Sans doute, au cours de notre vie habituelle jouissons-nous d'une certaine indépendance; tout au moins en avons-nous l'illusion, bonne ou mauvaise ; survienne un événement de quelque importance et qui intéresse la communauté dont nous sommes, nous « cessons d'être nous-mêmes », notre âme est absorbée dans « l'unanime ». Voilà ce que nous montre Romains : psychologie dramatique de la vie profonde, étude de la lutte entre les forces inconscientes qui nous animent et notre volonté, si péniblement acquise et si chancelante encore, voilà l'objet de Maeterlinck et le sien.

J'ai essayé de montrer par où ils se rapprochent, pour mieux éclairer l'originalité de chacun. S'ils sont susceptibles d'être comparés, c'est qu'ils sont tous les deux de leur temps, inquiets de ces inquiétudes qui animent toute la génération dont la philosophie bergsonienne a exprimé le plus hautement l'unité profonde. Mystiques l'un et l'autre, ils le sont bien différemment, et je ne vois pas, pour ma part, que Maeterlinck ait pu exercer la moindre influence sur Romains. Toutefois, un pareil rapprochement, et d'autres exemples nombreux, ne seraient-ils pas le signe que l'unanimisme est quelque chose de plus qu'une mystique nouvelle ? On pouvait se demander, après *la Vie Unanime* et *Un être en marche*, s'il n'y avait là qu'un thème lyrique ; on en avait d'autant plus le droit que Romains ne parlait qu'en poète lyrique ; son mysticisme pouvait sembler sincère, mais peu pénétrant. Une œuvre comme *l'Armée dans la ville* nous oblige à abandonner ce point de vue. Créer une Armée et une Ville aussi vivantes que les siennes, c'est donner une preuve suffisante que « l'Unanime » est plus qu'une impression ou un sentiment personnel. A l'unanimisme répond une réalité dont les personnages de Romains sont la meilleure définition.

Mais s'il y a là, nous dira-t-on, une vérité profonde, qu'il importait de connaître et dont il convient de se pénétrer, cette vérité n'est point la seule qui soit digne de nous attacher, et le sacrifice de l'individu à l'unanime peut être considéré comme une nécessité, douloureuse et rare. Sans doute ; cependant, si, emporté par ce mysticisme nouveau, Romains n'avait pas cru cette abdication désirable, s'il ne s'était plu à la réaliser volontairement et totalement dans *la Vie unanime*, et à ériger

cette abdication en principe, il n'aurait pas pénétré comme il l'a fait au cœur de la vie d'aujourd'hui, et ne nous aurait pas donné cette poésie de la ville moderne, ni cette tragédie que nous attendions. Son œuvre était à ce prix.

JEAN DALUZE.

IL GIORGIONE

(*Suite* [1])

—

Sur ces entrefaites, un incendie détruisit le vaste comptoir où les commerçants allemands trouvaient des chambres pour se loger, des locaux pour enfermer leurs marchandises et des magasins pour les vendre.

Le Sénat décida de reconstruire cet édifice, le plus vite possible, afin de ne pas interrompre, longtemps, avec l'Allemagne, un trafic qui était une source de bénéfices abondants.

On ouvrit un concours auquel prirent part Spavento et Girolamo Tedesco dont le projet fut accepté par le Conseil des Pregadi.

Alvise Emo, directeur des Salines, envoya Girolamo à Cattaro, où s'achevaient des travaux de fortification. Spavento et Scarpignano édifièrent, d'après ses plans, le nouveau Fondaco.

Comme le contrat spécifiait que les architectes ne devaient accomplir aucune espèce de décoration et s'en tenir à la maçonnerie, on s'adressa, pour les peintures et les sculptures, à des artistes vénitiens.

Barbarelli accepta d'orner la façade longeant le grand canal. Il demanda à Titian de peindre celle du Traghetto del Buso et Palma fut chargé des salles intérieures et des plafonds. Giorgio choisit, en outre, pour les embellissements accessoires, Morto da Feltre, célèbre, dans l'Italie entière, pour l'habileté avec laquelle il peignait les grotesques et enlaçait les feuillages et les fleurs.

Cet immense labeur absorba l'activité de Giorgione. Il se montrait extraordinairement préoccupé par son œuvre, et son humeur s'en ressentit. Certains affirmaient qu'il comptait sur ses fresques, pour établir sa suprématie menacée par Titian de Cadore.

Ces racontars me laissaient incrédule. Cependant, en des-

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 329, 330.

cendant de l'échafaudage, Giorgio s'éloignait seul et évitait toute société, ce qui était contraire à ses mœurs.

Il ne réunissait plus ses amis, place San Silvestro, et ne maniait plus ses pinceaux en chantant ou en échangeant des plaisanteries avec ses aides.

Ses fresques s'annonçaient comme resplendissantes. Il avait groupé, aux angles du Fondaco, des géomètres mesurant le globe terrestre et, dans les loges que séparaient des trophées et des pilastres, des figures allégoriques et du plus saisissant relief.

Les compositions de Titian ne pâlissaient point devant celles de Giorgio. Elles en avaient l'éclat, mais leur audace et leur valeur décorative étaient moindres.

Seul, Giorgio pouvait peindre des cavaliers, des femmes, des enfants et des animaux dans un apparent désordre et former un ensemble plein de force et d'harmonie.

Les félicitations qu'il reçut ne le touchèrent pas.

Sa mélancolie augmentait et on se demanda, alors, si Barbarelli n'était pas désespéré par la fuite de la Maurina.

Cette supposition s'accrédita rapidement et Giorgio poussa dans le canal un apprenti qui l'interrogeait au sujet de la Sicilienne.

Après ce bain forcé, l'insolent garçon remonta sur l'échafaudage et dit à Barbarelli :

— Drôle de réponse, mon maître ! Certainement, vous voilà amoureux.

Georgio se prit à rire et se déclara encore loin de l'âge où un homme dépérit pour une ombre.

— Vous avez raison, mon maître. Tant qu'il y aura de la graine longue, les petits oiseaux ne mourront pas de faim...!

A dater de ce jour, Giorgio retrouva sa gaîté.



Au mois de mai 1508, le nouvel édifice était achevé. Avec ses deux tourelles avançant sur le grand canal et ses fresques, il était plus imposant et plus riche que l'ancien.

Après la messe d'inauguration, des peintres et des seigneurs partisans de Titian s'approchèrent de Giorgio et lui dirent :

— Tu as magnifiquement décoré le Fondaco. Les fresques

que tu as exécutées sur la façade du Traghetto surpassent, et de beaucoup, celles du Grand Canal...

— Titian est l'auteur des fresques que vous admirez tant...

— Excuse-nous, Giorgio, nous ne le savions pas...

Ils le savaient parfaitement, mais ils espéraient exciter la jalousie de Giorgio, qui leur répondit :

— Je suis fier d'avoir amené Titian à une telle perfection.

La noblesse de ces paroles les dérouta. Ils ne se tinrent pas, cependant, pour battus.

Ils annoncèrent au Cadorin que tout le monde préférait ses fresques à celles de Barbarelli et que ce dernier en manifestait le plus âpre mécontentement.

— Il t'envie...

— Barbarelli est un bon peintre, répliqua Titian. Il nous a tracé la route et nous a enseigné des choses utiles. Mais il traite avec trop de mépris l'art de composer un tableau... et, peu à peu, on s'aperçoit qu'une œuvre doit satisfaire la raison autant que les regards; que l'imagination et le génie ne conduisent à rien, sans une rude discipline, et que les Bellini restent nos vrais maîtres...

Titian et bien d'autres subissaient, à cette époque, l'ascendant du Florentin fra Bartholomeo et de l'Allemand Albert Dürer.

Les peintres vénitiens les avaient accueillis avec enthousiasme et étudiés avec profit.

Leurs méthodes et leurs exemples exercèrent, sur plusieurs, une influence qui balança celle de Barbarelli.

Giorgio ne rencontra que fort rarement et sans plaisir ces étrangers.

Titian les écouta. Grâce à son esprit avide, il s'assimila rapidement leur style, comme le prouve la série de tableaux religieux qu'il exécuta, dirigé par ses tendances nouvelles.

Ses madones lui valurent une grande célébrité. Les Barbarigo, les d'Anna, les Calerghi l'encouragèrent en lui commandant des portraits.

Ces succès l'enivraient comme une vengeance. Il en faisait parade devant Barbarelli. La haine aurait fini par séparer ces deux hommes, si Titian n'était parti de Venise, appelé à Padoue, par la famille Cornaro.

*

Je trouve Giorgio découragé. Je ne le voyais presque plus et il ne travaillait que pour gagner de l'argent.

La maison de la place San Silvestro était de nouveau fermée.

L'amitié la plus étroite l'unissait à Morto da Feltre.

Morto da Feltre était un homme dont l'intelligence bizarre et la vie aventureuse éblouissaient Giorgione.

Il avait habité Rome, dans sa jeunesse, pendant que le Pinturicchio décorait les salles du Vatican. Il étudia, par la suite, les monuments antiques et les ornements de leurs parois et de leurs voûtes. La bizarrerie de ces compositions plaisait à son humeur originale et il employa son talent et ses soins à les imiter.

Il visita les galeries souterraines de Rome et copia les pavements qui sont au-dessus et au-dessous du sol, à Tivoli, dans la villa Adriana. Puis, ayant appris qu'il existait à Pozzuoli des constructions couvertes de magnifiques grotesques peintes et moulées en stuc, il y passa plusieurs mois. Il dessina tous les tombeaux antiques de Campana ainsi que les temples et les grottes qu'il rencontra à Trullo, près du rivage de la mer. Il alla à Baia et à Mercato di Sabato, localités remplies de curieuses ruines.

Il retourna à Rome pour essayer de peindre des figures et partit ensuite pour Florence où l'attirait la renommée de Michel-Ange Buonarroti et de Léonard de Vinci. Il sentit qu'il n'arriverait jamais à égaler ces maîtres et se perfectionna dans l'étude des grotesques.

Après plusieurs ouvrages exécutés chez des seigneurs florentins, il travailla au Fondaco et se lia avec Barbarelli.

Leur amitié devint bientôt si étroite que Giorgio me négligea complètement.

Je lui reprochai son ingratitude. Il m'avoua qu'une inexplicable mélancolie faisait de lui un autre homme, mais qu'il espérait se guérir de son mal.

(1) Le passage suivant se retrouve presque entièrement dans la vie de Morto da Feltro écrite par Vasari.

★

Soudain, il reprit son existence d'aventures et de plaisirs.

On ne songeait plus à lui parler de la Maurina, depuis qu'il entretenait, à sa table, les courtisanes fameuses et entourait d'hommages des femmes respectées.

Il recommença à jouer du luth et à chanter.

Au milieu de gens attentifs, il improvisait, sans vergogne, sur l'art, sur les passions et la beauté, des discours blâmables et destinés à inquiéter les cœurs qu'il troublait.

— Nous étions fous de te croire amoureux, Giorgio ! s'écria Ridolfi, un soir.

— Amoureux, certes, je le suis ! De qui ? Je n'en sais rien. Pour l'instant, ces perdrix à la broche ont toute ma tendresse. Regardez, la sauce les recouvre d'un vernis d'or brûlé ! Pose le plat sur la nappe, garçon ! Admirez comme les dos vermeils, les pattes rosées font bon effet, entre ces pyramides d'oranges rouges, de raisins ambrés et de poires soufrées, sur qui passent les reflets des verres remplis de vins !.. Emporte les perdrix, garçon ! Découpe-les !... Maintenant, Alexandra, je suis amoureux de ta chevelure. Déroule-la ! Je veux boire et essuyer mes lèvres à tes boucles plus souples que la soie ou le lin !... Les perdrix reviennent ! Quelles cuisses juteuses ! Quels filets blancs !.. A elles mon amour ! Certes, je suis amoureux... annoncez-le à celles que vous rencontrerez.....

— Faut-il l'annoncer aussi à celle que tu vas retrouver mystérieusement ?...

— Qui t'a renseigné, Antonio ?...

— Hier, après notre départ, tu es sorti, enveloppé par un grand manteau, et, pour nous persuader que tu achevais la nuit auprès d'une femme, tu as laissé, dans la salle à manger, des flambeaux allumés.....

— Hélas ! s'écria Giorgio, vous voulez donc me voir pendu ou exilé.....

— Sois prudent, on t'a aperçu aux environs de San Nicolo...

— Vous m'espionnez, par saint Marc !...

— Giorgio, nous t'aimons et nous serions désolés, si on te ramassait, à l'aurore, devant une porte close, trois coups de poignard au cœur...

— Nous serions encore plus navrés de te découvrir, entre les charpentes d'un pont, gonflé comme une outre par l'eau de la lagune...

— Qu'importe...

— Les aventures de Morto le voyageur troublent ta cervelle.

— Ce sont de belles aventures, camarades!

— Mais dangereuses...

— Indiquez-moi donc, puisque vous tenez tant à ma vie, qui je peux aimer... sans la risquer?

On dressait des listes et on procédait à l'élection de la maîtresse du Giorgione.

Tous les moyens lui étaient bons pour parvenir à ses fins. Il revêtait de magnifiques costumes et affectait, dans ses manières, une morgue, une autorité qui lui aliénaient les hommes :

— Giorgiaccio ! murmuraient-ils.

— Giorgione ! répondaient secrètement les femmes.

Sa maison était le centre des intrigues galantes.

La très excellente Catherine Cornaro l'appela à Azolo. Il peignit son portrait, dirigea des concerts, des mascarades, et alors qu'on le croyait encore dans les jardins de la Reine de Chypre, il se cachait à Venise.

— Giorgio, lui dis-je, tu ne me traites plus en ami. Ton existence me semble étrangement troublée...

— Elle l'est, Seigneur, par tous les démons du plaisir !..

— Je les considérais comme de bons démons, quand ils te faisaient travailler. Tu ne touches plus tes pinceaux...

— Qu'en savez-vous, Seigneur ?

Il venait de terminer un Apollon poursuivant Daphné.

— Je te pardonne tes désordres, m'écriai-je, enthousiasmé par la grâce de cette œuvre... Mais le mystère de tes allées et venues me tourmente...

— Oh ! Seigneur, en quel pays les amants se rencontrent-ils librement ?

Je lui recommandai la prudence. Comme j'avais raison !

Malgré le mépris qu'il lui avait témoigné, Béatrice C... était restée amoureuse de Giorgio.

La jalousie porta sa passion au désespoir, puis aux actes insensés.

Elle profita du carnaval pour s'introduire, déguisée en

femme du peuple, place San Silvestro. Elle y trouva sa cousine Bianca. Les deux malheureuses se firent une scène terrible qui fut interrompue par la brusque apparition de Lucia Galdi.

Béatrice et Bianca n'eurent que le temps de se masquer afin de ne pas être reconnues, mais en voyant Giorgione prodiguer ses baisers à la fille du gondolier, elles jurèrent de se venger et se démenèrent si bien que, sans le crédit de ma famille et sans l'admiration que le doge Léonard Lorédan témoignait à Giorgio, il eût été envoyé en exil.

Cette aventure ne l'intimida point. Il la raconta.

Ses succès, sa luxure frénétique l'entourèrent d'une auréole infernale qui brûla les fraîches couronnes que le génie avait posées sur son front.

Au mois de janvier 1511, il disparut.

Je crus qu'il avait accompagné Morto à l'étranger. Je m'attendais à recevoir soit une lettre de lui, soit un avis du Conseil m'ordonnant de ne plus parler de Giorgio Barbarelli, mort accidentellement... et je frissonnais !



Mon attention fut ramenée vers les malheurs qui accablaient mon pays.

Dès 1504, Louis XII, mécontent de la conduite des Vénitiens pendant les guerres de Milan et de Naples, résolut, avec l'assentiment de Maximilien et du Pape, de déposséder Venise.

La République se soumet au Pape, pour désunir la ligue (1506).

Gênes se soumet à l'Empereur. Louis XII bat les Gênois au Belvédère et fait pendre, à la forteresse de la Lanterne, le Doge et 75 citoyens importants.

Les Vénitiens le félicitent. L'Italie redoute la souveraineté menaçante des Français.

Maximilien veut les exterminer et rendre Milan à Mario Sforza, fils de Ludovic.

Les Vénitiens s'opposent au passage de ses armées sur leur territoire, s'emparent de Goritz, de Fiume, de Trieste et, après

la défaite de Cadore, Maximilien signe une trêve de trois ans (30 oct. 1508).

Le pape ressuscite la coalition de 1504, qui n'avait pas amoindri notre puissance militaire et commerciale.

Louis XII et Maximilien s'entendent à Cambrai. Le Cardinal d'Amboise et Marguerite d'Autriche les représentent.

Louis XII doit attaquer en avril (1509).

Ferdinand plus tard.

Le Pape annule la trêve de trois ans signée par Maximilien et la République, invite les princes chrétiens à se liguer contre elle, l'excommunie et autorise le pillage de nos biens.

Nicolas Orsini, comte de Pitigliano, Barthélemi d'Alviano et les provéditeurs George Cornaro et Andrea Gritti sont à la tête de nos troupes.

Elles attaquent les alliés, le 14 mai, à Aguadella : Alviano blessé est fait prisonnier, Pitigliano refoulé jusqu'à Mestre.

En quinze jours, Louis XII recouvre ses possessions du Milanais et le pays situé entre l'Adda et le lac de Garde.

L'armée du Pape est à Ravenne.

Le marquis de Mantoue reprend Asola et Lonato. Une flotte espagnole bombarde les forts napolitains. Les Allemands de Trieste chassent les Vénitiens et envahissent Cadore.

Hélas! La gloire ne brille plus au front de nos troupes. Elle n'élève plus, aux mâts de nos galères, l'étendard de saint Marc et l'indécision déroute nos capitaines très illustres et nos amiraux.

Le courage d'un Vénitien ne reste pas longtemps abattu. Malgré les catastrophes il faut reprendre la campagne.

Prosper Colona remplace Pitigliano.

Les trésors et les coffres de la République sont vides.

Les Vénitiens offrent leurs biens au Sénat. On arme cinquante galères.

Une poudrière éclate. Le peuple est consterné.

Après quelques escarmouches, on entre dans la voie des compositions. Maximilien les rejette; Ferdinand temporise. Le Pape lève l'interdit. Louis XII ramène ses troupes dans le Milanais et retourne en France.

La situation s'éclaircit. La haine du Tedesco se réveille.

Trevise chasse les nobles de l'Empereur ; les paysans rendent à la République Padoue, que les alliés assiègent.

L'Empereur vaincu regagne ses Etats.

Les Vénitiens se tournent contre Vicence, menacent les Français, pénètrent dans le duché de Ferrare, remontent le Pô.

Alfonse Ier arrête cette marche triomphante et bat, à Lagoscuro, Tervisani, qui s'enfuit.

Le Pape, navré par les malheurs de la ligue, se réconcilie avec Venise.

Maximilien, furieux, offre notre cité magnifique, en échange de cinquante mille ducats d'or.

Ferdinand voit, d'un œil inquiet, la prépondérance des Français s'établir en Italie.

Jules II méprise l'Empereur et se méfie de Louis XII, qui n'a plus, comme alliés, que les Impériaux.

Jean-Jacques Trivulce, ce damné Lombard, reprend les villes conquises, dans le pays de Ferrare, par nos armées et celles de Jules II. Le Pape lui-même, ce fougueux de la Rovère, est enfermé, par l'épouvante, à Ravenne. Les paysans renversent sa statue, œuvre de Michael Angelo.

Louis XII, pour faire stigmatiser par les nations chrétiennes la défection du Pape, rassemble le concile de Pise.

C'est alors qu'à Venise, dans les quartiers voisins de l'Arsenal, des matelots et des portefaix moururent de la peste.

Le Sénat fit surveiller les maisons et brûler les cadavres.

Je m'apprêtais à quitter Venise, lorsqu'un soir, peu après le coucher du soleil, Lorenzo, l'apprenti préféré de Barbarelli, se précipita chez moi :

— Seigneur, Messer Ziorzio est arrivé... venez vite... l'affreux malheur !

— Est-il malade ?... La peste...

— Non... pas lui, Seigneur... mais venez vite...

Je suivis Lorenzo, place San Silvestro.



L'atelier était sombre. J'allais le traverser, quand une ten-

ture s'écarta et, encadré par l'embrasure d'une porte donnant sur une chambre que des flambeaux éclairaient, Giorgio apparut et s'écria d'une voix terrible :

— Qui donc oserait encore me la prendre ?

Ses doigts serraient le manche d'un poignard.

— C'est moi, Giorgio... ton ami...

— Giorgio n'a pas d'ami...

— Regarde-moi...

L'apprenti alluma une lampe et la plaça à hauteur de mon front.

— Me reconnais-tu ?

— Seigneur, je vous reconnais !

Le poignard tomba de ses mains.

— Que me voulez-vous ?

— T'aider, te consoler...

— Je suis inconsolable, répliqua-t-il doucement.

— Mais enfin que se passe-t-il, explique-moi ton absence, ton...

Il souleva la tenture :

— Entrez.

Et je vis, sur une couche, une femme étendue, morte et déjà défigurée.

— Qui est-ce ? demandai-je.

— La Maurina... Ma Maurina qui est morte... morte, morte ! Comprenez-vous cela, Seigneur !

La face était boursouflée, presque affreuse :

— Morte... et depuis quand...

— Depuis une heure... c'est la peste....

Sans me permettre d'ajouter une phrase, il murmura :

— Si vous avez peur, partez... Mais qu'on ne me l'enlève pas !

Il s'agenouilla auprès du lit, les coudes sur les draps, la tête enfermée par les mains, les yeux fixés sur le cadavre.

On eût dit que sa vie dépendait de ce regard acharné.

Je me reculai et voulus renvoyer l'apprenti. Il me déclara que jamais il n'abandonnerait son maître et s'adossa au mur.

Quelle scène tragique ! On n'entendait, dans cette pièce magnifiquement décorée, que nos respirations. J'examinai Giorgio. Ses paupières ne battaient pas. La clarté des flambeaux colorait ses joues qu'une barbe inculte rendait plus creuses.

Ses cheveux mêlés couvraient son front. Ses vêtements étaient poussiéreux.

Soudain, avec une sorte de rugissement, il dévora de baisers le corps de la Maurina, l'étreignit furieusement, et il nous fut impossible de l'en séparer. Ses bras se nouaient autour du cadavre dont il mordait les lèvres violettes.

Malgré nos prières, il demeura ainsi, longtemps...

Mais on frappa à la porte. Des pas retentirent.

— Maître, voici les officiers de la ville, dit Lorenzo.

Et Giorgio se redressa menaçant, ramassa son poignard et s'avança devant ceux qui entraient.

Je le saisis par le poignet. Sans respect pour mes infirmités, il me poussa brutalement contre un coffre.

— Attention, dis-je aux magistrats... Le désespoir a égaré la raison de cet homme...

— La Maurina est morte, murmura-t-il... et moi je vis... moi, Giorgio Barbarelli!

Je crus qu'il s'élançait pour frapper. Il s'effondra, à plat ventre, les bras en croix.

Ceux qui étaient là enlevèrent le corps de la Maurina. Les bracelets d'or massifs qui serraient ses chevilles tintèrent.

★

Nous avions placé des coussins sous la tête de Giorgio et, quand il rouvrit les yeux, il nous demanda ce que nous faisions, auprès de lui, à cette heure et pourquoi il se trouvait allongé sur le parquet...

Il ne comprit pas nos réponses. Peu à peu, le sens de ce qui s'était passé lui revint. Il essaya de se mettre debout et pleura comme un enfant :

— Ils m'ont pris son corps, gémissait-il... Où est-il? Seigneur et toi, mon bon Lorenzo... dites-moi où il est, le corps de la Maurina.

A ce moment, des éclats de rire et de joyeux appels montèrent de la place :

— Ohé! ohé! Giorgio, te voilà de retour... Y at-il un verre de vin, pour les camarades, des pâtés et des femmes ?... Tu dois avoir de belles choses à raconter, Giorgione...

Ç'était Sebastiano, Lorenzo Lotto, Palma, Paris Bordone et Ridolfi.

— Ohé... Ohé... si tu es avec ta maîtresse, nous te régalerons d'une sérénade...

— Introduis-les, Lorenzo, dit Giorgione... — Mais avant, installez-moi dans ce fauteuil et jurez-moi, sur votre âme et votre salut éternel, de ne pas révéler le nom de celle qui vient de mourir ici...C'est un secret que je vous confierai.

Lorenzo ouvrit la fenêtre :

— Venez, messer Giorgio vous attend.

Tous furent frappés de stupeur en apercevant leur maître.

— C'est bien moi... ! Vous ne comptiez pas me rencontrer avec un tel masque ! Par saint Marc, je dois être affreux ! Je suis malade... Egayez donc votre Giorgio qui meurt... d'un mal épouvantable...

Afin de cacher son émotion, Ridolfi répondit par une plaisanterie :

— D'épouvantable, je ne connais que la peste et elle ne s'attaque pas aux peintres...

— Ta voix tremble, Ridolfi, cœur d'or, cervelle folle ! — Bois ce vin des Canaries que te verse Lorenzo et interroge ce Seigneur... Il t'apprendra qu'elle était digne de la couche des dieux, celle que de lugubres bonshommes ont enlevée d'ici, pour la livrer aux flammes...

— Une femme...

— Et une radieuse créature !.. Je l'aimais ! Un vilain tour que m'a joué la peste !... Morte, dans ma demeure ! Entrez là... et vous verrez la forme de son corps imprimée sur les draps...

— Mais toi, Giorgio ?

— Eh bien, je vais mourir aussi, peut-être... et tant pis ! — La chère créature de Dieu avait peur de la peste. Je lui affirmais que ses frissons et ses douleurs provenaient d'une fièvre inoffensive. « Pour me le prouver, Giorgio, me dit-elle, baise-moi la bouche ! » — J'ai obéi, bons camarades, et elle avait bel et bien la peste ! Eh ! Eh ! je l'aimais. Mes baisers l'ont rassurée et elle est morte contente...

Bordone ne retint pas ses larmes quand je lui eus appris que Giorgio ne mentait pas.

— Allez sur les quais. Vous apercevrez les îles aux bûchers

funèbres. Et, quand une flamme d'un rouge sang jaillira vers le ciel dites : « Voilà le feu qui consume la dernière maîtresse de Giorgio ! » Quand son cœur éclatera, il répandra, dans la nuit, l'odeur du benjoin, celle de l'encens et celle de la myrrhe. Je vous promets que sa chair ardente produira de belles flammes. Le feu était son élément. Elle meurt dans les flammes, comme les aromates, celle qui embauma ma vie !

— As-tu prévenu des docteurs? interrogea Ridolfi. Veux-tu que je t'amène...

— Garde-t'en bien. Ils m'expédieraient dans un hôpital quelconque... et, d'ailleurs, ils m'y enverront demain. Ils savent que la peste est entrée ici... puisqu'ils ont enlevé la morte. Laissez-moi dans ma demeure ! Que je regarde, le plus longtemps possible, mes amis, mes souvenirs, mon atelier, mes toiles. Tu les achèveras, Palma, toi aussi, Bordone... laissez-en quelques-unes pour Titian... Je mourrai mieux ici que là-bas ! — Maintenant, j'ai sommeil. Revenez demain prendre de mes nouvelles ou assister à mon départ... J'ai très sommeil... car vous ne savez pas, ma maîtresse est tombée malade, près de Castelfranco, mon pays... on nous a chassés... et je l'ai portée, à demi-morte, en travers de ma selle, jusqu'ici... — A demain, vous tous...

*

Nous sortîmes. J'avais compris, à un geste de Giorgio, qu'il me priait de revenir.

— Je vous dois la vérité, Seigneur...

Nous entendîmes des pleurs, dans le corridor. Assis sur un bahut, je découvris Lorenzo.

— Retourne chez toi, mon garçon.

— Jamais je ne quitterai messer Giorgio...

Je le conduisis devant son maître.

— Je n'ai plus besoin de toi, mon petit. Ce seigneur reste à mes côtés. Songe au désespoir de ta mère si mon mal...

— Songez à mon désespoir, si vous mourriez sans que je fusse là... Vous avez été mon bon maître, messer Giorgio... Vous m'avez toujours donné de l'argent, des habits... et vous m'avez surtout donné votre confiance...

A mon tour, je pleurai. Cette bonté de Giorgio, cette sim-

plicité me rappelaient la semaine qu'il avait passée à Maser, avec ma sœur Cœcilia, son mari et ses enfants. Je l'évoquais, fabriquant des trapes et des flûtes, à l'ombre des arbres, au centre d'une prairie, ou dessinant, le soir, sous la lampe, des diables terriblement cornus...

— Reste, dit-il à Lorenzo. Au second... tu te reposeras.

Giorgio s'assoupit, la tête appuyée au dossier du fauteuil, les bras pendants :

— La Maurina n'est plus qu'un tas de cendres, murmura-t-il...

Et doucement il commença :

— Dès que je vis la Maurina, je sentis qu'elle serait le tourment de ma vie, ma passion adorable, mon unique maîtresse! C'était le lendemain du jour où j'avais montré à Titian et à mes autres camarades les tableaux qui inspirèrent si bien la verve de Ridolfi... Nous étions gais, pleins de santé et de joie !... Vous avez connu la Maurina vivante. Je ne vous parlerai donc pas de sa beauté. Dès le premier regard, je compris que je lui appartenais. Dès le premier regard, elle eut peur, m'avoua-t-elle plus tard, de devenir mon esclave.

Oui, Seigneur, dès que je la vis, mes nerfs se nouèrent autour de mon cœur et de mes entrailles et moi, habituellement si heureux auprès des femmes, je devins morne.

En sortant de chez elle, Ridolfi m'interrogea sur ma mauvaise humeur.

— Par Dieu, je m'ennuyais, répondis-je, et le sommeil me tracassait.

La Maurina, vous en souvient-il, n'avait pas prononcé une parole, durant le repas. Elle promenait sur l'assistance des regards d'animal indifférent. Elle ôtait les bagues de ses doigts, les jetait dans son verre qu'elle offrait à la clarté des candélabres et admirait les feux des pierreries qui coloraient le vin.

Elle attendait l'heure où tous partiraient.

L'unique mot qu'elle articula, moi seul l'entendis, car elle le chuchota à mon oreille :

— « Reviens ! »

Je la trouvai debout, derrière la porte...

A l'aube, nous nous aperçûmes, la Maurina et moi, que nous étions sur les tapis du corridor, au bas des escaliers.

Elle me conduisit dans sa chambre, s'endormit et le soleil dora son corps...

Ce ne fut ni l'orgueil d'une victoire, ni l'apaisement du triomphe et d'une domination établie qui inondèrent mon cœur. Un sentiment sourd, violent comme la haine, le tordit... J'étais jaloux de la Maurina.

Elle avait appartenu à des matelots, à des portefaix, à certains de mes camarades et de leurs apprentis, à des seigneurs, à des marchands...

Je lui ordonnai de me raconter son histoire.

★

Elle naquit en Sicile, mais son enfance s'écoula à Naples, où ses parents tenaient, près des ports, une auberge que fréquentaient le menu peuple et les étrangers.

Elle versait à boire à cette canaille. Parfois, elle chantait et récoltait de l'argent.

Un matelot lui fit présent d'une chaîne et d'une croix, qu'elle mit à son cou.

— Qui t'a donné cela? lui demanda un portefaix.

— Piétro.

— Tu l'aimes donc, puisque tu places ses cadeaux près de ton cœur ?

— Piétro est généreux et bon client, pourquoi ne l'aimerais-je pas ?

L'homme arracha les bijoux et les foula aux pieds.

Piétro intervint et roua de coups son adversaire.

Des scènes semblables se renouvelèrent souvent. La Maurina ne pouvait parcourir les salles de l'auberge sans exciter des querelles. On résolut de la marier. On la vendit à un capitaine albanais dont la galère appareillait.

Il séquestra la fille dans sa cabine. Elle n'en sortait que la nuit.

Pendant une de ses promenades, l'équipage la découvrit. La lueur de la lune révéla sa beauté.

Les traversées sont longues, monotones. La présence de la Maurina exaspéra les marins :

— Pourquoi as-tu une femme à toi seul ? dirent-ils au capitaine. Elle doit être à nous, comme la mer qui berce le navire, le pain qui nourrit, le vent qui gonfle les voiles. Livre-la-nous. Une nuit chacun, ou nous te tuons.

Le capitaine poignarda celui qui lui parlait ainsi. Ses camarades le vengèrent et la Maurina subit les étreintes de ces brutes.

A la première escale, elle s'échappa et demanda du secours à bord d'un bâtiment vénitien.

— Saint Marc t'envoie, lui répondit l'homme à qui elle s'adressa. J'entreprends, sur mon propre navire, une croisière. Viens avec moi. Tu me plais. Je suis riche et je te rendrai heureuse.

Elle réclama et obtint de somptueux vêtements et des colliers et des perles. Mais elle fut enfermée jalousement par le marchand comme par l'Albanais.

Elle eut pour gardien un Turc très noir et très gras qui possédait la voix d'une vierge à l'âge de la puberté et, en guise de compagnons, des chiens, des chats et des oiseaux. captifs comme elle. Et, comme eux, elle chanta.

Elle remarqua un quartier-maître très beau et l'aima secrètement, jusqu'au jour où elle acheta l'eunuque. Il exigea les colliers de la Maurina.

— Où sont tes perles? lui demanda le marchand.

— Le fil s'est brisé. Elles sont tombées à l'eau.

— Il fallait les retenir.

— Je n'y ai pas songé.

— Malheureuse, il y avait là une fortune!

— Je l'ignorais!

Cette inconscience le désarma.

— Je ferai river autour de tes poignets et de tes chevilles des anneaux d'or massif, lui dit-il.

Avant de rentrer à Venise, il lui fit présent d'un sac de ducats et lui rendit la liberté. Elle n'en profita point et suivit, peu après, un autre capitaine. Il était brutal et redouté. Pourtant, il restait des heures entières à examiner les étoiles, quand la Maurina chantait.

Elle mena, cinq années de suite, cette vagabonde existence. Un de ses amants la conduisit à Venise.

Elle retourna dans les auberges qui entourent l'arsenal.

Elle avait le goût des hommes vigoureux et jeunes. Celui du luxe lui vint plus tard et elle put facilement le satisfaire.

Chacun se montrait généreux avec elle.

Bientôt, elle abandonna les tavernes pour les ateliers. Tous ceux qui la rencontraient en tombaient amoureux.

L'habitude de vivre enfermée et bercée par les vagues lui avait formé une âme sans défense. Elle ne se refusait à personne et se trouva, un beau matin, par un heureux hasard, logée dans une opulente demeure.

La Maurina n'aimait que deux choses au monde, disait-elle : faire l'amour, et des promenades en gondole, la nuit.

★

— Vous connaissez, maintenant, Seigneur, la créature dont j'étais épris, s'écria Barbarelli. Son charme devait m'atteindre et me détruire. Elle m'avait planté au cœur un de ces traits que l'on ne peut arracher sans mourir.

J'avais senti, pendant qu'elle me racontait son histoire, agenouillée devant moi, qu'elle ne mentait pas. Mes cris de rage interrompirent fréquemment son récit. Quand elle l'eut achevé, elle me regarda simplement. Je la serrai contre ma poitrine. Je balbutiai :

— Nous partirons ensemble.

— Je suis prête !

Hélas ! un impérieux orgueil me paralysa et la voix fut plus puissante que celle de l'amour.

J'entendais mes camarades, mes ennemis se moquer de ma passion insensée, me tourner en ridicule :

— « Comment, Barbarelli est amoureux et jaloux de la Maurina... lui, le Giorgione... Amoureux d'une femme possédée par tous... une femme dont le corps est aussi public que le Campanile, les chevaux de Saint-Marc et le grand Canal... Quel châtiment ! »

Voilà les phrases qui harcelaient mes oreilles et me rendirent honteux.

Et cet amour m'était aussi nécessaire que la lumière, que l'air et que mes yeux.

Oui, j'étais jaloux de cette créature qui avait reçu les baisers de tous ceux qui me parleraient d'elle !

Je résolus que la Maurina vivrait avec moi et que nul ne le saurait.

★

—Je me rendis dans une taverne et je remarquai un marin. Il était grand, parlait haut et sa figure exprimait l'intelligence et la hardiesse.

— Veux-tu gagner quelques ducats? lui demandai-je.

— Si c'est pour un assassinat, je ne suis pas votre homme.

— Il ne s'agit pas de tuer, mais de rire. Veux-tu me servir de compère, pour une plaisanterie?

— Que dois-je faire?

— Viens chez moi, je te l'expliquerai.

Il me suivit.

— D'où es-tu?

— De Gênes.

— Parfait... Tu vas t'habiller richement... Voici une robe aux parements de fourrure, un pourpoint cramoisi, une ceinture d'or, un stylet, une toque et une chaîne... je te les donne. Tu en feras ce que tu voudras... Qu'un perruquier taille tes cheveux, ta barbe et les imprègne d'odeurs.

Il obéit et je lui indiquai l'adresse de la Maurina :

— Elle t'attend. Tu te conduiras chez elle comme si tu étais chez toi. Elle t'en sera reconnaissante et moi aussi. Tu commanderas en maître, mais tu manifesteras la plus entière déférence à ceux qui viendront. Je serai parmi eux. Tu nous accueilleras avec des manières et une courtoisie de patricien ou de riche marchand. On te servira des mets excellents et des vins dont tu te souviendras dans ta vieillesse. Mais, écoute-moi bien : quand tu verras un des convives se montrer trop galant envers celle qui passera pour ta maîtresse, tu entreras dans une fureur extrême, tu lanceras les plus basses injures à la tête de la compagnie... Tu prendras les façons d'un amant jaloux et hors de lui... Tu nous chasseras... J'interviendrai, tu lèveras la main sur moi... Je te sauterai à la gorge... nous tirerons nos poignards... nous nous laisserons séparer... et tu recevras ta récompense... Cela te va-t-il?

— Oui, Seigneur.

— Si tu révèles cette farce, tu t'en repentiras.

— Soyez sans crainte. Nous mettons à la voile demain.

Tout se passa, comme nous l'avions combiné. Vous le savez Seigneur, puisque vous avez assisté à la rixe après laquelle disparurent le marchand Gènois et la Maurina.

☆

— Certes, ils ne se trompaient point, ceux qui prétendaient que je pensais à la Maurina, pendant que je travaillais aux fresques du Fondaco !

Je ne la cherchais pas, puisque je vivais avec elle, près de Biri Grande, dans une maison isolée entourée d'un jardin.

La Maurina ignorait qui j'étais. Elle savait, cependant, que je m'appelais Giorgio Barbarelli, que mes camarades me surnommaient Giorgione, que j'étais peintre et gagnais beaucoup d'argent. Mon existence passée la laissait indifférente et elle ne comprenait pas la curiosité que m'inspirait la sienne.

Dire ce que fut mon bonheur pendant que j'achevais les compositions murales du Fondaco demanderait plus de talent et surtout plus de forces que je n'en possède actuellement...

Hélas ! peu à peu, ce bonheur m'attrista...

Tous me jugeaient préoccupé par mes vastes entreprises d'art, alors que j'étais le jouet de sentiments tellement nouveaux et violents que j'en demeurais stupide.

J'aimais la Maurina ; elle m'aimait et j'avais l'impression affreuse que l'amour des femmes n'anéantit pas les désirs qu'elles éveillent.

Des pensées que je n'avais jamais eues s'amusaient avec les angoisses de ma cervelle troublée.

Quelles pensées ?... J'étais incapable de les définir... C'était plutôt des brûlures physiques... des cauchemars lucides ...

La volupté qui me rendait joyeux, jadis, me plongeait dans le marasme, et la mélancolie me dénaturait le monde...

Quand la Maurina s'endormait, je restais éveillé... J'enviais son calme. Je luttais contre la tentation de la réveiller, pour lui parler, lui demander si des inquiétudes semblables aux miennes ne la désespéraient point !

Elle me comblait de plaisir... le plaisir est tout ce que je réclamais d'elle... et je songeais à la mort, à l'inutilité de la vie, du travail, de la gloire.

Les sens de mon esprit et de ma chair restaient inapaisés... Je me disais :

— « C'est afin de conquérir leur maîtresse que les hommes veulent la fortune et la gloire... C'est afin de jeter l'or et les lauriers à leurs pieds... Je tiens, dans mes bras, la maîtresse que j'aime, j'ai la fortune et la gloire... et je suis moins heureux que lorsque je les recherchais...! »

La solitude du bonheur est une épouvantable chose.

Pourtant, je ne la quittais jamais sans un déchirement ! Elle m'accompagnait jusqu'à la porte et nous nous tenions longuement enlacés...

Elle souriait, elle était heureuse et, quand je parvenais à vaincre mes tourments, j'éprouvais ce qu'éprouvent, sans doute, les arbres et les plantes quand la sève envahit, au printemps, leurs rameaux et leurs branches !

Seuls, les instants de joie animale m'apaisaient. J'étais alors le frère — ne riez pas, Seigneur — des bêtes qui erraient en liberté dans la maison. Mon jardin me passionnait plus, je le jure, que mes fresques...

J'essayai de peindre la Maurina. L'attention avec laquelle je l'examinai, pour reproduire ses traits, la faisait rire... Ses lèvres m'adressaient un baiser, je vouais au diable pinceaux, palettes et je courais dans ses bras !

Jamais elle ne manifestait le désir de connaître mes peintures. Un soir, comme nous nous promenions en gondole devant le Fondaco et que la lune éclairait une partie de la façade, je dis à la Maurina :

— Regarde cet édifice, c'est moi qui le décore.

— Pauvre Ziorzio, répondit-elle, comme cela doit être fatigant !

Elle ne comprenait que l'amour et considérait le travail — celui du peintre, du portefaix ou du marin — comme une loi aussi dure que la mort.



— A me voir manier mes brosses, on affirmait que je voulais accomplir une œuvre plus belle que celle de Palma ou de Titian. Je ne protestai pas. Ces hypothèses expliquaient ma sombre humeur et je remerciais, au fond de moi-même, ceux qui les émettaient.

En appliquant mes couleurs, je songeais à la Maurina. Quand la nuit tombait, je n'avais qu'un désir : retourner chez

moi, le plus vite possible. Il me fallait, néanmoins, accompagner des camarades, écouter leurs conversations, ne pas me trahir. Les instants dépensés à maîtriser mon anxiété et à maintenir le mystère de ma vie me semblaient longs comme des années.

Ensuite, je prenais des chemins détournés et, craignant d'être suivi, je modifiais mon itinéraire et retardais encore mon arrivée.

Le seuil franchi, j'avais l'impression, dès que j'entendais sa voix, de sortir d'une caverne et de respirer l'air des campagnes.

Je trouvais la Maurina étendue, paresseuse, fraîche comme une nymphe, embaumant comme une fleur, enveloppante comme une flamme et belle comme les merveilles qui nous font remercier Dieu de nous avoir compris dans l'œuvre de la création.

Elle acceptait naturellement son existence d'esclave, savait les hommes plus jaloux de leur maîtresse que de leur honneur et de leur fortune.

— Un front sans cornes vaut mieux qu'une conscience sans tache, disait-elle. La violence de mon amour motivait ma conduite.

Chaque jour, je désirais davantage les plaisirs dont j'étais comblé. Leur souvenir me harcelait devant mes fresques. C'est à eux que je dois les mouvements des cavaliers contournant les pilastres figurés du Fondaco.

Cette femme m'obsédait à tel point que je crus avoir prononcé son nom à voix haute, le jour où l'apprenti que je jetai à l'eau me demanda s'il fallait attribuer à la disparition de la Maurina le changement de mon caractère.

La maladresse de mon emportement m'affola. Je pris à part l'apprenti, qui n'était autre que Lorenzo. Je le priai d'excuser ma colère et lui demandai pourquoi il m'avait posé cette question.

— Si vous m'aviez avoué : « Oui, je cherche la Maurina », je me serais mis à votre service pour la retrouver et j'y serais parvenu.

J'examinai le garçon. La franchise de sa bouche et de ses yeux me saisirent. Il descendait d'une famille de soldats. Trop faible pour revêtir la cuirasse ou manier la lance et le

glaive, il broyait des couleurs et portait des messages. Sa place véritable n'était pas l'atelier, mais le champ de bataille.

Je l'installai à San Silvestro, en lui ordonnant de répondre à ceux qui viendraient frapper à la porte de ma maison délaissée :

— « Messer Ziorzio n'est pas encore rentré. » — Ou bien : « Messer Ziorzio ne rentrera pas de la nuit. »

Il s'acquitta habilement de ses fonctions et maints événements me prouvèrent sa fidélité.

Vous verrez, par la suite, l'excellence de son cœur.



Mais on n'abuse pas longtemps de gais compagnons capables de tout pour satisfaire leur curiosité.

Lorenzo, qui, le jour, nettoyait mes pinceaux et préparait mes huiles, me tenait au courant de ce qui se disait à mon sujet.

— « Barbarelli envier Titian ? Allons donc ! Il est trop orgueilleux et, d'ailleurs, jamais il ne sera égalé dans son art. Cherchons les causes de sa tristesse ! »

Je résolus de réagir. Je réunis mes amis et je redevins celui que j'étais autrefois. Je me consacrai aux fêtes, aux banquets, aux dissipations... Mais la Maurina l'ignorait et ne m'interrogeait pas sur les soirées perdues loin d'elle.

— Je vais chez des gens riches qui me fournissent du travail, lui disais-je. Je lui apportais l'argent que je gagnais ducats par ducats, comme si j'étais un de ces misérables artisans que l'on rétribue, chaque soir, leur labeur terminé.

Je fus surpris, près de Biri Grande, et changeai de demeure.

J'habitai successivement, et pour les mêmes raisons, San Nicolo, Dorso-duro. Je ne voulais pas être découvert. Cette terreur empruntait la force et la ténacité des idées fixes.

Mes absences et ces déménagements successifs inquiétaient la Maurina. Elle exigea bientôt des explications.

— L'homme que tu as abandonné pour me suivre nous espionne ; si nous tombons entre ses mains, il se vengera cruellement. Il est puissant.

Je sentis qu'elle ne me croyait pas....

Nous offrions à l'amour qui nous unissait des âmes vierges et d'autant plus vulnérables...

J'avais séduit bien des femmes. Je les avais aimées sans angoisses ni tourments; délaissées sans remords et sans prolonger, à l'aide de mensonges, des liaisons ennuyeuses. Je ne savais pas souffrir. La Maurina, que j'aimais follement, m'enseigna la douleur...

Elle avait appartenu à bien des hommes. Les nécessités de leur carrière les obligeaient à la quitter brusquement, quand leur passion — si petite fût-elle — était encore jeune. Nul ne lui avait menti... et moi, qu'elle aimait follement, je lui enseignais les soupçons...

Ces pensées m'accablèrent et le besoin de confier mon secret me mina :

Je n'osai pas m'adresser à vous, Seigneur. Je songeai à Titian, mais son attitude envers moi me défendit de le considérer ainsi qu'un ami.

Que la beauté de ses fresques surpasse celle des miennes, cela se peut! Mais, fier de son succès dont je m'enorgueillis sincèrement, je vous le jure, il m'attaqua sournoisement, condamna mes œuvres, tout en me témoignant des marques de sympathie et de reconnaissance. Il eut tort d'agir ainsi. Je l'ai toujours admiré et soutenu... Il ne faut pardonner aucun écart aux êtres doués, comme lui, d'une intelligence précise et d'un cœur pondéré. Leurs actes sont le fruit du calcul...

Puis, si je lui avais parlé de la Maurina, il m'aurait débité les conseils insensés dont les gens raisonnables abreuvent, en pareil cas, nos cervelles...

Les Cornaro l'appelèrent heureusement à Padoue et son départ me rapprocha de Zaratto (*Morta do Feltro*).

La violence de sa nature, son existence d'artiste errant me firent découvrir en lui un être de ma race. Le plaisir le guidait. La beauté l'exaltait. Au cours d'un entretien sur l'amour, je lui dépeignis les sentiments que m'inspirait la Maurina :

— Pas tant de subtilités, Ziorgio, tu l'aimes et cela te surprend. La volupté parfaite enchaîne l'âme aussi bien que le corps !

Je ne lui avais pas dit qui j'aimais. Il ne connaissait pas la Maurina.

Je lui appris qui elle était et lui racontai son histoire, en lui révélant la colère et la honte qui m'étreignaient, quand je me découvrais indissolublement lié à cette femme dont je n'aurais pu prononcer le nom sans exciter les sarcasmes et les railleries.

— Au temps où je peignais les salles du Palais, à Florence, me répliqua Zaratto, une courtisane effrontée se joua singulièrement de moi ! Seul l'amour du Dante pour sa Béatrice me paraissait aussi grand que le nôtre... et le nôtre était, cependant, plus complet... Un soir, je me pris à vanter les vertus d'Eleonera, chez Andrea di Cosimo, mon hôte. Nous étions entre camarades et l'un d'eux, impressionné par mon enthousiasme, s'écria :

— Tu l'as eue vierge, n'est-ce pas Zaratto... ?

— Je le certifie, répondis-je. Son honnêteté est parfaite.

— Et les points noirs qu'elle possède, sous le sein droit, le sont aussi.

Et chacun me décrivit les particularités de ce corps que je croyais uniquement à moi.

— Taisez-vous, lâches menteurs ! m'écriai-je, prêt à tuer.

— Calme-toi, Zaratto, me dit Andrea. La plaisanterie a assez duré. Nous sommes indignés de te voir amoureux et berné par une putain sans âme et sans respect... — Ah ! Giorgio, continua-t-il, ne t'expose pas à souffrir, comme moi, frappé dans ton amour et dans ton orgueil. Que nul ne soupçonne l'existence de la Maurina ! Qu'elle reste, pour tous, la maîtresse du Gênois ! Tiens-la enfermée et continue à mener ton existence brillante qui déroute tes amis, les curieux et tes adversaires.

— Mais cette existence l'inquiète. Elle veut savoir où je vais. Elle attend mon retour. Jadis elle s'endormait. Elle me demande aujourd'hui de la mener chez les peintres et les seigneurs qui me reçoivent... Elle ne me croit plus...

Je saisis alors le bras de Morto :

—Elle te croirait, peut-être, toi, mon frère... Je peux t'ouvrir ma porte, puisque je t'ai ouvert mon cœur !

★

Pour dépister mon entourage, pour m'étourdir, pour garder

à mon amour son mystère, je me jetai dans les tourbillons d'une existence effrénée.

Mes dîners, place San Silvestro, se terminaient en orgies. Je mangeais, je buvais avec fureur.

Je jouais auprès des femmes illustres, afin de les séduire, de me les attacher et de les humilier par un abandon méprisant, d'infernales comédies.

J'utilisais admirablement les déchirements de mon cœur. Quand je chantais, en m'accompagnant sur le luth, cette pensée : « La Maurina t'attend », donnait à ma voix une ardeur qui me troublait moi-même.

Ah! j'étais bien le Giorgione. Mais j'envoyais, secrètement, Morto chez la Maurina. Il la rassurait :

— Giorgio me charge de te dire qu'il t'aime et sera bientôt dans tes bras.

Vous réprouviez, Seigneur, mes débordements, mon cynisme, ma cruauté. Il fallait, cependant, un caractère terriblement trempé pour ne pas me trahir!... Le cœur brisé, je mangeais, je buvais ; je nouais des intrigues ; je feignais de m'y intéresser! Emporté par la frénésie des sens, je m'y intéressais, parfois. J'étais le paillard le plus joyeux de Venise!

Et vous ne m'avez pas retiré votre estime. Votre crédit me sauva de l'exil...

Les facultés de mon être exaspéré réclamaient un apaisement : le travail me devint une nécessité. Je peignis une Sainte Famille, le portrait d'un Chevalier de Malte et un Christ dont la face est l'image de mon cœur douloureux.

A Asolo, je me montrai d'une exubérance qui me permit d'exécuter de belles peintures. Je ne vous parle pas des fêtes que j'organisai, des mascarades, des concerts...

Je puisais dans mes exaltations factices des forces surprenantes.

— Les hôtes de la reine Catherine se souviendront longtemps de ta gaîté, me dit le cardinal Bembo.

Je revins à Venise et mon retour intrigua, de nouveau, mes amis...

L'amour de la Maurina n'était plus calme. Les soupçons avaient transformé cette créature paisible et facilement heureuse en femme jalouse et taciturne.

J'installai Lorenzo auprès d'elle. Il m'était dévoué. Sur mes

ordres, il se conduisit en espion payé par la Maurina. Il me suivait, la renseignait et ses rapports correspondaient aux récits que je faisais de l'emploi de mon temps.

La Maurina ne s'imaginait pas que l'enfant la trompait, que Morto la trompait, que je la trompais...

Mille fois je résolus de la quitter. Ces tentatives me prouvaient à quel point elle m'était indispensable...

Je l'aimais et je crois bien que j'aurais fini par lui obéir, par crier au monde : « Oui, la Maurina est ma maîtresse ! » et j'aurais tué quiconque ne l'eût pas respectée.

Ces tourments, loin de me détacher d'elle, me la rendaient plus précieuse. Je vivais ! Je vivais mille vies, en un jour ! Mes heures s'écoulaient, dans cette atmosphère excessive où les autres hommes ne peuvent s'élever que lorsque les passions les transportent et décuplent leur courage. Et moi je me maintenais au milieu des flammes, et je les respirais... et l'horreur me glaçait lorsque je me demandais combien de temps dureraient ces mensonges et ce bonheur à la merci d'une imprudence, d'une maladresse...

Un soir, je trouvai ma maison vide...

Des lumières brûlaient dans les candélabres. Il y avait, sur une table, les reliefs d'un repas. L'argent et les bijoux étaient dans les cassettes, les robes dans les coffres.

J'appelai Lorenzo. Pas de réponse.

— Ils sont en promenade, me dis-je... ils ne tarderont pas à rentrer...

Je visitai toutes les pièces de la demeure. J'épiai les moindres rumeurs de la nuit.

Je courus chez Morto. Il n'était pas chez lui...

Je retournai à pied par les ruelles, pour leur donner le temps d'arriver.

L'aube vint, puis l'aurore, puis les oiseaux s'éveillèrent, puis ce fut le plein jour et je me roulai, en hurlant, sur le lit. La tête dans les coussins je hurlais : « Elle est partie ! » comme j'ai hurlé, tantôt : « Elle est morte ! »

Zaratto était parti, Lorenzo était parti. Tous deux avec elle. Cette triple trahison me paraissait trop noire ! Vous savez, Seigneur, comme le cœur humain s'habitue difficilement au malheur et quelle résistance il oppose aux catastrophes.

J'attendais une lettre, le retour de Lorenzo. J'attendais un miracle...

Le jour passa. La nuit tomba. Je m'habillai. J'espérais — car j'étais fou, Seigneur — rencontrer la Maurina là où j'allais... et, pendant une soirée encore, je fus le Giorgione !

Pour vaincre mon abattement, j'appelai, à mon secours, les forces du cœur : haine, mépris. Je songeai à prendre une autre maîtresse...

J'avais affirmé, bien souvent, à des camarades malheureux : « Il n'est pas de femme qu'une autre femme ne fasse oublier»... ... et cela est vrai, pour toutes les femmes, sauf pour la Maurina... Pourtant, ils étaient nombreux ceux qui la possédèrent ! Ils ne se souvenaient pas d'elle ! Pourquoi n'étais-je pas comme eux ?

J'évoquai son enfance dans la taverne de Naples, désirée par les matelots. Je l'imaginai esclave d'un capitaine albanais et se livrant à tout un équipage ; je la vis attirant le quartier maître et l'étreignant, sous les regards amusés de l'eunuque... Sans répit, ces scènes hideuses sortaient de ma mémoire... sans diminuer mon amour !

Je fouillai les localités voisines... En vain ! L'idée qu'ils pourraient être de retour me ramena à Venise.

L'accablement détruisit, peu à peu, mes projets de vengeance.

Je l'attendais... je m'accusais, sans parvenir à me réconforter.

... Seigneur, votre maîtresse s'enfuit : c'est affreux. Mais lorsque vous ne vous représentez pas les traits de l'homme, l'image qui s'acharne contre votre esprit, contre votre cœur et contre votre chair est moins précise et moins terrifiante !.. Mais quand cet homme est votre ami, votre frère ! J'avais l'impression d'être enchaîné et condamné au spectacle de leurs baisers... Pendant que ce couple de traîtres s'offrait à mon esprit, j'étais dans un état semblable à celui où je suis maintenant : une sueur froide sur une peau brûlante, la tête en plomb, les pieds enracinés au sol, les genoux soudés... et je sentais que Giorgio Barbarelli, le Giorgione, allait mourir d'amour !

★

Il se tut. J'essuyai son front et entourai ses jambes d'une

couverture. Il grelottait. J'appelai Lorenzo pour allumer du feu.

Giorgio refusa de se coucher. Il déboutonna son pourpoint, car il respirait difficilement.

Sur sa face mate et presque verdâtre les lueurs des flammes projetaient de mouvants reflets pourpres.

Comme il s'apprêtait à terminer son histoire, on poussa la porte du dehors restée ouverte et des bruits de pas précipités retentirent dans les escaliers.

— Va voir qui est là, Lorenzo.

Et, se tournant vers moi, terrifié :

— Ce sont eux, peut-être... ceux qui ont enlevé la Maurina...

Avant qu'il eût achevé sa phrase, la tenture s'écarta et un homme de haute stature, barbe noire, regards vifs, apparut... Et, dès qu'il vit Giorgio, cet homme, sans prononcer un mot, éclata en larmes.

— Approche-toi, Morto, murmura Barbarelli...

D'un signe, il ordonna à Lorenzo de sortir.

Morto s'avança, mais de nouveaux sanglots l'immobilisèrent.

— Pardon, Giorgio, s'écria-t-il enfin. Pardonne-moi... ou tue-moi !

— Je te tuerais, si elle n'était pas morte et si moi-même je n'allais pas mourir.

— Toi ! mourir, Giorgio...

Il s'élança pour l'embrasser, Barbarelli le repoussa :

— Ce baiser te donnerait la mort ! Ah ! qu'as-tu fait, Zarrato ? Pourquoi as-tu trahi ton Giorgio, ton ami qui t'aimait comme un frère... Pourquoi ?

La douceur de ces paroles sema, dans le cœur de Morto da Feltro, des remords qui le poursuivront jusqu'à la mort.

Il baissa la tête. Soudain, il poussa un cri et se retourna en arrachant de sa manche le poignard que venait d'y planter Lorenzo.

— Je t'ai manqué, chien, ricana l'enfant. Sois tranquille, je te retrouverai. Adieu, Seigneur... Adieu, Messer Giorgio, et toi, Zarrato, souviens-toi de Lorenzo...

Zarrato retint l'apprenti par le bras :

— Le coup était bien porté, mais, malheureusement, j'ai échangé le pourpoint du peintre contre la casaque du soldat.— Ramasse ton arme, garçon, et, avant de venger ton maître,

laisse-moi lui parler... Après, s'il y a lieu, je tendrai moi-même ma poitrine.

— Obéis, dit Giorgio. Attends dans ma chambre.

Il sortit. Morto s'écria :

— Avant de partir pour la guerre, Giorgio, je te jure que jamais la Maurina ne m'a appartenu !

— Tu mens, râla Giorgio ! Ce mensonge est plus affreux que ton crime...

— Jamais, entends-tu bien...

— Tu mens ! Tu l'aimais, puisque tu me l'as prise ! Elle t'aimait, puisqu'elle t'a suivi !

— Jamais la Maurina ne consentit à m'appartenir, répéta Morto. Je te le jure, sur mon salut éternel...

— C'est impossible ! Un homme tel que toi, Zarrato, ne tolère pas qu'une femme se joue de lui... et une femme comme elle, ajouta-t-il sombrement, ne vit pas avec un homme sans lui appartenir ! Elle t'aimait !

— Non.

— Tu l'aimais.

— Non.

— Alors pourquoi...

— Parce qu'elle l'a voulu !

— Pourquoi... si elle ne t'aimait pas...

— Afin que tu souffres... Giorgio... Ah ! laisse-moi te raconter cette chose...

— Parle devant ce Seigneur. Il doit tout savoir...

Et, comme s'il s'expliquait cette catastrophe à lui-même, Giorgio murmura :

— Il l'a enlevée, parce qu'elle l'a voulu !... Je le comprends : elle l'a voulu... c'est une femme qui, d'un regard, d'un sourire, transforme un lâche en héros, un timide en assassin, un loyal ami en traître... Raconte... raconte... Zarrato... puisqu'elle ne t'a pas appartenu...

Jamais je n'avais assisté à une scène plus tragique et plus belle.

Morto s'était assis à côté de Giorgio et sa main s'appuyait sur la sienne.

— Quand tu m'as décrit ton amour pour la Maurina, j'ai hésité, longtemps, avant de remplir près d'elle le rôle que tu me priais de tenir.

Mais ton désespoir était si navrant, ton inquiétude si maladive, tu te débattais contre de tels sentiments, mon amitié pour toi était si entière, mon admiration si violente que j'acceptai et te jurai de t'aider à conserver la Maurina.

Je pris pour maîtresse Alexandra Vellani et, quand je la quittai, pour me rendre chez la Maurina, Vénus elle-même ne m'aurait pas troublé...

Pendant de longs mois, nos stratagèmes réussirent.

Mais, un soir, je commis une faute.

Selon nos conventions, je venais de dire à la Maurina.

— Giorgio t'aime et sera bientôt dans tes bras.

Et, au lieu de manifester sa joie, elle me demanda tranquillement :

— Où est-il ?

— Chez un riche marchand, Mario Mercatin...

— Est-il admiré ?...

— Oh certes ! répondis-je. Tu serais fière de lui, si tu le voyais, avec son pourpoint écarlate...

— Ecarlate ? s'écria-t-elle. Il est parti d'ici vêtu d'un pourpoint noir !...

★

— Seigneur, interrompit Giorgio, je sortais de chez moi bien vêtu, mais pas suffisamment pour faire bonne figure auprès des riches seigneurs qui me recevaient... Je me changeais, place San Silvestro... et, avant de rentrer, je reprenais les vêtements que connaissait la Maurina...

— Je l'avais oublié, reprit Morto. Pour réparer ma maladresse, je lui certifiai que, n'ayant pas jugé ton accoutrement assez honorable pour te présenter chez un homme aussi opulent que Mercatin, je t'avais prêté un pourpoint écarlate et une ceinture d'or...

— Jamais elle ne m'adressa la moindre question à ce sujet.

— Nous aurions dû nous en épouvanter, ses soupçons étaient éveillés... Dans nos tête-à-tête, elle m'interrogeait sur les gens qui te recherchaient, sur leur fortune.

Elle voulut savoir pourquoi vous déménagiez si souvent ; pourquoi elle n'assistait pas aux réunions et aux fêtes qu'organisent les peintres.

Je lui répondais de mon mieux. Elle me raconta sa vie :

— Giorgio a honte de moi, me dit-elle.

Je sentais que la révolte, la jalousie travaillaient sa cervelle et qu'elle passait, à réfléchir, ses heures de solitude.

Abusé par la confiance qu'elle me témoignait, de temps à autre, je lui parlais de tes succès, de ta gloire. Je lui vantais ta fidélité.

Oh! Giorgio, pouvais-je me douter que je lui versais un poison qui opérait lentement?...

Ai-je été involontairement perfide, maladroit, dans mes explications? Je l'ignore...

Un soir, elle me dit :

— Je n'aime plus Giorgio... je ne veux plus vivre ici... je pars.

— Pour où? repondis-je en souriant.

— Je l'ignore.

— Tu pars seule?

— Non! avec toi... car je t'aime, Zarrato... Tu m'aimes... tu me délivreras...

Tu as entendu cette femme prononcer de semblables phrases, Giorgio... toi qui as eu ton existence d'homme libre et heureux métamorphosée par son seul aspect!... Tu sais donc qu'il fallait obéir. Si un géant m'avait rivé une chaîne au cou pour m'entraîner, je ne l'aurais pas suivi plus servilement que je suivis la Maurina...

Nous voyageâmes nuit et jour, en voiture, à cheval... Après avoir traversé des régions dévastées par la guerre, nous nous arrêtâmes aux environs de Cadore : impossible de pousser plus loin...

Alors, Giorgio, j'ai voulu faire de la Maurina ma maîtresse. Je l'aimais, je la désirais. Elle m'avait dénaturé le cœur. J'avais oublié mon crime. Je t'avais oublié! Je n'avais plus ni pensées, ni conscience, ni remords. Je voulais jouir de cette créature...

Elle se moqua de mes supplications, de mes menaces. A ma première violence, elle bondit :

— Je ne t'aime pas, infâme Zarrato! Ne comprends-tu pas que c'est Giorgio que j'aime... Mais j'ai besoin de le faire souffrir! Qu'il apprenne que je suis redoutable! Que je me venge des tortures qu'il m'a imposées et que j'ai subies passivement.. Je me venge de vos mensonges... et je t'ai choisi pour

accomplir ma vengeance, toi, son ami, son frère! Ma trahison touchera doublement son cœur... Dans trois jours... je retournerai à Venise..

— Non... tout de suite... ordonnai-je.

— Dans quatre jours... dans une semaine, répliqua-t-elle, en chantant, et tu verras qu'il me reprendra...

Je ne parvins pas à la réduire. Je la menaçai de la quitter.

— Des soldats m'aimeront! Le pays est rempli de troupes, ricana-t-elle... Je choisirai le plus jeune et le plus beau capitaine... et celui-là me possédera... et je m'arrangerai pour que Giorgio le sache.... Il te rendra responsable... Deux fois coupable, Zarrato, comment t'expliqueras-tu? Comment...

— Tu lui diras, au moins, ce qu'il en est... que je suis ta victime, suppliai-je...

— Beaucoup plus tard... quand j'aurai fait de Giorgio un homme heureux de m'avoir, fier de ma beauté...

— Je lui révélerai, moi, ta conduite...

— Il ne te croira pas...

Ma main s'abattit sur sa nuque et je la lançai devant moi... Grâce à Dieu, je dirigeai mal mon élan. Elle roula à terre... sans cela, sa méchante cervelle se serait écrasée, je te le jure, comme une figue contre un mur...

Elle se prit à rire et je la rouai de coups. Je la haïssais..... Elle tomba malade.....

Des courriers avaient annoncé que la peste régnait à Venise. On savait que nous en venions. On nous chassa.

Je sortis, pour louer des chevaux et une voiture... Je restai la journée dehors...Quand je revins on m'annonça qu'un cavalier et son page avaient enlevé la Maurina... Je devinai que c'était toi et Lorenzo. Je m'enrôlai dans une compagnie et avant de la rejoindre j'ai voulu te jurer que jamais la Maurina ne m'avait appartenu..... Ne te l'a-t-elle pas dit? Giorgio...

— Non... La pauvre créature était sans force... elle gémissait comme un petit enfant... et elle est morte sans articuler une phrase...

— Qui t'a indiqué notre retraite?

— Lorenzo.

★

Et voici comment :

Le loyal garçon avait entendu le dialogue qui précéda le départ de la Maurina et de Morto.

Il se munit d'argent et, sans songer à laisser un écrit à Giorgio, il suivit les fugitifs.

Les lettres qu'il adressa à son maître, durant son voyage, se perdirent.

Quand il vit Morto et la Maurina installés à Cadore, il pensa qu'ils y demeureraient quelque temps et courut à Venise.

— Le surlendemain, continua Giorgio, j'arrivai à Cadore. Heureux de se débarrasser d'elle, les hôteliers me livrèrent la Maurina. Je la pris en croupe. Elle noua ses bras autour de mon col... Une immense pitié me bouleversa le cœur. Je ne m'arrêtai nulle part, afin de ne pas attirer l'attention..... La Maurina devenait de plus en plus faible et souffrante. Ses bras se détachèrent de mes épaules et je dus la porter... Je lui parlais, elle ne me répondait pas... Je baisais ses cheveux et son front que je baignais de larmes. — Une barque de Mestre nous amena jusqu'ici... je m'imaginai qu'elle s'endormait, au mouvement de la gondole..... puis, je l'allongeai sur ce lit... ce fut la fin.....

Il se pencha vers Zarrato ;

— Je meurs content... appelle Lorenzo... — Lorenzo, mon garçon... si tu veux un conseil, tu accompagneras Zarrato à la guerre. Tu le serviras fidèlement, en souvenir de moi...



Un jour terne envahissait, peu à peu, l'atelier. Sa clarté métallique ne se mélangeait pas aux chaudes clartés des flambeaux. Les lumières qui semblaient lutter entre elles imprimaient à la face de Giorgione une épouvantable beauté.

De larges plaques verdâtres entouraient ses yeux et étendaient sur ses joues des traces sinistres...

A l'aurore, ses amis revinrent...

— Mon brave Bordone, fit-il, mon joyeux Ridolfi... Palma, Lorenzo... Antonio... Palma... vous êtes tous là... je vous reconnais...

Comme il était beau de voir ces hommes rangés autour de

leur maître! On eût dit des soldats défendant leur drapeau foudroyé.

— Giorgio vous quitte et prend congé de vous... gais compagnons, bons frères, artistes excellents... mes amis... je sens à quel point nous nous aimions... Ne vous désolez pas! Ne m'oubliez pas. —Quand vous aurez achevé une peinture resplendissante de beauté... lorsque la beauté palpitera dans une œuvre, dites-vous : « Giorgio est satisfait. »... Voyez-vous, il n'y a que la beauté dans le monde... la saine beauté des choses naturelles... la beauté telle que la décriraient les arbres, le soleil, les fleurs, les eaux vivantes, les enfants et les femmes... s'ils en étaient capables... Et, lorsque vous parlerez de la beauté, réunis autour d'une table... laissez ma place inoccupée, pendant quelque temps encore... mon âme immortelle viendra s'asseoir parmi vous... Ne recherchez que la beauté...

Et, dans le premier rayon d'or de l'aurore, sa main dessina la ligne d'un corps.

— Recherchez aussi des amis fidèles...

Sa tête se renversa contre le dossier du fauteuil et il fixa sur nous tous ses yeux que la mort étonnait!

★

Les magistrats chargés de la salubrité publique firent enlever le cadavre de cet homme divin et, pour échapper à leur surveillance, je m'enfuis à Masere.

Voici deux ans qu'il n'est plus. Venise me semble morte. Cependant, malgré la fortune contraire et gaillardement combattue, jamais elle ne fut plus magnifique.

Les huttes et les établis des tailleurs de pierres employés à l'édification des monuments, les oliviers, les vignes ne déparent plus la place Saint-Marc. Elle est libre, pour les processions, les tournois et les foires.

Qui n'admire, maintenant, le palais des Procurateurs que termine la Tour de l'Horloge, les mâts fondus par Leopardi. A leur sommet flottent des bannières dont les vastes ombres se meuvent sur le Campanile...

Venise me semble morte ! Quels que soient les talents et les

mérites des amis qui me restent, aucun ne me fera oublier Barberelli ; aucun ne le remplacera.

Certes, mon amour de la beauté me permettra d'apprécier les toiles de Titian et de Palma, mais je me dirai :

— « C'est Giorgio qui leur a enseigné cet art admirable ; c'est lui qui leur a montré ce que devait être la peinture ; comment il faut modérer les chairs, choisir les paysages ; faire du soleil, une couleur ! Il leur a tout appris et il est mort !

Quand une fête nous rassemblera autour d'une table, qui nous ravira par ses discours ; qui chantera comme lui, en s'accompagnant sur des instruments de musique, car ses doigts étaient aussi subitement inspirés par les cordes du luth que par le contact de la palette.

Qui improvisera des chansons sur les vins que les serviteurs versent dans les verres, sur les mets exquis, les sauces savoureuses et sur la fraîcheur des fruits mûrs ?

Qui nous amusera et nous rajeunira par son rire ?

La sagesse et la pondération de Titian, si rares chez un jeune homme, seront lourdes comme du plomb, sans le relief que leur donnaient la légèreté et l'éclat qui se jouaient dans le caractère de l'insouciant Barbarelli.

Il méprisa la gloire et ne rechercha jamais les honneurs dont le Cadorin est avide.

Pourquoi me regarde-t-il sans franchise, lorsque j'affirme hautement que Giorgio est le porte-flambeau de son art, le maître de la peinture ?

Qu'a-t-il à redouter ? La fortune et la suprématie lui reviennent, maintenant que le Giorgione est mort.

Il gagnera même, à cette mort, la réputation d'ami fidèle. Il compte terminer les compositions inachevées de Barbarelli... et il s'arrangera pour en tirer honneur et profit...

Mais je suis là, et je sauvegarderai la renommée de Giorgio...

(*Plusieurs feuillets manquent, et le manuscrit reprend sur cette phrase :*)

...Mais il est impossible de dresser la liste des œuvres de Giorgione. Un grand nombre de ses toiles disparut, après sa mort, car des malandrins pillèrent son atelier. Celles que

Titian ou Palma achevèrent furent vendues à des étrangers et un déplorable incendie détruisit, en 1521, le coffre et les dessins que je possédais.

(*Sur les derniers feuillets fort détériorés on ne peut lire que les lignes suivantes :*)

...Comme je déplorais la mort de Barbarelli, L'Arétin, qui n'aime pas rester triste longtemps, s'écria :

— Ceux que les dieux chérissent meurent jeunes! Songeons sans amertume au Giorgione et vidons nos coupes en son honneur...

Cette libation accomplie, il se tourna vers Titian, récemment élevé, par l'empereur Charles-Quint, à la dignité de Comte Patin et de Conseiller Aulique et lui dit :

— Figurez-vous, mon compère...

(*Ici s'arrête le manuscrit signé : Marco-Antonio B. 1534.*)

ALBERT ERLANDE.

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

Lettres d'un Satyre.

VII

Toulon, 15 mars.

Mon cher ami, la tête d'un satyre qui demeure à Toulon avec une récitante lyrique, favorite du peuple, et qui ne voit plus d'autres paysages que les inharmoniques logis des humains, est sujette à d'étranges bouillonnements. Vous me pardonnerez donc les divagations de ma dernière lettre qui voulait vous raconter une anecdote et qui n'a pas su le faire. Je n'arrive pas à ranger mes idées dans leur boîte. Elles empiètent les unes sur les autres, d'où il résulte une grande confusion. Quand j'en veux tirer une, les autres y sont mêlées et le temps se passe à les mettre en ordre. J'allais atteindre le fait principal quand l'heure est venue pour Cydalise de rendre à ses traits reposés le sourire qui les éclaire. C'est pour dire que Cydalise se réveille en souriant. Cela fait comme une rose qui s'ouvrirait assez vite pour laisser observer le dépliage de ses feuilles. La vision est de celles que je ne voudrais pas manquer et chaque matin je cueille sur la rose que je surveille la rosée des lèvres humides. Les Hamadryades et les Oréades sont belles. Heureux qui peut les surprendre dans la fraîcheur des aurores et soulever dans leur sein les orages de la volupté ! Mais Cydalise efface leur souvenir par je ne sais quelle grâce où se mêlent les promesses et les désirs. C'est bien la nymphe qui s'éveille, mais la nymphe qui attend son amant et va le prendre joyeusement en même temps qu'elle se donne à lui. Je n'en finirais pas, cher ami, si j'osais vous dire tous les charmes que Cydalise me fait éprouver. C'est une incantation, peut-être, mais à l'effet de laquelle je me prête avec joie, et je ne me rassasie pas du breuvage divin, non plus que de la folie où il m'exalte.

Un des matins donc du mois dernier, Cydalise fut cruelle. Elle me laissa bien boire à son sourire naissant, mais la coupe fleurie et parfumée s'éloigna brusquement de mes lèvres, en même temps que ses bras, un instant noués sur mon cou, se détachaient et me repoussaient.

— Tityre (elle m'appelle toujours ainsi), j'ai affaire, il faut que je sorte et je suis en retard. Sois sage, mon amour.

Je ne dis mot, je la regardais, navré. Elle fut vite habillée, m'embrassa presque discrètement et disparut.

Elle m'avait laissé dans un état que vous ne comprendrez peut-être pas, n'étant pas faune. Des vers en moi murmurèrent :

> Tant pis ! vers le bonheur d'autres m'entraîneront
> Par leur tresse nouée aux cornes de mon front...

Elle avait oublié de m'enfermer. Je fus bientôt dehors, moi aussi. J'avais eu la patience de soigner ma toilette et de me donner toute l'élégance compatible avec mes formes athlétiques et satyriques. C'était l'heure des jeux d'avant-midi. Des cris aigus montant du petit jardin m'avaient orienté. Il y avait toutes sortes d'êtres en robe courte qui jouaient, sautaient, couraient, mais à l'écart dans un massif, sur un banc, deux presque grandes causaient en peignant leurs poupées. Il y avait un autre banc en face. Je m'y installai.

Vous frémissez déjà parce que vous connaissez le personnage, parce qu'il vous a confessé quelques anecdotes qui amusèrent sa vie, parce que c'est par une fillette, comme celles-là, que vous avez eu d'abord la révélation de mon existence. Eh bien, mon ami, il n'est rien arrivé du tout, sinon que j'ai eu très peur, que j'ai pris mes jambes à mon cou et que je suis rentré chez moi suivi (de loin, heureusement) par une troupe hurlante de Yahous.

— Le satyre ! Le satyre !

J'étais calmé. Je ne désirais plus du tout être entraîné « par leur tresse nouée aux cornes de mon front ».

Mais quelles réflexions !

Voilà donc ce qu'avaient fait de moi six mois d'une civilisation à laquelle je n'avais presque pas participé. Certes, je n'ai jamais été téméraire et je préfère fuir les coups que les coups ne m'atteignent, mais tout de même autrefois je n'aurais pas, comme un lièvre, tremblé devant l'ombre de mes oreilles. Ne serait-ce pas la lecture de vos journaux qui m'aurait affolé? Je le crois. Un honnête homme (j'en avais l'aspect du moins) ne peut plus s'asseoir en face de deux petites filles et regarder en souriant leurs minauderies sans entendre ses oreilles corner de l'aboiement d'une meute !

C'est pourtant joli, les petites filles aux cheveux sur le dos; mais depuis cette histoire folle, je les déteste. Ah ! que je souffre de ma lâcheté et de ma fidélité. Cydalise, toujours Cydalise ! Est-ce qu'elle s'imagine que, parce que je l'aime, je ne puis aimer qu'elle ? Hélas ! je suis enchaîné. Ayant brisé mon lien, je l'ai renoué moi-même. J'ai peur qu'elle ne gronde, j'ai peur qu'elle ne se moque, je crains ses yeux, surtout, ses yeux dans lesquels je vis, dont j'attends en tremblant le réveil.

Aimez-vous comme cela, vous autres ? Avec de tels déchirements et une telle soumission ? Sentez-vous en vous-mêmes rugir un animal impatient et obéissant? Peut-être qu'au fond les faunes et les hom-

mes sont faits de la même pâte, avec seulement, dans les fauves, un levain plus énergique ? Cela doit être ainsi, puisque de tout temps les dieux se sont mêlés à vos femmes et parfois, pour leur plaire et les servir, ont abdiqué leur condition divine. Nous sommes tous les fils du destin et notre vie immortelle n'est en somme qu'une succession de vies humaines mal soudées entre elles par le ciment confus du souvenir. Que m'importe aujourd'hui le passé? Je vois bien qu'il n'y a qu'un présent, car le présent efface toutes les autres minutes. Il y a une telle différence entre ce que j'étais hier et ce que je suis aujourd'hui que je n'y vois que difficilement des rapports logiques. Ce que vous appelez ainsi n'est que l'illusion de la marche du temps. Mais il est immobile pour moi, qui demeure toujours le même et dont la vie recommence toujours, bien plus qu'elle ne dure, puisque la durée, c'est le temps, etc. Comprenez-vous ? Mon cher, j'ai lu des métaphysiques et j'en ai conclu que la vie n'est rien pour les hommes puisqu'elle a une fin, et rien pour les dieux, puisqu'elle n'en a pas. Tout est égal dans l'absurde. Seulement, j'ai encore une vague réminiscence de mes plaisirs d'animal libre ; je ne broutais pas tous les jours, mais je ne broutais pas tous les jours Cydalise. Mais, par Jupiter, si j'allais en venir à ne plus l'aimer, que deviendrais-je entre ces quatre murs, ou dehors, parmi le grouillement des Yahous ?

Je veux que Cydalise m'emmène avec elle parmi le peuple qu'elle enchante. Il faut que je me familiarise avec le mouvement et les paroles extérieures. N'ai-je pas tout ce qu'il faut pour plaire ? Oui, je me plais quand je me regarde dans le miroir de mon amante. D'ailleurs, puisqu'elle me regarde avec plaisir, pourquoi les autres seraient-ils plus effarouchés ? Je ne doutais pas de moi dans le creux des arbres, les jambes plaquées de vieille terre, des mousses et des feuilles accrochées à mon poil hirsute, et jamais femme n'a couru bien longtemps devant moi, sans faire une chute opportune. Il est vrai que tout m'était bon alors, et que je suis devenu plus délicat. Je suis même ahuri par la quantité de femmes laides et déplaisantes que nous rencontrons dans nos sorties. J'en ris avec Cydalise, si haut qu'elle me sermonne, mais elle est de mon avis et murmure souvent à mi-voix : « Quels trognons ! »

Je ne voulais pas conter mon histoire de petite fille à Cydalise. J'ai changé d'avis. Je veux qu'elle la connaisse. Je vais même exagérer les dangers (presque imaginaires) que j'ai courus parmi les Yahous, afin qu'elle voie la nécessité de me familiariser avec le monde.

Yahous ! C'est l'effet que vous me faites. Ne vous en formalisez pas. Il y a des femmes, il y a des hommes parmi les Yahous.

Votre ANTHIPHILOS

Satyre.

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

Henri de Régnier : *Le Miroir des Heures* ; Mercure de France, 3.50. — Jean Bonnerot : *Le Livre des Livres* ; B. Grasset, 3.50. — Roger Allard : *Le Bocage amoureux ou le Divertissement des amants citadins et champêtres*, avec des figures et ornements par Albert Gleizes ; Eug. Figuière, 7.50. — Hippolyte Roy : *Les Enluminures* ; A. Messein, 3.50.

Le Miroir des heures. Maintenant que les suffrages d'hommes très inégalement lettrés ont donné à l'œuvre hautaine de M. Henri de Régnier une consécration officielle qu'avait de longtemps devancée l'opinion des meilleurs poètes contemporains, il ne manquera pas de critiques bien pensants pour dire que l'académicien, en pleine force de son talent, a renoncé à ses erreurs de jeunesse et ils ne se feront pas faute de répéter que la forme rythmique et l'expression verbale ne sont pas semblables dans les *Poèmes anciens et romanesques* ou *Tel qu'en songe*, par exemple, et dans *le Miroir des heures*. Ils seront dupes des apparences grossières et incapables de discerner la continuité de l'inspiration, plus importante et plus essentielle que le décor ou le choix du vers libre ou du vers régulier. Il semble, en effet, que toute la vie mentale de M. de Régnier ait été conduite et dirigée par une alternance presque fatale et que la belle ordonnance symétrique qui lui agrée dans le détail ait commandé à toutes les parties de son œuvre et à tous les instants de sa pensée. Dès le temps des *Episodes*, une double attirance le sollicitait : il était, qu'il le voulût ou le subît, l'hoir des romantiques français, interprétés par quelqu'un à qui Tennyson et Swinburne étaient familiers et si l'on relisait attentivement *le Voleur d'abeilles* il serait facile d'y découvrir déjà ce goût de la belle lumière hellénique, de jour en jour plus manifeste et qui s'allie si intimement au culte de Ronsard et d'André Chénier. Dès les premiers livres aussi, une opposition harmonieuse est évidente entre le faste de certaines strophes et de certains poèmes et la grâce atténuée et réticente de quelques autres ; c'est que dès lors au miroir des heures M. Henri de Régnier cherche et découvre des faces différentes de soi-même ; mais c'est toujours soi-même qu'il cherche et de même, que ce soit à Blanche Couronne ou à Venise, à Byzance ou à Agrigente, partout et toujours le hante une perpétuelle nostalgie et un désenchantement secret. Mais à mesure qu'il s'imaginait plus beau, au seuil du grave automne, le printemps qui fut pour lui aussi mélancolique, il livra, sans consentir aux sensibleries élégiaques, l'aveu d'un peu plus de tendresse et d'humanité aimante et souffrante. Sans doute il a cru parfois trouver un refuge contre l'attrait et le mensonge du désir :

> Je n'écoute plus rien des voix que mon oreille
> Ecouta trop longtemps

Et que me murmurait la parole vermeille
De ta bouche, Printemps !

Mes yeux ne veulent plus suivre dans les allées
De ton jardin moussu,
Automne, les espoirs et les ombres voilées
Qui m'ont longtemps déçu !

C'est pourquoi sous ce ciel timide et monotone
D'azur pacifiant
Je suis venu chercher le lourd repos que donne
La terre d'Orient ;

Et sans que rien de plus occupât ma pensée
Tout le jour jusqu'au soir,
J'ai regardé mourir cette rose enlacée
A ce beau cyprès noir.

Il n'eût pas imaginé les douloureux poèmes, les figures torturées et demeurant belles qui se reflètent au *Miroir des amants*, s'il n'avait été capable de sympathie pour elles et s'il ne s'était répété souvent les douze syllabes de naguères,

L'heure mystérieuse et vaine de l'amour.

Cependant, il paraît qu'il puisse aujourd'hui concevoir comme une transfiguration définitive et triomphale de ce besoin d'échapper à eux-mêmes qui hante les misérables hommes et qui est la forme cruelle du désir ; n'est-ce point le sens du *Don Juan au tombeau*, de ces fermes tierces rimes aux sonorités funèbres et glorieuses, où trois de celles qui souffrirent le plus par le caprice inassouvi du négateur maudit de tous voient derrière les grilles qui entourent le sépulcre récent une apparition merveilleuse et magnifique :

Mais comme elles allaient pour ouvrir la serrure,
Il leur sembla soudain à travers les carreaux
Apercevoir quelqu'un derrière la clôture,

Qui, courbé vers le sol et leur tournant le dos,
A deux mains soulevait la pierre sépulcrale,
En l'ayant prise et la tirant par les anneaux,

Et toutes trois, Anna, Elvive et l'enfant pâle,
Virent qu'ayant enfin descellé le bloc lourd,
Debout leur souriait et le pied sur la dalle,

Un ange aux ailes d'or et semblable à l'amour.

Je ne prétends point en ces lignes nécessairement concises et sommaires avoir donné une idée complète du nouveau recueil de M. Henri se Régnier ; il est présenté ici sous un aspect trop abstrait et presque dchématique ; mais tous ceux qui en tourneront les pages, qui verront surgir de l'ombre les figures shakespeariennes, les villes blan-

ches, les îles de marbre et les sept femmes des estampes amoureuses ne seront point en tenue de répondre à l'interrogation du poète, ambitieux du vert laurier :

> Saurez-vous affronter l'approche et l'avanie,
> Mon cœur ? Consultez-vous, si vous êtes de ceux
> Qui vont obstinément vers un but hasardeux,
> Fier si luit un instant sur votre destinée
> La pourpre d'un beau ciel au soir de sa journée.

Le Livre des Livres. *Le Livre des Livres* non, mais le livre de tout ce qui fut imprimé, écrit sur le papyrus ou le parchemin par les scribes d'Égypte, d'Athènes, de Rome et des couvents médiévaux, frappé en relief sur les monnaies et les médailles, incisé dans la pierre par la main maladroite des Celtes morvandiaux, des Hellènes ou des Romains, depuis que le vieux Cadmus, évoqué par M. Jean Bouveret comme par M. Anatole France, inventa l'alphabet; et rien non plus de ce qui touche aux livres en eux-mêmes n'est indifférent à ce poète paléographe et épigraphiste ; l'art de l'enlumineur et celui du relieur ajoutent au prix du livre et les seuls ennemis qu'il poursuive de ses invectives, jusqu'à employer le grave tercet, se sont les ennemis des livres, ceux qui les maculent et les déchirent au propre et au figuré, les emprunteurs, les charlatans et les mauvais critiques. Il n'en parle lui qu'avec révérence et tendresse; pour dire la joie particulière que l'on éprouve à découvrir sous la minuscule lombarde et le texte pieux d'un palimpseste la majesté cachée des syllabes latines, il a rencontré des paroles délicates et presque amoureuses :

> Mais lettre à lettre au jour l'œuvre morte s'éveille.
> Le vers ineffacé fleurit et s'ensoleille,
> Comme au cœur las renaît l'amour qu'on croit éteint.
>
> L'aimée est plus aimée après qu'on l'a perdue.
> Et plus douce la voix en l'écho plus lointain
> Que l'on fut plus longtemps sans l'avoir entendue.

Révérence, tendresse, il faudrait ajouter le sentiment d'une sorte de crainte ; on n'est plus seul quand une autre pensée habite près de vous dans le papier, la pierre ou l'airain; souvent cette appréhension apparaît chez M. Jean Couvert ;

> Je ne suis plus le même et mon âme a changé
> Depuis que parle en elle une autre voix perdue,
> Une voix que jamais je n'avais entendue;
> Des sentiments nouveaux ont leur sève épandue,
> Et je me sens dans l'ombre à moi-même étranger.

Une heure vient où le prisonnier de la cité des livres voudrai

s'en évader, échapper à leur amitié trop impérieuse ; même dans son Morvan natal où il laissa rouler dans la prairie en fleurs, au risque de le maculer, le recueil de ses propres vers désormais imprégné de parfums et de pollens, au village de la « Pierre Ecrite », l'inscription celtique sur un fragment d'âpre granit le soumet encore à la domination obsédante : si forte que soit sa volonté, il ne rejettera plus le joug ; il est serf à jamais du livre et de la lettre.

Le Bocage amoureux ou le Divertissement des amants citadins et champêtres. Un premier recueil de M. Roger Allard contenait des promesses auxquelles il n'a point failli : dans *Vertes Saisons*, parmi l'odeur acide des jeunes feuillées, ce fut l'ivresse charmante d'un faune s'éveillant par un matin d'avril et qui saisissait au passage toutes les délices de l'heure. Voici maintenant les paroles d'un chèvre-pieds qui ne s'est pas encore lassé d'admirer les grâces et les attitudes diverses d'un corps de femme soit dans la couche tiède et sous l'abri du toit, soit que la beauté vivante s'associe au mouvant décor d'un paysage d'eaux courantes et de frondaisons souples. Tantôt en strophes concises, en phrases elliptiques, un peu selon le mode de Mallarmé, tantôt en stances pondérées et graves, à la manière de Ronsard, de Malherbe et de Jean Moréas, les mêmes personnages jouent, au fond, toujours le même drame humain :

> Nous n'avons qu'une chair pour aimer et souffrir
> — Tu le sais, ô chère captive —
> Des millions de pleurs et autant de sourires ;
> Nous n'avons qu'une seule vie !...
> L'aube qui me réveille avec sa jeune flûte
> M'invite à haïr le moment
> Où dans tes yeux vaincus le sommeil le dispute
> Au souvenir de ton amant.

Certes quelque trouble altère parfois la joie de l'instant : anxiété du lendemain, crainte de l'automne qui viendra et que cependant il faut vouloir accepter :

> Le baiser du couchant sur les frondaisons rousses
> N'a pas la majesté du soupir que tu pousses
> En abaissant les yeux sur tes seins vendangés.
>
> Aussi je choisirai pour ma saison dernière,
> Entre tant de climats aux loisirs étrangers,
> Un septembre d'odeurs perdu dans ta crinière.

Un doute lui peut arracher quelque amère confession :

> L'été brûle ; vous ne sourirez plus. Les feuilles
> Tremblent ; vous ne sourirez plus. Le vol fermé
> De vos regrets semble une fleur qui se recueille...
> Et vous vous repentez de m'avoir trop aimé.

Mais alors même la hantise d'une chair unique le possède et il y consent :

Oui, je me réjouis d'une si belle peine ;
Loin des souffles impurs, elle garde mes jours :
Heureuse en vérité la chair d'un seul amour :
Elle ne vieillit pas sous la lèvre inhumaine.

C'est cela que M. Roger Allard ne cesse de répéter sous des formes différentes et c'est par là qu'il clora son recueil :

L'insensé comble cent corbeilles
Où je sais que depuis toujours
Toutes les grappes sont pareilles
A la vigne du vieil amour.
. . . .
Et comme un roi parmi les pierres
De son royaume dévasté
Je chercherai sous tes paupières
Les vestiges de la clarté.

Il est rare qu'avec une aussi belle audace un poète ose ne point se défendre d'être jeune et de céder à l'amour et qu'il glorifie sa chair de connaître

L'orgueil d'être mortelle et de n'être point morte.

Il est rare qu'il accepte avec autant de sérénité les jours qui ne seront plus ceux de l'adolescence et que déjà il compare l'automne lointain, mais qu'on n'évite pas, à un verger lourd de fruits,

Et qui rassasié de soleil et d'amour
S'endort entre les bras d'un puissant paysage.

On aimerait que tous les vers de M. Roger Allard eussent cette ampleur et cette plénitude : ils sont quelquefois heurtés et discords et ils témoignent çà et là de quelque maniérisme et de quelque préciosité.

Les Enluminures. En dépit du titre, il n'est rien de commun entre les poèmes de M. Max Elskamp et ceux de M. Hippolyte Roy, Celui-ci, qui paraît d'ailleurs ne manquer ni de culture ni de curiosité, s'est mis en tête de composer un Joanne versifié, un « Tour de France », pour dire comme lui. Certaines de ces enluminures ne manquent pas de couleur et sont rehaussées à souhait de pourpre et d'or ; si toutes les géographies, si toutes les représentations des villes et des monuments illustres du terroir français devaient être détruites, quand d'autres hommes, après des siècles, nous auront remplacés sur le même sol, ils auraient peut-être, à lire M. Hippolyte Roy, la curiosité que nous inspire tel poème descriptif d'Ausone ; mais Ausone ne se contentait pas de décrire le cours des fleuves, il y faisait

trembler le reflet des peupliers et des saules et, d'autres fois, il disait la beauté d'une petite esclave Germaine : M. Hippolyte Roy ne se permet pas de semblables distractions.

PIERRE QUILLARD.

LES ROMANS

Honoré de Balzac : *L'Amour masqué*, Jean Gillequin, 0,45. — Maurice des Ombiaux : *Le Maugré*, Calmann-Lévy, 3.50. — Emile Guillaumin : *Baptiste et sa femme*, Fasquelle, 3.50. — Francis de Miomandre : *L'Ingénu*, Calmann-Lévy, 3.50. — N. M. Bernardin : *L'Abbé Frifillis*, Fasquelle, 3.50. — Paul Aker : *Les Exilés*, Plon, 3.50. — Paul Renaudin : *Ce qui demeure*, Plon, 3.50. — Jean de la Brète : *Rêver et vivre*, Plon, 3.50. — Guy de Téramond : *Maisons de science*, Lafitte, 3.50. — Alfred de Chabanne la Palice : *Le Réveil d'une âme*, B. Grasset, 3.50. — Robert Guillon : *Leurs Raisons*, Poméon, 3.50. — Huges Lapaire : *Les Demi-paons*, Figuière, 3.50. — A. de St-Aulaire : *L'Expiation de Cecilia Férelli*, Perrin, 3.50. — José Hennebicq : *Antigone victorieuse*, Sansot, 3 50. — Henri de Forge : *Les Insoupçonnés*, Daragon, 2.50. — Charles Leroy : *Le Colonel Ramollot*, Flammarion, 0.95. — M. Hollenbecque : *Il y avait une fois*, A. Quillet.

L'Amour masqué, ou imprudence et bonheur, par Honoré de Balzac. Dans une très vivante et très spirituelle préface, Henri Duvernois déclare : « qu'il serait utile de faire disparaître la légende de l'écrivain si probe qu'il publie un livre tous les dix ans, car les grands laborieux de cette sorte passent les trois quarts du temps dans une rêverie vaine à fumer des pipes. » Je suis tout à fait de l'avis d'Henri Duvernois, mais il y a peut-être un autre abus dont il faudrait se garantir : c'est de la publication posthume. Il est impossible de prétendre que ce roman ajoute à la gloire de Balzac et, bien entendu, il ne lui fera aucun tort, la gloire de Balzac n'étant plus une question d'unité. « Reçu comme intime chez la duchesse de Dino, née de Sainte-Aldegonde, mère du duc actuel, Honoré de Balzac tint à lui offrir un cadeau absolument unique. A cette intention il écrivit le roman qu'on va lire et en fit hommage à son illustre amie. » Et, plus loin, au cours de la préface des éditeurs, Jean Gillequin et Cie, on apprend que cette œuvre originale (pour la question de l'unité) demeura un demi-siècle dans la bibliothèque de la dite duchesse. Ah ! que n'y est-elle restée toujours, la pauvre histoire d'*Amour masqué !* Je sais bien que les duchesses ne sont pas difficiles sur la qualité de la littérature qu'on leur sert quand la reliure est de leur goût, mais tout de même c'est effarant de .. naïveté, d'invraisemblance et d'un style absolument... inédit, au moins pour Balzac. Supposons un lecteur n'ayant jamais lu le grand écrivain et tombant sur cette publication à 0,45, il aura le droit de s'imaginer qu'il en a pour son argent ! Je ne veux pas blâmer messieurs les éditeurs, car c'est l'erreur commune aux fervents disciples de révéler pêle-mêle tous les actes concernant leurs maîtres vénérés ; cependant ça finit par devenir inquiétant, cette religieuse manie. Les uns fouillent les coffrets des mortes

pour en extraire des lettres d'amour ni très amoureuses ni très littéraires, les autres vous sortent des histoires de familles vaguement scandaleuses et on n'attend pas toujours la fin des chers maîtres pour leur servir les squelettes qu'ils peuvent cacher dans leurs placards. Notre siècle sera celui des fouilles sous toutes les formes du pic et de la pioche. Et pour un confortable métropolitain — combien de faux cercueils de rois mérovingiens et d'apocryphes tibias de Louis XVII on nous aura fait avaler. A l'heure actuelle, les écrivains défunts publient beaucoup plus de choses inédites que de leur temps. Voyez Jean Lorrain, que *le Courrier Français* vient de magnifier dans son superbe numéro du 18 mars! Il nous donne son roman annuel et des œuvres délicieuses, presque mieux écrites qu'autrefois. Les morts vont vite, mais ils vont bien! « La vie, c'est du courage! » dirait le puissant Balzac. Je commence à croire que la mort devient du surmenage. Pauvres grands travailleurs condamnés aux travaux forcés perpétuels! Maintenant, si on les interviewait, ils répondraient certainement que Dieu n'en demande pas tant à reconnaître les siens et qu'ils ont déjà toutes les peines du monde à s'y reconnaître eux-mêmes. Je ne me permettrai pas de vous faire le compte-rendu de *l'Amour masqué*, cela se passe à l'Opéra, naturellement et ne manque nullement de morale au baisser du rideau. L'imprudence consiste à demander un enfant, à un bel inconnu et le bonheur se trouve dans l'union légitime enfin réalisée par les deux imprudents. Le meilleur de cette œuvre est sur la couverture : une tête de Balzac vraiment réussie que nous avons, du reste, déjà rencontrée dominant tous les carrefours de sa bonne ville de Paris « d'où il semble, selon l'heureuse expression d'Henri Duvernois, dire encore fortement ce qu'il veut dire, car toute recherche exagérée de la phrase conduit à la stérilité et à la mort ».

... Et c'est pour cela sans doute que le grand Balzac n'a plus le droit de se taire!...

Le Maugré, par Maurice des Ombiaux. Cruelle et bien singulière coutume des paysans des Flandres qui ne veulent pas permettre à des étrangers d'entrer dans leurs terres de fermages, et de les louer au-dessus du cours. Toutes les terres reçues par eux en adjudication sont condamnées au mauvais gré du voisin et le mauvais gré du voisin se traduit par une série de crimes dont le moindre pourrait mener son auteur à l'échafaud si les paysans d'un même village avaient le courage ou la lâcheté de se dénoncer. *Le Maugré*, qui est un livre sérieusement documenté, nous fait pénétrer dans une contrée à la fois sauvage et pittoresque et des mœurs un peu primitives, mais qui ne manquent pas de noblesse. Les paysans qui travaillent de père en fils un terrain deviennent les véritables seigneurs et disputent à l'envahisseur leur apanage et ont peut-être un certain droit d'aînesse.

Baptiste et sa femme, par Emile Guillaumin. Une très consciencieuse étude d'homme de la glèbe qu'on déracine pour en faire un mauvais cabaretier. L'épouse, paresseuse et ambitieuse, aimant surtout à faire la dame, est la cause première de cette déchéance. L'époux naïf, indécis et trop bon se laisse dominer par cette femme qu'il n'aime pourtant pas, la laisse consommer leur ruine, puis revient au pays natal, à son labour, ayant perdu tout espoir de bonheur. Sobrement écrit, ce livre est intéressant par son souci de vérité et du détail bien placé.

L'Ingénu, par Francis de Miomandre. Cet ingénu n'a pas toute la naïveté qu'on pourrait croire. Il a une liberté d'allure et un oubli si complet de certaines convenances qu'il ferait battre sinon des montagnes, tout au moins des jolies filles. Toujours délicat et brodé comme une dentelle de soie, le style de l'auteur fait à lui seul tous les frais de son histoire. Il n'a qu'à laisser se dévider ses pelotons, ils vont d'eux-mêmes où il faut pour dessiner les plus jolies arabesques.

L'Abbé Frifillis, par N. M. Bernardin. Cet abbé... de ruelle est aussi bien fait pour habiter l'alcôve d'une précieuse ridicule et n'en devient pas moins académicien, ce qui prouve que tous les chemins peuvent mener au fauteuil de parade. Bon et charitable, ce singulier personnage, frisé, musqué et passant son temps à essayer de nouveaux atours, n'a cependant point ce qui s'appelle de mauvaises mœurs. S'il se laisse enlever par un de ses meilleurs amis, c'est pour le meilleur des motifs. Il va jusqu'au pays des *talapoins* afin d'y porter la bonne parole et les ordres du roi. Il revient à Paris pour y faire la dernière pénitence, qui est de haranguer les 40.

Les Exilés, par Paul Aker. Légèrement ces gens s'en vont en Alsace portés par le caprice de leur auto. Ils comptent s'amuser, mais la mélancolie des choses et peut-être l'air natal les troublent plus qu'ils ne l'osent croire. Le fils retrouve l'émotion du père chassé par l'ennemi et la femme tendre qui l'accompagne s'attendrit sur les émotions de l'homme qu'elle commence à aimer. Et cet Alsacien rentre chez lui, ramenant le corps de son père mort en terre d'exil. Si l'Alsacien-Lorrain, ne pouvant devenir Allemand non plus que demeurer Français, finit par rester Alsacien, fera-t-on encore de ces livres remplis de l'amour de la patrie? Où sera la patrie proprement dite? La patrie n'est pas en largeur, elle est en hauteur et s'arrête à la pointe du clocher. Je crois qu'il existe des paysans de certains villages à 4 heures de Paris qui ne sont pas Français ni Allemands. Demander aux Bretons, pour plus amples renseignements.

Ce qui demeure, par Paul Renaudin. Ce qui survit, plutôt. L'amour de la famille et le respect des traditions bourgeoises ne permettent pas au héros d'épouser la femme divorcée. Je crois que si la

femme divorcée n'avait pas accepté de devenir la maîtresse, on l'aurait épousée malgré tous les respects et toutes les traditions de la famille... seulement les femmes sont tellement pressées de manquer de tenue... qu'elles manquent aussi le bon mariage.

Rêver et vivre, par Jean de la Brète. Où il est prouvé que les rêveurs en allant plus vite que les violons sont simplement des gens doués de la seconde vue. Le jeune homme aimant le passé et prévoyant l'avenir à l'aide de sa belle fortune est un sage qui sème largement son grain pour plus tard récolter d'admirables récoltes. Préférer la pauvre fille laide à la riche demoiselle trop jolie, c'est d'ailleurs beaucoup plus vivre que rêver.

Maisons de science, par Guy de Téramond. De tous les temps les femmes ont préféré... la largeur de leurs chapeaux à la grandeur des chiffres, mais il est évident que ce Monsieur si froid et si tâtillon est horripilant. Il faut mettre un nimbe à cette jeune épouse pour avoir eu tant de vertu en face d'un tel... tableau noir.

Le Réveil d'une âme, par Alfred de Chabannes La Palice. Je ne comprends pas très bien pourquoi cette jeune fille, si philosophe et si bellement douée sous tous les rapports est aussi vite émerveillée par des contes à dormir debout. Faut-il en conclure que c'est par le cerveau qu'on pénètre dans le cœur des femmes modernes ? Quelle assurance de bonheur y a-t-il dans la vision exagérée de ses mérites, aperçus en rêves et tellement travestis que le lecteur s'y perd ? A sa place une vraie femme aurait probablement préféré le sage espagnol disant tout juste ce qu'il pensait.

Leurs Raisons, par Robert Guillon. Un faux ménage qui se régularise après un faux pas. Je me permets d'ajouter qu'un conférencier de métier doit faire un piètre amoureux et que l'héroïne fait bien de le tenir quitte de ses discours. Bien parler nuit souvent auprès des personnes... du sexe dominateur.

Les Demi-paons, par Hugues Lapaire. Un Monsieur plein de vanité, trop aimé par sa mère, une créature fort désagréable, et trop aimé par sa femme, une pauvre créature prise pour sa dot. Les demi-paons sont ces hobereaux mi-bourgeois mi-aristocrates, très infatués de leur personne, qui prennent leur paresse pour une dignité sociale. Ils sont surtout très sots. La vie de province peut seule leur permettre une telle confiance dans l'épanouissement de leur sottise.

L'Expiation de Cécilia Férelli, par A. de Saint-Aulaire. Ce qui m'amuse dans les récits, un peu à la guide-Joanne, de l'auteur, ce sont ses tirades soudaines contre le gouvernement, lesquelles ne manquent pas d'une certaine verdeur. Maintenant, il aime tellement les montagnes qu'on peut lui passer, pour la description de leurs sommets, son dégoût des plates démocraties.

Antigone victorieuse, par José Hennebicq. Ce sont de douces

et de doctes exaltations de poètes mélangées à de savantes reconstitutions antiques. L'amant d'Antigone victorieuse, vaincu à son tour par la réalité, est aussi un beau morceau de marbre grec.

Les Insoupçonnés, par Henri de Forge. Des métiers sociaux peu connus, mais qui pourraient devenir utiles. Le *professeur de vieillesse*, par exemple, pour belles Madames sur le retour.

Le Colonel Ramollot, par Charles Leroy. Réédition à 0,95 des légendaires gaffes du bon colonel qui trouvait que tout allait mal parce qu'on s'obstinait à recruter l'armée dans le civil !...

Il y avait une fois... par M. Hollebecque. Très élégant volume illustré et belles histoires où l'on rencontre tous les animaux de la création, dont un chien de Rabier. Joli cadeau à faire à un enfant... qui saurait lire comme un homme.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Agathon : *L'Esprit de la Nouvelle Sorbonne*, 1. vol. in-18, 3.50, « Mercure de France ». — Augustin Gazier : *Les Derniers jours de Blaise Pascal*, 1 vol. pet. in-18, 1.50, Champion. — Francis de Miomandre : *Figures d'hier et d'aujourd'hui*, 1. vol. in-16, 5 fr., Dorbon aîné. — Pierre-Maurice Masson : *Lamartine*, 1 vol. in-1 :, Hachette. — Maurice Dumoulin : *Les Ancêtres d'Alfred de Musset*, 1 vol. in-18, 3.50, Emile-Paul.

Ce livre d'Agathon : **L'Esprit de la nouvelle Sorbonne**, a causé une véritable révolution dans le monde universitaire et littéraire. Je n'analyserai pas ici ces séries d'études sur notre culture traditionnelle abandonnée ; tout le monde les a lues, ainsi que les polémiques qu'elles ont provoquées dans les revues et les grands quotidiens. Dans la préface qu'il a mise en tête de son volume, Agathon, après avoir exposé les nouvelles et selon lui néfastes méthodes d'enseignement de la Sorbonne, écrit :

> La transformation est encore plus complète aujourd'hui. On a rayé d'un trait, à la licence littéraire, toute épreuve de culture générale. Les nouveaux programmes sont envahis par les spécialités. L'Ecole Normale a été, pour ainsi dire, détruite par la Sorbonne, sa rivale conquérante. Demain, les portes de nos facultés seront ouvertes directement à des esprits de formation spéciale, aux élèves diplômés de l'enseignement primaire. Il est temps enfin de demander : Ne fait-on pas fausse route ?

Le grand péril est dans l'abandon de cette culture générale qui faisait de l'élite française la conservatrice de toute la tradition intellectuelle. Nous nous rattachions ainsi par un fil ininterrompu à la culture grecque et latine. Cette méthode de culture générale était surtout précieuse au point de vue de la formation de l'intelligence, et, en la défendant, Agathon dit très bien : nous défendons la culture de l'in-

telligence contre la culture de la mémoire, l'effort spirituel contre le labeur matériel.

Mais on a voulu voir, dans cette campagne pour la restauration de la culture classique, une campagne réactionnaire. La culture classique n'est pas démocratique, c'est un luxe inutile. Et n'est-il pas injuste que les primaires ne puissent arriver aux mêmes grades universitaires que leurs camarades de l'enseignement secondaire? On dit encore : La culture littéraire fait de beaux esprits, affinés, pleins de grâce, des artistes, des *dilettantes*. Ce qu'il nous faut, ce sont des hommes utiles, des *producteurs*. Les lettres et la philosophie sont inutiles au monde qui vient, et ne seront plus, d'ici peu, que des passe-temps d'oisifs délicats. C'est énorme d'incompréhension. L'érudition, au contraire, ajoute-t-on, en nous spécialisant dans une tâche limitée, fait de chacun de nous un homme utile à la société. Mais inutile à lui-même. L'érudition, sans culture générale, est une absurdité. C'est le faux-savant qui connaît toutes les diverses éditions de Virgile avec leurs variantes, et ne sait pas le latin. On veut faire de ces élèves des collectionneurs de notions et de documents, mais on ne cherche plus à leur donner la compréhension directe des auteurs. En résumé, la dominante de ce nouvel enseignement, dans les lettres comme dans la philosophie (d'ailleurs remplacée par la sociologie), c'est le mépris de l'individu. L'individu n'est plus qu'une cellule productive au profit de la collectivité. Mais les jeunes gens intelligents de la nouvelle génération réagiront contre ces méthodes sans cependant rejeter en bloc ce que l'esprit nouveau apporte de précis et d'utile dans l'enseignement. Ils montreront qu'ils s'intéressent d'abord à eux-mêmes, qu'ils désirent étudier pour leur plaisir et qu'ils sauront bien décharger leur barque de toute inutile érudition. Agathon, qui leur prêche la révolte, espère bien les mener à la victoire.

§

Dans ce petit livre : **Les Derniers jours de Blaise Pascal**, M. Augustin Gazier réfute avec logique et clarté la thèse nouvelle de M. Ernest Jovy, qui voudrait démontrer que Pascal s'est rétracté à son lit de mort. M. Jovy a découvert à la Bibliothèque Sainte-Geneviève *les Mémoires* inédits du P. Beurrier, curé de Saint-Etienne-du-Mont, qui assista Pascal dans sa dernière maladie. Voici quelques passages de ce document :

Il (Pascal) me dit qu'il gémissait avec douleur de voir cette division entre les fidèles... m'ajoutant qu'on l'avait voulu engager dans ces disputes, mais que depuis deux ans il s'en était retiré prudemment, vu la grande difficulté de ces questions si difficiles de la grâce et de la prédestination. Et pour la question de l'autorité du pape, il l'estimait aussi de conséquence, et très difficile à vouloir connaître ses bornes ; et qu'ainsi, n'ayant pas étudié la

scolastique... il avait jugé qu'il se devait retirer de ces disputes et contestations, qu'il croyait préjudiciables et dangereuses, car il aurait pu errer en disant trop ou trop peu, et ainsi qu'il se tenait au sentiment de l'Eglise touchant ces grandes questions et qu'il voulait avoir une soumission parfaite au vicaire de Jésus-Christ, qui est le souverain pontife.

M. Jovy conclut de ces textes, ainsi que des autres déclarations et rétractations du P. Beurrier :

Lorsque Pascal mourut, il était irrémédiablement brouillé avec Port-Royal depuis environ deux ans.

Pascal s'est rétracté sur son lit de mort ; il a déclaré au curé de Saint-Etienne-du-Mont qu'il regrettait de s'être laissé embarrasser dans les disputes sur la grâce et qu'il se soumettait absolument aux décisions des papes Innocent X et Alexandre VII.

Les Jansénistes, navrés de cette défection, ont fait les plus grands efforts pour en dérober la connaissance au public ; leurs manœuvres ont réussi jusqu'au jour où la perspicacité de M. Jovy les a enfin déjouées.

M. Gazier répond à ces déductions de M. Jovy : Si Pascal a interrompu la publication de ses dernières Provinciales, c'est pour des raisons de conscience, cette façon de défendre Port-Royal n'étant pas conforme au précepte divin de l'amour des ennemis ; et non parce qu'il n'avait plus foi en Port-Royal.

Malgré les *Mémoires* du P. Beurrier, Pascal ne s'est pas rétracté. Une rétractation n'a de valeur que publique, et Pascal n'a jamais chargé son confesseur de manifester publiquement son repentir.

Quant au prétendu navrement des Jansénistes... Si Pascal avait abjuré le Jansénisme, comment, écrit M. Gazier, expliquer que les Jansénistes de marque aient adressé à Gilberte Perier des lettres si pleines d'estime, d'admiration, de vénération pour le père qu'elle venait de perdre? Ils auraient tout au plus considéré Pascal « comme un juste auquel la grâce avait manqué... ».

Il reste donc bien établi, conclut à son tour M. Gazier, que Pascal et Port-Royal sont inséparables, et que l'auteur des *Pensées* demeure à tout jamais la gloire de Port-Royal. Amen.

Il est curieux de constater combien ces questions de religion passionnent encore un certain public lettré. Port-Royal a encore ses défenseurs. Pourtant, au point de vue philosophique, il n'est pas très important de savoir que Pascal ait ou n'ait pas adbdiqué le jansénisme, et on regrette qu'un si grand esprit n'ait pas plutôt abdiqué toute religion.

On trouvera dans ce volume, une reproduction du Masque mortuaire de Pascal et le portrait du P. Beurrier, en surplis (1) tuyauté au petit fer.

(1) Le Petit Larousse donne du surplis cette description mystico-poétique : « Vê-

§

M. Francis de Miomandre est un esprit très perspicace qui sait découvrir les rouages les plus secrets de l'âme humaine. Un savant physiologue, après avoir lu son premier volume : *Visages*, caractérisait ainsi la vision aiguë de ce critique : « Il a un œil à facettes comme les mouches »... un œil qui voit simultanément tous les mouvements d'une intelligence et les photographie. On peut appliquer ce curieux jugement au dernier livre de Francis de Miomandre: **Figures d'hier et d'aujourd'hui**, suite d'études critiques, plus brèves, mais d'une même acuité de vision. L'auteur ne cherche pas d'ailleurs a donner une analyse complète des œuvres de ses auteurs choisis, mais plutôt à découvrir un côté spécial de leur talent, de leur méthode ou de leur caractère. C'est ainsi qu'il voit dans Marcel Schwob une âme de petite fille, perverse et tendre, l'âme même de Monelle. Il dit bien encore que l'immense érudition de Schwob, loin de l'alourdir, l'allégeait : connaissant tout le passé, il ne voulut écrire que des choses neuves, fraîches comme des fleurs nouvellement coupées. La brièveté de son œuvre est donc regrettable, écrit M. de Miomandre, puisque « considérable, cette œuvre eût été aussi parfaite ».Evoquant ensuite ses admirables traductions de *Moll Flanders*, *Francesca di Rimini*, *Hamlet:* « Il aurait pu faire revivre pour nous, avec toutes les nuances et les palpitations du style original, l'œuvre entière de Stevenson et de Meredith, scandaleusement ignorée du public. Il ne ne l'a pas fait. Qui le fera maintenant à sa place ? »

Voici Oscar Wilde. C'était, dit-il, un ingénu, un homme qui aimait la liberté et le plaisir sans y voir du mal : « Les gens de cette sorte jouent toujours à la perversité... surtout s'ils vivent dans une société formaliste. » Et pour chacune de ces figures d'hier et d'aujourd'hui, poètes, romanciers, philosophes, M. F. de Miomandre trouve une caractéristique nouvelle encore inaperçue de la critique.

§

M. Pierre-Maurice Masson a la spécialité de faire couronner ses ouvrages par l'Académie française : on croirait même qu'il ne les écrit que dans ce but. Déjà son éloquence a été reconnue supérieure lorsqu'il discourut sur *Alfred de Vigny*, et voici que, sur un nouveau sujet proposé : **Lamartine**, il obtient encore une couronne. Il faut féliciter M. Pierre-Maurice Masson de ses succès. Son discours sur Lamartine est agréable et facile; l'auteur y pratique l'art d'encastrer dans son texte une mosaïque de petites citations qui donnent des reflets à son étude. L'idée générale de ce discours, où il est

tement d'église accompagné d'ailes longues et plissées. » Ces ailes symboliques sont sans doute les manches.

parlé de la vie intégrale du poète, est qu'il faut admirer en Lamartine, non seulement l'élégiaque, mais surtout peut-être l'homme d'action, et le héros.

§

A signaler, de M. Maurice Dumoulin : **les Ancêtres d'Alfred de Musset**, d'après des documents inédits. Ce que cette généalogie nous apprend, dit-il, c'est que cette famille française a évolué suivant les traditions françaises.

... Les Musset furent d'abord des légistes... par là, ils parvinrent à la petite noblesse et à la fortune. Puis, quand, au lieu de légistes il fallut à la royauté des soldats, les Musset servirent ; quelques-uns glorieusement ; enfin, à la noblesse d'épée, celle-là héréditaire, l'amour-propre de chacun voulut ajouter une noblesse plus personnelle : la noblesse des lettres : les Victor de Musset, les Guyot-Desherbiers, les Cogners s'efforcèrent de la conquérir...

Alfred de Musset fut la « résultante exceptionnelle et unique » du lent travail d'affinement d'une race. Il en fut aussi la dernière floraison.

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

A. Aulard : *Napoléon Ier et le Monopole Universitaire;* A. Colin, 3 fr. 50. — Albert Dufourcq : *Histoire de l'Eglise.* Tome V : *Le Christianisme et les Barbares;* Bloud, 3 fr. 50. — Fernand Mouret : *Histoire Générale de l'Eglise.* Tome V : *La Renaissance et la Réforme* ; Bloud, 7 fr. 50. — R. Couzard : *Sainte-Hélène* ; Bloud, 3 fr. 50.

Napoléon Ier et le Monopole Universitaire, par A. Aulard. — Ce livre est assez difficile à apprécier, quant à sa portée pour l'ensemble de la question universitaire, car il n'est qu'un fragment de l'histoire de l'Université. Exposons-en d'abord quelques points principaux.

Résumant, aux premières pages de l'ouvrage, le caractère que présentait l'organisation de l'enseignement avant la fondation de l'Université impériale (régime de la Loi du 3 brumaire an IV), M. A. Aulard note : « Des établissements ne formant pas un corps, un enseignement privé sévèrement surveillé, un enseignement d'Etat à caractère laïque, tel était, en ses traits généraux, le système d'instruction publique qui établi par la Convention et pratiqué, avec des retouches » (fort peu libérales, à la suite du Coup d'Etat de Fructidor), « par le Directoire, fut en vigueur pendant les deux premières années du Consulat. » L'enseignement, au demeurant, était à trois degrés : primaire, secondaire et supérieur. Consacrant le principe fondamental de ces trois degrés, le Consulat, dans la loi du 11 floréal an X, semble, pour le surplus, s'être préoccupé surtout de l'enseignement secondaire, que la masse de la bourgeoisie recherchait pour

ses fils. Le gouvernement de Bonaparte tendit, dès ce moment, à monopoliser ce degré de l'éducation, en y supprimant légalement la liberté de l'enseignement. « C'était l'amorce ou plutôt le commencement de ce qu'on appellera le monopole universitaire. »

L'institution de ce monopole sous l'Empire eut parmi ses causes immédiates l'échec relatif de cet enseignement secondaire tel que l'avaient établi, dans une vue étatiste, les dispositions de la Loi du 11 floréal an X. Les écoles secondaires libres (c'est-à-dire fonctionnant sous le contrôle du gouvernement) firent, pendant le Consulat, une concurrence sérieuse aux lycées de l'Etat. Dans ces lycées, la bourgeoisie voulait éviter l'influence de l'esprit gouvernemental, qui n'inspirait encore que peu de confiance. La remarque suivante d'un contemporain illustre, de Cuvier, en dit long sur les difficultés que le Consulat put éprouver à mettre son cachet sur l'enseignement, et en particulier sur l'enseignement secondaire (soit dit en passant, M. Aulard ne montre guère cette lutte, qui fait assez comprendre, cependant, la quasi-nécessité où était Napoléon d'instituer un monopole universitaire : mais M. Aulard, qui pousse décidément jusqu'à la faiblesse et à l'absurde la défiance de ce qu'il appelle, avec un dédain dont on est las, l'histoire « littéraire » (1), ne se préoccupe guère de percer jusqu'à l'intimité psychologique d'une époque ; et, par exemple, il décrit les conditions de l'enseignement sous la Révolution, le Directoire et le Consulat, sans prendre souci le moins du monde de l'évolution des passions qui explique les différences de ces trois époques et de leurs œuvres, scolaires ou autres) : « On ne peut, dit Cuvier, sans l'avoir vu (Fourcroy, le directeur général de l'enseignement sous le Consulat), se faire une idée de ce que lui ont coûté de peines tant d'établissements dans un pays où il fallait relever jusqu'aux édifices, recréer tous les genres de ressources, surmonter dans chaque lieu des résistances intéressées, chercher de tous côtés des maîtres et jusqu'à des élèves, tant l'exemple du passé inspirait de défiance ». Du passé révolutionnaire. La conception d'une Université impériale à monopole, où se fit sentir exclusivement, comme en toutes autres choses alors, la main qui avait liquidé ce passé, s'explique aisément dans ces circonstances. Un autre contemporain, Fontanes, a compris parfaitement cela, en quoi on peut le louer de sa clairvoyance plus encore que le blâmer de sa courtisanerie : « Sire, dit-il, si nous avions à agir dans une société homogène et vivant de ses traditions anciennes, je dirais : Ces objections (faites au monopole universitaire par des hommes tels que Portalis et Champagny)

(1) Voyez, page IX de l'*Avant-Propos*, une appréciation aussi fausse que pauvre. M. Aulard ferait bien de ne point tant mépriser l'histoire « littéraire », ne fût-ce que pour écrire un peu moins mal. Voyez, pages 96 et 145, des phrases d'une langue tout à fait inquiétante.

sont invincibles. Mais au lendemain d'une révolution, au sortir de l'anarchie, et en présence des partis hostiles, il faut, dans l'enseignement comme en toutes choses, l'unité de vues et de gouvernement. La France a besoin, pour un temps du moins, d'une seule Université, et l'Université d'un seul chef. »

On sait que ce chef, ce premier Grand-Maître de l'Université, fut Fontanes, récompensé par là, — au détriment de l'illustre Fourcroy, pourtant cheville ouvrière jusqu'ici, comme directeur général de l'instruction publique, de toutes les entreprises scolaires de Napoléon, et plus méritant que Fontanes sous tous les rapports, — d'avoir saisi la pensée même de l'Empereur en matière d'enseignement. Et cependant si Napoléon ne put réaliser ses desseins quant à l'institution fondée par la loi du 10 mai 1806, — car il ne put guère les réaliser, nous apprend M. Aulard, — c'est ce même Fontanes qu'il en faut accuser. Une partie curieuse, quoiqu'un peu écourtée, de l'étude de M. Aulard est celle où ce rôle de Fontanes nous est montré. Ce « virtuose équivoque » trahit à demi son maître. Placé à la tête de l'Université comme catholique, mais catholique de gouvernement, c'est-à-dire comme l'homme le plus capable de concilier le service de l'Etat et la Religion, d'entretenir de bonnes relations avec le clergé, mais sans se laisser mener par ce dernier, et de tirer enfin du Concordat les avantages qu'il comportait sous le rapport de l'enseignement, il trompa l'attente de Napoléon. Il favorisa à l'excès les influences cléricales, donna des places à des prêtres fanatiques, se servit de l'intermédiaire des évêques plus que de celui des préfets, et fit de l'instruction publique « une affaire de coterie et de religion (1) ». Cela prépara les voies au retour de la Légitimité. D'autre part, le monopole, en ce qui concernait l'enseignement secondaire surtout, objet des principaux efforts de Napoléon, était loin d'être effectif. Les grades universitaires ne furent jamais exigés en fait chez les chefs d'institutions (ils ne le furent qu'à partir de 1815). Les dispenses pour les redevances à payer par les établissements particuliers à l'Université (lesquelles donnaient d'ailleurs au monopole imaginé par Napoléon un caractère fiscal assez odieux) furent prodiguées : et, au fond, sous tous les rapports, le monopole exista fort peu.

M. Aulard ne se trouve donc apporter aux partisans comme aux adversaires actuels du monopole universitaire qu'un terme de comparaison assez négatif, puisqu'ici l'histoire montre, à qui veut se faire une idée précise, que le monopole fut assez loin d'être réel. Cependont un trait significatif, que M. Aulard n'eût sans doute pas manqué de retenir s'il eût continué l'histoire de l'Université pour les

(1) M. Aulard aurait, ici, pu parler plus longuement des attaques de l'Eglise contre l'Université, de tout cet état d'esprit qu'exprimèrent, par exemple, les premiers ouvrages de Lamennais (1808 et 1814).

époques suivantes, est l'affaiblissement du monopole sous l'effet des influences cléricales, que servit Fontanes. C'est sur le terrain de la lutte avec l'Eglise que doit surtout se placer l'histoire de l'Université durant le temps du monopole de celle-ci, c'est-à-dire de 1808 et surtout de 1815 à 1850. Nous n'avons pas le temps d'apporter à cet énoncé les nuances et les rectrictions de détail qu'il faudrait, mais en gros c'est bien ainsi que les choses se présentent. Pour des universitaires comme Cuvillier-Fleury, par exemple, la liberté de l'enseignement, revendiquée par les catholiques libéraux et par les Jésuites, « ne peut être qu'un mot, car elle ne peut exister en réalité sans compromettre la Société tout entière ». Vint le Second Empire, où le monopole fut aboli et où la liberté de l'enseignement fut proclamée en faveur de l'Eglise. Sous la troisième République, la législation de Ferry, et tout ce qui s'en est suivi jusqu'à ce jour, replacerait la question du monopole universitaire, si elle était reprise, sur un terrain assez semblable à celui où elle se trouvait, par exemple, pendant la monarchie de Juillet. On revendiquerait ce monopole au nom de la laïcité, comme on prétendait le maintenir alors dans l'intérêt de la Société civile. Quant à la possibilité en elle-même du monopole, le récent témoignage historique de M. Aulard parait ne devoir apporter, remarquons-le encore en finissant, que des données assez neutres. Impossible de dire d'après l'expérience, fût-ce celle de Napoléon, comment les choses se passeraient. Que les partisans du monopole cherchent ailleurs de quoi encourager leurs désirs. Ce n'est pas nous qui nous en plaindrons, et après tout la réserve de M. Aulard est louable. Retenons cependant cette constatation qui peut être suggestive : « Napoléon dut laisser faire, laisser passer bien des choses qu'aujourd'hui, dans notre Etat non monarchique, le pouvoir central ne tolérerait pas. » C'est avouer que la tyrannie de l'Etat actuel dépasse celle du plus obéi des despotes. Nous nous en doutions ; et vraiment, dans ces conditions, l'idée d'un monopole de plus, du monopole universitaire, n'a rien de séduisant.

§

Parmi quelques récents volumes d'Histoire ecclésiastique qu'on nous a adressés, distinguons l'**Histoire de l'Eglise**, de M. Albert Dufourcq. Ceci est le tome V, qui forme, dans ce vaste ensemble, la deuxième partie du « Troisième Livre », lequel embrasse une période allant du IIIe au XIe siècle. Cette deuxième partie a pour titre « le Christianisme et les Barbares », la première, dont nous avons déjà parlé (1), ayant pour objet « Le Christianisme et l'Empire ».

Le plan observé par M. Dufourcq, pour la période qui va du IIIe au XIe siecle ressort, pour nous, des divisions chronologiques apportées par l'auteur dans son sujet. Ces coupes chronologiques sont

(1) *Mercure de France* du 1er mai 1910.

quelque peu inusitées. Au lieu de séparer les IIIe-IVe siècles des siècles suivants, comme beaucoup d'historiens le font, qui se contentent de distinguer deux premières périodes : origines, puis développement, — M. Dufourcq a réuni ces siècles (IIIe-Xe), ce qui est, d'après lui, très important. Cette période est, en effet, celle d'un seul et long drame, différent, par ses caractères, de ce qui a suivi. Le « réveil de l'Orient » et l' « éveil de l'Occident », qui sont les deux faits dont sont résultées la dislocation et la chute de l'empire romain, étaient pleinement sensibles dès le IIIe siècle, et, dès ce moment, se présentait pour le christianisme la question de savoir s'il serait entraîné dans la ruine des formes politiques (empire) qui devaient lui servir de cadre. Cette question dura jusqu'au Xe siècle inclusivement. « L'histoire de l'empire romain du IIIe au Xe siècle présente le tableau d'une décadence saccadée, et qui se précipite. » L'Eglise partagea ces fortunes, et il ne pouvait être question pour elle, parmi ces vicissitudes heurtées, de développement. « L'œuvre organisatrice des XIIe-XIIIe siècles n'a pas commencé aux Ve-Xe siècles », ceux-ci ne devant pas être rattachés à ceux-là. Ainsi, avant le grand catholicisme médiéval, où l'Eglise a trouvé en elle-même l'appui impérial qui précédemment lui avait à plusieurs reprises défailli autour d'elle, nous comptons, du IIIe au Xe siècle, huit siècles distincts de luttes.

En Orient, d'abord, où, « après un moment d'extraordinaire éclat », l'Eglise, devant qui se posait la redoutable question plus haut spécifiée, dut, pour ne point périr, séparer sa cause de celle de l'Empire romain, malgré les liens étroits et parfaits qui l'avaient un instant attachée à lui.

En Occident, ensuite, où l'Eglise se réfugia (pontificat d'Etienne II) : en Occident où, après Clovis, la puissante royauté Franque des Pippinides semblait de nouveau appelée à ressusciter l'Empire et où Charlemagne le ressuscita, en effet. L'Eglise y était fortement intéressée, car « dans la question de l'Empire, de l'unité impériale, c'est le propre développement du christianisme essentiellement universaliste et radicalement unitaire qui est en jeu ». Mais, un moment réalisée sous Charlemagne, la rénovation impériale s'était, avant lui, trouvée entravée de bien des façons, pour avorter définitivement après lui. (Plus tard, le Saint Empire Romain fut, par rapport au Sacerdoce, tout autre chose.) De là, en Occident, une situation d'abord précaire pour l'Eglise, puis finalement presque désespérée.

Le VIIe et le VIIIe siècle, puis, après Charlemagne, les temps de dissolution et d'anarchie seigneuriale sont des périodes d'affreuse réaction de la société occidentale sur l'Eglise. « Horriblement rabaissée, l'Eglise semble destinée à périr. Son épiscopat est usurpé, accaparé par des laïques puissants, brutes fondant sur lui à main armée ; et, soit dit en passant, ceci fournit le vrai point de vue où l'on doit se

placer quand on parle des désordres ecclésiastiques de ces temps-là. Quelques bons évêques qui luttent, des moines, comme ceux de Cluni, qui persévèrent, et des saints dont l'exemple rayonne restent le gage de l'avenir. Telle est la brillante synthèse de M. Albert Dufourcq sur le Christianisme et les Barbares. On doit ajouter que la science de cet historien est reconnue.

Si l'ouvrage précédent paraît plus moderne, celui-ci : **la Renaissance et la Réforme** (tome V d'une autre « Histoire générale de l'Eglise »), semble plus traditionnel. Pour les Origines, par exemple, je crois pour M. Fernand Mourret, auteur de ce dernier ouvrage, trouverait plutôt trop moderne la chronologie de M. Albert Dufourcq (temps du syncrétisme judéo-chrétien : Alexandre — IIIe siècle). Heureusement pour M. Dufourcq, professeur à l'Université de Bordeaux, la librairie Bloud, bien que la place Saint-Sulpice soit tout proche de la rue Cassette, ne publie pas que des ouvrages d'histoire ecclésiastique revêtus de l'« Imprimatur » diocésain. Peut-être, professeur à Saint-Sulpice comme M. Mourret, eût-il difficilement obtenu le « Nihil Obstat », qui, pour M. Mourret, a dû être une pure formalité.

L'Histoire générale ecclésiastique de ce dernier est un livre de tout repos. Ce cinquième tome, énorme in-8, que je feuillette, s'inspire de la plus pure orthodoxie. Tous les aspects traditionnels du sujet, tous ceux que je suis habitué à rencontrer depuis que je lis, se retrouvent là : je parle de la manière de présenter, par exemple, la ruine des institutions du Moyen-Age, la crise religieuse, sociale et intellectuelle du grand schisme d'Occident, le mouvement humaniste, la révolution protestante en Allemagne, Angleterre, France, Pays-Bas, Pays scandinaves, l'œuvre du Concile de Trente, etc. Cette manière est celle de l'apologétique pure et simple sans nouveautés. Et l'auteur s'enloue bien haut, comme il convient. Il faut dire, d'ailleurs, que, comme répertoire de faits, l'ouvrage est très complet, très clair, très bien disposé. L'exposé de ces faits est poussé suffisamment dans les diverses directions. Ainsi les faits économiques (une des causes du divorce avec Rome) ne sont pas omis. L'augmentation de la richesse en Angleterre, Allemagne (déjà le père de Luther gagnait, comme ouvrier mineur, plus qu'un ouvrier de nos jours) fit naître, entre les princes et les sujets, une solidarité d'intérêts : et alors, si, comme Henry VIII en Angleterre, comme les princes luthériens en Allemagne, le souverain s'écartait de Rome, les populations suivaient. Du moins, M. Mourret a suffisamment rappelé des faits de ce genre pour que l'on continue à les entrevoir dans son ouvrage. Mais, redisons-le, l'apologétique historique domine, *toise*, comme il sied de la part d'un professeur de Saint-Sulpice, tous ces faits. En l'espèce, voici un

renseignement précis : dans la littérature ecclésiastique relative à l'histoire de l'Eglise, histoire générale de M. Fernand Mourret, complète en 8 volumes in-8, peut tenir utilement le milieu entre les grands ouvrages de l'abbé Rohrbacher (29 vol. 8), de l'abbé Darras (38 vol. 8, inachevé ?) et les Manuels de séminaire.

En rédigeant une Vie de **Sainte Hélène**, M. R. Couzard n'a, évidemment, entendu composer qu'un récit pieux et d'ailleurs distingué, d'après les hagiographes (Altmann, Toupin) ; un livre non de critique, mais d'édification. Dans l'épisode de l'Invention de la Vraie Croix, notre auteur, bien entendu, n'a pas oublié le miracle, rapporté par Rufin, de la moribonde que l'attouchement révélateur du bois sacré rappelle à la vie. Je ne sais pourquoi j'étais allé tout d'abord à ce chapitre sur la découverte de la Croix, avec une curiosité infiniment profane d'archéologue. Cela m'apprendra. Archéologie à part, on eût pu m'émouvoir cependant... Hélas ! — Dans une autre partie, l'influence, sur l'âme de Constantin, et par là, sur les destinées du Christianisme, de cette créature profondément mortifiée, que fut Hélène, s'entrevoit. Mais c'est pâle, pâle. Amédée Thierry, l'auteur du « Saint-Jérôme », l'historien psychologue du crépuscule romain, eût écrit là-dessus des pages ingénieuses. Amédée Thierry est trop oublié.

EDMOND BARTHÈLEMY.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

G. Bigourdan : *Astronomie ; évolution des idées et des méthodes*. Bibliothèque de philosophie scientifique. E. Flammarion, 3 fr. 50. — E. Belot : *Essai de cosmogonie tourbillonnaire*. Gauthier-Villars, 10 fr. — Memento.

M. Bigourdan vient de publier, dans la *Bibliothèque de philosophie scientifique*, un livre qui diffère de la plupart de ceux qui ont déjà paru dans cette collection, et où en général tout historique est banni. **L'Astronomie** de cet éminent savant est, au contraire, un exposé de l'évolution des idées et des méthodes en astronomie depuis la plus haute antiquité jusqu'à nos jours.

Avant les Grecs, l'astronomie se confondait avec l'astrologie, qui d'ailleurs a contribué de très bonne heure au développement de l'étude du ciel. L'astronomie serait née chez les divers peuples du besoin universel de diviser le temps, et c'est elle qui a donné à l'homme le moyen de s'orienter, de se diriger sur la terre comme sur la mer.

Très longtemps sa marche fut incertaine ; son enfance dura un grand nombre de siècles. Petit à petit, l'homme qui observait les astres devina que leurs mouvements sont régis par des lois. Et finalement, après Hipparque, Ptolémée, Copernic et Képler, Newton fon-

da la Mécanique céleste. Sa découverte de la gravitation est encore la base de l'astronomie mathématique.

Né en 1642, Isaac Newton était destiné par sa famille à devenir fermier; mais il montra des dispositions si prononcées pour les sciences que ses parents cessèrent bientôt de contrarier ses goûts. *L'Optique* et les *Principia* sont ses deux principaux chefs-d'œuvre. C'est lui qui, en décomposant la lumière par le prisme, indiqua les principes de la spectroscopie, sans laquelle il n'y aurait pas d'astronomie physique. C'est lui qui découvrit la grande loi de la gravitation universelle et a donné ainsi une base solide à l'astronomie mathématique.

Newton a laissé ignorer la voie qui l'a conduit à cette grande découverte. S'il a eu manifestement des précurseurs, il a rencontré néanmoins de nombreuses résistances.

Parmi les contemporains de Newton, trois ou quatre peut-être étaient capables de comprendre les *Principia* : le mode d'exposition a une allure vieillie, le style est laconique et parfois obscur ; enfin Newton, dans son vol haut et ferme, ne songe pas au lecteur qui le suit. Il fallait donc accepter sans comprendre, et quelle chose incroyable ! quand on songe que le nouveau principe établissait entre toutes les particules de matière une solidarité extraordinaire. Il résulte, par exemple, que la chute d'une feuille, le vol d'un moucheron, le mouvement de l'herbe qui pousse changent l'équilibre, non seulement de la terre, mais du système solaire tout entier ! Et aujourd'hui, cependant, nous devons dire : de l'univers tout entier.

La résistance est donc bien explicable. Huyghens n'adopta l'attraction qu'à demi, seulement entre les corps célestes, et non de molécule à molécule. On est même péniblement surpris qu'il ait pu écrire : « Pour ce qui est de la cause du reflux que donne M. Newton, je ne m'en contente nullement, ni de toutes les autres théories qu'il bâtit sur un principe d'attraction qui me paraît absurde... et me suis souvent étonné comment il s'est pu donner la peine de faire tant de recherches et de calculs difficiles qui n'ont pour fondement que ce même principe. »

Leibniz pensait de même, et, en 1689, il cherchait dans l'impulsion d'un tourbillon la cause des mouvements planétaires : par des considérations métaphysiques, il arrive aussi à la loi de la force inverse du carré de la distance, et il ajoute : « Je vois par le compte rendu donné dans ce recueil (*acta eruditorum*) que le célèbre Isaac Newton est parvenu au même résultat ; j'ignore sur quels principes il se fonde. »

Encore longtemps après, Jean Bernouilli combattait le principe nouveau, auquel on reprochait de faire revivre les causes occultes, quoique Newton eût évité soigneusement de se prononcer sur la cause profonde d'où résulte l'apparence d'attraction ; mais ses disciples ne furent pas aussi réservés.

En France, les cartésiens résistèrent très longtemps ; c'est là cependant que Newton trouva surtout de dignes successeurs, tels que Clairaut et d'Alembert, mais leur foi n'était pas tellement affermie qu'ils n'aient cru quelque temps le nouveau principe en défaut.

§

M. Belot, directeur des manufactures de l'Etat, s'attaque, dans son livre : **Essai de cosmogonie tourbillonnaire**, au grand problème de l'origine des mondes, et il est conduit ainsi à nous donner une étude très savante et d'une haute valeur philosophique.

Celui qui, ayant l'esprit mathématique ou seulement pythagoricien, aborde la lecture des Livres modernes de cosmogonie, — ceux de Descartes, de Kant, de Laplace, de Faye, de C. Wolf, d'Arrhénius, — éprouve, comme le fait remarquer M. Belot, de leur imprécision et de leur manque de logique mécanique un tel étonnement qu'il comprend le discrédit dans lequel sont tombées à notre époque les recherches de ce genre. L'idée de chaos revient à chaque page dans ces Livres et choque les esprits scientifiques ; on conçoit mal comment les systèmes stellaires, comme notre système solaire, ont pu sortir d'emblée d'un « protoplasma chaotique » ; bien des auteurs, il est vrai, se sont empressés de détruire le chaos en y introduisant des mouvements occultes, tels que la *déviation* de Kant, les *girations intestines* de Faye... ; chacun a façonné le chaos suivant les fantaisies de son imagination. Pour M. Belot, il faut une fois pour toutes bannir de la science cette idée de chaos, puisque ni le télescope, ni l'œil photographique ou spectroscopique ne nous révèlent rien de semblable dans aucune partie de l'univers. Pour avancer en Cosmogonie, on est obligé, comme Pythagore et Képler, de croire avant tout à l'ordre primordial, à l'idée de loi.

M. Belot a cherché, par la pure logique appuyée sur l'expérience, comment les corps célestes ont pu réaliser leurs mouvements actuels (révolutions, rotations, translations), en tenant compte de toutes les particularités considérées jusqu'ici à tort comme négligeables, telles que les inclinaisons d'axes et les excentricités ; il a cherché le nombre de variables indépendantes adéquat au problème à résoudre ; et il a été ainsi conduit à essayer d'une hypothèse *dualiste*.

M. Belot substitue un *dualisme originel* au monisme de Laplace ; il admet à l'origine le choc d'un tourbillon gazeux sur une nébuleuse amorphe ; il reprend en la rajeunissant la théorie des tourbillons de Descartes, qui n'a rien d'incompatible avec le système de Newton. Je laisse la parole à l'auteur :

Les hypothèses scientifiques ont cette destinée singulière que, dans le cours des siècles, elles disparaissent, puis surgissent de nouveau rajeunies : et les protagonistes d'une doctrine, ignorant cette loi historique, s'acharnent à ruiner la doctrine antérieure au lieu d'y chercher la part de vérité qu'elle renferme toujours.

La Cosmogonie n'a pas échappé à cette loi de l'Histoire des sciences : Galilée a retrouvé ce que Pythagore avait deviné deux mille ans avant lui ; Newton, en découvrant l'attraction, a cru nécessaire de jeter l'anathème

sur les tourbillons de Descartes. Mieux avertis, nous ferons revivre l'idée cartésienne en la modernisant, mais aussi en démontrant la proposition suivante, qui met fin au duel séculaire où étaient engagées les deux doctrines depuis le XVIIIe siècle : *Tout système sidéral a dans son existence deux périodes succédant insensiblement l'une à l'autre, la période tourbillonnaire ou cartésienne, et la période newtonnienne régie par la gravitation universelle.*

Descartes avait reconnu l'analogie profonde qui existe entre les tourbillons de nos rivières entraînant parfois autour d'eux des tourbillons plus petits et les orbes des planètes entourées de leurs satellites ; il avait admis que l'éther remplissant les vides entre ces orbes pouvait, comme l'eau, se former en tourbillons circulaires entraînant les astres de notre système...

Les physiciens modernes, à la suite de Michelson, ont démontré que l'éther était, *actuellement* et dans le système solaire, sans tourbillons, *irrotationnel ;* mais que savent-ils de l'éther à l'origine des mondes et dans les régions sidérales où naissent les étoiles nouvelles? Au lieu de l'éther, ne peut-on aussi admettre à tourbillonner un de ces ultra-gaz, émanations, milieux corpusculaires, etc., dont les tubes cathodiques et les corps radioactifs nous ont révélé les propriétés singulières et les vitesses énormes.

Ainsi rien dans la Physique moderne ne contredit à l'idée de Descartes, qui subsiste entière. Si le philosophe avait analysé le fait tourbillonnaire, qu'il mettait en œuvre, il aurait reconnu qu'un tourbillon, pour se former dans un fluide, exige un corps contrariant sa vitesse (rive, pile de pont, bateau), c'est-à-dire en définitive un *dualisme*. Par là le dualisme aurait eu droit de cité en Cosmogonie depuis trois siècles. Mais, à l'époque de Descartes, l'idée tourbillonnaire avait le grand tort de ne pas se réduire en formules : la puissance de la formule newtonienne fascina Newton comme ses contemporains... Les tourbillons ne pouvaient être que ridicules, suivant l'expression de d'Alembert.

M. Belot a réhabilité les tourbillons, et son livre, d'une lecture attachante, fait présager une révolution dans les idées astronomiques modernes.

Memento. — Le Dr Mœller, de l'Académie de Médecine de Belgique, vient de publier (chez Lamertin) un petit livre sur les *Applications thérapeutiques du radium*. Bien que la bibliographie soit assez incomplète, on trouvera beaucoup de renseignements utiles, en particulier sur les modes d'administration (par la bouche, sous forme de compresses, bains, inhalations...).

A Bruxelles, également, vient de paraître (à la librairie de la culture humaine de Paul Nyssens) un « exposé concis de la question alimentaire à la lumière des découvertes récentes de la physiologie et de l'anatomie humaines et comparées de la chimie, de la géologie, de l'histoire et de la philosophie » ; il est intitulé : *la Base de toute réforme,* par Otto Carqué. L'auteur conseille de revenir à un régime normal et frugal, ne comprenant que les fruits, délicieux et vivifiants, consommés dans l'état où la nature nous les offre.

La librairie aéronautique de Paris continue ses intéressantes publications. Je signalerai *le Constructeur de cerfs-volants* (brochure de 1 fr. 50) conçue d'une façon très pratique, et un livre de Paul Colliard (3 fr.) : *Peut-on voler sans ailes ?* Il y a là une manière nouvelle de concevoir l'aviation.

Je signalerai, enfin, *l'Electricité en 20 leçons*, par H. de Graffigny (1 fr., chez P. Paclot) ; c'est un exposé très élémentaire des problèmes essentiels de l'électricité.

GEORGES BOHN.

ETHNOGRAPHIE, FOLKLORE

Jean Brunhes : *La Géographie humaine*, in-8, 843 p., ill., F. Alcan, 20 fr. — P. I. Etherton : *Across the Roof of the world*, in-8, ill., Constable, 16 sh. — Karl Kumm : *From Hausaland to Egypt*, in-8, ill., Constable, 16 sh.

La Géographie humaine. A lui seul, ce titre est un programme et un manifeste — encore qu'il soit barbare, car il eût fallu anthropologique, et non pas humaine ! Mais sans doute l'auteur a-t-il préféré une incorrection de langage aux risques de n'être compris que du petit nombre en laissant à la discipline spéciale qu'il cultive son nom officiel, scientifique et correct d'Anthropogéographie. Celle-ci, M. Schrader l'enseigne depuis des années à l'Ecole d'anthropologie ; Ratzel en Allemagne et Elisée Reclus (sans en avoir autant l'air, mais très consciemment et avec une saine méthode) lui ont consacré des volumes importants. Il est vrai que M. Brunhes veut faire du nouveau, ce dont on ne saurait que le féliciter. Ce nouveau, on ne le trouvera pas dans l'idée maîtresse qui est, comme pour les anthropogéographes, que l'étude des rapports entre la terre et l'homme mérite une place spéciale dans le classement des sciences, intermédiaire entre la géographie au sens strict du mot, d'une part, et l'ethnographie au sens large de l'autre.

Il s'ensuit que les géographes purs, lesquels, étudiant la configuration de la terre, doivent tenir aussi compte des modifications apportées à cette configuration par la flore et la faune (donc l'homme) — et que les ethnographes, qui étudient nécessairement l'influence du milieu extérieur sur la marche des civilisations (donc l'influence autant de la terre que des pluies, du soleil, etc.), se peuvent donner la main par la voie de la « géographie humaine ». Mais à ces deux groupes de savants, cette discipline n'apparaîtra jamais que comme une discipline accessoire.

Je me garderai de recommencer la si vieille querelle de la hiérarchie des sciences. Chacune, tour à tour, est autonome et auxiliaire, selon le point de la recherche : encore faut-il ne point s'imaginer qu'en rognant un morceau à plusieurs grandes sciences bien délimitées on réussira à créer un tout ordonné et vivace. Je crains que M. Brunhes, malgré les 807 pages de sa massive « défense et illustration », n'ait

réussi qu'à prolonger de quelques années la vie de l'hybride monstrueux que même la puissance et l'ingéniosité d'un Ratzel n'ont pas réussi à faire admettre comme un produit normal. Il a paru depuis quelques années diverses monographies françaises où ce caractère d'hybridation est parfaitement accusé. De même Hutchinson, malgré son talent d'exposition, ne parvient pas à démontrer que le géographe doive avant tout s'occuper de l'homme plutôt que de la terre. Et, pour ma part, je me refuse à admettre que, sous prétexte que la géographie est officielle depuis des siècles, s'enseigne dans les universités et les écoles et est science de tout repos, on puisse, comme elle ne satisfait pas assez certains esprits, prendre toute l'ethnographie en bloc et en faire la servante de son aînée. Ce n'est pas une raison parce que l'homme vit sur la terre, pour que l'étude de l'homme soit subordonnée à l'étude de la terre ; ce devrait plutôt être le contraire. Car la terre sans l'homme, en quoi nous importerait-elle...? Mais j'ai tort : car sans doute ce sera bientôt aux météorologistes qu'incombera le soin d'étudier les oiseaux.

En tout cas, c'est par un tour de force, sinon par violence, que M. Brunhes a réussi à faire entrer dans son volume, donc dans sa théorie, l'étude des diverses formes de maison et des divers types de village : tout ethnographe sait que, dans le type soit de la maison, soit du village, les conditions proprement géographiques ne jouent qu'un rôle infime, mais qu'au contraire ces types ont toujours été fixés, pour chaque groupement, par des traditions si puissantes que, dans maints cas, c'est le type de la maison et du village qui entraîne soit le choix d'une certaine forme de terrain, soit une modification du terrain ; et comme l'élément géographique est en cette matière subordonné au facteur ethnographique, l'étude de la maison et du village est primitivement d'ordre ethnographique. Aussi ne s'étonnera-t-on pas de voir à quels maigres résultats généraux M. Brunhes est arrivé dans cette partie de son livre et combien il a peu réussi à bien systématiser ces faits, bien qu'il en ait juxtaposé un très grand nombre.

Par contre, l'étude des voies de communication rentre exactement dans le cadre de la « géographie humaine », et c'est précisément sur ce point que M. Brunhes aurait dû faire porter tout le poids de sa démonstration : il ne l'a pas fait.

Le chapitre suivant traite des « faits de conquête végétale et animale », c'est-à-dire des cultures et de l'élevage ; la fin, consacrée à diverses formes du nomadisme, est l'une des études les plus instructives qu'on ait faite de cette manière de s'accommoder aux nécessités du milieu extérieur ; puis vient un chapitre sur les « faits d'économie destructive ». Ces deux chapitres sont donc un empiétement sur l'économie politique, mais il est juste de dire que, par l'introduction de

la « méthode géographique », disons même du « sens géographique » — comparable au « sens historique » — l'économie se trouve ici vivifiée par un rattachement aux réalités de détail.

Puis viennent deux chapitres de « monographies de petites unités naturelles » : îles du désert (types choisis : les oasis du Souf et du Mzab, d'après des observations personnelles), et « îles » de la haute montagne (le val d'Anniviers, également d'après des recherches personnelles). J'ajoute que M. Brunhes est professeur à l'Université catholique de Fribourg et par là même bien placé pour s'enthousiasmer, comme il le fait, pour la « géographie humaine »; ceci explique aussi, sans doute, que M. Brunhes ne connaisse de l'ethnographie générale que ce qu'en a dit le R. P. Guillaume Schmidt, S. V. D., directeur de la revue missionariste *Anthropos*.

Le chapitre suivant est précisément plein de cet enthousiasme : l'auteur y examine les rapports de la géographie comme il l'entend avec d'autres sciences ou orientations scientifiques. Je cite à dessein les titres des paragraphes : 1° géographie humaine et géographie régionale; 2° géographie humaine et géographie ethnographique; 3° géographie sociale; 4° géographie politique et historique; puis, au chapitre suivant : géographie humaine et géographie économique et statistique (avec une discussion intéressante sur le rôle et l'utilisation des statistiques en géographie) et l'on tourne : c'est-à-dire que, de la page 714 à la page 779, la géographie de M. Brunhes s'efforce d'absorber l'économie politique. Mais le plus artificiel de tous, c'est le paragraphe consacré à dissocier des autres « le facteur psychologique dans les connexions entre les phénomènes naturels et l'activité humaine ». M. Brunhes prend le mot « psychologique » dans un sens inusuel : il dit à propos de petites cités méditerranéennes, risquant d'être attaquées à la fois par des pirates terrestres et marins : « De là cette tendance *psychologique, collective* à choisir pour l'installation permanente des points forts, des pitons, qui servissent de postes d'observation et des postes de défense;c'est par l'intermédiaire de cet élément *psychologique*, conscient chez quelques-uns,imitatif, traditionnel, très vague chez beaucoup d'autres, qu'il faut aborder l'explication de ce type de vieille agglomération méditerranéenne. » Je ne vois pas, en tout ceci, « d'élément psychologique »... c'est-à-dire si : la crainte d'être dévalisé. Mais M. Brunhes ne le nomme pas par son nom ; et il fait bien, car les « chambres du trésor » s'expliquent ainsi par l'amour des richesses, et les voies de communication par la manie déambulatoire, et le toit de la maison par l'horreur de l'eau froide et la culture du blé par la sensation de faim...

Je vois bien que M. Brunhes veut rénover la géographie : il veut la rendre plus vivante. Mais son style devrait commencer par être plus vif, plus simple, plus précis. Il est même curieux de voir com-

ment ce savant — car M. Brunhes est sans conteste un très savant géographe — qui recommande sans cesse l'étude précise des moindres détails manque de clarté dans l'exposition de ses idées. On s'aperçoit que trop souvent M. Brunhes est le jouet de ses propres mots grandiloquents et de ses propres formules. Ne sera-t-on pas heureux d'apprendre, aux pages 804 à 807, et dernières, que les trois grands faits, « les trois facteurs tyranniques de la géographie humaine de demain, sont *l'espace*, *la distance* et *la différence de niveau* », en entendant par « espace » la « surface occupable et occupée ». On se doutait bien, peut-être, que la station en un lieu déterminé, le mouvement horizontal et le mouvement vertical sont les trois normes de l'activité humaine — et aussi animale. Et pourquoi seulement ceci pour la géographie humaine *de demain ?* Pas celle d'hier, alors ?

Il n'empêche que le gros volume (largement et bien illustré) de M. Brunhes est l'un des plus intéressants et des plus suggestifs qui aient paru depuis longtemps : sinon, d'ailleurs, il ne mériterait pas qu'on mît quelque ardeur à le critiquer.

§

M. Etherton a surtout entrepris de traverser l'Asie du sud au nord **A travers le toit du Monde** pour s'offrir le plaisir de parties de chasse peu banales; et sa collection de bois de cerf, chamois, bouquetin, etc., de diverses espèces s'est largement enrichie. Mais un tel voyage, du Penjab par la Kachgarie et l'Altaï en Sibérie, vous met en contact avec bien des populations diverses; et l'on lira avec intérêt les remarques de l'auteur sur les Kirghizes-Kazaks,les Kachgariens, les Tounganes et les Kalmyks,habitants des pays traversés.

M. Karl Kumm,dans son voyage **Du Pays des Haoussa en Egypte**, a pris soin, non seulement de faire une belle collection de papillons, mais aussi de noter des vocabulaires et de reproduire les scarifications faciales des tribus traversées (voir l'Appendice et le chapitre XVII, sur l'anthropologie des tribus soudanaises). L'auteur accorde à ces marques la valeur d'un signalement tribal : c'est là une erreur, contre laquelle il convient de prévenir le lecteur; la preuve qu'une signification aussi précise ne peut être attachée aux cicatrices faciales a été donnée par tous les observateurs (Maurice Delafosse, etc.) qui ont vécu assez longtemps dans une région déterminée pour connaître de près les mœurs indigènes. Très souvent ces marques ont une origine religieuse,et par suite non pas tribale, mais intertribale.

Les vocabulaires recueillis appartiennent au baghirmien, au sara, au nilim, au korbol, et au sango (pp. 273-291), donc à des populations de la région du Chari-Tchad. Une note nous apprend que le terme ethnique de *Niam-niam* se prononce partout dans le pays

Niamayam, avec l'accent tonique sur l'*a* médian. A signaler aussi une douzaine de proverbes beri-beri, texte et traduction (p. 272).

Les deux ouvrages sont, comme il est de coutume, chez Constable, largement illustrés de planches en couleurs et de photos.

A. VAN GENNEP.

LES REVUES

La Revue hebdomadaire : le musicien Cabaner, d'après M. Jean Richepin. — *La Revue du Temps present* ouvre une souscription en faveur des fouilles d'Antinoé entreprises par M. Albert Gayet. — *La Nouvelle Revue :* quelques billets de Caroline Jaubert. — *La Nouvelle Revue française :* vers de M. Henri Aliès. — *La Grande Revue :* M. André Suarès médite sur « le grand Dostoïewsky », sa vie et son œuvre. — Memento.

M. Jean Richepin, contant « la Jeunesse de François Coppée », a réussi de délicats portraits, autour du modèle qui était le principal de sa conférence publiée par **La Revue hebdomadaire** (4 mars). Ces figures hantaient le café du Théâtre Bobino, où Catulle Mendès introduisait le jeune Coppée, qui lui avait apporté, pour avis, ses premiers vers. Il y avait Cladel, André Gill, Léon Dierx, Mallarmé, les trois frères Cros : le docteur, le splendide verrier, et Charles Cros, qui était universel. Il y avait Auguste-Mathias de Villiers de l'Isle-Adam. Et voici le musicien Cabaner :

Je vais vous citer un autre homme de génie, dont Coppée parle dans ses souvenirs, et avec une surprise non calmée encore, en se demandant ce qu'est devenu ce pauvre ami, qu'on citait comme une sorte de fou, ou de saint. Je l'ai connu particulièrement, intimement, et je peux dire, en répondant à Coppée, que c'était un saint. C'est un musicien appelé Cabaner, qui a laissé quelques très beaux morceaux de musique, notamment sur des vers de Charles Cros et certains autres vers, qui a fait aussi des vers, qui était un homme de Perpignan, avec une tête comme un moine de Zurbaran, les joues creuses, émaciées, et vous allez voir qu'elles pouvaient être émaciées ; car le pauvret a mis quarante ans à mourir de faim, en travaillant pour sa musique et en gagnant pour toute sa subsistance cinq francs par jour comme accompagnateur dans un pauvre petit café de soldats, avenue de Lamothe-Picquet. Et s'il avait subi ces privations pour son propre idéal, ce serait déjà beau ; mais il faisait mieux que cela ! Cet homme, avec ses cinq francs par jour, hébergeait des amis. Il y avait toujours chez lui deux ou trois compagnons qui y couchaient et qu'il nourrissait avec ses cinq francs par jour ! Cet homme, tout à fait à la fin de sa vie, vers cinquante ans, fit un tout petit héritage : il le donna immédiatement en aumônes et en charités aux pauvres amis qu'il avait (et il en avait beaucoup) et lui-même fut tellement stupéfait, ou plutôt son estomac fut tellement stupéfait de pouvoir manger autre chose que son éternelle nourriture, consistant en du riz cuit avec un hareng saur, il fut tellement épouvanté d'avoir enfin de la viande à manger, qu'il mourut, non pas de faim, mais de nourriture !

§

Précédemment, nous avions reproduit un appel de **La Revue du Temps Présent** en faveur des fouilles conduites par M. Albert Gayet en Egypte, et compromises par le manque de fonds. Dans son numéro du 2 mars, où paraît un article fort intéressant de M. Gayet sur *Eleusis d'Alexandrie et les Mystes d'Antinoë*, la même revue s'adresse de nouveau au public pour en obtenir un concours d'argent. Nous voyons un devoir, dans le fait de transcrire le placet de notre confrère à la puissance actuelle, M. Tout-le-Monde, auteur de tant de sottises quelquefois généreuses qu'on en peut bien attendre, par aventure, une générosité qui ne serait aucunement sotte :

A nos lecteurs et abonnés. A nos confrères de la Prese. A nos amis, tous les Français de cœur.

Nous publions, en tête de ce numéro de la *Revue du Temps Présent* du 2 mars, un article de notre éminent Egyptologue français, M. Albert Gayet. Nous le publions au moment où son auteur, avec une volonté si admirablement tenace et patriotique, s'acharne là-bas, au fond des sables, presque sans autres ressources que les siennes propres, à arracher au passé merveilleux de la décadence d'Antinoë ses trésors uniques, pour les rapporter, comme chaque printemps, aux musées de France. On se souvient du premier article que publia à ce sujet M. Albert Gayet dans la *Revue du Temps Présent* du 2 août 1910. Plus de quarante journaux de langue française signalèrent et reproduisirent cet article. Mme Gérard d'Houville, dans *le Temps*, lui consacra une page admirable de poésie et de généreuse sympathie. Elle appela comme tous ses confrères, avec ferveur et de tous ses vœux, l'achèvement de l'œuvre de M. Gayet, notamment la découverte du tombeau du bel Antinoüs. Pour cela il faut à l'héroïque explorateur le temps et l'argent. Et il donnerait volontiers sa vie, si, quoique soutenu — mais insuffisamment — il n'y avait déjà donné la plus grande partie de sa fortune. Et il nous le confiait, un jour, naïvement : « Je ne suis pas de ceux qui savent bien demander de l'argent. »

Or, nous demandons à tous ceux qui nous lisent, dilettantes, amis des arts, amis des lettres, confrères, critiques, à tous les Français sincères : n'est-il pas de notre devoir de soutenir ce chercheur héroïque, à qui nous devons déjà de telles richesses, tant au point de vue de l'art qu'au point de vue de la science ?

Un comité existe, depuis plusieurs années déjà, comprenant de très hautes personnalités. Nous demandons à tous ceux qui, riches ou pauvres, ont, dans un coin de leur budget, l'obole prévue de l'aumône aux artistes ; nous demandons à toutes les hautes personnalités de la littérature ou de l'art qui nous font l'honneur de nous lire ; nous demandons à tous nos amis, connus ou inconnus, qui ont un peu de généreuse France dans le cœur, d'apporter au comité des fouilles d'Antinoë, chacun selon ses propres forces, en publicité, souscriptions ou notoriété, l'aide que, devant l'opinion et la conscience du pays, doit à M. Albert Gayet l'élite de la pensée française.

§

La Nouvelle Revue (1er mars) publie, par les soins de M. André Gayot, une série de charmants billets dus à la plume de Caroline Jaubert, la « petite et blonde marraine » de Musset. Ils furent adressés, de 1845 à 1847, à un homme qu'on envierait s'il n'était mort, car le commerce d'une femme pareille était un pur délice. Elle égratigne et soigne aussitôt du léger mal qu'elle a causé. Très justement, son commentateur l'apparente à Marivaux et note ce qu'il a passé de ses grâces dans l'adorable Mme de Léry du *Caprice*.

Aujourd'hui, Caroline Jaubert aurait-elle écrit ? Si elle l'eût fait, appliquant les dons merveilleux que vous lui reconnaîtrez d'après l'une ou l'autre de ses lettres, aurait-elle été tenue dans le silence où un écrivain tel que Mme de la Baume (Laurent Evrard) a pu demeurer, lorsque la « Mutuelle des Scribinettes » jette la gloire aux yeux de trois mille et quelques dames à porte-plume, comme une poudre de toilette ? Les seules questions qui vaillent d'être posées sont les insolubles. Pour les autres, on répond si bien que la vérité, tant elle arrive à la fois de partout, ne se fixe jamais nulle part.

Or, voici quelques billets de Caroline Jaubert :

Marly, lundi soir (sans date).

Si vous aviez vu mon air effaré en répondant à votre lettre, vous n'auriez pas eu la pensée, Monsieur, qu'il pût y avoir de ma part ni moquerie, ni raillerie. Non ; ma préoccupation était de ne pas vous laisser une lueur d'espoir et pour cela de bien faire taire toute coquetterie et plus encore une certaine sensibilité dont je ne suis pas dépourvue. J'écrivais entre un mari et un frère qui me criaient : « Qu'est-ce ? Bah ! Vous répondrez plus tard, après le dîner. C'est donc très pressé ? » Aussi, le billet parti, je savais pertinemment le mouvement qui l'avait dicté, mais de la forme employée, plus un mot. Je n'étais pas, je l'avoue, sans inquiétude à ce sujet. Parce qu'on ne peut être aimée, on n'a pas le droit de brutaliser les gens. L'autre jour, pour la première fois, je m'étais aperçue d'un changement en vous ; et deux jours après j'aurais été certaine de m'être trompée si vous ne m'eussiez écrit. Vous ne connaissez donc pas mon histoire avec un de mes plus anciens amis ? Un jour, je lui disais : « Ce que j'aime particulièrement de vous, c'est que jamais je ne vous ai plu en tant que femme. » « Comment ? s'écria-t-il, j'ai été amoureux de vous et très longtemps, je pensais que vous m'aviez su gré de mon silencieux sacrifice. » Vous voyez bien que je ne suis pas aussi femme que vous l'imaginez. Mais j'ai la crédulité féminine. Vous m'assurez que votre sentiment n'est pas champêtre, mais sérieux. A l'instant je vous crois et je m'en afflige parce que je ne veux pas être aimée. J'ai souvent songé que ce ne sont pas philtres pour rendre amoureux les gens, que j'aurais demandés à la Sorcière, mais philtres ayant le charme contraire. A quoi bon l'amour ? Voyez un peu ce qui va arriver. Vous m'en voudrez ? Cela ne peut être autrement.

Vous ne savez pas si j'ai de bonnes raisons pour garder mon repos, et

d'ailleurs il n'est pas de raisons qui puissent vous paraître bonnes, à cette heure. Moi, sentant cela, je vais perdre ce laisser-aller et cette gaieté qu vous faisait toujours bienvenu. Il me semblait pourtant que nous étions une fois tombés d'accord sur ce point : que les Françaises ne valaient rien pour l'amour.

16 mai, Paris.

On n'a pas qu'un défaut; pour être ingrate, on n'en est pas moins exigeante et je commençais, Monsieur, en fronçant le sourcil, à trouver long votre silence. Votre lettre m'a désarmée. C'est un vif intérêt que je prends à votre blessure : l'ennui, la souffrance, l'impatience, je compatis à tout cela et vous ne vous joindrez pas pour le moment à ceux qui me reprochent de ne trouver de sensibilité que pour les douleurs physiques.

Quoique vous détestiez les gens gais, j'oserai affirmer que c'est à votre bonne humeur plus qu'au hasard que vous devez cette chance constante en voyage, de rencontrer de bons compagnons. J'ai été divertie par vos Auxerrois, par l'accent (que je ne hais pas) de vos Gascons ; et quant à vos Arlésiennes et Algériennes, je doute qu'il y en ait qui surpassent en beauté la petite Milanaise que la princesse B... vient de ramener en qualité de camérière. Quel joli thème! Dix-sept ans, des traits purs comme un camée, une peau fine et brune ; l'air sérieux, un gai sourire qui creuse de charmantes fossettes et dévoile le nombre voulu de perles. Quel joli thème et qui le mettra en variations ? Vous vous en chargeriez volontiers dans une des jolies maisons mauresques pour employer le loisir que vous donne le pied en compote. Ce n'est pas moi qui mets obstacle, Monsieur, mais la distance et l'innocence de Mlle Candide. Que ditez-vous du nom ?

Nous verrons ce qu'il adviendra, de cette beauté, dirai-je, dans le meilleur des mondes possibles !

Ce qui suit est contemporain des jours où l'original duc Choiseul-Praslin crut devoir assassiner sa femme, que la comtesse de Boigne tenait pourtant pour une « bonne et aimable personne ».

Caroline Jaubert écrivait de Marly, le 4 septembre 1847 :

Ne pensez pas que je vous aide dans vos travaux psychologiques sur mon moi. Je m'en trouve bien, si, comme vous me le dites très agreablement, ma compagnie vous plaît toujours. J'ai ri en lisant que les entrailles s'appliquent à tout. Cela justifie l'expression que je trouvais un peu hasardée par Mme de Praslin : les entrailles de mon cœur. Suivant les natures, une grande passion dessèche ou fertilise le cœur. J'espère que mon amour pour ma fille me place dans la seconde catégorie. Il est certain que je reçois avec sensibilité l'expression d'une affection sincère et je ne suis point ingrate. Cependant il faut en convenir : cet état du cœur a tant soit peu les inconvénients des gouvernements despotiques. Or beaucoup de gens préfèrent l'oligarchie, la division de la propriété par parts égales, ou l'anarchie même. Et puis il y en a comme vous, Monsieur, qui préfèrent le gouvernement despotique à la condition qu'ils en seront le Napoléon.

Vous, me convertir, bon Dieu ! Mais vous ne pouvez cacher le pied fourchu cinq minutes. Ainsi, voici comment vous m'édifiez dans votre lettre. Un bon curé dont vous demeurez tout émerveillé parce qu'il a tué des centai-

nes d'hommes — ils étaient bleus, il est vrai. Puis, pour me faire revenir la dévotion à la bouche, vous me parlez des sœurs de Marie-Joseph — tandis que vos yeux s'occupent de leur beauté, votre nez s'épanouit de ce que vous nommez parfums de sainteté, votre esprit s'allume, et vous vous sentez près d'un danger.

Bon ! ce danger vous paraît si agréable à courir que vous vous décidez pour cet ordre et vous devenez femme. Monsieur le dévot, vous avez une religion dont je m'accommode. Je voudrais sur votre religiosité vous faire une comparaison musicale. Excusez la forme. J'y renonce. Cet art vous est trop inconnu et antipathique. Jé voulais dire que vous auriez fait un excellent apôtre. Vous l'êtes par essence et cela s'applique à n'importe quelle forme religieuse, pour Mahomet comme pour Jésus-Christ. Votre voisinage de la Madeleine n'est pas sans influence sur votre catholicisme, vous êtes un frère Prêcheur et Pécheur. Sur ce, je vous donne ma bénédiction et vous le souffrirez d'une main païenne, parce qu'elle est petite.

§

La Nouvelle Revue Française (1er mars) contient des *Poèmes* de M. Henry Aliès. L'art de M. Francis Jammes a fort impressionné sans doute leur auteur. Il y ajoute assez de son cru pour qu'on doive retenir son nom tout neuf dans les lettres, il nous semble.

Et moi, je songerai à cette vieille assise là,
Avec l'orgueil et l'inquiétude de sa race
Imprimés en plis amers dans son visage
Un peu dur que le fer de la douleur scella ;
A sa sœur qui, toute jeune, entra au cloître
Des Filles de Marie par dépit d'amour,
Puis, un beau jour comme aujourd'hui, lourd
De parfums et d'orage, tant elle étouffait sous son voile,
S'enfuit avec le jardinier du couvent ;
A leur oncle, que je me souviens d'avoir vu quand j'étais enfant,
Debout, dans la houle des blés, balancer la faux comme un jeune homme
Et qui savait dompter les chevaux les plus ardents,
Et mourut en aimant passionnément l'argent,
Après avoir follement aimé le jeu et les femmes ;
A vous aussi, mes deux grands-pères que je n'ai point connus,
A toi, grand-père maternel, figure austère,
Toi qui, malgré ton grand savoir, ne voulus point quitter la terre
Ingrate, où ton ascendance avait vécu ;
A toi, vieux constructeur de ponts, de quais et d'églises
Qu'on eût, au temps jadis, écrit au livre de maîtrise,
Père de mon père, qui fus laborieux et bon ;
A vous enfin qui vîntes de la montagne
Dans la plaine pour le labeur opiniâtre des sillons,
Ancêtres-paysans de ma campagne,
Laboureurs qu'elle m'a peints si beaux,

Lorsque, poussant vers le soleil votre attelage de cavales,
Votre attitude hiératique et colossale
Se dressait puissamment au flanc nu du coteau ;
A tous ceux dont me fut contée l'histoire ou la légende
Et qui, depuis un siècle, patiemment,de leurs efforts,
De leurs pensées,de leurs douleurs et de leur mort
Tissèrent, ô mon fils, la trame ténue de ton âme.

. . . .

Je suis allé chercher le lait bleu pour mon fils à la métairie,
J'ai marché dans la fraîcheur transparente du matin,
J'ai suivi le chemin qui serpente au faîte de la colline,
Le chemin bleu tout étoilé de chicorée et parfumé de thym.
Le ciel d'huile luisait comme une mer méridionale;
Autour de moi, s'incurvait en vasque de clarté la campagne
Enluminée d'or et haletante d'un effort herculéen,
Jusqu'à l'horizon étincelant des massifs pyrénéens.
En arrivant à la métairie qui se taisait dans la lumière,
J'ai dû chasser les chiens hurlants, à coups de pierres,
Tandis que les paons somptueux, pour m'accueillir,
Rouaient de leur fardeau d'émeraudes et de saphirs,
Et qu'un coq se hérissait sur la caisse verte des capucines.
Et me voici sur le seuil clair de la cuisine.
Toute la maisonnée est là :
La métayère fraîche et lourde comme une grappe de lilas,
Et près d'elles et la dépassant de la tête, son homme,
Qui serre dans sa main aux doigts roides et gourds,
Avec dans les épaules le geste ancestral du labour,
La main d'un tout petit aux joues comme des pommes.

§

L'idée naît de M. André Suarès, abondante comme l'image chez beaucoup d'écrivains. C'est pourquoi il est un des véritables penseurs de ce temps ; mais il a un style riche, toujours sien, décoré ou nu selon qu'il juge nécessaire au sujet d'orner sa phrase ou de l'exposer dans son principe, dépouillée. Pour la fertilité de son esprit et son absolue maîtrise de l'expression la plus propre à mettre en valeur ses trouvailles, il est un des prosateurs actuels vraiment admirables. On peut tenir comme un honneur de répéter cela. Demain, la gloire le confirmera,car M. André Suarès, si avant que plonge sa pensée, demeure clair en son énonciation ; et il atteindra les foules.

La Grande Revue (25 février) donne des pages à compter parmi les plus belles de ce haut écrivain. Elles lui ont été inspirées par la vie et l'œuvre de celui qu'il nomme justement *le Grand Dostoiewsky*. Il faudra lire cet essai d'un bout à l'autre. Çà et là, de brèves digressions permettent les emprunts que voici, tirés du premier fragment paru de cette méditation :

On dit parfois que la misère est bonne aux grandes âmes. Il paraît qu'elle fortifie. C'est l'idée de ceux qui n'ont jamais passé par cette damnation et cet ensevelissement. Ils ne savent pas tout ce que la misère a tué dans un homme : les forces qu'il a mises à gratter la terre pour en tirer son pain sont volées aux belles œuvres qu'il eût faites, s'il avait été de loisir. Le mal qu'il s'est donné pour tenir bon, les veilles, la colère, les angoisses qui épuisent, que d'heures, que d'années perdues! La misère fortifie? Oui, sans doute, quelquefois, et à quel prix? On ne reste debout que sur le cadavre de la joie. Et la misère tue aussi. Tel a toujours été malade, pour mourir avec le temps qui, pourtant, eût multiplié les chefs-d'œuvre; et d'abord, il eût vécu. On oublie trop le plus bel et plus sûr avantage, qui est, premièrement, de vivre.

. . . .

Et la misère des misères n'est pas de jeûner, ni de manger son pain sec au chevet d'une femme malade. Il peut y avoir pis : qu'il faille gagner ce pain de chaque jour avec son âme, quand on est plein d'œuvres qui n'ont point cours. La plus noire infortune n'est pas de souffrir, tant qu'on peut suffire à la souffrance; mais d'être dans les chaînes, quand il faut vivre en Tantale, séparé de son art par la maladie et tous les vils soucis de la vie quotidienne : ils font la vie d'autant plus abjecte qu'elle devrait être plus grande. « Comment puis-je écrire, tandis que je meurs de faim? » demande le malheureux; « et là-dessus, qu'exigent-ils de moi? ils exigent de l'art, de la pureté poétique, sans effort, sans délire; ils me donnent Tourguénev, Gontcharov et Tolstoï pour modèles! Qu'ils voient donc la condition, moi, où je travaille! » Et, pour conclure : « Toute ma vie, j'ai dû travailler pour de l'argent; et toute ma vie j'ai continuellement été dans le besoin, à présent plus que jamais. »

Ce serait une des grandes hontes de ce temps, qu'il ne reconnût pas son devoir envers un écrivain tel que M. André Suarès. On est peut-être trop aux aviateurs. Le génie littéraire monte quand même plus haut, pour moissonner ce qui accroît la gloire d'une nation.

Memento. — *La Revue* (1er mars). — « L'Argot et le français », par M. A. Dauzat.

La Revue de Paris (1er mars).— « La Nuit », une admirable nouvelle de Laurent Evrard. — « La Responsabilité du chirurgien », par M. le professeur P. Delbet.

Le Correspondant (25 février). — « Le Premier pas de la Terreur », par M. D. Meunier.

La Grande Revue (25 février). — Lettres secrètes inédites de Voltaire, divulguées par M. F. Caussy. — « La Femme seule à Paris », par Marc Hélys. — « Le Droit de la critique et ses limites », par Mme Aurel.

Les Rubriques nouvelles (1er mars). — Poèmes de Mme Reynold, de MM. G. Clary, Robert Veyssié, M. Prouille, L. Vérane, Nicolas Beauduin.

L'Ile sonnante (mars). — « Le Jardin des Tropiques », poèmes de M. Daniel Thaly. — « La Fontaine et la Psychologie animale », par M. Louis Pergaud.

La Nouvelle Revue Française (1er mars). — Troisième série des « Let-

tres de jeunesse », de Charles-Louis Philippe.— « D'après trois estampes », par M. Edmond Pilon. — « Taormine », par M. A. Thibaudet. — « Le Livre de l'amour », par M. René Bichet. — La fin d' « Isabelle », le nouveau, roman de M. André Gide.

La Phalange (20 février) publie des vers de M. E. Verhaeren, des « Proses rythmées » de Mme Gabrielle Rosenthal, un article furieusement technique de M. Robert de Souza : « Du rythme en français », qui tendrait à faire du vers libre le plus asservi des moyens d'expression.

Propos (15 février) publie des pièces empruntées à *Quand les violons sont partis,* du charmant Edouard Dubus, pour illustrer un beau portrait du poète, par M. Laurent Tailhade.— « Le Sang de Perles »,de Mecislas Goldberg, prouve qu'on ne devrait publier les manuscrits des défunts qu'avec un tact extrême. . . . .

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Camille Lemonnier sur Maeterlinck (*L'Intransigeant*, 4 mars). — Destinées d'épouvante (Ibid., 6 mars et suiv.). — Fogazzaro (*Le Petit Temps*, 12 mars). — Anecdotes sur Renan (*Le Samedi*, 11 mars).— L'histoire selon M. Faguet (*L'Opinion*, 11 mars). — Wagner et la critique (*La Dépêche*, 16 mars).

D'une enquête littéraire publiée à l'**Intransigeant** sur M. Maeterlinck, nous détachons l'opinion de Camille Lemonnier sur son compatriote :

Mon sentiment sur Maurice Maeterlinck ? C'est qu'il est une des âmes délicieuses de ce temps : c'est aussi qu'il est un très pur génie bienfaisant et clair, et qui semble avoir été délégué vers nous pour nous faire connaître une des formes les plus fines et les plus hautes de la sensibilité nouvelle.

Maeterlinck devait étonner le monde par une dramaturgie candide et terrible comme un conte d'enfant et comme une dramaturgie d'Eschyle en attendant qu'il l'émerveillât de sa sagesse et de sa philosophie. Il avait écrit d'abord des vers, ses *Serres chaudes*, d'un symbolisme flamand. Il vivait là-bas, à Oostacker, près de ses abeilles : un canal passait devant la maison ; son rêve suivait les lourd bateaux. En s'enfonçant aux horizons, ils devenaient le navire aux hautes voilures qui emportait les Sept Princesses vers leurs destinées.

Il fut tout de suite un de ceux en qui se manifeste le don de grâce. La forme de son esprit renouvela la sensation du connu ; elle apparut le don naturel et soudain d'une de ces âmes qui vivent aux écoutes d'elles-mêmes et avertissent les autres âmes. Personne encore n'avait dit les paroles qu'il prononçait : personne n'était descendu à ces profondeurs du mystère des vies chez les humbles et les prédestinés. On admirait par quels moyens simples et sûrs il faisait de la grande ombre inconnue la passante inévitable et omniprésente des existences.

Et puis un rafraîchissement de sa sensibilité, tout à coup diaprée des couleurs les plus riches à la fois et les plus délicates, en un prisme tendre comme le joaillement des rosées, la limpidité de l'azur et la lumière perlée

d'un regard de femme, s'adapta à des fables merveilleuses où l'âme blasée du siècle retrouva l'émotion de ces contes des âges qui avaient bercé l'enfance des humanités. Le poète avait écouté les voix, il avait échappé à la mort et il marchait devant lui, dans les jardins sacrés de la vie. Une âme virgilienne devait bientôt chanter ce cantique de foi, de rédemption et d'éternité, *la Vie des Abeilles*.

Ah! qu'il faut l'aimer pour tant de bienfait où il fut si près de nous, où il nous racheta par son exemple du péché d'indifférence et de lâcheté! Je ne puis songer à lui sans me sentir en contact avec une force tendre, tranquille, rassurante et supérieure comme doit l'être celle d'un pasteur d'âme. Est-ce que l'homme qui récemment nous donna *l'Oiseau Bleu* n'a pas écrit là une légende à mettre en regard des plus beaux contes humains à travers les âges? Est-ce qu'il n'y ouvre pas les bras vraiment à tous ceux qui souffrent et ont besoin de se reprendre à du rêve, à de la confiance, à de la bonté?

Est-ce qu'en arrivant au bout on n'a pas le sentiment de quelque chose de meilleur en soi, où le cœur s'est rafraîchi dans la bonne émotion des larmes, où une porte s'est ouverte sur des résurrections éternelles? Et n'est-ce pas, au total, un très grand humain que celui qui nous valut de telles leçons et de si précieux réconforts?

§

Dans le même **Intransigeant**, M. V. Cyril, en collaboration avec le docteur E. Berger, a commencé une série d'études sur la misère à Paris, intitulée *Destinées d'épouvante*. Si le titre apparaît tout d'abord un peu romantique, le texte ne le justifie que trop. Ce que j'en ai lu jusqu'ici n'est guère que le commentaire de cet étrange livre *Une main sur la nuque*, dont les lamentables personnages évoluaient à travers les mêmes horreurs. Le livre avait une portée sociale et une valeur philosophique autant que littéraire: il faut donc lire avec soin ces nouvelles études. En voici, presque tout au long, la première qui en trace le programme :

Il y a dans Paris, comme dans toutes les grandes villes, un monde d'êtres hâves, déguenillés, vivant de vagues bricolages ou de mendicité, un monde de parias que la vie a rejetés pour toujours et qui, seuls, farouches, inoffensifs à force de faiblesse, traînant la faim et le sommeil, attendent désespérément leur tour de mourir.

Ce sont ces malheureux, véritables débris d'humanité, que nous voyons faire la queue aux soupes populaires ou manger sur les bancs d'innommables portions d'arlequins, rôder à la recherche d'une corvée sous la pluie qui les glace, leur colle la chemise aux reins, ou claquer du bec par les rues que le froid a vidées de leurs passants.

L'excès des souffrances endurées a anéanti en eux tout sentiment de révolte. Ils ont perdu jusqu'à la conscience de l'immense injustice qui les accable; outlaws résignés, ils subissent, tête basse, leurs destinées d'épouvante. Leur nombre est insoupçonnable; aucune statistique rigoureuse ne peut être dressée de ces vagabonds des cités, vivant en marge de l'organisation sociale et qui, ne justifiant d'aucun domicile fixe, ne figurent même

pas sur les listes des bureaux de bienfaisance. Ce défaut de domicile, si invraisemblable que la chose puisse paraître, leur interdit jusqu'à l'accès des hôpitaux, car, avant de pénétrer dans la salle de consultation, tout entrant doit passer devant les bureaux de l'administration. Et c'est ainsi que ces hommes, qui sont dénués de tout, ces meurt-de-faim que les secours publics ne peuvent atteindre, n'ont plus qu'à succomber à la maladie qui les guette.

Dans cette immense armée du paupérisme se relèvent les spécimens les plus différents d'humanité, des jeunes gens, des enfants presque, rejetés par les familles indigentes, des ouvriers que l'âge, la misère physiologique, un accident ou le vice alcoolique ont chassés des ateliers, des réguliers frappés par le chômage, des intellectuels déchus, tous répartis sur une échelle de petits salaires qui ne peuvent leur assurer qu'une existence de famine : porteurs aux halles, chiffonneurs et ramasseurs de bouts de ferraille, distributeurs de prospectus, bandistes, bagotiers, camelots du papelard, vendeurs de bouquets ou de chansons populaires, hommes-sandwichs porteurs de pancartes, qui ont résolu l'effrayant problème de vivre avec vingt sous par jour et qui, suivant la fortune du moment, couchent dans des cabinets d'hôtels borgnes ou sous les ponts, échouent à l'asile de nuit, séjournent à Nanterre ou se réfugient dans ces grands dépotoirs de la misère qui se nomment la Mère Munier, Joseph, la Grappe d'Or.

Dans cette horde d'êtres faméliques, on ne remarque que peu de femmes. Ne sont-elles donc pas soumises aux mêmes vicissitudes? La femme, en vérité, glisse beaucoup plus difficilement à un tel degré de déchéance. Elle n'a pas les mêmes besoins, elle ne connaît généralement pas ce grand facteur de la misère qu'est l'alcoolisme ; en outre, une sorte de pudeur l'incite à cacher sa pauvreté. Aussi tombe-t-elle rarement à la promiscuité de l'hôtel borgne; elle habite plutôt sous les combles d'une maison ouvrière, une chambrette où elle s'épuisera quatorze heures durant à un travail à domicile pour gagner deux francs par jour au grand maximum. Enfin, il ne faut pas oublier qu'elle a la terrible ressource de la prostitution et que, si elle échappe le plus souvent à une aussi complète détresse que l'homme, c'est au prix de sa propre honte...

Cette dernière observation sur les destinées divergentes, dans une commune misère, de l'homme et de la femme, est très remarquable. On y voit une fois de plus qu'en toute condition la femme, plus près de la nature, est toujours plus pratique est plus adaptable.

§

M. Jean Carrère, correspondant du **Temps**, à Rome, reconnaît, sous une forme voilée, que l'œuvre de Fogazzaro est tarée par l'absence du style, de la beauté. On parle volontiers en France de *grands écrivains* étrangers, sans se douter que la plupart de ces *écrivains* écrivent comme des maçons ou comme des sabotiers. Chez nous ils s'élèveraient difficilement au-dessus de Marcel Prévost ou de Jules Mary. Le malheureux Fogazzaro était fier de son pauvre patois et du reproche de mal écrire, dont, disait-il, il ne se repentait pas :

Hélas ! s'il ne s'en repent pas, ceux qui aiment l'œuvre de Fogazzaro et qui admirent son noble caractère le regrettent peut-être pour lui. Car il est triste de songer qu'une grande partie de ce noble effort vers le bien, le juste, le sublime même sera peut-être perdue dans l'avenir lointain, parce qu'il aura manqué aux ouvrages de Fogazzaro cette petite parure que ne négligeaient ni Platon, ni Virgile, ni saint Augustin, ni même saint François d'Assise : le charme irrésistible de la beauté.

Qu'est-ce qu'un écrivain sans style? Figurons-nous M. Barrès ou M. Maurras, écrivant dans la langue de M. Bernstein !

§

Suzy Leparc, en s'excusant de l'irrévérence, groupe, dans **le Samedi**, excellent et amusant petit journal que dirige M. Louis Thomas, ces anecdotes sur Renan. « D'ailleurs, dit-elle, quand on commence à faire la chasse aux anedoctes, on irait en chercher jusque sur la tête de Dieu. »

Théophile Gautier disait de Renan qu'il avait l'air « prêtreux ».

—

Mme Aubernon avait l'habitude, lorsqu'un convive de marque se préparait à discourir, de secouer une grosse sonnette placée devant elle.

Un jour, M. Renan par sa mimique lui donna à entendre qu'il désirait prendre la parole. Mme Aubernon agita sa cloche. Mais alors, comme s'il y vait eu méprise :

— Oh ! Madame, disait-il, ce n'était pas la peine de sonner. Je voulais seulement redemander des petits pois.

—

On trouve dans le *Journal des Goncourt* cette appréciation sur Renan : « C'est le type de la disgrâce physique et de la grâce morale ; il y a, chez cet apôtre du doute, la haute et intelligente amabilité d'un prêtre de la science. »

—

Quelqu'un dit un soir à Renan : « Dieu existe-t-il ?

— Pas encore », répondit-il.

—

« Pour faire l'histoire d'une religion, a écrit Renan, il faut ne plus y croire, mais il faut y avoir cru. »

—

Lorsque M. de Freycinet, alors président du Conseil, voulut entrer à l'Académie et qu'il vint demander sa voix à Renan, celui-ci lui répondit : « Mais comment donc, Monsieur, avec plaisir ! A condition toutefois que Monsieur le Président de la République n'exprime pas le désir d'entrer à l'Académie avant vous ! »

—

Dans un salon où se trouvait Renan, on lui présenta un célèbre philologue américain.

Cet Américain paraissait très sérieux, très « ferré » sur les langues orientales, très au courant du mouvement intellectuel moderne. Il parlait

peu, il parlait bien. Ajoutez à cela un extérieur grave, une mise sévère, des cheveux gris. C'était un vrai savant.

Cependant, Renan en vint à le questionner sur ce qu'il avait fait à Boston où s'était passée sa jeunesse.

« Ah ! pas grand'chose ! dit l'Américain, pas grand'chose ! Je ne m'occupais alors que de monter une ménagerie... »

Ce jour-là, Renan fut bien étonné.

—

Lorsque Renan se présenta aux élections, dans la Seine-et-Marne, il fut fort gêné par un électeur qui, au milieu d'une réunion publique, l'interrogea sur Madagascar, où nos marins se livraient alors à quelques canonnages.

—

« La beauté vaut la vertu », a dit un jour avec sagesse Ernest Renan.

—

Gaston Boissier, un matin, arrive tout joyeux chez Renan, son collègue à l'Académie française et au Collège de France.

— J'ai à vous annoncer, dit-il au célèbre philosophe, une nouvelle qui va vous humilier.

— Laquelle ?

— Mes autographes se vendent plus cher que les vôtres.

— Ça ne m'étonne pas, répond Renan d'un air entendu qui en disait plus long que ses paroles. Mais comment le savez-vous ?

— Hier, à la salle des ventes de la rue Drouot, on a mis aux enchères deux lettres : une de vous et une de moi. La vôtre a été adjugée à trois francs, et la mienne à cent sous.

— Vous ne m'apprenez rien, déclare Renan : je le sais. Mais il n'y a pas de quoi en être fier : en connaissez-vous la raison ?

— Non.

— C'est qu'il y a, dans votre lettre, trois fautes d'orthographe ! Je l'ai là sur mon bureau, votre autographe vendu cent sous ; c'est un de mes amis qui, se trouvant à la vente, et apercevant les perles fausses qui ornaient votre prose, a poussé l'enchère et se l'est fait adjuger. Il me l'a apporté aussitôt, en me disant : « Vous remettrez cette lettre à M. Boissier. Si on la laissait circuler dans le public avec ses ornements grammaticaux, ça pourrait faire du tort à l'Académie française. »

—

C'est Renan qui a parlé de « l'horrible manie de la certitude ».

—

Lorsque le navrant et insupportable Eugène Manuel fut candidat à l'Académie, il confia à sa digne épouse le soin de faire les visites nécessaires. Cette excellente femme l'aidait la charité. Elle dit à Renan :

« S'il n'est pas élu, il en mourra. »

Renan promit sa voix.

Or, Manuel ne fut pas élu, et les visites de sa femme recommencèrent. Elle se retrouva en face du doux sceptique.

« Excusez-moi, Madame, lui répondit-il. J'aurais juré que M. Manuel était mort. »

§

De l'Opinion :

M. Emile Faguet a consacré une longue préface aux Mémoires de M. Arthur Meyer : *Ce que mes yeux ont vu*. Les yeux de M. Faguet ont vu eux aussi et avec une telle acuité qu'ils ont découvert des événements qui n'avaient pas encore surgi à l'horizon de l'histoire.

Le premier assaut livré à la République — écrit M. Faguet, — fut le boulangisme. Le boulangisme était la conjonction de tous les mécontentements ; mais c'était surtout la réaction contre la curée du Panama. Comme dans toute République démocratique, les parlementaires besogneux, accablés de dépenses électorales et mal payés, s'étaient précipités sur les millions de la Compagnie du Panama et avaient fait rétribuer largement le concours qu'ils donnaient ou promettaient à cette Compagnie. Le boulangisme fut le sursaut de colère d'une partie de la nation contre ces pratiques auxquelles elle n'était pas encore habituée...

Les déductions de M. Faguet semblent d'une logique indiscutable. Mais si on se reporte aux dates on est amené à faire les constatations suivantes : l'époque boulangiste est née aux rayons du soleil de juillet de 1886, a atteint son apogée le 27 janvier 1889, et s'est définitivement effondrée en août 1889. Ce n'est que trois ans et demi plus tard que le public fut informé de la gabegie panamiste. (Interpellation Delahaye, 22 septembre 1892 — et révélations postérieures de M. Andrieux.)

§

De la Dépêche :

Il y a, ce jour, cinquante ans que les abonnés de l'Opéra huèrent *Tannhœuser*.

Extraits d'articles parus au lendemain de la première :

De Jean d'Ortigue, remplaçant Berlioz, dans *les Débats* :

« L'expérience est décisive ! Notre Académie de musique ne saurait désormais courir de pareilles aventures. »

D'Oscar Comettant dans *l'Art musical* :

« M. Wagner a cru faire une révolution : il n'a fait qu'une émeute. »

De Jouvin, gendre de Villemessant, dans *le Figaro* :

« C'est un infini grisâtre où l'on entend le morne clapotement des sept notes de la gamme qui tombent jusqu'à la fin de la partition. »

De Paul de Saint-Victor, dans *la Presse* :

« Obscurité compacte et pesante. Vacarme discordant qui ne parvient qu'à dissimuler les plus grossiers fracas des tempêtes physiques... »

De Gustave Héguet, dans *l'Illustration* :

« Vous avez entendu parfois un accompagnateur promener ses doigts distraits pendant que le chanteur se mouche ? Voici l'agréable exercice auquel M. Wagner occupe son orchestre. »

Prosper Mérimée écrivait :

« Il me semble que je pourrais composer quelque chose de semblable en m'inspirant de mon chat marchant sur le clavier d'un piano. »

Auber disait :

« Comme ce serait détestable... si c'était de la musique ! »

R. DE BURY.

LES THÉATRES

Théatre Réjane : *L'Oiseau bleu*, féerie au six actes et douze tableaux, de M. Maurice Maeterlinck (2 mars). — Vaudeville : *Le Tribun*, comédie en 3 actes, de M. Paul Bourget (15 mars). — La Comédie de la vie. — Memento.

M. Fontainas est malade. Je reprends la chronique dramatique. Voilà la nouvelle. Je ne la donne pas sans une certaine crainte. Je puis employer cette image, puisque nous sommes en matière de théâtre. Je suis comme un acteur qui reparaît en scène après quelques années d'absence. J'ai un peu le trac. Je me suis pourtant préparé de mon mieux. J'ai fait une belle provision de papier. J'ai renouvelé mon stock de plumes d'oie, vieille habitude gardée de mon temps de basoche. J'ai ménagé, sur mon bureau, au milieu de mes papiers et de mes livres, une petite place pour écrire. J'ai regardé tout cela avec un air assez satisfait. « Je suis prêt », me disais-je. Prêt ? Ah ! Boissard ! Aujourd'hui, voilà que je me retrouve aussi inquiet qu'à mes débuts. Je tâtonne, j'hésite, je cherche des yeux le souffleur. J'aurais besoin que le régisseur fasse une annonce et sollicite l'indulgence du public.

En tout cas, j'ai eu de la chance, pour commencer. **L'Oiseau bleu**, de M. Maurice Maeterlinck, est en effet un fort beau spectacle. Je ne crois pas qu'on puisse le voir sans en goûter tout l'enchantement, toute la profonde poésie, toute la belle leçon qu'il donne. Ce n'est qu'une féerie, et on dit que M. Maeterlinck voulut l'écrire pour les enfants, mais c'est aussi un beau conte philosophique, un peu trop optimiste, peut-être, où peuvent se plaire les grandes personnes. Le thème peut en être résumé ainsi. Nous vivons, mais nous ne voyons pas les choses qui nous entourent, nous ne les comprenons pas, nous n'en sentons pas la douce compagnie. Elles sont pour nous des choses, et nous n'allons pas plus loin, les laissant à leur solitude et à leur mutisme. M. Maurice Maeterlinck, qui est le poète du mystère et du silence, est allé plus loin. Il a vu et entendu ce qui nous échappe, il a compris ces âmes familières et immobiles, et il nous le raconte dans *l'Oiseau bleu*, sous la forme d'un rêve que font deux simples enfants pendant une nuit de Noël. Ces deux enfants sont Tyltyl et Mytyl, le petit garçon et la petite fille d'un ménage de bûcherons, au pays du Petit Poucet. Nous les voyons, au lever du rideau, couchés chacun dans leur petit lit, au milieu de la cabane familiale. La mère vient de les border, le père de leur donner un regard, avant de les laisser seuls. Ils dorment, et voici leur rêve qui commence. Ils s'éveillent. Ils se lèvent sans faire de bruit. Ils vont à la fenêtre. Au dehors, c'est grande fête. Noël, qui les a oubliés, est venu dans les belles mai-

sons. Là, les cheminées sont pleines de jouets, les tables pleines de gâteaux. On fait de la musique. Les enfants riches dansent. Tyltyl et Mytyl regardent. Ils admirent. Ils ont beau n'avoir de la fête que la vue et le bruit. L'envie ne leur gâte pas le spectacle. Il leur semble que les bonnes choses et la musique sont pour eux. Ils jouent à manger des gâteaux et se mettent à danser au son de la musique. Mais voilà qu'on frappe à la porte de la cabane. Ils n'osent ouvrir. La porte s'ouvre d'elle-même, et une vieille bossue et borgne entre. Elle ressemble beaucoup à une voisine, la mère Berlingot, qui a une petite fille malade, mais en réalité c'est une fée, une vieille fée, la fée Bérylune. Elle dit aux enfants qu'il faut absolument qu'ils aillent lui chercher l'oiseau bleu. Elle en a besoin pour guérir sa petite fille. Cette enfant est malade d'une singulière maladie : elle voudrait être heureuse. Mais voilà ! Pour trouver l'oiseau bleu, il faut y voir clair. Tyltyl et Mytyl voient-ils clair? Ils disent que oui, mais la Fée en doute. Les hommes voient si mal ! Aussi donne-t-elle à Tyltyl un petit chapeau, orné d'un gros diamant. Il n'aura qu'à s'en coiffer, à tourner un peu le diamant. Aussitôt, il verra ce que personne ne voit : l'âme des choses, et le passé et l'avenir. Les deux enfants s'habillent. Tyltyl a mis le chapeau. Il donne un tour au diamant, et aussitôt une prodigieuse transformation s'opère. La vieille fée se transforme en une merveilleuse princesse. L'humble cabane s'illumine. Les douze heures s'échappent de la pendule et dansent en se tenant par les mains. L'âme des choses familières s'anime, prend forme, se montre. Le Pain sort de la huche, le Feu de l'âtre, l'Eau du robinet, le Lait de son pot, le Sucre de son enveloppe, et chacun parle, du même langage que les enfants. Le chien Tylo et la chatte Tylette, qui dormaient en rond au pied de l'armoire, se réveillent, grandis soudain, et se mettent également à parler, pendant que de la lampe tombée de la table s'échappe la Lumière qui les éclaire tous. Les deux enfants s'émerveillent. Qu'elles sont belles toutes ces choses de leur humble vie ! Ils les voient pour la première fois. C'est avec elles qu'ils partiront à la recherche de l'oiseau bleu, guidés dans leur voyage par la Lumière. C'est un beau voyage, je vous le répète. J'aurais été heureux d'en faire un pareil quand j'étais enfant. Je souhaiterais même d'en faire un pareil aujourd'hui. Voyage peu fatigant, puisque ce n'est qu'un rêve ! Hélas ! à mon âge, on ne rêve plus guère. Les enfants et leurs compagnons visitent d'abord le palais de la Fée Bérylune. Là, elle leur rappelle qu'ils souperont bientôt chez leurs grands-parents morts, au Pays du Souvenir. C'est un tableau touchant. On ne voit d'abord sur la scène qu'un épais brouillard. Les deux enfants viennent d'arriver. Ils lisent un écriteau sur un arbre: *Pays du Souvenir*. Ils attendent. Le brouillard se dissipe peu à peu. Au milieu d'un jardin, une petite maison de paysans apparaît.

Près de la porte, sur un banc, un vieillard et sa femme sont assis et dorment côte à côte. L'éclairage particulier de la scène, le ton pâli des couleurs, l'immobilité des moindres choses, c'est vraiment l'irréel du songe matérialisé devant nos yeux. Ces deux vieillards sont le grand-père et la grand'mère de Tyltyl et de Mytyl, qui les reconnaissent aussitôt. Les deux vieux s'éveillent doucement. Ils voient leurs petits-enfants. Ils les font entrer, les embrassent, bavardent avec eux, évoquent les choses d'autrefois, du temps qu'ils vivaient. Car il suffit du souvenir pour redonner la vie. Nous pensons à des êtres morts, et aussitôt nous les revoyons, tels que nous les avons connus. La grand'mère de Tyltyl l'explique à son petit-fils. Un pareil phénomène se produit pour les morts. Quand nous pensons à eux ils se réveillent et ils nous revoient. Nous suivons ensuite les deux enfants au Palais de la Nuit, lieu terrible, où habitent toutes les choses qui désolent la vie, depuis les Maladies et les Guerres jusqu'aux Fantômes et aux Terreurs. Malgré la défense de la Nuit, Tyltyl ouvre la porte du ciel. Là, dans des scintillements d'étoiles et de rayons de lune, voltigent des milliers d'oiseaux bleus. Les deux enfants en saisissent à brassées, les emportent. Hélas ! quand ils les regardent loin du Palais de la Nuit, les oiseaux ont tous péri. Puis c'est le Cimetière, pour voir les morts, qui ne sont que des fleurs. Les enfants visitent ensuite le Jardin des Bonheurs. Tous les Bonheurs sont là, toutes les Joies, les sérieux et les légers, depuis le Bonheur de marcher pieds nus dans la rosée jusqu'à la Joie d'être bon, la Joie de comprendre, etc. Une entre autres est grave et souriante. C'est la Joie-sans-égale-du-Bonheur-maternel. Elle a tout à fait les traits de la mère de Tyltyl, et l'enfant la reconnaît. Pourtant, comme elle est plus belle, comme elle est mieux parée, comme sa voix est plus douce, ses paroles plus aimantes, ses baisers plus tendres ! Du moins Tyltyl se l'imagine et il s'en étonne : « Tu n'es pas comme cela à la maison », dit-il. C'est qu'il en est de la joie de sa mère comme des choses familières qui l'entourent : il ne la voyait pas. Tyltyl s'étonne aussi que la Lumière, qui l'a guidé jusque-là, se tienne un peu à l'écart des Joies et des Bonheurs. La Lumière lui en donne la raison. Les Bonheurs auraient peur s'ils y voyaient trop clair. Ils préfèrent rester cachés. Puis c'est le Palais de l'Avenir. Là sont réunis les enfants qui doivent naître un jour sur la terre. On les voit déjà occupés des métiers, des idées ou des rêves qui les occuperont alors. Chaque matin le Temps vient appeler ceux dont le tour est venu et les expédie sur la planète. Ce tableau des enfants a eu un grand succès. On a surtout applaudi un bambin de quatre ans qui jouait le Roi des neuf Planètes et qui tenait sans broncher les propos les plus abstraits. C'est au Palais de l'Avenir que se trouve l'Oiseau bleu. La Lumière a réussi à le prendre et l'emporte caché sous sa mante. Nous arrivons

alors aux derniers tableaux. Tyltyl et Mytyl se retrouvent avec leurs compagnons devant la petite porte de la cabane paternelle. Le voyage est fini. On n'a pas trouvé l'Oiseau bleu. Tous ceux qu'on a pris au Palais de la Nuit sont morts. Celui qu'on a pris au Pays de l'Avenir, sitôt mis en cage, est devenu tout noir. Sans doute il n'existe pas ou vole trop loin de nous. Les deux enfants vont donc rentrer chez leurs parents et leurs compagnons vont reprendre chacun leur place autour d'eux comme avant ce fabuleux voyage. La Lumière pousse Tyltyl et Mytyl dans l'ouverture de la petite porte, la scène reste vide, un peu obscure, puis nous revoyons l'intérieur de la cabane du bûcheron Tyl. Chacun dans son lit, comme au lever du rideau, les deux enfants dorment. La maman est même obligée de venir les réveiller. Quelle surprise alors ils éprouvent de se retrouver là ! Ils en étaient si loin ! Les yeux ouverts, ils rêvent encore. Ils appellent la Lumière, parlent de leur voyage, racontent ce qu'ils ont vu, dépeignent leurs compagnons. Tous sont là, du reste, à leur place accoutumée, et les enfants vont leur dire bonjour. A la fontaine, voici l'Eau. Dans la huche, voici le Pain. Dans son enveloppe, voici le Sucre. Dans son pot, voici le Lait. Dans l'âtre, voici le Feu. Cette petite flamme qui tremble à la lampe, c'est la Lumière. Sur la table, voici la chatte Tylette qui somnole, et, couché au pied de la vieille armoire, voici le chien Tylo, qui accueille ses deux petits maîtres de son bon regard habituel. Justement, la mère Berlingot arrive, et Tyltyl et Mytyl croient revoir la fée Bérylune. La mère Berlingot parle de sa petite-fille qui est bien malade. Elle sait bien ce qui la guérirait, mais elle n'ose le dire. C'est la tourterelle que Tyltyl a dans une cage. Elle en a une envie ! La mère de Tyltyl lui demande s'il veut la donner. Il y consent de bon cœur et la mère Berlingot l'emporte aussitôt. Elle revient alors avec sa petite-fille. L'effet produit par l'oiseau a été miraculeux. L'enfant a été si contente qu'elle s'est tout de suite trouvée bien portante. Elle tient la tourterelle dans ses bras et vient remercier Tyltyl. Celui-ci reste muet une minute. Il regarde l'oiseau. Puis il dit à la petite Berlingot : « Est-ce qu'il est assez bleu ? J'en ai vu de plus bleus. Mais les tout à fait bleus, tu sais, on a beau faire, on ne peut pas les attraper. » C'est la morale du conte.

L'Oiseau bleu est mis en scène, au Théâtre Réjane, d'une façon merveilleuse. Décors et costumes sont un enchantement. L'interprétation ne mérite pas moins d'éloges. Les enfants au théâtre sont généralement agaçants. Tous ceux qu'on voit dans *l'Oiseau bleu* ont été si bien stylés qu'ils sont tous charmants. A leur tête, M. Delphin, qui n'est plus un enfant, mais qui en a la taille, est un Myltyl parfait. C'est M. Séverin-Mars qui joue Tylo. Il m'a été bien sympathique. Quand on fait si bien le chien, on doit en avoir toutes les qualités et M. Séve-

rin-Mars doit être sûrement un excellent garçon. Quant à madame Georgette Leblanc, qui joue la Lumière, c'est la clarté et la poésie mêmes. Chez elle, rien d'affecté. Aucun maniérisme. Je pensais, en la regardant, à ces actrices qui m'ont tant agacé par leur prétention aux poses hiératiques, comme madame Segond-Weber, par exemple. Madame Georgette Leblanc n'a rien de cela. Sa voix, ses attitudes, ses gestes sont harmonieux naturellement. On sent qu'elle doit être ainsi chez elle, dans sa vie de chaque jour. Mais pourquoi M. Maeterlinck a-t-il montré le chat sous un jour si défavorable ? Cela m'a bien fâché.

Il me reste à vous parler du **Tribun**, de M. Paul Bourget. Le cas de cet écrivain, en tant qu'auteur dramatique, est bien amusant. M. Paul Bourget est un auteur sérieux, trop sérieux même. Il n'a guère mis d'ironie dans ses œuvres. Il n'en a même pas mis du tout. Mais l'ironie s'est vengée. Elle éclate malgré lui dans ses pièces de théâtre. Elle en change le sens, elle en modifie la portée. Des deux thèses que M. Bourget y présente, celle qu'il soutient et celle qu'il combat, c'est celle-ci qui triomphe et qu'on applaudit, tandis que la première lui reste pour compte. Ce fut le cas pour *Un Divorce*, pour *la Barricade*. C'est encore le cas pour *le Tribun*. Pauvre M. Bourget ! Quel bel écrivain révolutionnaire il serait, si on ne le savait si traditionnaliste, et quel chef-d'œuvre d'ironie cruelle aurait pu être *le Tribun* s'il l'avait voulu. M. Bourget pose ce point qu'il n'est pas de société possible hors de l'idée et du culte de la famille, et que l'individualisme est par excellence antisocial. Il nous mon[illegible] chef du parti socialiste, Portal, qui a mérité par son talent et son influence sur le Parlement d'être appelé le Tribun. Portal est Président du Conseil. C'est un véritable honnête homme. C'est aussi un individualiste convaincu, réfléchi, hardi, intransigeant. Pour lui, le pays meurt de la famille, des idées étroites, médiocres qu'elle engendre, de la tutelle qu'elle fait peser sur les individus, comme il meurt de la concussion, de la prévarication qui règnent partout. Ce sera son œuvre de balayer tout cela. Il a préparé nombre de projets de lois destructrices de la famille : suppression du mariage, suppression de l'héritage, etc. Il mettra à les soutenir, à les faire aboutir, toute sa grande éloquence. Il est sûr du succès. D'autre part, un nouveau Panama menace d'éclater. Un grand industriel a acheté, pour le succès de son entreprise, nombre de parlementaires. Portal est au courant. Il est fermement résolu à poursuivre tout ce monde. Rien ne l'arrêtera, aucune considération, d'aucun ordre. C'est pour lui une question de salut public. Il n'attend plus que d'avoir entre les mains le carnet de chèques qui lui donnera les noms des parlementaires vendus. Or, Portal a un fils, qui est son chef de cabinet et qui est mêlé à toute sa politique. Il arrive que ce fils se trouve avoir en sa possession, à la suite d'une circonstance im-

prévue, le carnet de chèques en question. Il est l'amant d'une femme mariée. Cette femme, par suite des mauvaises affaires de son mari, va se trouver obligée de s'éloigner de Paris. Les deux amants ne se verront plus. Le fils Portal ne balance pas. Il représente l'individualisme, selon M. Bourget. Il va trouver l'Arton du nouveau Panama, et contre une somme de cent mille francs qu'il enverra ensuite anonymement au mari de sa maîtresse pour le sauver de la faillite, lui rend le carnet de chèques révélateur. Les concussionnaires sont à l'abri. La seule preuve que Portal pouvait avoir de leurs tripotages disparaît. Le ministre ne pourra rien contre eux. C'est le non-lieu certain. Portal est mis au courant, dans une scène d'une demi-heure, et qui constitue tout l'intérêt de ces trois actes. Il interroge son fils, qui avoue. Son premier mouvement est de le faire arrêter. Qu'importe que ce soit son fils! L'honnêteté, le salut social avant tout. Ce fils a failli, trafiqué comme les autres. Il ira en prison comme eux, avec eux, et Portal téléphone aussitôt au Procureur de la République. Mais cette belle allure est de courte durée. Portal n'est qu'un héros de M. Paul Bourget. L'idée de famille reprend le dessus. Faire arrêter son fils? C'est au-dessus de ses forces. Le Procureur arrivé, le ministre bredouille. Il parle d'un projet de loi judiciaire qu'il croyait prêt et qui ne l'est pas. Il s'excuse. Ce sera pour un autre jour. Pas un mot de l'affaire. Le fils Portal, répugnant petit jeune homme s'il en fut, est sauvé. Personne, sauf deux intéressés et son père, ne connaît son crime. Ce crime restera secret, comme un ornement de famille. Le ministre exige seulement le départ de son fils. Encore l'embrasse-t-il avant la séparation, sous les yeux de sa mère. C'est une scène touchante. La pièce à idées, si jamais elle en fut une, finit en berquinade. On entend cette plaisanterie : le père est responsable de son fils. C'est la théorie du milieu, généralement si fausse. Portal donnera sa démission. Il renonce à ses projets de lois, à ses belles idées, à sa grande œuvre de salut social. La « cellule vitale, la famille », pour parler comme l'auteur, a été la plus forte. Elle triomphe. Si M. Paul Bourget trouve que c'est à son honneur, il n'est pas difficile.

La pièce est bien jouée par MM. Lérand et Joffre. Mlle Roggers est jolie. C'est M. Guitry qui joue le Tribun. Je ne lui ai pas trouvé du tout le physique du rôle.

J'ai recueilli bien des petites choses, depuis que j'ai quitté cette chronique. J'ai beau ne plus m'amuser beaucoup au théâtre, certains jours la comédie me manquait. Pour me distraire, je suis sorti, j'ai été voir un peu la comédie de la vie, autrement intéressante, autrement vraie, autrement amusante, surtout. C'est surtout dans les salons qu'elle est bien jouée. On arrive. La maîtresse de la maison vous fait un joli sourire, surtout lorsque, comme moi, si l'on n'a

rien à donner, on n'a rien non plus à demander. On s'assied, ou l'on circule au milieu des groupes, on regarde, on écoute. Les acteurs savent leur rôle, ils l'étudient depuis longtemps. Les répliques s'échangent, les visages vivent. Quelle mise en scène parfaite! C'est là le vrai théâtre, il y a longtemps que je me le dis. Et pas de compte-rendu à faire! Rien que quelques lignes, si quelque chose en vaut la peine, sur un feuillet de journal. C'est ainsi que j'étais récemment au « jour » d'une dame de lettres très connue. Nombreuse assistance littéraire, hommes et femmes. Le lauréat du dernier Prix Goncourt, M. Louis Pergaud, était là, adossé à la cheminée, simple, timide, modeste, silencieux, en brave garçon que le succès n'a changé en rien. Un familier de la maison vint à lui, et le prenant à part : « Dites donc, quand vous sortirez d'ici, vous pourrez écrire de nouvelles *Histoires de Bêtes.* »

Je pense, au moment de signer cette chronique, qu'elle paraîtra le 1er avril, le jour des « poissons ». Qu'on ne croie pas à un trait d'humour de M. Fontainas. Il est réellement malade et cette chronique est bien de moi.

Memento. — Porte Saint-Martin : *Hécube*, drame en 3 actes, d'Euripide, traduction intégrale en vers de MM. Silvain et Ernest Jaubert, musique de scène de M. Laurent Léon (18 mars). — Nouveau Théâtre d'Art : *les Vieux*, comédie en 3 actes de M. P. Ignas Iglesias, traduite du catalan par M. Georges Bilotte. *Perlot*, pièce en un acte, en vers, de M. Gabriel Nigond (22 mars). — Théâtre d'Astrée : *A la Belle Etoile,* comédie en vers de M. Charles Guéret (23 mars). — Athénée (première représentation à ce théâtre) *Maman Colibri*, comédie en 4 actes, de M. Henry Bataille (25 mars). — Théâtre Molière : *La Princesse rouge*, drame en 5 actes et 8 tableaux, de M. Théodore Henry (25 mars).

MAURICE BOISSARD.

MUSIQUE

Concerts Chevillard : Les *Faust*. — *Hamlet*, préludes et musique de scène par William Molard. — Concerts Hasselmans : *Héliogabale*, tragédie lyrique en trois actes de M. E. Sicard, musique de M. Déodat de Severac. — Concerts Rouge : *Sonate en si bémol* pour piano et violon, par Mme Armande de Polignac. — Memento.

La réaudition des œuvres musicales après quelque délai procure quelquefois des surprises assez singulières. J'en éprouvai rarement une aussi vive qu'à l'un des derniers Concerts Lamoureux. M. Chevillard y eut la fantaisie d'offrir à son public une sorte d'échantillonnage de l'interprétation sonore du **Faust** de Goethe, en mettant à contribution Schumann, Berlioz et Liszt. A l'égard des deux premiers, sans doute aurait-il mieux agi en respectant l'ordre chronologique, ce qui musicalement était plus rationnel et nous eût évité par surcroît de contempler Faust en son laboratoire, puis dans la cave

d'Auerbach et enfin sur les bords de l'Elbe où, dans son sommeil enchanté, il rêve de Marguerite encore inconnue, tout cela quelques instants après que nous venions d'entendre chez Schumann le duo d'amour au jardin, la supplication à la Vierge et la scène de la cathédrale. Mais peut-être le contraste fut-il ainsi plus saisissant entre ces deux ouvrages distants, du moins pour ce qu'on en ouït ce jour-là, d'environ quinze années, — car la plupart de ce que M. Chevillard nous donna de Berlioz date de 1829. J'ai expliqué naguère à cette place mon sentiment sur le *Faust* de Schumann. C'est une œuvre de lassitude, où il semble que le musicien ait entrepris une tâche au-dessus de ses forces, d'ailleurs bientôt épuisées, et se sente écrasé par le génie du poète. L'étonnement ne pouvait donc être en aucune façon que le *Faust* antérieur, fruit de l'inspiration des vingt-six printemps de Berlioz, eût conservé pour nous plus de fraîche et nerveuse jeunesse, mais de cette jeunesse 1830 dont nous accueillons désormais le désuet romantisme avec un léger sourire. En tant qu'œuvre d'art, il est bien évident que le *Faust* de Schumann, dévote illustration du glorieux poème, a une autre valeur esthétique que la fantasque et un peu puérile élucubration berliozienne, et celui qu'on a surnommé « le moins musicien des musiciens » mérite ici son titre autant qu'autre part. Assurément, il est peu de musique aussi mal fichue que celle-ci, de polyphonie aussi gauche, aussi péniblement fabriquée. Et cependant on avait la sensation quasi-brutale que, *musicalement*, le *Faust* de Schumann « ne tenait pas », comme disent les peintres, à côté de son informe devancier. L'impression était troublante : ce qui paraissait le fatras oiseux, insipide, enfantin, révolu, ce n'était pas le monstre incohérent, mais bien cette musique « pure » entre toutes, aux aspirations si noblement élevées, écrite avec autant d'adoration pieuse que de probe et, en somme, experte sollicitude. J'ai essayé jadis, en ce *Mercure*, de m'élucider à moi-même le problème de *Berlioz musicien*, et je n'aurais pas grand chose à atténuer de la sévérité, ni à changer aux conclusions de cette étude. On peut tout critiquer du musicien Berlioz, sauf ce que j'appelais sa « monodie », et il semble bien que l'inspiration mélodique soit le vrai Verbe du génie, sa manifestation la plus sûre et son privilège exclusif. C'est d'ailleurs le seul élément de l'art musical qui ne se puisse pas plus apprendre qu'enseigner. Le mystère est que, chez Berlioz, il s'atteste à ce point dépourvu de support harmonique homogène qu'il en affecte les allures de la monodie toute nue. Mais qu'importe que le musicien se décèle aussi maladroit que le plus embarrassé des autodidactes, si nulle inspiration n'objectiva personnalité plus vigoureuse, plus incisive et, séduisante ou antipathique, jamais indifférente. Au surplus, les autodidactes ont du bon, et on s'en aperçoit tous les jours davantage.

Schumann l'a bien prouvé lui-même, qui prit à vingt-deux ans sa première leçon de H. Dorn (1831), ayant déjà produit ses *Papillons* (1829), ses *Variations sur le nom Abegg* et son *Allegro* op. 8 (1830), et qui paracheva son instruction technique élémentaire en même temps qu'il créait ce qu'il nous a laissé de plus original. La *Faust-Symphonie,* qui clôturait le concert, ne le démontra pas moins nettement, car on chercherait en vain dans ce chef-d'œuvre quelque trace de ce que Liszt put avoir appris à l'école. Il y a beaucoup de manières de faire de la musique, mais la meilleure est très probablement de n'y ressembler à personne, — c'est à dire au fond d'être autodidacte, — et de s'y révéler quelqu'un. C'est à quoi aboutit au suprême degré la simple monodie chez Berlioz comme chez Liszt l'inspiration et son harmonie novatrice, et, auprès de ces redoutables voisins, Schumann savant et vieilli, contaminé de réaction mendelssohnienne, aveuglé de superstitieux classicisme, semblant préparer Brahms qu'il lança, Schumann faisait triste figure.

§

Oui, il y a beaucoup de manières de faire de la musique, et c'est encore un autodidacte, — un indéniable celui-là, — qui nous vient d'en divulguer une qu'on peut certes qualifier de nouvelle ou, pour le moins, de très particulière. Repoussé de tous les grands concerts, refusé même à la *Nationale*, c'est par une lecture matinale de l'orchestre Hasselmans à la salle Gaveau que M. William Molard entendit pour la première fois l'œuvre à laquelle il consacra une quinzaine d'années de sa vie. Ce sont des préludes et de la musique de scène pour **Hamlet**, destinés à accompagner la représentation de la tragédie de Shakespeare. Il s'ensuit naturellement que certains morceaux, tout spécialement *la Pantomime*, perdent peu ou prou de leur signification au concert, et il serait à souhaiter que l'artiste audacieux qui préside aux destinées de l'Odéon accordât l'hospitalité à cet ouvrage. Il en pourrait espérer, sinon un succès analogue à celui de *l'Arlésienne* des familles, en tout cas un attrait peu commun de curiosité, d'intérêt, prétexte à discussions sans doute véhémentes. La musique de M. William Molard, en effet, est plutôt pour déconcerter tout d'abord. A bien des égards, elle ne ressemble guère à rien de ce dont nous avons l'habitude. Elle est faite d'un nombre assez copieux de thèmes ou motifs, généralement courts et caractéristiques qui constituent dorénavant sa substance intégrale. Dédaigneux à bien peu près de tout auxiliaire épisodique ou passager, ces motifs conducteurs se succèdent, se mêlent et s'enchevêtrent dans une polyphonie serrée, touffue, qui déroule imperturbablement sa trame obstinée. On conçoit que la conséquence de ces prémisses intransigeantes soit une inévitable et pareille obstination du rythme fourni par ces élé-

ments immuables, qui s'agrègent en un mouvement lent d'ordinaire et intangible. L'initiale impression de monotonie qui en résulte et qu'on pourrait penser inécartable, se dissipe pourtant à la longue et se tranforme. Musicalement, il semble qu'une force volontaire et têtue impose à la réceptivité peu à peu une sorte d'envoûtement de logique implacable à la fois et un peu nébuleuse, mais irrésistiblement évocatrice. Cet art, en sa complexité quasi-préétablie, apparaît épargné de tout intellectualisme abstrait. Il a du contrepoint les aspects, mais non les artifices. On en reçoit l'étrange sensation que rien ne soit plus spontané que ces combinaisons, déterminées à priori avec une telle rigueur cependant qu'on estimerait aisément qu'ici, au rebours d'un vieux maître, le musicien dût être et fût l'esclave de ses notes au lieu que les notes lui obéissent. Sans doute la cause en est-elle avant tout une absence totale d'habileté, de roublardes ficelles, — d'autres diront de « métier », — où s'étale sans fard une sincérité à la Cézanne. Et de ce « contrepoint », plus latent qu'organique en tant que procédé, naît une harmonie singulière, parfois lourde, compacte, mais souvent savoureuse, dont les enchaînements entraînent des modulations de mesure en mesure quelquefois sans que l'ensemble du morceau paraisse moduler. L'instrumentation n'est pas moins que le reste dénuée d'entregent ou de brio factice, quoique l'orchestre ne sonne jamais creux. Confié à tels ou tels des timbres, les thèmes ou motifs y demeurent complets, sans être jamais morcelés, déchiquetés pour un effet pittoresque. Tout ici est d'une absolue probité et, par heureuse conjoncture, les imperfections mêmes de cet art semblent collaborer à l'ambiance la plus adéquate au drame. Et, tandis que les sonorités s'étagent comme de pesantes nuées grisâtres, que le mélos tisse et déploie l'épais réseau de son inextricable entrelacs, on se sent transporté soudain sous le ciel blafard d'Elseneur on perçoit vaguement Hamlet rouquin, court et replet, la maigre et longue Ophélie, le roi assassin et couard, le sot Polonius et la reine affolée ; on a la fantomnale et réaliste vision du dénouement macabre au travers d'une brume où pointent les drapeaux de Fortinbras, Il faudrait se garder toutefois d'une apologie sans réserves. L'art de M. William Molard est par son essence même limité dans ses moyens d'expression et comme confiné dans un domaine plastique d'où il semble incapable de sortir, voire avec un sujet tout différent; témoin *le Cortège nuptial* que Theodor Szanto joua au Salon d'Automne. D'autre part, l'espèce d'impératif catégorique, dont le déterminisme est la marque de son écriture, ne prévaut pas toujours contre quelque un peu gauche incohérence occulte ou apparente. Il est sans doute regrettable que l'auteur de cet *Hamlet* n'ait pas eu l'occasion de s'entendre plus tôt. Mais à coup sûr il n'advint que bien rarement, sinon jamais, qu'un autodidacte avéré accusât dans son œuvre inégale une

aussi incontestable personnalité, une originalité si profonde. Enfin cette musique ingénue et unique en son genre atteint parfois, en la raideur fruste et complexe de son rythme obstiné, à une insoupçonnable puissance. La marche funèbre pour la mort d'Hamlet est vraiment à ce point de vue une page extraordinaire.

§

Les programmes des Concerts Hasselmans sont généralement intéressants et leur exécution des plus louables. L'orchestre est en progrès constant et ne semble pas plus cultiver la phobie des répétitions que son chef l'horreur du travail. Aussi y eut-on fréquemment la primeur d'œuvres considérables, telles que des symphonies de Bruckner ou de M. Mahler, et c'est là que M. Déodat de Séverac présenta au public parisien l'**Héliogabale** qu'il composa sur un poème de M. Emile Sicard pour les arènes de Béziers. La destination de l'ouvrage impliquait une simplicité de style et une ampleur de touche que le musicien interviewé traduisit en déclarant avoir voulu brosser une fresque sonore. Il ne paraît pas cependant que ce parti-pris austère ait été tout à fait favorable aux dons naturels du compositeur. Son art ici ne gagne rien en puissante grandeur de ce qu'il perd en charme souvent exquis et en délicatesse, dépouillé de la subtilité chatoyante et fluide d'une harmonie aux transparents glacis, dirait-on, où en des œuvres de moindres dimensions il excella. Le succès n'en fut pas moins vif et à maints égards mérité, quoiqu'on eût l'obscur sentiment que peut-être M. de Séverac soit en train d'avoir trop de talent. A signaler, comme innovation instrumentale, l'emploi d'une sorte de hautbois rustique, les *coblas catalanes*, dont la sonorité pourrait sans doute être heureusement utilisée dans nos orchestres.

§

Depuis Franck, il n'est pas arrivé souvent de rencontrer une sonate pour piano et violon qui ne fût pas plutôt rasante. Ce genre de composition un peu bâtard, mal compatible avec le développement de l'harmonie, disparaît peu à peu comme le virtuosisme dont il est issu. La **Sonate en si bémol** de Mme Armande de Polignac, que j'entendis au Concert Rouge, fait agréablement exception à la règle. C'est une œuvre concise, de musicalité spontanée, nerveuse et souvent pénétrante. L'auteur, qui s'y voulut distraire ou délasser du labeur d'un important ouvrage, s'atteste en pleine possession des moyens d'expression propres à sa nature et les manie avec une sécurité désinvolte. Après s'être égarée quelque temps à un pseudo-debussysme étranger à sa sensibilité mâtinée par filiation de germanisme, la musicienne a su trouver sa véritable voie et son évolution se poursuit désormais sûrement dans un sens qui la rapprocherait le plus volontiers de l'Allemand Richard Strauss, avec un analogue et licen-

cieux amalgame des styles, une spontanéité impulsive, des qualités d'emballement, de force, dont la *Sonate en si bémol* trahit déjà nettement les indices. Mais lorsque paraîtra la partition de *Morgane*, on sera bien étonné de ce qu'une femme a pu produire. Les artistes du Concert Rouge, tous d'ailleurs premiers prix du Conservatoire, sont soumis à un entraînement intensif qui en fait d'accomplis virtuoses. Pour l'avoir simplement déchiffrée l'après-midi, MM. Jaudoin et Tiniot ont joué la *Sonate en si bémol* avec une fougue et une expression impeccables. Le reste du programme comportait la *Symphonie* de Franck, non moins merveilleusement exécutée, et qui, ingénieusement transposée pour piano, orgue Mustel et une douzaine d'instrumentistes, sonnait, ma foi ! mieux qu'à l'orchestre. En revanche, en partie frustré du clinquant des timbres, le *Capriccio espagnol* de Rimsky-Korsakoff dénonçait sa futilité. Il ne faut pas médire de tels arrangements. S'ils privent l'œuvre d'art d'une parure souvent superficielle, ils laissent la musique intacte, et seule la meilleure, la vraie peut supporter l'épreuve. Les Concerts Rouge font ainsi de la vulgarisation artistique excellente.

Memento. — Notre vie musicale est si surabondante qu'elle déborde des concerts dans les salons. On entendit chez M. et Mme Marcel Pollet un programme copieux où je goûtai particulièrement une pièce pour piano de M. Gustave Samazeuilh, *Naïades au soir*. On applaudit ensuite un petit acte finement rimé par M. G. Jean-Aubry, *le Marchand de Sable qui passe*, pour lequel M. Albert Roussel composa une musique de scène qui peut compter parmi les plus gracieuses pages qu'il ait écrites.

JEAN MARNOLD.

ART ANCIEN

André Michel : *Histoire de l'Art*, tome IV : *La Renaissance en Italie* (A. Colin, in-4°, 15 fr.) — Corrado Ricci : *Histoire générale de l'Art : Italie du Nord* (Hachette, in-18, 7 fr. 50). — Loys Delteil : *Manuel de l'amateur d'estampes du XVIIIe siècle* (Dorbon, in 4°, 15 fr.) — W. de Seidlitz : *Les Estampes japonaises* (Hachette, in-4°, 25 fr.).

Le tome IV de *l'Histoire de l'Art* publiée sous la direction de M. André Michel est consacré à **la Renaissance en Italie**. M. Michel lui-même y étudie spécialement la sculpture jusqu'à la mort de Michel-Ange, M. Marcel Reymond l'architecture du XVIe siècle, M. Jean de Foville les médailleurs et M. André Pératé la peinture à la fin du XVe siècle et au commencement du XVIe. Après la gestation du XVe siècle et sous l'action toute puissante des humanistes, dont le plus influent avait été Léo Battista Alberti, se produit la magnifique éclosion de la Renaissance. C'est le temps où le grand architecte Bramante, en traçant le plan de Saint-Pierre de Rome et en en commençant l'exécution, consacra la coupole comme l'expres-

sion la plus originale du génie constructeur italien ; c'est le temps où, sous le ciseau de Michel-Ange, la sculpture italienne parvint à son style le plus puissant et le plus large ; le temps enfin où la peinture s'enrichit des œuvres de Léonard et Raphaël, en qui s'incarne la plus haute manifestation des esprits florentin et romain, de Corrège à Parme, et surtout de Giorgione et Titien à Venise.

L'œuvre de Giorgione en effet modifie profondément tout l'art de peindre : jusqu'alors le peintre avait surtout été un colorieur remplissant de tons un dessin vu par le contour ; Giorgione le premier se rend compte que le dessin est la traduction de la forme tout entière : il voit le volume des choses et les traduit par la valeur et le modelé ; son œuvre acquiert ainsi une enveloppe si merveilleuse qu'aujourd'hui encore, quand on compare *le Concert champêtre* à la replique qu'a essayé de lui donner Manet dans *le Déjeuner sur l'herbe*, c'est le peintre moderne, adepte du « plein-air », qui, malgré ses admirables qualités, donne le sentiment de la dureté et du travail d'atelier.

De toutes les époques étudiées jusqu'à ce jour dans cette *Histoire de l'Art*, celle qu'embrasse ce volume est du reste la plus féconde en chefs-d'œuvre. L'illustration comprend près de 300 gravures ; elle ne se borne pas aux grandes œuvres consacrées ; elle divulgue aussi la beauté d'œuvres moins connues, mais souvent aussi intéressantes que les plus célèbres.

Le goût semble se répandre d'ailleurs de ces ouvrages généraux. Dans la collection *Ars una*, qui forme sous un plan nouveau une autre histoire générale de l'art, M. Corrado Ricci étudie les artistes et les œuvres de **l'Italie du Nord**. L'auteur joint à une érudition très sûre des qualités d'écrivain qu'on ne rencontre pas toujours chez les critiques d'art. Il sait dégager les caractères généraux d'une époque ou d'un centre de production et éviter la sécheresse des énumérations. Il sait tout à la fois parler excellemment de l'architecture de Ravenne et de la peinture de Venise. Les chapitres consacrés à Giorgione et à ses successeurs, à Tiepolo, Canaletto, Guardi, Longhi et leurs contemporains, sont d'une documentation parfaite et d'une rare intelligence. En quelques lignes M. Corrado Ricci juge parfaitement chacun d'eux : il montre la précision de Canaletto, la sécheresse de Bellotto, la fantaisie de Guardi : la perspective de Bellotto est correcte, écrit-il ; celle de Canal aérienne, celle de Guardi sentimentale. Ce manuel compact, abondamment illustré, est, certes, il est juste de le dire, l'un des meilleurs de la collection.

L'engouement des amateurs pour tout ce qui nous vient de l'époque de Boucher et de Fragonard assurera certes au **Manuel de**

l'**Amateur d'Estampes du XVIII**e **siècle**, que vient de publier M. Loys Delteil, un succès durable. Cet engouement est pourtant tout à fait exagéré et il s'explique assez mal devant la médiocrité du plus grand nombre des gravures de cette époque. Il est déjà vraiment stupéfiant de voir des pièces d'une valeur d'art fort ordinaire, comme *la Main* et *la Rose*, de Janinet, se vendre 33.000 fr. ; mais si Janinet est discutable, que dire des autres ? Que de nullités dans cette profusion d'estampes qui n'ont pour les sauver que le petit libertinage du sujet ! Que dire de *l'Eventail cassé*, cette pauvreté de Bonnet qu'on paie le prix d'un original de Watteau? Qu'un amateur d'art puisse accrocher cela ailleurs que dans une garçonnière, c'est peu flatteur pour notre goût français tant vanté. Et ce n'est pas le pire, hélas! Qu'on ne croie pas, bien entendu, que je m'offusque des sujets : l'auteur des *Chroniques du Chaperon et de la Braguette* serait mal venu à le faire. Au contraire, j'adore les choses les plus osées de Boucher ou de Fragonard, mais je trouve la polissonnerie seule tout à fait insupportable.

Au reste, M. Loys Delteil ne se fait guère d'illusion sur toutes ces pièces. Mais il aime son sujet ; il le connaît admirablement ; il résume en son livre tout l'essentiel ; il y ajoute une foule de renseignements sur les prix des gravures passées en vente publique, et à ce titre son livre très impartial est du plus grand intérêt. Excellemment ordonné, groupant les graveurs autour des peintres, il renseigne non seulement sur Demarteau, Janinet, Debucourt et leurs contemporains, mais par surcroît il distingue parfaitement quels sont les artistes véritables, quelles sont les estampes vraiment belles. Il fait bonne place à Moreau le Jeune ou à Gabriel de Saint-Aubin, ce maître délicieux et inimitable. Et il me semble bien que M. Loys Delteil n'est pas loin de croire avec Goncourt que la *Vue du Salon du Louvre*, de Gabriel, est la planche d'art par excellence du XVIIIe siècle, et il a raison.

Si j'ai peu de tendresse pour les gravures en couleurs, pour tous ces coloriages à la poupée auxquels le temps a donné une vague harmonie, pour cette camelote d'art, pour tout dire, j'avoue ne pas être non plus très sensible à la simple gravure de traduction et ne pas bien comprendre l'intérêt qu'elle peut continuer à présenter, aujourd'hui qu'on peut obtenir avec la photographie une reproduction bien plus exacte de l'original. Pour moi, cet intérêt est maintenant surtout historique. De quelque adresse que fassent preuve un Scotin, un Adeline, un Crepy, un Laurent Cars même, leur travail minutieux ne parvient pas à éviter la monotonie, sinon l'ennui ; et il faut aller jusqu'à Cochin pour voir le graveur tirant parti du blanc du papier ou bien jusqu'à un simple amateur comme Saint-Non pour rencontrer à défaut d'un homme habile une intelligence sensible. Au

moins ces gravures ont-elles quelque chose d'honnête dans la réalisation, qui manque trop souvent aux planches en couleurs. Néanmoins combien je préfère à la plupart des ces pénibles devoirs la fantaisie délicieuse d'une gravure originale. Ici, point de ce métier su d'avance et fatigant au possible. Comme Watteau, quand il veut bien graver lui-même la *Troupe italienne*, est supérieur à ses interprètes, et comme je comprends ici les amateurs qui veulent posséder cette pièce avant qu'elle ait été « finie », avec goût pourtant, par Thomassin!

La gravure originale seule fournirait du reste au XVIIIe siècle matière à une assez jolie collection. A côté de Watteau, il y a Claude Gillot, dont la verve se donne libre cours dans les quatre planches de *la Vie d'un Satyre ;* il y a J.-B. Leprince, qui passe pour avoir inventé l'aquatinte ; puis il y a surtout Boucher, dont l'œuvre ne comprend pas moins de cent quatre-vingt-deux eaux-fortes originales, tracées, ainsi que l'écrit M. Loys Delteil, « d'une pointe vive, légère, pleine d'accent ». Je passe sur Huet, sur les paysagistes comme le délicieux Hubert Robert, comme le merveilleux Louis-Gabriel Moreau, comme le très grand Joseph Vernet, mais comment ne pas s'arrêter à Fragonard, au mordant si spirituel de ses *Bacchanales*, au grignotis si savoureux de son *Petit Parc*. Pièces admirables qu'il faut placer à côté de celles de Watteau et de Gabriel de Saint-Aubin. L'une des *Bacchanales*, *le Petit Parc*, *le Salon de peinture* font d'ailleurs partie de la centaine de reproductions qui accompagnent le livre de M. Loys Delteil. L'auteur l'a terminé par deux excellents chapitres sur la gravure à l'étranger : il s'y est attardé particuliérement aux Vénitiens, à Tiépolo, et surtout à Antonio Canaletto.

Sans tomber dans un excès aussi grotesque que pour les gravures en couleurs françaises, les amateurs se sont aussi fortement engoués dans ces derniers temps des **Estampes japonaises** auxquelles M. W. de Seidlitz vient de consacrer l'ouvrage le plus documenté qui soit paru jusqu'ici. Il faut bien le dire, il n'y a là qu'une forme d'art très secondaire, très inférieure à la peinture japonaise, et l'estampe ne fut guère considérée au Japon que comme une imagerie populaire. Sans doute des artistes de valeur lui ont donné des modèles, mais des modèles seulement; on ne doit pas oublier que la gravure proprement dite fut toujours faite par des ouvriers spéciaux et qu'entre l'original et la traduction, entre la souplesse du pinceau et la dureté du bois, la différence dut toujours être grande. Encore ne trouvons-nous ces estampes qu'après que le temps leur a prêté sa patine, a fait jouer les tons, les a harmonisés, a donné au papier par les salissures mêmes une variété de valeurs amusante pour les yeux, mais à laquelle l'auteur de la planche n'est tout de même pour rien. Il sera toujours

impossible de comparer des gravures de reproduction à des œuvres originales ; et pour donner un exemple français, ne sent-on pas combien il y a loin de la froide gravure du plus habile praticien à l'estampe originale, si pleine de charme et de fantaisie de notre Lepère ?

M. W. de Seidlitz ne cherche pas d'ailleurs à discuter ce point de vue ; s'il émet au début de son ouvrage des considérations générales fort contestables dès qu'elles sortent de son sujet, il s'abstient de manifester une admiration excessive pour des artistes que le hasard des publications au moins autant que leur mérite a rendus célèbres en Europe, tels Outamaro et Hokusaï. Ce n'est pas que les qualités de ce dernier soient négligeables, mais sa personnalité paraît vraiment un peu trop flottante. Par contre, M. W. de Seidlitz s'abstient également d'adopter certains préjugés de Fenallosa et il rend justice au merveilleux caractériste que fut Sharaku : certaines de ses planches, comme *l'Homme à la pipe*, arrivent en effet, par la seule vertu du trait, à la force d'expression des beaux dessins de notre admirable Charles Milcendeau. Il n'est pas possible de suivre ici M. W. de Seidlitz dans le détail d'une étude aussi complète que la sienne ; je dois dire pourtant qu'il a parfaitement compris et qu'il sait faire comprendre les artistes qu'il passe en revue : ses pages sur le maître du XVIIIe siècle Horonobu et sur son délicieux contemporain Koriusaï sont tout à fait remarquables et attrayantes.

Memento. — Une erreur matérielle m'a fait attribuer inexactement dans ma dernière chronique deux articles parus dans *l'Art et les Artistes* sur *Nicolas Manuel* et sur *la Maison du Greco* : ils sont tous deux de M. Armand Dayot. Dans *la Revue de l'Art ancien et moderne*, Mme Jeanne Doin retrace la vie de *Constance Mayer* et M. Henry Lapauze étudie le paysagiste *Jean Briant, maître d'Ingres, et le Paysage dans l'œuvre d'Ingres*. Il me faut enfin signaler une nouvelle et fort belle publication faite par la maison Lefranc et dirigée par MM. Louis Lumet et Yvanhoé Rambosson : *le Dessin par les grands maîtres*. Le premier fascicule contient des reproductions de Coypel, A. del Sarte, Pisanello, et une très belle étude de paysage du Poussin.

TRISTAN LECLÈRE.

LETTRES ALLEMANDES

Deux morts : Spielhagen ; Fritz von Uhde. — Heinrich Heine : *Saemtliche Werke*, tome VIIe ; Leipzig, Insel-Verlag, M 2. — Memento.

Le hasard a fait mourir le même jour — 25 février — deux hommes qui, à des titres divers, sont représentatifs de l'Allemagne moderne : Spielhagen, le romancier de la bourgeoisie libérale, dont la gloire s'était déjà éteinte dix ans avant que la mort ne vînt l'at-

teindre, et Fritz von Uhde, le peintre de la lumière, incomparable artiste qui s'en va dans la force de l'âge.

Spielhagen. — Dans le silence général, on reparla quelque peu de Spielhagen lorsqu'il célébra, voici deux ans, le quatre-vingtième anniversaire de sa naissance. Depuis des années déjà l'écrivain se taisait, indifférent à ce qui se passait autour de lui. L'Allemagne s'était développée autrement qu'il ne l'avait rêvé durant les années de sa jeunesse. L'industrialisme qui faisait la force et la gloire de son pays répondait mal à l'idéalisme bourgeois dont Spielhagen s'était fait le promoteur. La littérature, elle aussi, suivait des voies nouvelles où il lui eût été difficile de s'engager. Son talent avait ses racines dans une époque aussi éloignée des agitations révolutionnaires que du réalisme pratique de notre temps. *Les Natures problématiques*, roman copieux en deux volumes, par quoi il fonda sa réputation vers 1850, sont très caractéristiques pour cet état d'esprit, et l'on n'a pas assez souligné, dans les nécrologies officielles publiées à l'occasion de la mort de Spielhagen, combien ce livre d'un homme relativement jeune instituait déjà une sorte d'adieu au romantisme, où la « fleur bleue » de Novalis est invoquée comme un thème du passé. La période du « génie » semble bien d'hier. Spielhagen l'expose mieux encore dans un roman, *In Reih und Glied* (« Dans le rang »), paru en 1866, et dont il indique lui-même le thème :

Si les indices ne nous trompent pas, l'époque des Titans est passée. Sans doute il pourra paraître dur à une noble et héroïque nature de se courber sous la loi commune et de revenir de cette erreur qu'elle constitue à elle seule un tout indépendant et complet. Et cependant c'est bien une erreur. Le cri de guerre désormais n'est plus : Chacun pour tous! c'est : Tous pour tous ! Nous savons maintenant que tous les pays produisent de braves gens, et *tous les braves gens forment une seule et unique armée dans laquelle l'individu n'est qu'un soldat dans le rang*. Comme individu il n'est rien ; comme membre du tout, il est irrésistible. Une balle couche l'individu dans la poussière, mais le rang se reforme sur lui et la colonne reste ce qu'elle était.

Cette démocratie bourgeoise, qu'il caractérise si nettement, il l'avait déjà glorifiée dans une œuvre précédente, *Die von Hohenstein*, dont le héros est une sorte d'utopiste dans le genre de Ferdinand Lassalle. Il croyait voir réaliser sa philosophie des « braves gens », quand la guerre de 1870 arrêta brusquement son envolée.

Certes, Spielhagen se réjouit des victoires allemandes, mais l'unité, réalisée dans le fer et le sang faisait revivre l'esprit de caste qu'il avait si ardemment combattu et le démocrate qu'il était voyait sans plaisir l'utilitarisme s'installer à la place où il espérait voir trôner l'idéalisme populaire. Aussi son dernier roman, *Sturmfuth* (1876), est-il

comme une sorte de prophétie irritée des malheurs qui attendent l'Allemagne.

Spielhagen n'en reste pas moins le créateur du roman bourgeois en Allemagne et peut-être la postérité reviendra-t-elle à lui, quand la littérature aura cessé d'osciller entre deux extrêmes qui lui étaient l'un aussi odieux que l'autre, quand elle renoncera de passer sans transition du réalisme le plus grossier à l'esthétisme le plus raffiné, ainsi qu'il lui a plu de faire durant ces dernières années.

Uhde. — Fritz von Uhde est presque des nôtres. Quand il abandonna la carrière militaire, c'est à Paris qu'il vint s'initier à la peinture moderne. Né à Wolkenburg, en Saxe, le 22 mars 1848, il avait suivi les cours de l'Académie militaire de Dresde et pris part à la guerre de 1870 comme officier de cavalerie. En 1877, il quitta le service avec le grade de capitaine, pour se tourner exclusivement vers la peinture, qu'il n'avait cessé de cultiver depuis son jeune âge.

A Munich, où il séjourna tout d'abord, il connut Munkacsy, dont il subit pendant quelque temps la fâcheuse influence. Il débuta pour la première fois en public à notre Salon de 1880, où il exposa un portrait de « chanteuse ». L'année suivante, ce furent ses « Chiens savants » qui attirèrent l'attention sur lui, sans qu'il pût se débarrasser encore complètement du style et de la technique de Munkacsy. Un voyage en Hollande lui fit connaître Franz Hals. Mais il se mit surtout à aimer Corot et c'est, quoi qu'en disent aujourd'hui les Allemands, sous l'influence de Corot qu'il devint le premier peintre du plein air de l'Allemagne.

Mais il ne devait trouver véritablement et définitivement sa voie que lorsqu'il aborda la peinture religieuse. Son tableau *Laissez venir à moi les petits enfants* date de 1884. Il fut le premier à s'inspirer des sujets populaires modernes, pour les transposer en motifs bibliques. *Les Pèlerins d'Emmaüs*, *Seigneur Jésus, soyez notre hôte*, ces admirables compositions, d'un sentiment délicat, lui valurent une réputation universelle. On l'a appelé « le Carrière allemand ». Enregistrons cette épithète, sans vouloir rechercher, dans ces brèves notes, ce qu'elle peut avoir d'offensant à la fois pour Carrière et pour Uhde.

Le peintre allemand fut parmi les fondateurs de la Société Nationale des Beaux-Arts où, aux premières expositions du Champ de Mars, ses toiles continuèrent à être très remarquées. Depuis une quinzaine d'années il s'était établi définitivement à Munich et n'envoyait plus rien en France. De nouvelles recherches préoccupaient son esprit tourmenté. Il fit une série de portraits d'acteurs, toujours dans la même tonalité, qui est proprement la formule de sa peinture religieuse, puis un groupe de ses trois filles en plein air. L'étude de la lumière le séduisait avant tout, et il s'est éteint à l'âge de soixante-

trois ans, laissant d'unanimes regrets en France aussi bien qu'en Allemagne.

§

L'édition si parfaitement comprise des Œuvres complètes de **Henri Heine**, que le *Insel-Verlag* a entreprise l'année dernière, vient de s'augmenter d'un nouveau volume qui intéresse particulièrement le public français, parce qu'il comprend les études écrites d'abord dans notre langue et publiées en Allemagne seulement après avoir vu le jour chez nous. *L'Ecole romantique* et *la Religion et la Philosophie en Allemagne* nous sont ainsi présentés dans un texte soigneusement revu par M. Oscar Walzel, avec de nombreuses variantes et des notes particulièrement intéressantes pour ceux qui veulent étudier de près l'œuvre en prose du grand poète allemand.

Bœcklin et Burckhardt. — Les *Mémoires* sur le célèbre peintre Arnold Bœcklin, publiés d'après le journal de sa veuve par M. Ferdinand Runkel, ont fait un certain bruit en pays allemands. On y trouve d'intéressants détails sur les relations de l'artiste avec l'historien Jacob Burckhardt. On sait que c'est Bœcklin qui peignit les fresques de l'escalier du Musée de Bâle et qui se chargea également d'exécuter les fameux masques grotesques, sculptés en grès, qui ornent la façade de ce Musée. Or, les Bâlois n'étaient nullement satisfaits du travail que la Commission des Beaux-Arts avait confié un peu à la légère à un homme d'un talent aussi problématique. En 1869, la réputation de Bœcklin était médiocre et ce fut surtout pour rendre service à un compatriote peu fortuné qu'on lui donna « de l'ouvrage ». Les criailleries commencèrent dès que l'artiste se mit au travail. Tout Bâle venait au Musée pour le voir peindre et se moquer de lui. Pour se débarrasser des curieux, il dut les menacer de ses pinceaux barbouillés de couleurs. Quand les masques de pierre furent mis en place à la façade du palais, ce fut bien autre chose. Les fresques avaient déplu à cause de leur composition et de leur ton. Quelques-uns des masques caricaturaient les traits solennels des braves conseillers de la ville. La Commission s'apprêtait déjà à les faire enlever, quand une proposition d'achat, venue du Musée de Strasbourg, la fit changer d'avis.

A tant de mauvais vouloir il fallait une première cause. Du moins Mme Angela Bœcklin, la veuve du peintre, le pense et elle va jusqu'à affirmer que c'est Jacob Burckhardt qui fut l'instigateur d'un mouvement populaire qui devait ruiner la carrière de l'artiste. Dans son journal elle note quelques traits assez pittoresques de l'impopularité de Bœcklin. Le maître boucher Pinz, pourtant un camarade d'école, un matin devant son échoppe lui tourna le dos en le traitant de fainéant. D'autres petits incidents semblables se produisaient tous les

jours. La cause de la rancune de Burckhardt remontait, toujours selon la même source, au refus de Bœcklin d'écouter les conseils du savant historien de la Renaissance.

— Est-ce que c'est moi qui peins, ou bien est-ce toi? aurait dit l'artiste. Je ne me mêle pas de ce que tu écris; laisse-moi donc peindre en paix,

Dans les *Suddeutsche Monatshefte* (mars), M. Albert Oerli prend la défense de son illustre compatriote contre les allégations de Mme Angela Bœcklin. Les explications fournies sont tout à l'honneur du savant humaniste. Ce fut principalement grâce à l'insistance de Jacob Burckhardt que Bœcklin obtint la commande des fresques de l'escalier du Musée. L'intérêt que Burckhardt prenait à l'entreprise suffit à expliquer les mobiles de ses fréquentes interventions. Il tenait à faire prévaloir ses avis, un peu plus peut-être qu'il eût été nécessaire, parce qu'il se passionnait pour l'œuvre de son ami et qu'il voulait à tout prix la faire réussir. Un procès-verbal d'une séance de commission que publie M. Oerli démontre que Burckhardt s'appliqua sans cesse à aplanir les différends.

En 1869, Burckhardt séjournait à Paris, et c'est alors seulement que le conflit entre Boecklin et la commission prit un caractère aigu. Mais à cette époque-là l'historien s'efforça, malgré tout, d'éviter une rupture complète. Ses lettres de cette époque le démontrent.

Dans la suite, des tentatives de rapprochement eurent lieu entre les deux « ennemis mortels ». Burckhardt empêcha que les fresques de Boecklin, si méprisées des Bâlois, fussent vendues à Paris. Les tableaux de l'artiste qu'il avait en sa possession ornèrent jusqu'à sa mort sa modeste chambre à coucher. Plus tard, il se réjouit de la renommée tardive qui couronnait les efforts de Boecklin en disant : « C'est la *force* qui crée sa voie et c'est là un article qui de nos jours devient de plus en plus en rare. »

§

Memento. — Au conflit qui s'est déchaîné entre la revue *Pan* et le président de la police de Berlin, à propos des papiers posthumes de Flaubert, est venue se mêler une note assez bouffonne dont les quotidiens de l'Europe entière se sont amusés. M. de Jagow ne se doutait pas, lorsqu'il écrivit à une actrice berlinoise une lettre où, sous prétexte d'exercer ses fonctions de censeur, il lui demandait un rendez-vous, que cette charmante artiste était précisément la femme légitime de l'un des directeurs de *Pan*, M. Paul Cassirer. Exercer les délicates fonctions de chef suprême de la police et ignorer son « tout-Berlin », nulle aventure plus désagréable ne pouvait arriver à M. de Jagow. Notre Lépine n'aurait pas eu la maladresse de se laisser ainsi prendre la main dans le sac. Mais il ne faut pas demander à un fonctionnaire prussien de comprendre quoi que ce soit, ni d'éprouver des sentiments qui ressemblent tant soit peu à de la délicatesse.

Naturellement, cette affaire n'a pas manqué de susciter dans toute l'Allemagne un *haro* général. Partout on a réclamé la démission de M. Jagow, mais le massacreur de Moabit répond qu'il tient ses hautes fonctions de la main même de l'empereur. Il est en service « commandé » et ne s'en ira que sur l'ordre de son souverain.

M. Alfred Kerr est dans la joie et continue à accabler de ses sarcasmes le malheureux Jagow, qui ne comprend probablement pas mieux ce qu'écrit ce spirituel polémiste qu'il n'avait compris les *Notes de Voyage* de Flaubert.

Le troublant problème du Greco commence à préoccuper les critiques d'art en Allemagne. Dans *Hochland* (mars), M. Conrad Weiss lui consacre quelques pages où il se montre pénétrant analyste (« Greco, un problème de la peinture moderne »). De fort belles illustrations accompagnent cette intéressante étude.

A propos du centième anniversaire de Karl Gutzkow (17 mars 1811), M. Karl Frenzel publie un article dans *Deutsche Rundschau* (mars). Selma Lagerlœf décrit dans le même fascicule la vie de l'historien suédois Anders Fryxell.

Das Literarische Echo (1er mars) fait paraître, en tête de ses colonnes, une étude de M. Theodor Heuss sur les productions littéraires de la colonie souabe établie en Hongrie depuis deux siècles et qui comprend actuellement plus de 2 millions d'âmes. Les récentes publications relatives à Stendhal publiées en Allemagne sont étudiées par divers collaborateurs, entre autres par M. von Oppeln-Bronikowski (15 mars).

Dans *Oesterreichische Rundschau* (15 mars), le professeur Frédéric Jodl analyse l'influence qu'exerça le philosophe Feuerbach sur la formation de Max Stirner.

Maerz (14 mars) traduit des fragments de *l'Abbé Jérôme Coignard*, d'Anatole France.

Der Sturm (18 mars) s'amuse du projet de loi contre la dépopulation en Allemagne, déposé actuellement au Conseil fédéral de l'empire. Un dessin de Max Frœhlich, « Jupe-Culotte », semble fournir une illustration à ce texte ironique.

Deutsche Kunst und Dekoration (mars) présente l'œuvre d'un bon peintre munichois, Adolphe Hengeler. Pour de fort belles reproductions, M. Wilhelm Michel écrit le texte.

HENRI ALBERT.

LETTRES ITALIENNES

Mort de Fogazzaro. — Corrado Govoni : *Poesie elettriche*. Editions Futuristes. Milan. — F. T. Marinetti : *Distruzione*. Ed. Futuristes, Milan. — Guido Gozzano : *La Via del rifugio*. Trèves, Milan.—Francesco Chiesa : *I Viali d'oro*. Formiggini, Modena. — Amedeo Tosti : *Nemesi carducciana*. Soc. Ed. Nazionale, Rome. —

Antonio Fogazzaro est mort. Si les horloges du monde littéraire italien n'ont pas sonné minuit, aucune n'a sonné midi. La disparition d'un des plus importants producteurs du roman moderne italien n'entraîne rien avec elle. Au surplus, l'activité de Fogazzaro

s'était convertie depuis une dizaine d'années exclusivement en un apostolat ni mystique, ni profondément religieux, mais ecclésiastique, que d'autres, à côté de lui, ont poursuivi et poursuivent dans les journaux et les revues spéciales. L'Italie littéraire ne vient donc pas de perdre un maître.

Fogazzaro était réellement mort il y a plusieurs années. Il était poète et il était romancier. Son lyrisme était simple et émouvant, fleur d'un talent très ému. Le livre sentimental de *Miranda*, sorte de *Vita Nova* très bourgeoise qui serait éclose pendant l'adolescence du romantisme, est un recueil assez répandu : un livre tendre et populaire et mondain comme du Coppée et comme du Sully-Prudhomme du *Vase brisé*... et mélodique et sensible comme du Massenet imité par Puccini... Il est difficile de le lire sans être touché au coin des yeux, et les amants douloureux se l'offrent en cadeau, en font leur bréviaire et l'apostillent au jour le jour...

Mais le même auteur a écrit *Daniel Cortis*, un roman qui est une belle œuvre de construction, d'évocation psychologique, de la représentation dramatique d'un homme sinon d'un type humain. Et la décadence de l'écrivain commence, évidente et toujours croissante, avec *Petit monde d'autrefois*, *Petit monde moderne*, et *le Saint*. La conscience de Fogazzaro était tourmentée par son aspiration vers un renouveau de l'Eglise. Poussé par des études philosophiques mal assimilées, et par sa tendance atavique et organique cultuelle plus que consciemment religieuse, Fogazzaro, qui était avant tout un tendre, c'est-à-dire un faible, et un croyant, c'est-à-dire un servant, voulait réaliser la parfaite conciliation de l'Eglise traditionnelle, officielle, et du sentiment catholique évangélique. Il n'eut point la force de discuter, de créer des batailles abstraites d'idées. Il eut recours à la personnification de ses idées, et son tourment intérieur aboutit à des représentations romantiques de quelques êtres en lutte. Il banalisa sa volonté, en l'extériorisant de la sorte, car ses derniers romans au lieu d'être l'expression symbolique d'un grand problème moderne, dont tous les êtres d'une élite et d'une race souffrent, ne sont en vérité que le récit romanesque de quelques personnages choisis au milieu des foules médiocres, d'où tente de s'élever le Saint.

Les agonistes de l'idée catholique moderne sont choisis dans les sacristies, et non point dans la nef d'une cathédrale, ou dans l'ombre d'une colonne où un poète abriterait la fière douleur religieuse qui remue notre inquiète époque de transition spirituelle.

On ne doit pas pardonner à Antonio Fogazzaro le discrédit qu'il a jeté sur une telle douleur, avec la production précipitée de quelques livres, trop discutés par les pauvres d'esprit du monde catholique et du monde laïque pour qu'ils soient vraiment intéressants. On ne doit pas lui pardonner de ne pas avoir senti sa mort véritable lors-

qu'il acheva *Daniel Cortis*. On ne doit pas lui pardonner d'avoir poussé sa redoutable inintelligence jusqu'à ne pas comprendre qu'une trop profonde diversité de tempérament et d'énergie lui défendait de vouloir penser et écrire pour une élite de notre temps.

Et rien n'a changé avec la mort de ce vieillard obstiné dans son labeur vain, comme rien, dans l'esprit de ses contemporains et dans les modes de la littérature ne changea à la suite de ses dernières œuvres; de même qu'il n'y aura rien de changé, dans la production intellectuelle italienne la plus représentative, lorsque Mme Mathilde Sérao cessera d'écrire ou de vivre. La vague rouge des jeunes poètes s'étend sur la péninsule avec une vigueur nouvelle, bien plus intéressante que la vague grise des aînés qui se retire.

§

La vague rouge... Les couvertures des « éditions futuristes » sont rouges, comme celles des brochures révolutionnaires. C'est un symbole et une indication. L'esprit et la forme des poèmes qui composent les livres futuristes répondent à l'appel violent des couvertures.

En même temps que M Corrado Govoni publie ses **Poésie elettriche**, M. F.-T. Marinetti publie **Distruzione**. La liste des poètes futuristes s'allonge. L'intérêt des différentes œuvres qui s'y rattachent est confié à des recherches formelles, à des éclosions d'images d'un ordre très particulier, et, surtout, à l'expression enfiévrée d'une attitude d'énergie, d'une « volonté de puissance », dont il est superflu d'indiquer les antécédents idéologiques, dans notre époque même.

Les conteurs italiens ne semblent pas se renouveler, et n'ont pas donné ces derniers temps des œuvres vraiment importantes, ou simplement curieuses, à part, parmi les aînés, M. Luciano Zuccoli, ou M. Enrico Corradini, apôtre fervent et savant d'un parti nationaliste italien et auteur d'un remarquable roman, *la Grande Patrie*; à part aussi quelques jeunes, tels M. Massimo Bontempelli ou M. E. A. Marescotti et d'autres. Mais la parole d'avant-garde des lettres italiennes est proférée par des poètes. J'ai signalé déjà ici-même les caractères des différents groupements épars dans la péninsule aux multiples capitales. Parmi eux, le groupe de Milan est sans doute le plus véhément et le plus hardi.

Chaque volume qui sort des presses « futuristes » est un cri de révolte et un appel à la libération. Mais ce qui est le plus à remarquer, en outre des rythmes libres, totalement affranchis de la musicalité prosodique traditionnelle que d'Annunzio avait gardée à ses vers-libres (spécialement dans *le Laudi*), c'est la qualité, le caractère même des images « futuristes ». Les poèmes de M. Corrado Govoni semblent inspirés de ceux de M. Marinetti. C'est la même application

de la comparaison, âme de toute poésie, aux organismes surchargés de la vie contemporaine, l'abstraction lyrique de quelques valeurs mécaniques toutes modernes, la hantise du moteur, quand ce n'est pas l'appel effréné aux forces sidérales. Une sensualité crue de l'expression, on peut la retrouver auprès de plusieurs de ces poètes, comme une marque violente d'affranchissement. Deux thèmes reviennent souvent, chez les uns et chez les autres, admirablement asservis à l'élan lyrique, deux thèmes d'énergie, l'un charnel et l'autre pratique : la vulve et le moteur. Le procédé appartient organiquement, il faut le reconnaître, à M. Marinetti. Il s'agit, au surplus, d'un néo-romantisme, qui se souvient de Baudelaire, qui n'est pas sans connaître les « poèmes obscènes » de Verlaine, et qui remplace les valeurs émotives sentimentales par des valeurs émotives sensuelles, le clair de lune par la lumière électrique, le coursier de Jauffré Rudel par la 40 HP de M. Mirbeau, les palpitations d'un cœur aimant par les trépidations d'un moteur puissant. Et l'énergie lyrique de ces poètes est telle que leurs poèmes sont énergiques et entraînants, et que MM. Paolo Buzzi, Enrico Cavacchioli, G. P. Lucini, etc., se révèlent écrivains de premier ordre et d'un ordre nouveau.

Parfois une volonté factice de destruction banalise pourtant et amoindrit ces artistes passionnés. C'est la volonté d'opposer à la tendresse et à la noblesse la violence et la vulgarité, de détruire toutes les valeurs sentimentales connues, sans toutefois les « transmuer », sans toutefois en élever d'autres, ne fût-ce que par le style, à une hauteur vraiment poétique. Ainsi, M. Corrado Govoni, à coup sûr un des meilleurs poètes du groupe, ne semble chanter *les Orchidées* que pour réciter, en chapelet, des louanges « opposées » à celles qu'un romantique eût aimées. Le choix volontaire des images est par trop évident, ce qui ôte au poète toute force de lyrisme vrai :

LES ORCHIDÉES

Hernies bariolées des fleurs,
Bains de siège des papillons,
Eteignoirs des lucioles vertes,
Avortons jaunes des cauchemars,
Maladies vénériennes reproduites en cire,
Vulves compliquées et obscènes,
Bonnets de nuit des gnomes,
Pétales des sylphes,
Fleurs de stupre,
Fleurs de lupanar,
Fleurs homosexuelles.
Palette de l'arc-en-ciel.
Pénis rouges aphrodisiaques
Servis sur des plats de faïences...

Cela est laid, parce que facile. Et je le cite, comme le signe le plus caractéristique de l'exagération d'une tendance. Mais, en revanche, quelle large, quelle sûre poésie, dans tout le poème de M. Govoni ! Et combien ce « poète nouveau » l'est profondément, en face de tant de rébarbatifs suiveurs du romantique Manzoni, qui fut un poète, ou bien de l'admirable pédagogue lyrique néo-classique Carducci, qui fut poète à peine et avec peine, ou bien de l'étonnant d'Annunzio, engendré en Italie par les élégantes fécondations des dernières écoles littéraires françaises.

M. Marinetti a traduit lui-même en italien son volume **Destruction**, paru à Paris en 1904. On sait que la vigueur et l'élan de ces « poèmes lyriques » signalèrent le jeune poète à la double attention, admirative ou gouailleuse, de ses contemporains.

La langue italienne y est très ferme, et son style garde, dans la transposition, toute sa robustesse, toutes ses nuances, et aussi toute l'exagération d'un esprit qui ne veut pas « se contrôler ». L'harmonie des deux langues, l'identité absolue de leurs mouvements profonds, de leurs cadences, apparaît curieuse et encore une fois indéniable dans ce livre traduit par son auteur. M. Marinetti chantait en français :

Pâtres noyés dans les brumes du soir !...
Flûtes plaintives, flûtes en pleurs,
languissantes chansons aux cadences lascives,
qui dorlotez avec tristesse
ce rude paysage tout enfiévré d'Etoiles...

Il chante en italien :

O pastori sommersi nella bruma del vespro !...
Flauti piangenti, flauti lamentosi,
e languide canzoni dalle cadenze lascive,
che tristi vezzeggiate questo paesaggio rude
tutto febbrile di Stelle...

Le volume *Distruzione* est précédé du compte-rendu du procès, auquel l'auteur de *Mafarka* doit un acquittement et ensuite une condamnation. Il est inutile de lire ce compte-rendu pour se rendre compte de l'absurdité ridicule des magistrats qui enfoncent le plateau d'une balance assez vert-de-grisée dans la bouche d'un poète qui chante, ainsi qu'on enfonce le mors dans la gueule d'un cheval rétif. L'Italie n'a pas l'heur de contempler dans le muséum de ses phénomènes un sénateur porté sur le pavois par quelques protestants ; mais elle a le bonheur de compter quelques hommes semblables à ceux-ci, dans toute son étendue. Et l'on oublie que l'Italie est, dans les arts, la grande et l'incomparable patrie du « réalisme » le plus pur, ou, si l'on veut, le plus impur, depuis les contes de Boccace et les tortures sexuelles du *Jugement* de Giotto à la Chapelle des Scrovegni de

Padoue, jusqu'à la *Vénus d'eau douce* de Gabriel d'Annunzio.

§

Deux tendances absolument diverses de celle des poètes de l'énergie moderne se dessinent de plus en plus nettement dans le lyrisme italien.

L'une est celle qui dérive de Pascoli ou de Francis Jammes, et qui chante la poésie infinie et calme des choses très simples. L'autre est celle, néo-classique, qui revoit la vie comme la tradition lyrique le veut. La prosodie des premiers poètes est libre, et assez révolutionnaire, car elle veut se rapprocher de la cantilène populaire, des complaintes et des conversations au coin du feu. La prosodie des autres est la classique.

Le plus puissant, parmi les jeunes poètes post-Pascoli, est sans doute M. Guido Gozzano. Son sentiment est si ému, son évocation des âmes « communes » est si sereine et si tendrement souriante que ses poèmes s'imposent à notre sensibilité exaspérée, comme un apaisement irrésistible. Et nous l'aimons.

Le temps du dilettantisme d'annunzien, venant d'Angleterre et de France, est décidément passé. Plus d'images « exquises », plus de « maux subtils ». Des images violentes, et le tourment de la plénitude de la vie, d'un côté ; d'un autre côté, des images tendres, et la mélancolie des nostalgies qui ne s'avouent pas. M. Guido Gozzano sourit avec une tristesse des plus touchantes. Il aime tout, il croit à tout, et son âme volontairement bourgeoise est triste, malgré tout, non de vouloir être banale, mais d'être sereine. Sa poésie, comme celle de M. Armando Granelli, le poète de *Mauvaise humeur*, est mélancoliquement sceptique.

Je ne puis pas aimer, ô Illusionnée ! Je n'ai
Jamais aimé ! Ceci est le malheur que je cache.
Je cherchai, triste, l'amour par le monde,
Je pérégrinai, triste, dans le passé,
Enfant vicieux et vicié,
Sur les traces du plaisir vagabond.....
Ah ! Ne tourne pas tes petits pieds
Vers l'âme sombre de celui qui se tait !
Ne me tente pas, ô pâle suivante !...
Pour ton rêve, pour le rêve que je te donnai,
Je ne suis pas celui-là, celui-là que tu crois !
O curieuse de moi, laisse-moi en paix !

§

M. Francesco Chiesa, dans **les Allées d'Or**, recueil qui porte en épigraphe :

... Come pei viali d'Oro
della sua fiaba, un favoloso re...

se rattache directement à la prosodie et à la sensibilité lyrique classique. Et si les poètes de l'énergie présentent ce caractère particulier de certains novateurs modernes, tels les musiciens post-debussystes, qui nous montrent bien, avec leur terreur du banal, ce qu'ils veulent éviter, sans nous montrer toujours par quoi ils veulent le remplacer, les poètes néo-classiques, de même que les musiciens, ne craignent point d'étaler non pas des lieux-communs, mais toute une conception lyrique de sentiment et d'expression, déjà connue et classée. L'originalité de la vision même en est toujours un peu amoindrie. Cependant, une énergie tout intérieure jaillit souvent des rythmes, et révèle la personnalité hors de pair de l'artiste. Dans *Viali d'Oro*, de M. Francesco Chiesa, la personnalité du poète se montre dans toute sa force, et plusieurs poèmes nous empoignent, par la mélodie du rythme et par le sentiment profond des images, comme, par exemple, le beau poème *l'Abîme*.

Pendant que des polémiques assez ardentes s'élèvent en Italie pour et contre Carducci, entre MM. Ettore Romagnoli, Vincenzo Morello, Goffredo Bellonci, etc., et que M. Amedeo Tosti croit devoir publier tout un livre, **Nemesi carducciana**, sur un aspect de la pensée carduccienne, laquelle ne peut à aucun titre intéresser de vrais poètes, des « jeunes » poursuivent leur marche en avant, libres de tout frein. Et il nous est particulièrement cher de constater que leurs mouvements sont intimement liés aux mouvements analogues français. Cette constatation pourra servir un jour d'appendice au cours de littérature méditerranéenne poursuivi par quelques écrivains français à l'Université Nouvelle de Bruxelles, et consacré à « l'identité évolutive de la littérature française et de la littérature italienne à travers les siècles »...

RICCIOTTO CANUDO.

VARIÉTÉS

Un curieux procès au sujet des droits d'auteur en Russie. Ce procès ne date pas d'hier. Il eut lieu à Paris, en 1867, et l'empereur Napoléon III en personne y fut mêlé, ainsi qu'en témoignent des notes trouvées dans les papiers de Stassulevitch, qui vient de mourir, âgé de quatre-vingt-deux ans, à Saint-Pétersbourg.

En 1865, l'empereur Napoléon III faisait paraître à Paris, chez l'éditeur Plon, son *Histoire de Jules César*, en trois volumes. L'empereur désirait que son œuvre fût publiée dans toutes les langues européennes, et, par l'intermédiaire de son secrétaire particulier, il s'adressa, dans ce but, aux plus grands éditeurs d'Angleterre, d'Allemagne, d'Italie et de Suède.

En Russie le choix de l'Empereur s'arrêta sur l'éditeur Wolff. A

cette occasion, celui-ci se rendit à Paris et fut présenté à Napoléon III.

Dans son entretien avec l'éditeur russe, Napoléon expliqua que son désir était que son ouvrage fût accessible non seulement aux Russes possédant la langue française, mais au grand public russe. Il demanda aussi que la traduction en fût confiée à un savant russe ayant un nom dans la science historique. Wolff répondit à l'Empereur qu'il avait en vue quelqu'un dont le nom seul était garant de la fidélité et de la qualité de la traduction. Enfin, l'Empereur exprima encore le désir que les épreuves de la traduction russe lui fussent envoyées personnellement au fur et à mesure de la composition.

En accompagnant Wolff, le secrétaire particulier de l'Empereur ajouta que le traducteur et l'éditeur de l'ouvrage de sa majesté l'Empereur seraient décorés. Quant aux droits d'auteur, ils avaient été cédés par l'Empereur à l'éditeur Plon, avec lequel il fallait s'entendre.

L'éditeur français demanda à Wolff 24.000 francs pour lui réserver le droit exclusif de publier en langue russe l'ouvrage de Napoléon III, et il s'engageait en outre à lui envoyer le texte en épreuves de telle façon que l'édition russe pût paraître en même temps que l'édition française.

Malgré les risques d'une pareille entreprise, Wolff résolut d'accepter ces propositions. Dès son retour à Pétersbourg, il s'adressa à M. Stassulévitch qui, à cette époque, avait déjà fait paraître son remarquable ouvrage sur l'Histoire du Moyen-Age et qui enseignait l'histoire à l'héritier du trône, le grand-duc Nicolas Alexandrovitch.

Stassulévitch accepta, en principe, de se charger de cette traduction. Mais le prudent éditeur Wolff, avant de s'engager définitivement à publier l'ouvrage de Napoléon III, voulut que Stassulévitch en prît connaissance et lui dise s'il avait en effet une valeur scientifique ou s'il ne présentait que l'intérêt du moment. Wolff ajouta qu'il n'entreprendrait l'édition russe que s'il était assuré d'un succès, sinon rapide, du moins sûr.

Stassulévitch, comme presque tous les historiens d'alors, eut pour l'ouvrage l'appréciation la plus flatteuse et y vit une étude scientifique de grande valeur devant avoir une place importante dans la littérature historique.

Après une pareille affirmation, l'affaire était entendue. Le prix de la traduction fut fixé à 3.000 francs par volume et Wolff se hâta de préparer l'édition russe. Suivant le désir de Napoléon III, les épreuves de l'édition russe lui furent envoyées à Paris.

Le premier volume parut en avril 1865; le second ne fut prêt qu'en 1867.

Selon le traité conclu avec Plon, Wolff avait acquis le droit exclusif de la traduction russe contre paiement de 24.000 francs. Toutefois, pour éviter l'apparition de quelque autre traduction, Wolff en fit l'an-

nonce dans les journaux. Cette annonce souleva une véritable tempête dans la presse russe. Tous les journaux publièrent une série d'articles dans lesquels on commentait ce fait jusqu'alors sans précédent : la traduction d'un ouvrage français protégée par un droit exclusif.

Cependant le traité conclu entre Plon et Wolff avait été confirmé par l'empereur Napoléon III lui-même, et l'ambassadeur de France à Pétersbourg s'entremit pour que défense fût faite à tout autre éditeur que Wolff de publier en langue russe l'ouvrage de Napoléon III.

Cette intervention de l'ambassadeur français provoqua à son tour quantité d'articles véhéments. On posa cette question : « Est-il possible d'admettre qu'un empereur étranger puisse donner à quelqu'un, en Russie, le privilège sur quelque chose qui, d'après les lois de l'Empire russe, appartient à tout le monde ? »

Toutes les démarches de l'ambassadeur restèrent vaines.

N'ayant pas d'autre issue, Wolff s'adressa au tribunal de Paris pour obtenir de l'éditeur Plon la restitution des 24.000 francs versés, puisque celui-ci lui avait vendu un droit qu'il ne possédait pas et qui était irrégulièrement confirmé par la signature de l'empereur. Wolff eut gain de cause et Plon fut condamné à rembourser les droits d'auteur reçus.

Cependant les craintes de Wolff qu'un autre éditeur russe ne publiât « l'Histoire de Jules César » étaient vaines. Il est vrai que la première tentative n'était pas encourageante. Wolff vendit à grand' peine 300 exemplaires de son édition, et bien que le prix en fût assez élevé (10 roubles le volume), Wolff perdit dans cette opération plus de 10.000 francs et ne fit jamais paraître le 3e volume.

Il nous faut ajouter que ni Wolff ni le traducteur russe ne reçurent jamais la croix promise par le secrétaire particulier de l'Empereur. Tandis que l'éditeur français, ainsi que les éditeurs et traducteurs allemands, anglais, italiens, espagnols reçurent personnellement de l'Empereur des décorations, quand ils vinrent lui présenter un exemplaire de son ouvrage, l'éditeur russe Wolff n'eut qu'une lettre de remerciements signée par l'Empereur, et le traducteur Stassulévitch seulement quelques mots très officiels du secrétaire particulier de Napoléon III. D'ailleurs Stassulévitch avait dit d'avance qu'il n'accepterait aucune décoration, car il estimait qu'un écrivain n'en doit pas accepter, principe auquel il demeura fidèle toute sa vie.

J.-W. BIENSTOCK.

LA VIE ANECDOTIQUE

Jules Romains. — Le Prince-Régent de Bavière. — Le plus vieux signe de l'antisémitisme. — Comment M. F... fait des livres.

J'aime les hommes, non pour ce qui les unit, mais pour ce qui les divise, et des cœurs, je veux surtout connaître ce qui les ronge.

§

Depuis ma première rencontre avec **Jules Romains**, et tandis que s'accumulaient les raisons littéraires qui auraient pu nous éloigner l'un de l'autre, la sympathie naquit qui nous rapprochait. Elle vient, m'a-t-on dit, du fait que nous sommes de la même date. C'est le jour le plus romanesque de l'année ; d'où, sans doute, ce pseudonyme de Romains, tandis que, moi-même, je suis...

Jules Romains n'a point d'yeux et ses paupières s'ouvrent à peine sur deux cavernes de glace. Au demeurant, son visage est animé et une barbiche dissimule la volonté que marque le menton. L'aspect et l'attitude sont celles d'un secrétaire de syndicat socialiste. La littérature se faisant à l'électricité, n'en doutez pas, Romains serait le Pataud de ces électriciens-là. Et si, dans un appel, il menace la Bourgeoisie du Théâtre en vers, c'est avec le ton d'un syndicaliste qui proclame la lutte de classes. Jules Romains est, des hommes que je connais, celui qui pâlit le plus facilement. Un jour, tandis qu'il lisait un article où l'on faisait des réserves sur *la Vie Unanime* je l'ai vu blémir. La brutalité lui plaît et aussi certaines formes puériles de la singularité. A ce propos, son *Manuel de Déification* a la valeur d'une confession. L'auteur de *l'Armée dans la ville* aime arracher *les groupes à leur torpeur*, il veut violenter le public, mais son inspiration subit des assauts analogues. Un soir que nous étions avec quelques amis, Romains s'en alla vers 10 heures, disant : « J'ai une pièce de vers à faire demain matin, il faudra que je me lève à 4 heures. »

§

Le prince-régent de Bavière vient de fêter son 90e anniversaire de naissance. J'ai eu l'occasion de voir ce tuteur de deux rois fous. Il a l'air d'un maître à danser du XVIIIe siècle. Petit, il trépigne et il semble que ce soit en mesure. Il était, une fois où je le vis, en costume de l'ordre de Saint-Georges et coiffé d'une toque empanachée. Les chevaliers l'entouraient et formaient la seule mascarade sérieuse qu'il m'ait été donné d'observer. J'assistai, debout au banquet qui suivit. Les convives gardaient le silence. Le prince Luitpold faisait encore remuer ses pieds en mesure sous la table et son visage spirituel portait les signes d'une gaîté pleine d'insouciance. Cependant, au fond de la salle, les servantes affairées s'arrêtaient souvent pour avaler, tête renversée, un pot de bière, et, de trois minutes en trois minutes, les hérauts lançaient un appel de trompette, comme pour annoncer la venue d'un des rois fous, qui ne paraissait point.

§

Pendant une des manifestations d'antisémitisme qui eurent lieu der-

nièrement, sur la place du Théâtre-Français, je me trouvais un moment au coin de la rue de Rohan, auprès d'un Monsieur dont l'origine israélite ne pouvait faire de doute. Devant nous se tenait un vieillard qui, par ses gestes et ses cris, montrait combien il approuvait les manifestants. Il se retourna, par hasard, et, apercevant mon voisin, se livra à un manège qui me parut le plus bizarre du monde. D'un pan de son pardessus, il simula une figure qu'il me dit ensuite être une tête d'âne et la montra avec insistance au monsieur juif qui, gêné d'être là, se retira discrètement au bout de quelques minutes. Voyant qu'il s'en allait, le vieillard se mit à rire bruyamment et m'adressa la parole en ces termes : « Il est parti! il est parti! Quand j'en vois un, je lui montre toujours la tête d'âne, c'est le vieux geste de l'antisémitisme français. En 1850, les écoliers le faisaient encore à leurs camarades juifs. Je ne l'ai jamais oublié. Au collège, nous simulions des têtes d'âne avec nos tabliers noirs ; maintenant je me sers de mon pardessus. Et je suis le seul à me souvenir de ce signe ; la tête d'âne. Il doit être très ancien, et, si je n'en comprends plus le sens, j'en ai souvent constaté l'efficace. La tête d'âne les fait fuir. Elle leur rappelle apparemment des souvenirs déshonorants, oui, je crois, déshonorants, et ils partent, ils s'enfuient à son aspect. »

§

La nouvelle mode pour les écrivains, c'est d'être très peu les auteurs de leurs livres. Ainsi, M. F... écrit volontiers d'après un canevas que lui apporte son éditeur. Il ne reste à l'éminent critique qu'à amplifier. C'est en cela qu'il excelle.

Je connais un éditeur qui vient d'apporter un plan à l'illustre amplificateur. « Le jeune auteur du canevas, m'a-t-il dit, attend avec curiosité l'issue de cette collaboration. Il n'attendra pas longtemps. Il faut à M. F... deux jours pour écrire un livre, il en faut quinze pour qu'on l'imprime. Dans vingt jours, mon jeune homme lira cet ouvrage qu'il a conçu et n'a point écrit. » C'est le commencement de la division du travail, en littérature.

MONTADE.

LA CURIOSITÉ

Collection Goury du Rosland : porcelaines de Saxe, de Chantilly, de la Chine et du Japon, objets de vitrine, tapisseries.— Collection Roussel : instruments de physique et de mathématiques, meubles, boiseries. — Marcel Fosseyeux : *Inventaire des objets d'art de l'Assistance Publique.*

La **collection de feu M. Goury du Rosland** offrait un bel ensemble de porcelaines de Saxe. Il faut y ajouter quelques porcelaines de Sèvres, Vincennes, Saint-Cloud, Chantilly, Mennecy ; et encore quelques porcelaines de la Chine et du Japon, quelques bou-

teilles et vases de la Chine en émail cloisonné, des objets de vitrine; enfin, quelques tapisseries intéressantes. Les amateurs, en somme, avaient le choix et leur amour du bibelot a donné lieu à des enchères animées pendant les quatre vacations qui ont duré du 13 au 16 mars. M. Henri Baudoin, assisté des experts Mannheim, les présida avec autorité et esprit.

Ce qu'il faut noter avant toutes choses, ce sont les prix sans cesse grandissants qu'atteint ce qui reste des produits des anciennes manufactures. Le moindre petit pot, la moindre tasse, la moindre assiette de n'importe quelle manufacture ancienne coûtent aujourd'hui plusieurs louis d'or. Et il paraît que ce n'est rien, que nous verrons bien d'autres folies.

Les causes de ces folies? D'abord, tout le monde s'occupe de plus en plus de bibelots. A cela, rien à dire. Au contraire! Il sied de se féliciter que le goût des objets d'art se développe à vue d'œil. Je souhaiterais même, pour ma part, qu'il y eût dans les écoles et collèges des cours de « Curiosité », des cours d'art.

Pourquoi ne pas initier les enfants à toutes les beautés du passé? Ces cours éveilleraient des aptitudes précieuses, créeraient sans doute de ces artistes et artisans comme il en abondait autrefois, dont l'ensemble des œuvres encore existantes constitue l'âme des divers pays.

Il est vrai qu'une autre cause de ces folies commises en ce moment, et qui iront croissant, réside dans ce fait que les Anglais, les Allemands, les Américains, viennent de plus en plus nous dépouiller de notre patrimoine artistique. Les plus beaux meubles de France, les plus magnifiques tapisseries de Beauvais et des Gobelins, les plus délicates porcelaines de Sèvres et de Vincennes s'en vont à l'Etranger. La France est à peu près complètement démeublée. Un de ces jours, quelques-uns de ses monuments non encore classés par oubli ou ignorance seront transportés pierre à pierre au-delà de l'Atlantique. Nos dirigeants se soucient peu de cela. Après eux le déluge! Je reconnais que la question est complexe : tant de gens vivent de la Curiosité! Et il s'agit de toucher le moins possible à la liberté de chacun. Ici comme ailleurs on rencontrerait des conflits d'intérêts. La question vaudrait cependant qu'on l'étudiât.

Quoi qu'il en soit, les 405 numéros du catalogue de la collection Goury du Rosland produisirent 377.121 francs.

Dans les porcelaines de Saxe, M. Cognacq paya 10.000 fr., sur demande égale, quatre statuettes personnifiant les saisons sous les traits de personnages tenant les attributs d'icelles. Une statuette de Minerve échut à M. Stettiner pour 4.100 fr., et à M. Vagliano, pour 3.400 fr., un ensemble de figurines, Apollon et quatre Muses. Une autre statuette représentant un fleuve assis sur un tertre et s'ap-

puyant à un vase renversé fut adjugée à M. Gustave Laffon. Trois grands plats ronds à bords festonnés, accompagnés de leurs cloches avec boutons formés d'une rose, d'un citron et d'un artichaut, revinrent à M. Dennery, qui les paya 3.150 fr., sur estimation de 1.000 francs.

Naturellement, les porcelaines de Sèvres, de Vincennes, de Chantilly suscitent plus de convoitises encore. M. Vandermesch poussa à 4.050 fr. deux grands cache-pots en ancienne porcelaine de Vincennes, décorés d'oiseaux et de plantes, anses à rocailles, bordures à filets blancs, et M. Weinberg à 2.770 fr. une tasse trembleuse avec couvercle et présentoir, porcelaine tendre de Sèvres, année 1765. D'ailleurs, le décor était charmant : sur un fond rose à œil-de-perdrix se détachaient des médaillons contenant des branches avec des oiseaux qui se becquètent.

Les assiettes de Chantilly firent des prix élevés. Ce fut Mme Allain qui les acquit pour la plupart. Elle en paya deux provenant du service du duc d'Orléans 1.120 fr., une autre, à bouquets de fleurs, 1.600 fr., et une autre, décorée d'animaux fantastiques dans le style chinois, 2.400 francs.

Dans les Chines, de petites tasses avec soucoupes se vendirent entre 100 et 400 fr. chacune. M. Mannheim demandait 1.200 fr. de deux gros vases en émail cloisonné, décor aux cent cerfs. M. Seligmann les poussa à 4.200 francs.

On se disputa les objets de vitrine avec non moins d'animation. M. Gustave Laffon obtint cependant pour une somme raisonnable une boîte rectangulaire en ancienne porcelaine de Saxe avec paysages et personnages sur toutes ses faces, tandis que M. Lissauer, de Berlin, devait mettre 4.600 fr. à une montre émaillée représentant le jugement de Pâris, dont l'expert ne demandait que 1. 200 francs.

Quant aux tapisseries, étant donnée leur vogue actuelle, peut-être auraient-elles pu se vendre mieux.

La tapisserie rectangulaire sans bordure, du milieu du XVIe siècle, présentant une scène de tournoi, resta à M. Ducrey pour 15.500 fr. La grande tapisserie de la fin du XVIIe siècle, probablement de Beauvais, présentant un jeune seigneur et une dame richement parée, précédés de musiciens et suivis de valets, fit 24.100 francs.

Un amateur, M. Desachée, poussa à 32.200 fr., sur demande de 25.000 fr., les deux tapisseries de Beauvais, du XVIIIe siècle, décorées de personnages, paysages, pièces d'eau, et habitations.

La collection Roussel, dispersée par M. Lair-Dubreuil aidé de M. Henri Leman, avait été très admirée au moment de son expotion à l'Hôtel Drouot. Nous y avons vu toutes sortes d'instruments de physique et de mathématiques, tous plus ouvragés et mieux ciselés les uns que les autres, dont l'ingéniosité et la perfection mécaniques ont fait l'étonnement des visiteurs. Il est bon d'être fiers du progrès,

mais il est sage de ne pas croire qu'avant nous rien n'était inventé.

Je ne puis naturellement pas parler de toutes ces petites merveilles des xve, xvie, xviie et xviiie siècles, réunies par M. Roussel pendant trente ans avec une patience édifiante. Je signale seulement que les musées de Paris et de l'Etranger ont fait des acquisitions heureuses. Celui des Arts Décoratifs s'offrit pour 1.010 fr. un astrolabe en fer ciselé et gravé, orné de rinceaux, d'un écusson et de deux dauphins adossés. C'est un astrolabe en cuivre gravé que préféra le Musée de Hambourg pour la somme de 1.250 francs.

Tous ces instruments divers comportaient 258 numéros.

Ensuite venaient des horloges et des pendules, qui d'ailleurs ne détonnaient pas dans ce milieu. Madame la comtesse de Béarn donna 5.000 fr. d'une pendule astronomique en bronze doré et marbre blanc époque Louis XVI.

Quelques bois sculptés s'ajoutaient à la collection Roussel. M. Lair-Dubreuil adjugea à M. Stettiner pour la somme de 12.000, sur estimation égale, une partie de boiserie du xvie siècle, travail de l'Ecole d'Auvergne. Sa décoration est remarquable. Elle représente des bustes de personnages entourés de rinceaux fleuris, d'arabesques, et d'attributs divers. Le même acquéreur paya 4.075 fr. une crédence Renaissance à deux corps, du xvie siècle, travail lyonnais.

La vente produisit un total de 190.617 francs.

Avant de terminer ma chronique d'aujourd'hui, j'appelle l'attention de tous les amateurs sur un livre récent :

Inventaire des objets d'art appartenant à l'administration générale de l'**Assistance Publique** de Paris.

L'auteur, M. Marcel Fosseyeux, sous-archiviste de l'Assistance Publique, a dressé cet inventaire d'une manière compétente et consciencieuse. Il a fait œuvre extrêmement utile, dont il sied de le féliciter. Son ouvrage, illustré de reproductions, est instructif et intéressant. Il apprendra aux lecteurs une foule de détails précieux à connaître. Grâce à lui nous savons, notamment, que M. Mesureur travaille sur un bureau Louis XVI qui aurait servi à Fouquier-Tinville. Ses appartements sont d'ailleurs pleins de choses anciennes. Un cartel Louis XV, cuivre et laque verte, orne sa salle à manger, où l'on remarque encore un buffet à deux corps en bois sculpté. Son petit salon possède un secrétaire en marqueterie de bois des îles et une pendule Empire, en marbre et bronze, avec médaillons ; sa chambre à coucher, une pendule de Charpentier et une petite commode Louis XV en marqueterie.

Si beaucoup se souviennent encore que M. Mesureur fut jadis un député et un ministre terriblement radical-socialiste, quelques-uns savent qu'il a toujours eu du goût et le goût des Arts. Mme Mesureur est poète. M. Mesureur fils écrit volontiers. Les objets anciens

mis au service de la famille Mesureur se trouvent donc dans un milieu ami qui sait jouir d'eux et les soigner. Souhaitons qu'il en soit de même partout ailleurs dans l'administration de l'Assistance publique.

Je souhaiterais aussi que M. Marcel Fosseyeux, puisqu'il est entendu en art et qu'il est plein de bonnes intentions, s'appliquât à faire l'état civil des principales richesses artistiques de son administration. Ce n'est peut-être pas impossible. Combien, par exemple, on aimerait à connaître l'histoire du bureau Louis XVI sur lequel travaille M. Mesureur!

JACQUES DAURELLE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Bibliographie

Répertoire des Livres d'occasion en vente à la librairie Lucien Dorbon, tomes I, II et III; A à L; L. Dorbon. 15 »

Esotérisme

*** *La photographie trancendantale. Les Etres et les radiations de l'Espace*, gr. in-8, Librairie Nationale. 5 »

Gabriel Delanne: *Les Apparitions materialisées*, tome II: *Les Apparitions des morts*; Leymarie. 10 »

Folklore

Charles Beauquier: *Traditions populaires de Franche-Comté. La Cuisine*; Besançon, Dodivers. » »

Histoire

H. Galli: *Gambetta et l'Alsace-Lorraine*; Plon. 3 50

Gustave Gautherot: *Gobel*; Libr. Nationale. 7 50

Albert Mathiez: *Les Conséquences religieuses de la Journée du 10 août 1792. La Déportation des prêtres et la Sécularisation de l'Etat civil*; Leroux. » »

A. Mathiez: *Rome et le Clergé français sous la Constituante*; Colin. » »

Général comte C. de Monts: *La Captivité de Napoléon III en Allemagne*, trad. par Paul Bruck, Gilbert et P. Lévy; Labitte. 5 »

Ernest Picard: *1870. La Guerre en Lorraine*, I et II; Plon, 2 vol. 7 »

Littérature

André Billy: *L'Evolution actuelle du Roman*; Rey. 1 50

M. Boisson: *Anthologie Universelle des Baisers. I. Asie*; Daragon. 10 »

Fr. Carco: *Instincts*; « Le Feu ». 1 25

J. Charton Collins: *Voltaire, Montesquieu et Rousseau en Angleterre*, trad. de l'anglais par P. Deseille, Hachette. 3 50

G. Duval: *L'Œuvre Shakespearienne, son histoire (1616-1910)*; Flammarion. 3 50

François: *Souvenirs sur Guy de Maupassant*; Plon. 3 50

E. Griselle: *Fénelon*; Hachette. 3 50

Jean-Bernard: *La Vie de Paris, 1910*; Lemerre. 3 50

C. Lecigne: *Amédée Prouvost*; Grasset. 3 50

Henri Martineau: *Guy Lavaud*; Ed. du Divan. » »

M. Meunier: *Sappho*, trad. nouv. de tous les fragm. connus; Figuière. » »

Musique

I. J. Paderewski: *A la mémoire de Frédéric Chopin*; Agence polonaise de presse. »

Philosophie

Fernand Divoire : *Metchnikoff philosophe;* « Entretiens idéalistes ». 1 25
Georges Dumesnil : *Le Spiritualisme;* Beauchesne. » »
Ernest Dupré et Marcel Nathan : *Le Langage musical;* Alcan. 3 75
Paul Dupuy : *Le Positivisme d'Auguste Comte;* Alcan. 5 »
Victor Giraud : *Les Maîtres de l'Heure;* Hachette. 3 50
L. Jeudon : *La Morale de l'Honneur;* Alcan. 5 »
François Picavet : *Roscelin philosophe et théologien*, etc. Alcan. 4 »
Léonie Bernardini Sjoestedt : *La Révision des valeurs de la Femme;* Flammarion. 3 50
Edme Tassy : *Le Travail d'Idéation;* Alcan. 5 »

Poésie

G. Chennevière : *Le Printemps;* Figuière. 3 50
Paul Costel : *La Bonté de Vivre;* Messein. 3 50
Maurice Desjean : *La Moisson des Feuilles mortes;* Grasset. 3 50
Victor Dumont : *Les Joyaux sous la Lampe;* Lyon, Impr. A. Rey. » »
Maurice Garet : *Des Fruits du Pays;* Cayeux-sur-Mer, Impr. Ollivier. » »
Iwan Gilkin : *La Nuit;* Mercure de France. 3 50
Francis Jammes : *Les Géorgiques chrétiennes;* Mercure de France. 3 50
Ferdinand Lovio : *Nouveaux Nouveaux rondels païens, 1909-1910;* Messein. 3 50
Amédée Prouvost : *Pages choisies et inédites;* Grasset. 3 50
Emile Rochard : *Toute la Femme en Cent Rondels;* Lemerre. 3 50
Jean Thogorma : *Le Crépuscule du Monde;* Falque. 3 50
Francis Vielé-Griffin : *Sapho;* Biblioth. de l'Occident. 10 »
Marie-Louise Vignon : *Chants de Jeunesse;* Revue des Poètes. 3 50

Publications d'Art

Marcel Fosseyeux : *Inventaire des Objets d'art appartenant à l'administration générale de l'assistance publique à Paris;* Berger-Levrault. » »
Adolphe Thalasso : *L'Art Ottoman. Les Peintres de Turquie*, illustr.; Libr. artistique internat. » »

Questions juridiques

Victor Dubron : *Les Histoires d'un vieil avocat;* Fasquelle. 3 50

Questions militaires

J.-L. de Lanessan : *Nos Forces navales;* Alcan. 3 50

Roman

*** : *La Jeunesse Sociale de Jean Venables;* Falque. 3 50
Stephen Crane : *La Conquête du Courage. Episode de la Guerre de Sécession*, trad. par Francis Vielé-Griffin et Henry-D. Davray; Mercure de France. 3 50
A. Conan Doyle : *Micah Clarke. Les Recrues de Monmouth*, trad. d'A. Savine; Stock. 3 50
A. Conan Doyle : *Micah Clarke. I. Les Puritains*, trad. par René Lécuyer; Plon. 3 50
Maurice Duplay : *Ce qui tua Farget;* Fayard. 3 50
Georges Favre : *Le Manuscrit de Cécilia;* Fontemoing. 3 50
J. et P. Fiolle : *Les Patibulaires;* Marseille, « Le Feu ». 3 50
Henry Frichet : *Les Deux Maisons;* Libr. Nationale. 3 50
Paul-Louis Garnier : *P'tit Fi, l'Enfant sans Mère;* Ollendorff. 3 50
Jean Giraudoux : *L'Ecole des Indifférents;* Grasset. 3 50
J.-B. Girod : *Un Exploit de Mandrin;* Roanne, Libr. Boissy. » »
E. Hinzelin : *Le Trésor de Marie-Anne;* Libr. Universelle. 3 50
Hollebecque : *Il y avait une fois... Histoire pour les enfants;* ill. par Alix, B. Barbier, A. Blanchet, C. Cellier, etc.; Quillet. » »
Claude Lemaître : *Les Maris de Manette;* Méricant. 1 50
Edmond Jaloux : *L'Eventail de Crêpe;* Laffitte. 3 50
André Lichtenberger : *Juste Lobel, Alsacien;* Plon. 3 50
Robert de Machiels : *La Famille Belhomme;* Merville. 1 50

Mme Hector Malot : *Eve de France;* Flammarion. 3 50
Comtesse de Pardo Bazan : *Mère Nature*, trad. par J. Demarès de Hill; Hachette. 3 50
G. Périn : *Les Rameurs ;* Grasset. 3 50
Edgard Poe : *Les Lunettes et plusieurs autres contes*, trad. par Georges Clerbois; Sansot. 3 »
Jean de Quirielle : *L'Homme qui fit parler les Bêtes ;* Méricant. 3 50
Tancrède Martel : *Châteaux en Espagne;* Falque. 3 50
Louis de Robert : *Le Roman du Malade ;* Fasquelle. 3 50
Laurent Rysor : *Les Passionnées;* Lib. Nation. 3 50
Valentine de Saint-Point : *L'Orbe Pâle;* Figuière. 3 50
Jeanne Schultz : *Cinq minutes d'arrêt ;* Calmann-Lévy. 3 50
J.-L. Thuile : *Le Trio des Damnés;* Ambert. 3 50
A. Valvert : *La plus forte;* Perrin. 3 50
Oscar Wilde : *Une Maison de Grenade*. Trad. d'A. Savine; Stock. 3 50
Jean Yole : *La Dame du Bourg;* Grasset. 3 50

Sciences

Marcel Chevalier : *Les Cataclysmes Terrestres;* Jouve. 3 50
Henri Coupin : *Lectures scientifiques sur la Physique ;* Colin. 3 50
Emile Gautier : *L'Année scientifique et industrielle, 1910 ;* Hachette. 3 50
Louis Houllevigue : *Le Ciel et l'Atmosphère ;* Colin. 3 50
Dr L. Jaclot : *Olivier d'Angers, 1796-1845 ;* Angers, Germain. » »
Louis Landouzy et Roger Pépin : *Le Régime du Corps de Maître Aldebrandin de Sienne*, publ. pour la première fois d'après les manuscrits ; Champion. 15 »
Dr Lassablière : *Hygiène infantile ;* Jouve. » 75
Annuaire et Guide pratique d'Hygiène, par un Comité d'Hygiénistes ; Jouve. » »

Sociologie

A. Faure : *L'Individualisme et la Réforme de l'Enseignement ;* Stock. 3 50
Georges Cahen : *Les Fonctionnaires;* Colin. 3 50
G. de Greef : *Introduction à la Sociologie;* Rivière. 2 vol. 12 »
Félix Hémon : *Bersot et ses amis ;* Hachette. 3 50
Auguste Pawlowski : *Les Syndicats Jaunes;* Alcan. » »
Dr Ant. Ritti : *Notice bibliographique sur H.-Ph. Deroisin, ancien maire de Versailles*, Crès. » »
Paul-Théodore Vibert : *L'Italie Contemporaine;* Schleicher. 3 50
Groupe parlementaire français de l'Arbitrage : *Notre Visite au Parlement Russe ;* Delagrave. 3 50

Théâtre

Armand d'Artois : *Une Farce de Maître Villon ou la nuit de la Saint-Jean ;* Emile-Paul. 2 »
Maurice Maeterlinck : *L'Oiseau Bleu*, féerie en 6 actes et douze tableaux ; Fasquelle. 3 50
Gaël Valmont : *Les Chorégies d'Orange ;* Sansot. 1 »

Voyages

Henry Asselin : *Paysage d'Asie ;* Hachette. 3 50
Edmond Beaurepaire : *A propos de la rue de la Femme-sans-tête ;* Champion. » »
Louis Bertrand : *Le Livre de la Méditerranée ;* Grasset. 3 50
Commandant d'Ollone : *Les Derniers Barbares. Chine. Thibet. Mongolie ;* Labitte. 15 »

Divers

Georges Le Roy : *La Diction française par les textes ;* Delaplane. » »
Comtesse de Tramar : *Que veut la Femme?* Malet. 3 50

MERCVRE.

ÉCHOS

Une lettre de M. Charles-Henry Hirsch. — La nationalité de Chopin. — L'origine de la Camorra. — Une Exposition du Livre et de la Presse.— Publications du *Mercure de France*. — Une saison de ballet à Monte-Carlo. — Le Sottisier universel.

Une lettre de M. Charles-Henry Hirsch.

Paris, 17 mars 1911.

Mon cher Vallette,

Je sais gré à M. Lasserre d'avoir mis en italiques un peu de son galimatias. Pour moi, je m'en tiens à ce que j'ai écrit dans le *Mercure* du 1er mars. Nos lecteurs, se reportant à la page 181, pourront juger si j'y montre une « indignation gémissante ».

De l'indignation, oui, j'en ai, quand un grand écrivain, de la valeur de M. de Porto-Riche, provoque la hargne d'un tout petit critique.

Je me loue d'avoir cette candeur de détester qu'on use d'armes discourtoises contre qui j'admire. Je me flatte d'avoir toujours donné les preuves d'une sincérité constante. Et je comprends si bien tout que, dédaignant le commentaire et les réticences de M. Lasserre, je tiens à le lui exprimer publiquement.

Croyez, mon cher Vallette, à ma vieille amitié.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

§

La nationalité de Chopin. — L'admirable discours que Paderewski a prononcé aux dernières fêtes de la musique polonaise à Lemberg vient de provoquer de nouvelles discussions au sujet de la nationalité de Chopin. M. de Bertha, dans un article publié dans *la Vie Musicale* de Genève et reproduit par quelques revues parisiennes, nous recommande de ne pas oublier que, si ce grand compositeur avait pour mère une Polonaise, son père était Lorrain ; on ne doit donc pas le considérer comme un génie exclusivement polonais, mais bien comme « composé mi-partie d'éléments français mi-partie d'éléments polonais ».

Ici une petite rectification s'impose. L'arrière-grand-père de Chopin était Polonais; c'était un courtisan du roi Stanislas Leszczynski, qu'il avait accompagné en Lorraine. Il s'appelait Nicolas Szop (lisez Chop). Vers 1714 il obtint l'autorisation du roi d'ouvrir à Nancy un commerce de vin, en association avec un de ses compatriotes, Jean Kowalski (*Kowal*, forgeron). Comme cela se pratiquait alors, les deux associés traduisirent leurs noms en français, et leur vin portait la marque : Ferrand et Chopin. Le fils de Nicolas Szop, Jean-Jacques Chopin, était maître d'école et son fils cadet fut le père de Chopin. Ces documents, peu connus en France, se trouvent aux archives de Nancy.

Pour ma part, j'attache peu d'importance à tous ces papiers et certificats d'origine. Le créateur de l'opéra en France, Lulli, et le grand réformateur de l'opéra, Gluck, n'avaient pas une goutte de sang français dans les veines; Claude Daquin était Portugais d'origine, Henri Demont, Grétry et, si je ne me trompe, César Franck étaient Belges. Ce qui ne les empêche cependant pas d'être et de passer à juste titre pour des compositeurs français.

M. de Bertha nous parle des fortes influences françaises qu'aurait subies Chopin. Ne pourrait-on pas nous citer des noms ? Berlioz ? Chopin ne souffrait pas sa musique. Les clavecinistes français ? Il les ignorait. Ce n'est pas à dire qu'on ne puisse trouver chez lui des traces françaises. Son évangile était le *Clavecin bien tempéré*; or, Bach était très inspiré des clavecinistes français. L'autre Dieu de Chopin fut Mozart, qui, bien qu'il aimât à médire de la France et de sa musique, fut néanmoins le plus Français des Allemands. Mais ce sont là, comme on voit, des influences indirectes et lointaines. La culture française ? Mon Dieu, Chopin l'a subie ni plus ni moins que tout Européen cultivé. Il est toutefois intéressant de remarquer que, jusqu'à la fin de sa vie, Chopin n'est jamais arrivé à s'assimiler la langue française ; il traduit toujours littéralement du polonais, gardant la même fidélité aux tournures et aux locutions de son pays qu'à ses danses nationales et à ses chants populaires.

Pourquoi Chopin ne serait-il pas un compositeur polonais ? Parce qu'il y avait en lui quelques parcelles de sang étranger ? Mais à quel titre serait-il considéré comme un auteur français? Est-ce parce que son arrière-grand-père avait francisé son nom pour la commodité de ses clients lorrains ?

Qu'on fouille dans l histoire de l'art et dans la littérature musicale depuis le moyen âge ; on ne trouvera pas d'exemple d'un génie aussi éminemment national que Chopin qui, à aucun moment de sa vie, ne cesse de penser avec amour à son pays, et dont les moindres œuvres sont imprégnées de la nostalgie déchirante des plaines natales. Transporté à Majorque, au milieu des beautés sublimes de l'île dorée, il ne rêve qu'au modeste paysage neigeux de la Pologne, il ne se laisse pas séduire un instant par la musique adorable de l'Espagne, fidèle aux rythmes, ou plutôt à l'*arythmie* de nos danses nationales.

« Il fallait être Polonais, a dit Liszt, pour écrire la musique de Chopin, car on y entend tout ce que peut représenter d'émouvant et de solennel un peuple qui suit son propre enterrement. »

« Ce qui nous attire vers lui, disait d'autre part Schumann, c'est sa forte individualité nationale ; et si le puissant tyran du Nord savait quels ennemis dangereux renferment les mazurkas de Chopin, il les défendrait, car ce sont des canons cachés sous des fleurs. »

On reproche aux Polonais leur chauvinisme. Certes, le nationalisme d'agression ou d'accaparement est méprisable; mais dans l'occurrence le leur est tout au plus défensif. Ils sont fiers de voir le pays qui a produit les plus grands génies leur disputer les leurs. Mais qu'il nous soit permis de constater encore une fois que leurs revendications sont des plus justifiées, et que le grand chantre de la Pologne présente le type du génie national le plus pur, le plus entier, le plus indivisible. « Il est assez grand, assez vaste, dit M. de Bertha, pour qu'on puisse départager son rayonnement entre la France et la Pologne. » Mais nous ne sommes pas si partageurs. Nous l'avons été, malheureusement, trois fois; ce fut malgré nous et contre notre volonté. Il faut espérer que nous aurons plus de chance dans la défense de nos génies que nous n'en avons eu dans celle de notre sol. — WANDA LANDOWSKA.

§

L'origine de la Camorra. — La célèbre association napolitaine la

Camorra a fait et fera couler encore beaucoup d'encre à propos du procès de Viterbe. Ce qui n'a pas été dit, c'est que cette société de malfaiteurs est d'origine espagnole et plonge dans un passé lointain.

Les historiens et sociologues italiens qui ont étudié la Camorra, Turiellio, Pucci, Blasio, etc., ont établi d'une façon désormais certaine que l'ancêtre de cette association est la *Guarduna* (ou Gardugna) espagnole, dont l'histoire a été écrite par Guendias dans ses « Mystères de l'Inquisition et autres sociétés secrètes d'Espagne ».

La « confraternité de la guardugna » — c'est-à-dire de la rapine — était une société de malfaiteurs, qui existait dès l'année 1417, et qui, sous des formes ou des noms divers, a survécu en Espagne pendant cinq siècles environ.

Les statuts furent établis à Tolède en 1420. Comme ceux de la Camorra, les règlements de l'« honorable société » — qui ont été traduits en italien par le Dr de Blazio (1) — cachent les opérations honteuses sous une noble phraséologie, comme s'il s'agissait réellement d'une confraternité entre gentilshommes, se promettant réciproquement aide et secours.

C'est un phénomène très significatif que la formation, au xve siècle, dans toute l'Europe centrale et occidentale, de bandes organisées de malandrins, et l'éclosion simultanée, en France, Espagne, Italie, d'argots ou langages spéciaux à ces malfaiteurs.

La Gardugna s'implanta dans le royaume des Deux-Siciles avec la dynastie aragonaise, et produisit rapidement un rejeton qui lui a survécu, la Camorra napolitaine, dont les règlements, l'organisation et le but sont semblables.

La Camorra a donc toujours été uniquement une association de vulgaires malfaiteurs, contrairement à la Maffia sicilienne, qui a eu des visées et des attaches politiques.

§

Une exposition du livre et de la presse va être organisée à l'Exposition de Roubaix sous les auspices du Comité national des Expositions coloniales par le Syndicat de *la Presse coloniale* et *le Courrier de la presse.*

Le but est de réunir dans un pavillon qui sera édifié spécialement d'après les plans de l'ingénieur Laillet et dont la construction est commencée, tout ce qui est publié sur les questions coloniales ainsi que les ouvrages pouvant être utiles ou agréables à des coloniaux.

Cette exposition aura le double avantage de faire connaître aux habitants de la Métropole les ouvrages spéciaux sur les questions coloniales et les journaux des colonies dont la lecture peut être des plus fructueuses en cette période de grande activité pour la mise en exploitation de nos richesses coloniales et de mettre en même temps sous les yeux des coloniaux visitant l'Exposition, non seulement ces ouvrages spéciaux, mais quantité de volumes sur les sujets les plus divers.

Un catalogue spécial de tous les volumes exposés sera édité pour être remis gratuitement à tous les visiteurs.

(1) Dans son ouvrage *Usi e costume dei camorristi* (Naples, 1797, préface de Lombroso). Voir aussi *El del incuente espanol* de R. Salillas, Madrid, 1896.

Les adhésions et demandes de renseignements doivent être adressées à Paris : au Syndicat de *la Presse coloniale*, rue des Halles, 2, ou au *Courrier de la presse*, 21, boulevard Montmartre.

§

Publications du Mercure de France.

La Conquête du courage, *Episode de la guerre de Sécession*, roman, par Stephen Crane, trad. de l'anglais par Francis Vielé-Griffin et Henry-D. Davray. Vol. in-18, 3, 50.

Les Géorgiques chrétiennes, chants I et II, par Francis Jammes. Vol. in-16 soleil sur vergé d'Arches. 5 fr.

La Nuit, poèmes, par Iwan Gilkin. Vol. in-18, 3,50.

§

Une saison de ballet à Monte-Carlo. — M. Michel Fokine, le célèbre maître de ballet de l'Opéra Impérial de St-Pétersbourg, est arrivé à Monte-Carlo pour régler tous les détails des représentations que donnera, au mois d'avril, la troupe de M. Diagileff, composée de Mlles Pavlova, Gheltzer, Korsavina, Ida Rubinstein, Fedorova et de l'extraordinaire danseur Nijinsky.

M. Michel Fokine est considéré comme le réformateur de la danse russe et le représentant de la chorégraphie moderne. Tous les ballets qui seront donnés ou créés à Monte-Carlo ont été réglés par lui, et sa femme, Mme Vera Fokine, est une première danseuse de caractère des plus appréciées de l'Opéra Impérial de Saint-Pétersbourg.

En quittant Monte-Carlo, M. Fokine se rendra à l'Exposition Universelle de Rome pour y organiser la saison russe, et ensuite à Paris pour les représentations du Chatelet. Il ira finalement à Londres monter le gala des fêtes du couronnement du roi d'Angleterre.

§

Le Sottisier universel.

Mme Hélène Vacaresco fut dame d'honneur de Carmen Sylva, alors que l'infortunée reine était sur le trône de Roumanie. — *Comœdia*, 17 mars.

Une artiste de Hambourg, de passage à Dresde, et qui portait le nouveau costume, s'est vu intimer par la police l'ordre de le quitter immédiatement. — *Le Temps*, 15 mars.

Au premier rang, un gamin, dont la calotte rouge est surmontée de la plume de chamois. — *L'Alsacien-Lorrain de Paris*, 12 mars.

Coquilles

Le bateau de pêche *Jean-et-Maria* n° 125, de Trouville, quittait le porc dimanche. — *Courrier de la Champagne*, 18 mars.

M. Manuel-Adolphe Yvon, architecte en chef des bâtonniers civils...— *Figaro*, 29 janvier.

M. Reynaldo Hahn compose un ballet, *le Dieu bleu*, pour les fêtes du couronnement du roi d'Angleterre, et achève *Nausicaca*. — *Comœdia*, 23 mars.

MERCVRE.

Le Gérant : A. Vallette

Poitiers. — Imp. du Mercvre de France (Blais et Roy), 7, rue Victor-Hugo.

La Publicité commerciale est reçue par M. Charles GUIDETTI, 31, rue Condorcet

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues par M. Claude, 6, rue Vivienne.

BULLETIN FINANCIER

Le marché n'est pas encore très brillant. Il est mal influencé par des causes diverses. Ce fut, l'autre semaine, le suicide d'un agent de change, dont le principal effet devait troubler assez profondément la clientèle de la Bourse. Le syndicat des agents de change, il est vrai, a réparé le désastre, quoique un peu tardivement. Il n'en demeure pas moins une certaine inquiétude qui prouve la nécessité de réformer le plus tôt possible l'organisation actuelle de notre Marché.

D'autre part, on est un peu ému de ce qui se passe en Russie. M. Stolypine a donné sa démission de président du Conseil, puis l'a reprise sur les instances de l'Empereur. Il projette en ce moment de suspendre le Conseil de l'Empire et la Douma afin d'opérer certaines réformes sans leur consentement préalable. Au Mexique, persiste une effervescence révolutionnaire.

Dans ces conditions il n'est pas étonnant que les tendances du marché restent toujours faibles. Le 3 o/o s'inscrit à 96.47. La tenue de l'Extérieure Espagnole est bonne. Un recul se dessine naturellement sur tous les fonds russes : le Consolidé 4 o/o est à 96,50, le 4 o/o 1901 à 95,40, le 5 o/o 1906 à 105,60, le 4 1/2 o/o 1909 à 101,40.

Nos chemins de fer sont encore assez éprouvés : le Lyon marque 1.165, l'Est 880, le Nord 1.542, l'Orléans 1.260, le Midi 1.920.

Les établissements financiers reprennent difficilement leur bonne allure malgré l'accroissement de leurs dividendes. La Société Générale a tenu son assemblée le 30 mars ; le Comptoir d'Escompte la tiendra le 3 avril, celle du Crédit Lyonnais a eu lieu à Lyon le 22 mars sous la présidence de M. Emile Bethenod. Le dividende a été fixé à 60 fr. par action. Toutes les propositions du Conseil d'administration ont été votées : MM. René Brice et Rosselli, administrateurs sortants, ont été réélus ; M. Escoffier a été nommé administrateur.

MM. des Vallières, Le Myre de Vilers, Théodore Vautier et Pierre Tresca ont été nommés commissaires pour un an.

Quant aux affaires, annonçons la très prochaine émission d'un emprunt turc sous les auspices de la Banque française, avec le concours des principaux établissements financiers. Nous aurons sans doute l'occasion d'en parler longuement la prochaine fois.

LE MASQUE D'OR.